Ferdinand
Dufour

APR 28 1950

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. spéc.

VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

TOME SIXIEME.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PHOCION . . . . . } Comparés par S. G. S.
CATO D'UTIQUE . . . }

AGIS ET CLEOMENES. } Comparés.
TIBERIUS ET GRAIUS. }

DEMOSTHENES. . . . } Comparés.
CICERO. . . . . }

ŒUVRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC

PAR JACQUES AMYOT.

TOME SIXIEME.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXIV.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1601
.A5A6
1784
#6

VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES,

GRECS ET ROMAINS,

Comparées l'une avec l'autre par Plutarque de Chæronée.

PHOCION.

L'ORATEUR Demades eut un temps grand credit à Athenes, à cause qu'il disoit et faisoit en son entremeise du gouvernement de la chose publicque, tout ce qu'il pensoit agréer et servir aux Macedoniens et à Antipater ; au moyen de quoy il estoit contrainct bien souvent de conseiller et suader beaucoup de choses deroguantes à la dignité de sa ville, et contraires au naturel d'icelle : et puis, pour s'excuser, souloit dire qu'on luy debvoit pardonner s'il le faisoit ainsy, pource qu'il n'avoit à gouverner que les relicques du naufrage de son païs.

Est-il meilleur de se mêler des affaires d'état en prospérité qu'en adversité ?

Ce propos, encores qu'il soit dict un peu trop cruëment et temerairement, pourroit sembler veritable, qui le transfereroit au gouvernement de Phocion : car, à dire la verité,

Demades, orateur dissolu dans sa conduite et dans ses discours.

Demades estoit luy-mesme le naufrage de sa ville, vivant si dissoluëment, et se conduisant si honteusement en son gouvernement, qu'Antipater mesme disoit de luy, après qu'il feut devenu vieil, qu'il n'en estoit demouré, non plus que d'une hostie immolée, que la langue et le ventre. Mais la vertu de Phocion ayant eu à combattre un si puissant et violent ennemy que le temps, les calamitez de la Grece feurent cause qu'elle n'a pas esté si renommée ne si celebrée qu'elle meritoit d'estre : car il ne faust pas adjouster foy aux paroles de Sophocles, faisant la vertu foible quand il dict :

Sophocles croyoit que la vertu diminuoit avec le bonheur.

Pas ne demoure aux affligez, seigneur
Le sens tout tel, qu'ils l'avoyent en bon-heur.

Ains faust seulement conceder à la fortune, quand il luy plaist de s'opposer aux hommes vertueux et aux gents de bien, qu'elle ayt tant de puissance, qu'au lieu qu'il deussent recepvoir l'honneur et la grace qu'ils meritent, elle met suz à auscuns d'eulx des faulses imputations et malignes calomnies, qui sont cause qu'on ne croit pas leur vertu telle comme elle est.

Effet de la franchise chez les peuples.

Et toutesfois il semble à plusieurs que les peuples francs sont plus violents et plus oultraigeux envers leurs bons citoyens en temps de prosperité, pource que l'heureux succès de leurs affaires, et l'accroissement de leur puissance leur esleive le cœur : mais c'est tout le contraire. Car ordinairement les adversitez

rendent les hommes despits, chagrins et aysez à mettre en cholere, et leur ouye difficile, aspre, et s'offençant de tout propos et de toute parole un peu rondement dicte. Celuy qui reprend ceulx qui faillent, semble proprement leur reprocher leurs mesadventures; et celuy qui parle franchement, semble les calomnier. Car tout ainsy que le miel, qui est doulx de sa nature, engendre neantmoins douleur quand on l'applicque aux ulceres ou aux bleçeures et parties entamées, aussy bien souvent les sages et vrayes remonstrances mordent et irritent ceulx qui sont en malheur, si elles ne sont bien addoulcies, et qu'elles ne ployent et obeyssent un petit.

Chagrin, son influence sur l'homme.

Effet du miel appliqué sur les ulceres.

C'est pourquoy le poëte Homere appelle le Doulx *Menoices*, qui vault austant à dire comme cedant et obeïssant à la partie de l'ame qui est enflée de despit et de courroux, et ne luy resiste ny ne la combat point : ne plus ne moins que l'œil malade s'arreste plus volontiers à reguarder les couleurs sombres, obscures et non reluisantes, et refuyt celles qui sont vifves, guayes et brillantes; aussy en une cité, de laquelle les affaires ne vont pas au gré des citoyens, le peuple a les aureilles trop deslicates et trop craintifves, à cause de son imbecillité, pour supporter patiemment une langue disant la verité librement, lorsqu'il demande principalement à ouyr les choses qui ne luy rameinent point sa fauste devant ses yeulx : et pourtant est-ce un temps dangiereux

Etat d'un peuple dont les affaires ne vont pas au gré des citoyens.

pour ceulx qui gouvernent en toutes sortes ; car il perd avecques la chose publicque celuy qui flatte ; et devant, celuy qui ne flatte point.

Instruction pour les magistrats qui ont à gouverner un état dans sa prospérité ou dans son adversité.

Tout ainsy doncques comme les mathematiciens disent que le soleil ne suyt point totalement le cours du firmament, ny aussy n'a pas son mouvement du tout opposite ne contraire, ains en biaisant un peu, et cheminant par une voye oblicque, faict une ligne torse, qui n'est point trop violentement roide, ains va tournoyant tout doulcement, et par son obliquité, est cause de la conservation de toutes choses, maintenant le monde en très-bonne temperature ; aussy en matiere de gouvernement d'une chose publicque, la trop roide severité de contrevenir, à tout propos et en toutes choses, à la volonté du peuple, est trop dure et trop rude : comme aussy la facilité de se laisser tirer à l'erreur de ceulx qui faillent, pource qu'ils voyent le peuple affectionné et enclin en celle part, est un precipice fort glissant et très-dangiereux.

Mais la voye du milieu, de ceder auscunes fois au gré du peuple, pour le faire obeïr ailleurs, et de luy octroyer une chose plaisante pour luy en demander une utile, est un moyen salutaire pour bien regir et gouverner les hommes, lesquels se laissent à la fin conduire doulcement et utilement à executer beaucoup de bonnes choses, quand on ne les veult pas avoir en tout et par-tout de haulte luicte, ny par une violence et seigneuriale aucthorité.

Il est bien vray que ce moyen est fort malaysé et difficile à guarder, à cause qu'il y a de la majesté qui se mesle avecques la gracieuseté ; mais aussy, quand elles sont une fois meslées ensemble, il n'y a harmonie si musicale, ne consonance si bien accordée ne si parfaicte, qu'est celle-là : aussy dict-on que c'est le style que le dieu de nature guarde au gouvernement de ce monde, sans rien forcer, addoulcissant par remonstrance et persuasion de raison, la contraincte de luy obeïr.

Fautes que Cato commit dans le gouvernement des affaires, à quoi il est comparé par Cicero.

Ce deffault de l'austerité estoit en Cato le jeune, car il n'avoit pas la nature ny les mœurs agreables à un peuple, ny propres pour se faire aimer à une commune ; aussy ne vint-il point en credit pour avoir flatté le peuple. C'est pourquoy Cicero dict qu'en se gouvernant ne plus ne moins que s'il eust esté en la ville et en la chose publicque, que forme Platon, et non pas en la lie et au marc de celle de Romulus, il feut desbouté, et faillit à obtenir le consulat. Si m'est advis qu'il ressemble proprement aux fruicts qui viennent hors de saison : car tout ainsy qu'on les veoit volontiers et les louë-on, mais on n'en use point, aussy l'innocence ancienne estant jà de si long-temps sortie hors d'usage, et venant lors après si long intervalle à se monstrer parmy les vies corrompuës et les mœurs guastées de ce temps-là, luy acquit une grande gloire et grande renommée : mais au demourant, elle ne se trouva pas sortable à mettre en œuvre, ny propre à

employer aux affaires, pource que la gravité et perfection de sa vertu estoit trop disproportionnée à la corruption de ce siecle-là.

Cato comparé à Phocion, et du grand rapport qui étoit entre eux.

Car il ne vint pas à s'entremettre du gouvernement des affaires estant desia la chose publicque ruinée, comme feit Phocion en la sienne, ains y vint comme elle estoit desia fort esbranslée et travaillée de grande tourmente : et si n'eut jamais le timon ny l'aucthorité de pilote en main, ains s'attacha seulement à manier les voiles et le chordage, en assistant et secondant ceulx qui avoyent plus de credit et de puissance que luy ; et neantmoins encores donna-il beaucoup d'affaire à la fortune, laquelle ayant entreprins de ruiner et abolir la chose publicque, le feit bien à la fin par d'austres ; mais ce feut à grande peine, lentement et avecques un long traict de temps, encores feut-elle bien près de demourer dessoubz, par le moyen de Cato et de sa vertu, à laquelle je compare celle de Phocion ; non qu'il me soit advis qu'ils ayent esté semblables de similitude generale et universelle seulement ; comme de dire qu'ils ont tous deux esté gents de bien, tous deux bien entendus en matiere d'estat et de gouvernement : car encores y a-il difference de proüesse à proüesse, comme entre celle d'Alcibiades et celle d'Epaminondas ; et de prudence à prudence, comme de celle de Themistocles à celle d'Aristides ; et de justice à justice, comme de celle de Numa à celle d'Agesilaus : mais les vertus de

ces deux personnages-cy monstrent tout un mesme traict, un mesme moule, un mesme teinct et mesme couleur empreincte en leurs mœurs, jusques aux plus menuës et dernieres particularitez, ayant tous deux eu l'austerité presque en esguale mesure, conjoincte avecques la doulceur, la proüesse avecques la prudence, la vigilance craintifve pour les austres, avecques l'asseurance resoluë pour eulxmesmes, fuite des choses honteuses, et zele de la justice, si semblablement annexées en tous deux, qu'il faust un bien subtil et deslié jugement, comme un outil, pour en trouver et sçavoir discerner les diversitez.

Origine, naissance et façon austere de vivre de Phocion.

Or, quant à Cato, c'est chose confessée de tous, qu'il estoit de grande et noble maison, comme nous dirons plus au long en sa vie : et quant à Phocion, je conjecture qu'il ne soit point yssu de bas ny de vil lieu ; car s'il eust esté fils d'un faiseur de ceuillers, comme dict Idomeneus, Glaucippus, le fils d'Hipperides, ayant receuilly en l'invective qu'il a escripte contre luy, tous les maulx qu'il a peu, n'eust pas oublié à luy reprocher la bassesse roturiere de son lignage, ne luy n'eust pas esté si honnestement ne si liberalement institué comme il feut : car en sa premiere jeunesse il feut disciple de Platon, et depuis de Xenocrates, en l'eschole de l'Academie, où il s'addonna dès son commencement à toutes perfections de bonnes mœurs : car, comme Duris a escript, jamais Athenien ne le veit ne rire

ne plorer, ny se laver en estuve publicque, ny ayant les mains hors du couvert de sa robbe, quand il estoit vestu de long; car quand il alloit par les champs, estant à la guerre, il cheminoit tousiours pieds nuds et sans robbe, s'il ne faisoit un froid extresme et insupportable; de sorte que les souldards, par maniere de jeu et de commun proverbe, disoyent entre eulx, *que c'estoit signe de grand hyver quand ils voyoyent Phocion vestu.* Et combien qu'il feust fort doulx et fort humain de sa nature, si est-ce qu'à le veoir au visage, il monstroit estre austere et mal accointable; de sorte qu'un homme qui n'eust point eu de familiarité avecques luy, ne l'eust pas facilement abordé seul: et pourtant, un jour que l'orateur Chares se mocquoit de la severité de ses sourcils, comme le peuple Athenien s'en feust prins à rire, il respondict publicquement: *ces miens sourcils*, seigneurs Atheniens, *ne vous ont jamais faict mal, mais les risées de ces mignons icy vous ont souventesfois faict plorer.* Son parler semblablement, pour les bonnes conceptions et les beaulx discours qu'il contenoit, estoit plein de très-utile et salutaire instruction; mais c'estoit avecques une briefveté imperatifve, austere, et nullement addoulcie: car, comme disoit le philosophe Zenon, *que l'homme sage doibt tremper sa parole en sens et en raison, premier que de la prononcer*, aussy le parler de Phocion, en bien peu de language, comprenoit beaucoup de substance; et semble que ce soit la raison pour laquelle

Son parler sententieux, et opinion que Demosthenes avoit de lui.

laquelle Polyeuctus Sphetien dict que Demosthenes estoit très-bon orateur, mais que Phocion estoit très-eloquent.

Car tout ainsy comme les pieces d'or ou d'argent sont les meilleures, qui soubz moins de masse ont plus de prix et plus de valeur, aussy la force du parler gist à signifier beaucoup en peu de paroles. Auquel propos on raconte qu'un jour, estant tout le theatre plein de peuple, Phocion se promeinoit à part tout seul, pensant en luy-mesme, au-dessoubz de l'eschaffault d'où parlent les joüeurs, et y eut un de ses amys qui, le voyant ainsy pensif, luy dict : *tu penses à quelque chose*, Phocion. *Ce fais mon, certes*, respondict-il ; *car je pense si je pourrois point retrancher quelque chose de ce que j'ay à dire au peuple Athenien.* Et Demosthenes mesme, faisant bien peu de compte de tous les austres orateurs de son temps, quand Phocion se leivoit pour parler, il souloit dire tout bas en l'aureille à ses amys : *voilà la hache retranchant mes paroles qui se leive.* Toutesfois, cela se pourroit à l'advanture aussy-bien referer à ses mœurs, pource que non-seulement une parole, mais aussy un clin d'œil ou un signe de teste d'un homme de bien, a force de persuader contrepoisante, et de plus de poids que ne sont infinis arguments et clauses artificielles de rhetoricque.

Effet de la vertu de l'homme de bien.

Au demourant, en sa jeunesse il accointa le capitaine Chabrias, et le suivit, apprenant de luy beaucoup de choses appartenantes au

Premiers exploits militaires de Phocion sous Chabrias.

faict de la guerre, et reciprocquement aussy le corrigeant de quelques imperfections qu'il avoit de nature. Car estant Chabrias, au demourant, homme lent et difficile à esmouvoir, quand ce venoit au combat il brusloit d'ardeur de courage, tellement qu'il se jectoit à clos yeulx au dangier entre les plus temeraires : aussy luy en cousta-il la vie dedans l'isle de Chio, où il voulut aborder le premier avecques la gualere, et descendre en terre maulgré les ennemys : mais Phocion estant prudent à se guarder et vif à executer, eschauffoit d'un costé la tardité de Chabrias, et de l'austre attiedissoit son ardente impetuosité : à raison de quoy Chabrias estant homme doulx et debonnaire, l'en aimoit et l'advançoit aux affaires, le faisant cognoistre aux Grecs, et se servant de luy ès choses de plus grande consequence, comme il luy feit acquerir grand honneur et grande reputation en la bataille navale qu'il guaigna près l'isle de Naxos, où il luy donna à conduire la poincte gauche de son armée, et feut la meslée plus aspre en cest endroict-là que nulle part ailleurs ; aussy y feurent les ennemys plustost rompus.

Ceste bataille estant la premiere que la ville d'Athenes guaigna avecques ses forces seules depuis sa prinse, feut cause que le peuple en aima fort Chabrias, et commencea à faire compte de Phocion comme d'un personnage de service, et digne d'avoir charge. Ceste bataille feut guaignée le jour propre de la feste

des grands Mysteres, en memoire de laquelle Chabrias, tous les ans, le seiziesme jour d'aoust, donnoit à boire à qui en vouloit du peuple Athenien.

Depuis, Chabrias l'ayant choisy pour l'envoyer recepvoir l'argent et les vaisseaux que les alliez insulaires devoyent contribuer, luy bailla vingt gualeres pour y aller, et dict-on que Phocion luy respondict que s'il l'envoyoit pour combattre des ennemys, il avoit besoing de plus grand nombre de vaisseaux, et s'il l'envoyoit comme ambassadeur devers des alliez et amys, qu'une gualere seule luy suffisoit. Ainsy, y allant avecques sa gualere seule, après avoir parlé aux villes, et communicqué avecques les officiers et gouverneurs d'icelles doulcement et simplement, il s'en retourna avecques une bonne flotte de vaisseaux, que fournirent les alliez, et de l'argent aussy pour porter aux Atheniens.

Si ne continua pas seulement Phocion à honnorer Chabrias tant comme il vescut, ains encores, après sa mort, ambrassa la protection de ceulx qui luy appartenoyent, et s'estudia de rendre son fils Cresippus homme de bien, quoy qu'il le veist fort despravé et fort incorrigible, et ne cessa point pour cela d'essayer tousiours à le reduire et à couvrir son infamie : toutesfois l'on dict que comme ce jeune homme, estant soubz sa charge en quelque guerre où il estoit capitaine, luy rompist la teste et l'importunast, en luy faisant tout

plein de questions fascheuses, s'ingerant de le vouloir conseiller, reprendre et enseigner l'office et le debvoir de capitaine, il ne se peust tenir de dire : *ô Chabrias, Chabrias ! je paie bien maintenant l'amitié que tu m'as portée en ton vivant, en endurant l'importunité de ton fils.*

Du plan qu'il se propose pour le gouvernement public.

Et voyant que ceulx qui s'entremettoyent lors du gouvernement des affaires à Athenes, avoyent desparty entre eulx, ne plus ne moins qu'au sort les charges de la guerre et de la ville, tellement que les uns, comme Ebulus, Aristophon, Demosthenes, Lycurgus et Hyperides, ne faisoyent que haranguer devant le peuple, et mettre les matieres en avant, et les austres comme Diopithes, Menestheus, Leosthenes et Chares, se faisoyent grands pour aller à la guerre, et avoir charge des armées, il ayma mieulx se proposer à imiter et ensuivre la maniere de gouverner, qu'avoyent tenuë Pericles, Aristides et Solon, et comme estant plus entiere et composée de l'un et de l'austre esgualement : car chascun deulx, à mon advis, comme dict le poëte Archilochus,

> Ensemble estoit bon serviteur de Mars,
> Et si sçavoit des muses les doulx arts.

Aussy n'ignoroit-il pas, que la deesse tutrice d'Athenes, Pallas, estoit et s'appelloit *Polemicque* et *Politicque* tout ensemble, c'est-à-dire, ayant les parties requises pour gouverner en guerre et en paix.

S'estant doncques ainsy preparé, le but, au-

quel il tendit tousiours en toute son entremeise du gouvernement de la chose publicque, feut qu'il suada tousiours le repos et la paix, et neantmoins feut plus souvent esleu capitaine, et eut plus de fois charge d'armées, non-seulement que tous les hommes de guerre de son temps, mais aussy de tous ceulx qui ont esté devant luy, ne prochassant ny ne demandant point telles charges, ny aussy ne les fuyant ny rejectant point quand le besoing de la chose publicque l'y appelloit : car c'est chose certaine qu'il a esté par quarante-cinq fois esleu capitaine, sans qu'il se soit jamais trouvé une seule fois aux assemblées des eslections, estant tousiours esleu en son absence, et tousiours envoyé querir absent : tellement que les hommes de bon sens s'esmerveilloyent de ceste façon de faire du peuple, veu que jamais Phocion ne faisoit ny ne disoit chose quelconque pour luy complaire, ains le plus souvent contredisoit à sa volonté, comment il usoit neantmoins des austres gouverneurs, qui estoyent plus gracieux, plus joyeux et plus agreables en leurs harangues, pour une maniere d'esbattements et de passe-temps, ne plus ne moins qu'on dict des roys, qu'ils se servent de leurs flatteurs et plaisants, après qu'ils ont lavé les mains pour se mettre à table : mais quand il estoit question de donner les charges de la guerre, alors y pensant sobrement et à bon escient, il y appelloit tousiours le plus austere et le plus sage homme de la ville, et celuy

But que se propose Phocion dans le gouvernement des affaires.

Il fut élu quarante-cinq fois capitaine par les Athéniens.

qui seul ou plus que nul austre, s'opposoit à tous ses appetits et à toutes ses volontez. Car un jour ayant esté publicquement leu un oracle de Delphes, lequel disoit, *que tous les austres Athéniens estants d'accord, il y en avoit un seul qui estoit contraire à tout le reste de la ville;* Phocion se tirant en avant dict publicquement, *qu'on ne se donnast point austrement peine d'enquerir qui c'estoit, et que c'estoit luy, pource qu'il ne trouvoit rien bon de tout ce qu'on faisoit.*

Il contredit les Athéniens dans la pluspart de leurs conseils.

Une austrefois il luy advint de dire une opinion devant l'assemblée du peuple, laquelle feut universellement approuvée et receuë de tout le monde, et voyant que toute l'assistance se trouvoit aussy-tost de son advis, il se retourna devers ses amys, en leur demandant, *helas!* mes amys, *ne m'est-il point eschappé de dire quelque maulvaise chose en n'y pensant pas?* Une austrefois comme les Atheniens demandassent quelque contribution liberale et volontaire d'argent à chascun, pour faire un sacrifice, les austres de sa qualité ayant desia baillé leur part, il feut aussy nommément appellé par plusieurs fois pour contribuer la sienne : mais il leur dict *demandez-en à ceulx qui sont riches, car quant à moy, j'aurois honte de vous en bailler, n'ayant pas encores payé cestuy-cy*, en monstrant l'usurier Callicles, qui luy avoit presté de l'argent : mais comme ils ne cessassent point pour cela de crier et de braire contre luy, il se meit à leur faire ce conte, *il y eut un jour*

Apophtegme de Phocion.

quelque homme coüard, qui se preparoit pour aller à la guerre, et sur le poinct qu'il vouloit partir, il entendit crier des corbeaux, et pensant que ce feust un maulvais presage pour luy, il posa ses armes, et s'arresta tout court au logis. Depuis il les reprint une austre fois, et se meit en chemin pour aller au camp : les corbeaux recommencerent à crier arriere de plus belle, et lors il demoura à faict, et dict finablement, vous crierez tant et si hault que vous voudrez, mais si ne mangerez-vous point de mon corps.

Quelque austrefois les Atheniens estants à la guerre soubz sa charge, vouloyent à toute force qu'il les meinast pour aller chocquer et charger les ennemys, il n'en voulut rien faire : à l'occasion dequoy ils l'appelloyent lasche de cœur et coüard, et il leur respondict, *ny vous ne me sçauriez faire hardy, ny moy vous coüards : toutesfois nous nous cognoissons bien les uns les austres.* Une austre fois en temps fort dangiereux, le peuple le rudoyoit à merveilles, et vouloit qu'il rendist promptement compte de son administration et de sa charge : il leur respondict, *ô mes amys, saulvez-vous, saulvez-vous premierement.* Et comme durant la guerre ils feussent humbles et soupples de belle paour qu'ils avoyent, mais tout soubdain la paix faicte, ils bravassent de paroles et criassent à l'encontre de Phocion, qu'il leur avoit osté la vie toute asseurée d'entre les mains : il ne leur feit que dire, *vous estes bien-heureux d'avoir un capitaine qui vous cognoist, car austrement vous feussiez pieça perdus.*

Ils eurent d'advanture quelque different pour leurs confins à l'encontre des Bœotiens, lequel ils ne vouloyent point plaider en justice, ains combattre en champ de bataille : mais Phocion leur dict qu'ils ne l'entendoyent pas, leur conseillant de combattre plustost de paroles, en quoy ils estoyent les plus forts, que non pas avecques les armes, en quoy ils estoyent les plus foibles. Son opinion en une assemblée de conseil despleut quelquefois tant aux Atheniens, qu'ils ne vouloyent pas seulement avoir la patience de l'ouyr parler, et il leur dict adoncques, *vous me pouvez bien forcer*, seigneurs Atheniens, *de faire ce qui ne se debvroit pas faire, mais de me faire dire contre mon opinion chose qui ne se doibt pas dire, vous ne m'y sçauriez contraindre.* Il rembarroit aussy bien vifvement les orateurs qui luy estoyent contraires, quand ils s'attachoyent à luy, comme il respondict une fois à Demosthenes, qui luy disoit, le peuple te tuera quelque jour, Phocion, s'il entre en sa fureur : *mais bien toy*, dict-il, *s'il entre jamais en son bon sens ;* et à Polyeuctus le Sphettien, lequel un jour qu'il faisoit grande chaleur, suadoit au peuple d'entreprendre la guerre contre le roy Philippus, et estant presque hors d'haleine, souffloit et suoit à grosses gouttes comme celuy qui estoit fort gras, de sorte qu'il falloit qu'il beust de l'eau par plusieurs fois pour achever sa harangue : *vrayement*, dict-il, *c'est bien raison que vous decerniez la guerre à la persuasion de cestuy-cy : car, que pensez-vous*

Il est ennemi déclaré de ceux qui empêchent le bien public.

pensez-vous qu'il fera quand il aura le harnois sur le dos, et que les ennemys seront près en bataille, veu que maintenant en prononçant seulement une harangue qu'il a estudiée de longue main, il est en dangier de crever et estouffer devant vous? Et comme en une assemblée de conseil, Lycurgus luy eust dict plusieurs oultraiges en presence de tout le peuple, et après tout qu'Alexandre ayant demandé dix des citoyens d'Athenes pour en faire ce que bon luy sembleroit, il avoit conseillé de les livrer, il respondict *j'ay: souvent conseillé plusieurs choses bonnes et belles à ceulx-cy, mais ils n'en veulent rien faire.* Il y avoit lors à Athenes un nommé Archibiades qui contrefaisoit le Lacedæmonien avecques une barbe longue et forte à merveilles, une meschante cappe, et une mine et contenance tousiours triste. Phocion se trouvant un jour en assemblée de ville rabroüé par le peuple, l'appella à tesmoing pour prouver et confirmer son dire; mais l'austre se joüant, alla tout au contraire conseiller ce qu'il sentoit estre agreable au peuple, ce qu'entendant Phocion, le print à la barbe, et luy dict: *que ne faisois-tu doncques raire ceste barbe, puisque tu te voulois mesler de flatter?* Il y avoit un austre grand plaideur nommé Aristogiton, qui en toutes assemblées de ville ne faisoit austre chose que corner la guerre ordinairement et presager les armes au peuple. Puis quand il fallut leiver gents et enrooller les noms de ceulx qui debvroyent aller à la guerre, il s'en vint en la place appuyé

Comment il traite Aristogiton.

sur un baston les deux jambes bandées, pour faire accroire qu'il estoit malade : et Phocion l'appercevant de tout loing dessuz la tribune aux harangues, cria tout hault au secretaire qui escripvoit les roolles, *escris aussy Aristogiton lasche et meschant, qui contrefaict le boiteux.*

Tellement que quelquefois je m'esmerveille, comment ne pourquoy, un homme si aspre et si severe, comme il appert par ces exemples qu'il a esté, eut oncques le surnom de *bon.* Toutesfois à la fin je trouve que c'est bien chose difficile, mais non pas impossible de trouver un homme comme un vin qui soit gracieux et un peu ferme tout ensemble, comme des austres au contraire, qui de prime face semblent doulx au hanter, et puis se trouvent fort fascheux et dommageables à ceulx qui conversent avecques eulx.

Ce neantmoins on lit, que l'orateur Hyperides dict un jour au peuple d'Athenes, *seigneurs Atheniens, ne reguardez pas seulement si je suis aigre, mais considerez si je le suis sans y avoir prouffit :* comme si les hommes n'estoyent fascheux et ennuyeux que pour l'avarice seulement, et comme si le peuple ne craignoit et ne hayssoit pas plustost tous ceulx qui, par arroguance, envie, insolence, cholere et opiniastreté, abusent de leur credit et aucthorité.

Phocion doncques ne feit jamais mal ne desplaisir à citoyen quelconque, pour inimitié privée qu'il eust à l'encontre de luy, n'y n'en hayt oncques pas un, ains estoit seulement

aspre, rude et aigre à l'encontre de ceulx qui resistoyent à quelque chose qu'il entreprenoit de faire pour le bien public, car au demourant il se monstroit, en toute austre chose, doulx et gracieux, courtois et humain à tout le monde, jusques à hanter privéement avecques ceulx qui luy estoyent adversaires, et les secourir en leurs affaires s'ils venoyent à tomber en quelque dangier et en quelque adversité. Suivant lequel propos, ses amys le tancerent un jour de ce qu'il deffendoit en jugement un meschant, à qui l'on faisoit le procès criminel, et il leur respondict, *que les gents de bien n'avoyent point besoing de telle deffense.* Une austrefois Aristogiton, le calomniateur, estant en la prison, après avoir desia esté condemné, envoya devers luy le supplier de le venir veoir : ce qu'il feit, et alla jusques dedans la prison, dont ses amys le vouloyent divertir : mais il leur dict, *laissez-moy faire : car en quel lieu pourroye-je veoir Aristogiton plus volontiers qu'en la prison ?*

Sa gracieuseté envers les insulaires et les villes alliées des Athéniens.

Au reste, quand il partoit d'Athenes quelque armée en mer, s'il y avoit un austre capitaine qui en feust chef que Phocion, les villes maritimes alliées des Atheniens et les insulaires, munissoyent leurs murailles, combloyent leurs ports, et apportoyent des champs dedans la ville, leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves, leur bestail et tout le reste de leurs biens, comme si c'eussent esté ennemys desclarez en guerre ouverte : mais au contraire, si Phocion en estoit chef, ils alloyent jusques

bien loing au-devant avecques leurs vaisseaux couronnez de festons et de chappeaux de fleurs en signe de resioüyssance publicque, et le conduisoyent eulx-mesmes en leurs maisons. Et comme le roy Philippus taschant à s'emparer secrettement de l'isle d'Eubœe, y feist passer une armée de la Macedoine, et y allast practicquant les villes par le moyen de quelques particuliers tyrans, Plutarchus Eretrien y appella les Atheniens, en les priant de vouloir oster des mains de ce roy, l'isle qu'il alloit tous les jours de plus en plus occupant, si bien-tost on n'y remedioit.

Phocion y feut envoyé pour capitaine avecques peu de gents, pource qu'on faisoit compte que ceulx du païs se joindroyent incontinent fort affectueusement à luy : mais au contraire, y rencontrant à son arrivée tout plein de traistres, tout corrompu, guasté et miné à force d'argent que Philippus y despendoit, il se trouva en très-grand dangier : au moyen de quoy il se retira dessuz une motte separée de la plaine de Tamynes, par une grande et profonde vallée, là où il se fortifia et y arresta toute l'eslite des gents de guerre qu'il avoit avecques luy, admonestant les particuliers capitaines, que ils ne se souciassent plus des austres mutins et seditieux, qui ne faisoyent que babiller, et ne valoyent rien au besoing, ains qu'ils les laissassent aller et s'escarter hors du camp, là où ils vouldroyent : *pour austant*, disoit-il, *que tels souldards aussy-*

bien nous seroyent inutiles pardeça pour leur desobeyssance, et nuiroyent à ceulx qui auroyent bonne volonté de faire leur debvoir : et pardelà se sentants coulpables d'avoir abandonné le camp, et de s'en estre allez sans congé, ils n'oseront crier à l'encontre de nous, et se guarderont bien de nous calomnier.

Puis quand les ennemys vindrent en bataille pour le charger, il commanda à ses gents qu'ils se tinssent tous prests en armes sans bouger, jusques à ce qu'il eust achevé de sacrifier aux dieux, là où il demoura bien longuement, soit ou pource qu'il ne peust avoir les signes heureux des sacrifices, ou qu'il taschast à attirer plus près les ennemys : mais Plutarchus Eretrien, cuidant qu'il dilayast ainsy à marcher par fauste de cœur, se jecta aux champs le premier avecques quelques adventuriers qu'il avoit à sa soulde : quoy voyant les gents de cheval ne se peurent non plus contenir, ains marcherent aussy après luy vers les ennemys en maulvais ordre, escartez les uns çà, les austres là, comme ils estoyent sortis du camp : parquoy les premiers ayants esté rompus par les ennemys, tous les austres se desbanderent aussy-tost d'eulx-mesmes, et Plutarchus mesme se meit à fuyr, de sorte que quelques trouppes des ennemys, pensants avoir desia tout guaigné, donnerent jusques dedans le camp, et taschерent à en abbattre la closture : mais cependant les sacrifices de Phocion estants parachevez, les Atheniens sortirent sur eulx,

qui les tournerent incontinent en fuite, après en avoir tué un grand nombre tout joignant les tranchées de leur camp.

Il donne du secours aux Eretriens, et défait Philippus en bataille rangée.

Cela faict, Phocion ordonna que la bataille demourast ferme sans se bouger, pour attendre et receuillir ceulx de leurs gents qui estoyent encores espandus çà et là, par les champs de la premiere deroute : et luy cependant avecques une trouppe de combattants choisis en toute son armée, alla donner à travers les ennemys. Si feut la meslée fort aspre, car les Atheniens y combattirent tous courageusement, sans point espargner leurs personnes : mais sur tous les austres, deux jeunes hommes combattants aux costez du capitaine, Glaucus, fils de Polymedes, et Thallus, fils de Cineas, y emporterent le prix de proüesse. Toutesfois Cleophanes ce jour-là monstra bien aussy sa valeur : car il cria tant après leurs gents de cheval qui avoyent esté rompus, et les somma tant d'aller secourir leur capitaine, qu'il disoit estre en dangier, qu'il les r'allia et r'ameina au combat ; en quoy faisant il feut cause de donner la victoire asseurée et entiere aux gents de pied.

Depuis ceste bataille il chassa Plutarchus mesme hors d'Eretrie, et ayant prins le chasteau de Zaretra assis en lieu très-opportun pour ceste guerre, à l'endroict où l'isle se va estroisissant en une longue chausse, serrée d'un costé et d'austre de la mer, il deffendit qu'on ne prinst pas seulement des Grecs prisonniers, de

paour que les harangueurs d'Athenes ne contraignissent quelquefois le peuple Athenien par une soubdaine cholere, d'exercer auscune cruauté encontre eulx. Ces choses ainsy faictes, Phocion s'en retourna à la maison : mais il n'eust pas plustost le dos tourné, que les alliez et confederez d'Athenes regretterent incontinent bien sa justice et sa bonté : et les Atheniens cogneurent aussy sa valeur et sa suffisance : car Molossus, celuy qui luy succeda en la charge de capitaine au gouvernement du reste des affaires, s'y porta de sorte que luy-mesme y feut prins prisonnier.

Il est envoyé au secours de Byzance.

A raison de quoy, Philippus ambrassant toutes grandes choses en son esperance, s'en alla, avecques toute son armée, au païs de l'Hellespont, en opinion qu'il y prendroit incontinent toute la Cherronese, les villes de Perinthe et de Byzance : et pourtant ceulx d'Athenes estants tous resolus d'y envoyer du secours, pour l'empescher de venir au-dessuz de son entente, esleurent Chares pour capitaine, à l'instance et poursuite grande des orateurs qui le meirent en avant : mais y estant allé avecques bon nombre de vaisseaux, il n'y feit exploict quelconque digne des forces qu'il y avoit meinées, pource que les villes ne vouloyent pas seulement recepvoir sa flotte dedans leurs ports, à raison dequoy il estoit contrainct d'aller rodant çà et là, le long des costes, suspect à tout le monde, rançonnant les amys, et mesprisé des ennemys. Ce qu'entendant le

peuple, joinct aussy que les harangueurs l'irriterent par leurs preschements ordinaires, feut fort courroucé, se repentant d'avoir envoyé secours aux Byzantins : mais Phocion adoncques se tirant en avant leur remonstra que ce n'estoit pas à leurs alliez et confederez se deffiants, qu'il falloit se courroucer, ains à leurs capitaines, qui se portoyent de sorte qu'on avoit occasion de se deffier d'eulx : *ce sont ceulx-là* (disoit-il) *à qui il vous en faust prendre, car ils vous rendent odieux et redoubtables à ceulx-mesmes qui ne se sçauroyent saulver sans vostre secours.*

Il force Philippus à se retirer avec une perte considérable.

Ces paroles esmeurent le peuple, de façon que sur l'heure mesme elles luy feirent changer d'advis, tant qu'ils baillerent à Phocion un austre renfort qu'ils envoyerent celle part pour secourir leurs alliez, ce qui feut de très-grande consequence, pour preserver la ville de Byzance : car oultre ce que ja sa reputation estoit grande, Cleon, le premier homme de Byzance en vertu et en aucthorité, ayant esté compaignon et familier de Phocion en l'eschole de l'academie, le plegea envers sa ville : et adoncques les Byzantins ne voulurent pas qu'il campast au dehors, ains ouvrants leurs portes le reçeurent au-dedans de leur ville, et meslerent parmy eulx les Atheniens : lesquels voyants que ceulx de la ville se fioyent ainsy d'eulx, se porterent si honnestement en leur conversation ordinaire, qu'il n'y eut plaincte auscune d'eulx, et si vaillamment en tous combats et assaults,

assaults, que Philippus, lequel on estimoit paravant si terrible en armes, que rien n'arrestoit devant luy, et ne se trouvoit personne qui s'osast presenter en bataille contre luy, s'en retourna de l'Hellespont sans rien faire, sinon perdre beaucoup de sa reputation, là où Phocion guaigna quelques-uns de ses vaisseaux, et recouvra les places fortes où il avoit meis guarnisons : et faisant des descentes en plusieurs endroicts de ses terres, courut et pilla tout le plat païs jusqu'à ce que s'estant assemblé bon nombre de gents pour le deffendre, il y feut bleçé, et pour ceste occasion contrainct de s'en retourner à la maison.

Comment il se saisit de Megare pour les Athéniens.

Quelque tems après les Megariens envoyerent secrettement devers luy pour luy livrer leur ville entre ses mains : mais Phocion craignant que les Bœotiens, s'ils en estoyent advertis, ne le previnssent avant qu'il y peust estre à temps, il feit tenir une assemblée de conseil de ville au plus matin, en laquelle il desclara au peuple ce qu'on luy avoit mandé de Megare : et comme le peuple eust promptement arresté d'y entendre à bon escient, Phocion feit tout aussy-tost sonner la trompette, et au partir de l'assemblée, sans leur donner austre loisir que de prendre leurs armes, seulement il les meina incontinent droict à Megare, là où ayant esté receu, il enferma de murailles le port de Nisæe, et tira deux longues murailles depuis la ville jusques-là, moyennant lesquelles il joignit la ville à la marine, et feit

en sorte que du costé de la terre, ne craignant gueres plus ses ennemys du costé de la mer, elle feut entierement en la disposition et devotion des Atheniens.

Il les engagé à faire la paix avec Philippus.

Et comme les Atheniens s'estants ja tout ouvertement desclarez ennemys de Philippus, eussent esleu en son absence d'austres capitaines pour luy aller faire la guerre, luy, si-tost qu'il feut de retour à Athenes, venant des isles, suada au peuple, attendu que Philippus avoit bien bonne envie de vivre en paix avecques eulx, redoubtant le dangier que les forces d'Athenes pouvoyent apporter à ses affaires, qu'on debvoit recepvoir les articles et conditions de paix qu'il presentoit. A quoy s'opposant un plaideur ordinaire, qui ne bougeoit jamais des plaids, à calomnier et chicanner tousiours quelqu'un jusques à luy dire, comment, Phocion, oses-tu bien tascher à divertir les Atheniens de la guerre, quand ils ont desia les armes en main? *ouy vrayement*, luy respondict Phocion, *encores que je sçache très-bien que s'il y a guerre je te commanderay, et s'il y a paix, tu me commanderas.*

Son conseil n'est pas suivi; comment il se moque de Demosthenes.

Ce neantmoins il ne peust obtenir, et le guaigna Demosthenes encontre luy pour ceste fois, conseillant aux Atheniens d'aller donner la bataille à Philippus, le plus loing qu'ils pourroyent du païs d'Atticque: et Phocion luy dict adoncques, *mon amy ne nous amusons point à disputer en quel lieu nous luy donnerons la bataille, mais reguardons seulement comme nous la guaigne-*

rons : car en ce faisant nous reculerons la guerre bien loing de nous : car ceulx qui sont vaincus, quelque part qu'ils soyent, ont tousiours tout mal et dangier auprès d'eulx. Après la bataille perdue contre Philippus, les seditieux qui ne demandoyent que toutes nouvelletez en la ville, tirerent Charidemus en avant pour le faire eslire capitaine general d'Athenes, dequoy les gents de bien et d'honneur eurent grande paour, et prenants avecques eulx toute la cour et le senat d'Areopage, prierent si affectueusement le peuple, avecques les larmes aux yeulx, qu'à la fin ils impetrerent, mais ce feut à grande peine, qu'on meist les affaires de la ville entre les mains de Phocion : lequel feut bien d'advis de recepvoir au demourant la forme de vivre, et les humaines conditions d'appoinctement, qu'il leur offroit : mais comme l'orateur Demades eust meis en avant, que la ville d'Athenes entrast au commun traicté de paix, et en la commune assemblée des estats de la Grece, qui se debvoit assembler à l'instance de Philippus, Phocion n'en feut pas d'advis, ains le dissuada, jusques à ce qu'on entendist ce que Philippus demanderoit aux Grecs en celle assemblée.

Il conseille les Athéniens suivant les affaires.

Toutesfois son opinion pour lors n'eut point de lieu, à cause de la maulvaistié du temps, et bientost après voyant que les Atheniens se repentoyent de ce qu'ils n'avoyent pas creu son conseil, quand ils virent qu'il leur falloit fournir des vaisseaux et des gents de cheval à Phi-

lippus, il leur dict adoncques, *la crainte de ce dont vous vous plaignez maintenant, me faisoit opposer à ce que vous avez consenty : mais puisque vous l'avez accordé, il le vous faust supporter patiemment, et ne perdre pas le courage pour cela, vous reduisants en memoire que vos ancestres, par le passé, ont quelquefois donné la loy aux austres, et quelquefois l'ont aussy receuë d'austruy : et en se portant bien sagement en l'une et en l'austre fortune, ont preservé non-seulement ceste cité, mais tout le demourant de la Grece.*

Phocion empêche les Athéniens de se réjouir trop de la mort de Philippus.

Depuis estant venu la nouvelle de la mort de Philippus, le peuple tout incontinent en voulut faire les feux de joye, et des sacrifices aux dieux, comme pour une très-bonne nouvelle; mais Phocion ne le voulut point permettre : *pour austant*, dict-il, *que ce seroit un signe de trop bas et trop petit cœur, que de se resioüyr de la mort d'austruy, avecques ce que l'armée qui vous a deffaicts à Chæronée, n'en est diminuée que d'une teste seulement.*

Et comme Demosthenes, en ses harangues ordinaires, dict des paroles injurieuses d'Alexandre, lorsqu'il approchoit desia avecques son armée de la ville de Thebes, il luy dict ces vers d'Homere,

O malheureux, que vas-tu irritant
Un si farouche et aspre combattant,

et qui ne convoite austre chose que de grandeur de gloire ? *Veulx-tu, estant un si grand feu allumé, jecter ceste ville dedans ? quant à moy,*

si bien les Atheniens se vouloyent perdre, je ne leur permettray pas pourtant : car à ceste fin ay-je prins la charge de capitaine.

Il les exhorte à donner à Alexandre ce qu'il demandoit.

Et depuis, la ville de Thebes ayant esté entierement destruicte et rasée, comme Alexandre demandast à ceulx d'Athenes qu'ils luy livrassent entre ses mains Demosthenes, Lycurgus, Hyperides et Charidemus, l'assemblée du peuple ne sçachant que respondre à ceste sommation, jecta ses yeulx sur Phocion seul, et l'appella plusieurs fois par son nom, pour en dire son opinion : parquoy il se leiva, et approchant de luy l'un de ses amys nommé Nicocles, celuy qu'il aimoit le plus cherement et en qui il avoit plus de fiance, dict hault et clair, *ceulx qu'Alexandre vous demande, ont conduict ceste ville en telle destroict de necessité, que si bien il demandoit cestuy Nicocles, je serois d'advis qu'on luy deslibvrast : car moy-mesme reputeroye que ce me seroit un grand heur, si je pouvoye mourir, de sorte que ma mort saulvast la vie à tous mes austres citoyens : et encores que j'aye en mon cœur grande pitié et compassion de ces pauvres desolez qui s'en sont fuys de la ruine de Thebes en ceste ville, si est-ce pourtant que je suis d'advis, qu'il vault mieulx que les Grecs lamentent la perte d'une seule ville, que de deux, et me semble pour ceste raison, qu'il vault mieulx en l'un et en l'austre poinct tascher, par prieres et remonstrances, à impetrer grace de celuy qui est le plus fort, que de s'oppiniastrer à vouloir combattre à sa certaine ruine.*

Il obtient d'Alexandre qu'il mettra les armes bas.

Si dict-on qu'Alexandre rejecta le premier decret qui feut arresté par le peuple sur sa demande, et se destourna pour ne point veoir les ambassadeurs qui le luy avoit apporté : mais il receupt le second qui luy feut porté par Phocion mesme, entendant dire aux plus vieulx serviteurs de son pere, qu'il faisoit grand compte de ce personnage : à raison de quoy Alexandre non-seulement luy donna audience, et luy octroya sa requeste, mais davantage suivit son conseil. Car il luy conseilla, s'il aimoit le repos, qu'il posast du tout les armes et cessast de faire la guerre : mais s'il aimoit la gloire, qu'il tournast ses armes contre les Barbares, et non pas contre les Grecs. Et en luy desduisant plusieurs raisons et remonstrances accommodées au plus près du naturel, et de ce qu'il pensoit qu'Alexandre desiroit, il le changea et l'addoulcit tellement, qu'Alexandre au despartir luy dict, que les Atheniens debvoyent avoir l'œil aux affaires, pource que si luy venoit à mourir, il ne cognoissoit point d'austre peuple à qui l'empire feust deu, qu'à eulx : et voulant avoir particuliere amitié et alliance d'hospitalité avecques Phocion, il luy feit tant d'honneur, qu'il y avoit bien peu de ses plus familiers, à qui il en feit austant.

Phocion refuse de grands présens d'Alexandre.

Auquel propos l'historien Duris escript qu'après qu'il feut devenu grand, et qu'il eut deffaict le roy Darius, il osta de sa salutation de toutes ses lettres missifves ce mot qu'on a accoustumé d'y mettre, *Chærin*, c'est-à-dire,

joye et salut, sinon en celles qu'il escripvoit à Phocion, et qu'il ne faisoit plus cest honneur de saluer ainsy ceulx à qui il escripvoit, qu'à Phocion et Antipater : ce que Chares a aussy escript. Bien est - ce chose confessée de tous, qu'il luy envoya bonne somme d'argent en don : car il luy envoya cent talents. Lequel argent ayant esté apporté à Athenes, Phocion demanda à ceulx qui le luy avoyent apporté pourquoy, veu qu'il y avoit tant de bourgeois à Athenes, Alexandre luy envoyoit ce present à luy seul, *pource* (respondirent-ils) *qu'il t'estime seul homme de bien et d'honneur.* Et Phocion leur replicqua, *or qu'il me laisse doncques le sembler et l'estre toute ma vie.* Non pour cela les messagers ne laisserent pas d'aller après luy jusques en sa maison, là où ils veirent une très-grande simplicité : car ils trouverent sa femme qui paistrissoit elle-mesme, et luy en leur presence tira de l'eau de son puits pour se laver les pieds : à raison de quoy ils luy feirent encores plus grande instance que devant, qu'il voulust recepvoir le present du roy, se courrouçants à luy, en disant que c'estoit une grande honte de le veoir vivre ainsy pauvrement et estroictement, attendu qu'il estoit amy d'Alexandre. Parquoy Phocion voyant passer par la rue un pauvre vieillard affublé d'une meschante robbe sale et orde, il leur demanda s'ils l'estimoyent moins que ce pauvre bon homme-là, *ja Dieu ne plaise*, respondirent-ils incontinent : *et toutesfois*, leur replicqua-il, *il vit encores de moins que je ne fais*,

Soixante mille écus.

Belle réponse de Phocion aux personnes chargées de lui remettre les présens qu'Alexandre lui envoyoit.

et si se contente, et a assez. Bref, leur dict-il, *quand je prendray une si grosse somme d'or, ou je ne m'en serviray point, et lors il vauldroit austant que je n'en eusse du tout point : ou je m'en serviray, et lors je feray que toute ceste ville, en parlera mal et du roy et de moy.* Ainsy feut reporté le present hors d'Athenes, servant de notable exemple à tous les Grecs, pour leur donner à cognoistre, que plus riche estoit celuy qui n'avoit que faire de tant d'or et d'argent, que celuy qui le luy donnoit.

Alexandre ayant entendu que son present avoit ainsy esté refusé, en feut mal content, et escripvit de rechef à Phocion, qu'il ne pouvoit estimer ses amys, ceulx qui refusoyent à prendre de luy : toutesfois pour cela encores ne print-il point d'argent, ains seulement le requit de vouloir en faveur de luy, deslibvrer Echecratides rhetoricien, Athenodorus, natif de la ville d'Imbros, et deux Corinthiens, Demaratus et Spartus, qui avoyent esté retenus prisonniers en la ville de Sardis, pour auscune charges qu'on leur mettoit suz. Alexandre les feit incontinent deslibvrer, et envoyant Craterus en la Macedoine, luy commanda de donner à Phocion l'une de ces quatre villes de l'Asie qu'il aimeroit le mieulx, Cios, Gergite, Milasse, ou Elees, luy mandant qu'il se courrouceroit bien plus aigrement qu'il n'avoit faict à la premiere fois, s'il les refusoit : toutesfois Phocion n'en voulut oncques accepter pas une. Et Alexandre bien-tost après s'en alla mourir.

L'on

L'on veoit encores aujourd'huy au quartier de Melite, la maison de Phocion lambrissée de lames de cuyvre, mais au demourant fort simple et sans auscune superfluité.

Simplicité des femmes de Phocion, et nommément de la seconde.

Quant aux femmes qu'il eust espousées, on ne trouve rien par escript de la premiere, sinon que Cephisodotus, mouleur d'images, estoit son frere : mais la seconde ne feut pas moins renommée à Athenes pour son honnesteté et sa simplicité en toutes ses actions, que Phocion pour sa justice et bonté. Suivant lequel propos, on dict qu'un jour comme les Atheniens estoyent assemblez au theatre pour veoir joüer des tragædies nouvelles, l'un des joüeurs, à l'heure mesme qu'il debvoit entrer sur l'eschaffault pour joüer son roolle, demanda au defrayeur des jeux un masque de roine, et une suite de damoiselles accoustrées magnificquement pour l'accompaigner, à cause qu'il joüoit le roolle d'une princesse : le defrayeur ne luy en bailloit point, et le joüeur s'en courrouçoit et faisoit cesser les jeux, à cause qu'il ne vouloit pas sortir sur l'eschaffault. Melanthius qui estoit le defrayeur l'y poulsa par force criant tout hault, *ne veois-tu pas la femme de Phocion qui va tousiours avecques une chambriere seule par la ville, et tu veulx faire le glorieux, et corrompre les mœurs des dames d'Athenes?* Ces paroles feurent ouyes du peuple qui seoit au theatre attendant, qui, par le grand bruict qu'il en meina en battant des mains, monstra les avoir trouvées fort bonnes. Ceste dame, com-

me une sienne amie et hostesse du païs d'Ionie, estant venue à Athenes, luy feit monstre de ses joyaux et bagues d'or enrichies de pierres precieuses, luy feit response, *tout mon parement est mon mary Phocion, qui depuis vingt ans en çà a tousiours esté continuellement esleu capitaine des Atheniens.*

Femme qui regarde son mari comme son plus bel ornement.

Il accorde beaucoup de liberté à son fils.

Son fils luy feit un jour entendre qu'il desiroit combattre avecques les autres jeunes hommes à qui emporteroit le prix de l'exercice, de descendre et remonter sur les chariots courants à toute bride aux jeux de la feste, qu'on appelloit à Athenes *Panathenea :* ce que le pere luy permeit, non pource qu'il appetast auscunement l'honneur de telle victoire, mais affin qu'en s'addressant et s'exercitant à cest honneste exercice, il en devinst mieulx conditionné, pource qu'il estoit assez dissolu jeune homme, et qui aimoit le vin : toutesfois pour ce coup-là il emporta le prix, et y eut plusieurs des amys du pere qui le prierent de leur faire cest honneur, qu'en leurs maisons ils feissent le festin de celle victoire. Phocion le refusa à tous les austres, excepté à un seul, auquel il permeit de faire ceste demonstration de bonne volonté envers sa maison, et y alla luy-mesme au soupper, là où entre les austres delices et superfluitez de l'appareil, il trouva qu'on avoit appresté des lavements de vins et d'espiceries odorantes pour laver les pieds des conviez, ainsy qu'ils entreroyent au festin.

Si appella son fils, et luy dict : *commens*

souffres-tu, Phocius, *que cestuy nostre amy guaste et deshonnore ainsy ta victoire par ceste superfluité de delices?* Et desirant retirer de tout poinct ce jeune homme de ceste dissoluë maniere de vivre, il le meina à Sparte, et le meit avecques les enfants qui y sont nourris en la discipline qu'on appelle Laconique. Cela despleut aux Atheniens, de veoir que Phocion mesprisast ainsy les mœurs, coustumes et façons de faire de son païs: et comme Demades l'orateur luy dist, que ne suadons-nous au peuple Athenien de recepvoir la forme du gouvernement et la discipline de Lacædemone? Quant à moy, si tu veulx estre de la partie, je m'offre à le proposer et à le mettre en avant le premier. Vrayement respondict adoncques Phocion, *il seroit bienseant de suader aux Atheniens de vivre en commun, ainsy que font les Lacedæmoniens en leurs convives, et de loüer les ordonnances de Licurgus, qui sont austeres, à toy qui es ordinairement ainsy parfumé et si deslicatement vestu.*

Il l'envoie à Sparte pour le faire nourrir dans la discipline Laconique.

Une austrefois Alexandre leur ayant mandé qu'on luy envoyast quelque nombre de gualeres, les harangueurs à l'encontre preschoyent qu'on n'en debvoit rien faire: le peuple appella nommeément Phocion pour en dire son advis: lequel leur respondict franchement, *je suis d'advis ou que vous donniez ordre à estre les plus forts en armes, ou que vous taschiez d'estre amys de ceulx qui le sont.* Pytheas l'orateur à son advenement, qui ne faisoit encores que commencer à haranguer devant le peuple, babilloit desia à tout

Comment il rebutoit ceux qui proposoient des choses absurdes.

propos audacieusement et presomptueusement, et Phocion luy dict : *dea ce nouveau venu icy se taira-il jamais ?* Et comme Harpalus, lieutenant d'Alexandre en la province de Babylone, s'en estant fuy de l'Asie, avecques grosse somme d'or et d'argent, feust venu descendre au païs de l'Atticque, incontinent ceulx qui avoyent accoustumé de faire marchandise de leur langue à prescher le peuple, coururent à l'envy les uns des austres devers luy : lequel ne feignit pas de leur jecter à chascun quelque somme d'argent, pour les attraire et appaster : car ce luy estoit peu de chose, veu la grande quantité qu'il en avoit apportée : mais à Phocion il en envoya de luy-mesme sept cent talents, voulant encores mettre le surplus de son avoir et sa personne propre en la protection et saulveguarde de luy seul. A quoy Phocion luy feit une bien dure response, *qu'il le feroit repentir s'il ne se desportoit de guaster et corrompre la ville d'Athenes.*

Sa dure réponse à Harpalus, qui lui offroit un don considérable, et auquel néanmoins il sauva la vie.

Quatre cens quatre-vingt et dix mille écus.

A l'occasion de quoy Harpalus se retira lors bien esbahy devers ceulx qui avoyent prins argent de luy : mais peu après les Atheniens mettants son affaire en desliberation, il veit que ceulx qui avoyent prins argent de luy, avoyent tourné leur robbe tellement qu'au lieu de le deffendre, ils l'accusoyent, affin qu'on ne les souspeçonnast d'avoir prins argent de luy : et au contraire, que Phocion qui l'avoit si rudement renvoyé sans vouloir rien prendre, ayant en ses conseils le principal reguard à l'utilité publicque, avoit encores eu en quelque

consideration le saulvement de sa vie, il se remeit de rechef à essayer de le guaigner par tous moyens, et le considerant et recognoissant de tous costez, trouva que c'estoit une place imprenable par argent : mais il se feit ami Charicles, gendre de Phocion, qui feut cause de luy donner bien maulvais bruict, pource qu'on voyoit qu'il se fioit de toutes choses en luy, et l'employoit en toutes ses affaires, jusques à luy commettre la charge de faire bastir une magnificque sepulture à la courtisanne Pythonice, dont il avoit esté amoureux, et en avoit eu une fille.

Il refuse de secourir son gendre Charicles, qui s'étoit mal conduit dans les affaires d'Harpalus.

Mais si l'accepter une telle charge estoit ignominieux à Charicles, encores le diffama l'œuvre davantage, quand elle feut parachevée : car on veoit jusques aujourd'huy là au lieu sa sepulture qui s'appelle Hermium, ainsy qu'on va d'Athenes à Eleusine, n'ayant rien d'excellence digne de la despense de trente talents, qu'on dict qu'il luy compta pour la fabricque de celle sepulture. Qui plus est, après le trespas de Harpalus, ce Charicles et Phocion mesme prindrent la fille, et la firent soigneusement nourrir : toutesfois estant depuis Charicles appellé en justice pour respondre de l'argent qu'on l'accusoit avoir prins de Harpalus, il pria son beau-pere Phocion de luy vouloir ayder, et luy assister en jugement, pour favoriser sa deffense : mais Phocion luy refusa très-bien, en luy disant, *je t'ay*, Charicles, *prins pour mon gendre à toutes choses justes et honnestes seulement.*

Dix-huit mille écus.

Au surplus le premier qui apporta à Athenes la nouvelle de la mort d'Alexandre, feut un Asclepiades, fils de Hipparcus, auquel Demades disoit qu'il ne falloit point adjouster de foy, *pource*, dict-il, *que s'il feust vray, toute la terre pieça sentiroit l'odeur d'un tel mort.*

Il réprime la joie des Athéniens sur la mort d'Alexandre.

Mais Phocion voyant que le peuple leivoit jà la teste, ne demandant que toutes nouvelletez, taschoit à le moderer et contenir : et comme plusieurs des harangueurs montassent incontinent en la tribune aux harangues, et criassent que la nouvelle d'Asclepiades estoit certaine, et qu'Alexandre estoit veritablement mort, Phocion leur respondict, *si elle est vraye, aujourd'huy, elle sera doncques encores vraye demain et après demain : et pourtant*, seigneurs Atheniens, *ne vous hastez point, ains deliberez tout à loisir, et prouveoyez seurement à ce que vous avez à faire.* Et comme Leosthenes eust tant faict par ses meinées qu'il eust jecté la ville d'Athenes en la guerre, qu'on appella la guerre des Grecs, et demandast en se mocquant à Phocion qui en estoit marry, quel bien il avoit faict à la chose publicque, en tant d'années qu'il avoit esté capitaine general d'Athenes. Phocion luy respondict, *le bien que j'ai faict n'est pas petit : car ce pendant que j'ay esté capitaine les citoyens d'Athenes ont esté enterrez en leurs paternelles sepultures.*

Il réprime Leosthenes et Hyperides.

Ce Leosthenes parloit tousiours haultement et advantageusement devant le peuple, au moyen de quoy Phocion luy dict un jour :

tes propos, jeune homme mon amy, *ressemblent proprement aux cyprez; car ils sont grands et haults, mais ils ne portent point de fruict.* Adoncques Hyperides se dressant en pieds, luy demanda, *Quand doncques*, Phocion, *conseilleras-tu aux Atheniens de faire la guerre? Quand je verray*, dict-il, *les jeunes hommes bien desliberez de n'abandonner point leurs rangs, les riches contribuer argent volontairement, et les orateurs s'abstenir de desrobber la chose publicque.*

Ce neantmoins plusieurs s'esmerveilloyent de veoir la belle et grosse armée que Leosthenes avoit leivée, et demandoyent à Phocion ce qui luy sembloit d'un tel preparatif, *il est beau*, dict-il, *pour une course et carriere: mais je crains le retour et la continue de la guerre, pource que je ne veoy point que cette ville ayt plus d'austres moyens de recouvrer argent, ni austres vaisseaux, ny austres gents de guerre, que ceulx-là.*

Ce qui feut depuis tesmoigné par l'esvenement, pource que du commencement Leosthenes feit de grands exploicts d'armes: car il deffeit en bataille les Bœotiens, et rangea Antipater dedans la ville de Lamia: ce qui esleiva les Atheniens en grande esperance, de sorte qu'on ne faisoit à Athenes austres choses, que festes et sacrifices continuellement, pour rendre graces aux dieux de tant de bonnes nouvelles: et y en avoit quelques uns qui cuidants bien convaincre Phocion, de maniere qu'il ne sçauroit que respondre, luy demandoyent s'il vouldroit pas bien avoir faict toutes ces belles

choses-là : *oüi vrayment*, leur respondict-il, *je les vouldroye bien avoir faictes, mais non pas n'avoir conseillé ce que j'ai conseillé.*

Après la mort de Leosthenes il conseille la paix.

Et comme l'on escripvist et apportast tous les jours de bonnes nouvelles les unes sur les austres, il dict : *ô dieux, quand cesserons-nous de vaincre et de guaigner ?* Toutesfois Leosthenes à la fin estant mort en ce voyage, ceulx qui craignoyent que Phocion ne feust substitué capitaine au lieu de luy, et qu'il ne pacifiast ceste guerre, attiltrerent un personnage peu cogneu et de petite qualité, qui en pleine assemblée de conseil vint dire, qu'estant amy de Phocion, et son compaignon d'eschole, il supplioit le peuple de l'espargner et le contreguarder, pour ce qu'ils n'en avoyent point d'austre semblable à luy, et qu'ils envoyassent plutost au camp Antiphilus. Dequoy le peuple estant bien d'advis, Phocion se tira en avant qui dict, qu'il n'avoit jamais esté à l'eschole avecques cet homme-là, et, qui plus est, qu'il ne le cognoissoit du tout point, ny n'avoit oncques esté son familier : *mais pourtant, qui que tu sois*, dict-il, *je te tiens desormais pour mon amy et mon bien-veuillant, car tu as conseillé au peuple ce qui m'est le plus expedient.*

Il est contraint de se charger des affaires; stratagême qu'il emploie pour arrêter ses citoyens.

Ce neantmoins le peuple à toute force voulant aller contre les Bœotiens, Phocion y resista le plus qu'il peust, de paroles premierement : et comme ses amys luy remonstrassent qu'il se feroit tuer, de contrevenir ainsy ordinairement à la volonté du peuple, il leur respondict,

respondict, *à tort me feront-ils mourir, si je fais et procure ce qui leur est utile : et à bon droict aussy, si je fay le contraire.* Mais voyant que pour cela ils ne se laschoyent point, ains crioyent de plus en plus contre luy, alors il commanda au herault qu'il proclamast à son de trompe, que tous bourgeois, manants et habitants d'Athenes, depuis l'aage de quatorze ans, jusques à soixante, eussent promptement au partir de l'assemblée à le suivre en armes, portants avecques eulx des vivres pour cinq jours. Ceste criée entendue, il y eut un grand trouble par toute la ville, et s'encoururent incontinent les vieillards devers luy se plaindre de la dureté de son commandement : et il leur respondict, *je ne vous fay point de tort, car moy-mesme qui suis aagé de quatre-vingt ans, seray quand et vous.*

Ainsy les retint-il pour lors, et leur feit perdre leur folle envie de guerroyer : mais estant la coste de la marine couruë et pillée par le capitaine Micion, lequel avecques bon nombre de Macedoniens naturels et d'austres estrangiers, estoit descendu au territoire du bourg de Ramnus, et guastoit tout le plat païs à l'environ, Phocion y meina les Atheniens, là où comme plusieurs accourussent à luy, l'un de çà, l'austre de là, entreprenants sur son estat de capitaine, et s'ingerants de luy conseiller les uns de loger son camp, sur une telle motte, les austres d'envoyer en tel endroict les gens de cheval, les austres de camper : *ô Hercules*, dict-il, *combien je veoy de capi-*

taines et peu de souldards ! Puis quand il eut rangé ses gents de pied en bataille, il y en eut un qui se jecta bien loing devant les austres hors de son rang : mais s'estant aussy advancé l'un des ennemys pour le charger, l'Athenien eut paour, et se retira en sa place : et lors Phocion luy dict : *n'as-tu point de honte, jeune estourdy que tu es, d'avoir ainsy par deux fois abandonné ton rang, l'un auquel tu avois esté meis par ton capitaine, et l'austre auquel tu t'estois planté toy-mesme* ? Et allant tout aussy-tost charger l'ennemy, le rompit à force, et tua sur le champ le capitaine mesme Micion avecques bon nombre de ses gents.

Or estoit pour lors l'armée de la ligue des Grecs en la Thessalie, là où elle guaigna une bataille contre Antipater, et contre Leonatus, qui s'estoit joinct à luy avecques les Macedoniens qu'il avoit n'a gueres r'ameinez de l'Asie, et feut occis sur la place Leonatus, estant Antiphilus chef des gents de pied, et Menon Thessalien colonnel de la chevalerie. Mais peu de temps après estant Craterus repassé de l'Asie en Europe avecques grosse puissance, il y eut une austre bataille près de la ville de Cranon, en laquelle les Grecs feurent deffaicts : toutesfois la deffaicte ne feut pas grande, et n'y mourut pas beaucoup de gents, encores feut-ce par la desobeyssance des souldards aux capitaines, qui leur estoyent trop doulx ; aussy estoyent-ils trop jeunes, joinct aussy que sy-tost comme Antipater tenta leurs villes, ils

se desbanderent tous, et abandonnerent très-honteusement la deffense de la liberté commune : parquoy Antipater s'achemina incontinent droict pour aller avecques son armée devant la ville d'Athenes.

Ce que sentants Demosthenes et Hyperides, abandonnerent la ville : mais Demades ne pouvant fournir à payer l'argent qu'il debvoit au public, ayant esté condemné en sept amendes envers la chose publicque, pour avoir austant de fois proposé au peuple et meis en avant des choses contraires aux loyx, en demouroit infame, et ne luy estoit pas loisible de parler et haranguer en public : toutesfois, pour lors en estant dispensé, il proposa qu'on envoyast des ambassadeurs avecques plein pouvoir devers Antipater, pour tascher à traicter quelque paix avecques luy. Le peuple craignant de commettre ceste absoluë puissance, de traicter à qui que ce feust, appella nommément Phocion, disant qu'il n'y avoit que luy seul à qui il se peust confier. Et adoncques leur respondict Phocion : *si j'eusse esté creu ès conseils que je vous ay tousiours donnez, vous ne seriez pas maintenant en peine de consulter de si grandes choses.*

Ainsy estant le decret aucthorisé par le peuple, il feut envoyé luy-mesme devers Antipater, lequel estoit pour lors campé en la Cadmée, s'apprestant pour de là entrer au premier jour dedans le païs d'Atticque. Si luy requit Phocion que premier qu'il deslogeast de là, il feist appointement avecques eulx. A quoy Craterus

respondict promptement : Phocion, *tu ne nous demandes pas chose raisonnable, que demourants icy nous mangions et foulions le païs de nos alliez et amys, là où nous pouvons aller vivre et nous enrichir ès terres de nos ennemys.* Toutesfois Antipater prenant Craterus par la main : *il faust*, dict-il, *que nous facions ce plaisir à Phocion.*

Il obtient la paix avec grande peine, et au grand dommage des Athéniens.

Mais au demourant, quant aux capitulations de la paix, il voulut que les Atheniens leur envoyassent la carte blanche, et remeissent les conditions du traicté à leur plaisir, ne plus ne moins que luy, estant assiegé dedans la ville de Lamia, avoit remeis tout pouvoir de capituler à la discretion de leur capitaine Leosthenes. Ceste response ouye, Phocion s'en retourna à Athenes, où le peuple se voyant contrainct, accepta par force la condition de traicter que luy offroit l'ennemy. Ainsy retourna derechef Phocion à Thebes devers Antipater, avecques d'austres ambassadeurs, entre lesquels les Atheniens esleurent le philosophe Xenocrates, pource que le renom, l'estime et la reputation de la vertu de ce personnage, estoit si grande par tout le monde, qu'on pensoit qu'il n'y avoit arroguance, ny cruauté, ny cholere si grande en cœur d'homme, qui qu'il feust, que le reguard seul de Xenocrates n'ammollist, jusques à le contraindre de luy porter quelque honneur et quelque reverence. Ce nonobstant il en advint tout au contraire, par la malignité de la nature d'Antipater, ennemye de toute vertu : car tout premierement il

Xenocrates, philosophe Grec, opinion que les Athéniens avoient de lui.

ne le daigna oncques seulement saluer, là où il ambrassa tous les austres. Sur quoy l'on trouve que Xenocrates dict adoncques : *Antipater faict bien d'avoir honte de me veoir tesmoing du maulvais tour et traictement inicque qu'il veult faire aux Atheniens.*

Puis, quand il commencea à parler, il n'eut jamais la patience de l'ouyr, ains l'interrompant à tous propos, et le rabroüant, il luy commanda à la fin de se taire du tout : mais après que Phocion eut parlé, il leur feit response que les Atheniens auroyent paix, alliance et amitié avecques luy, pourveu qu'ils luy livrassent Demosthenes et Hyperides entre ses mains, qu'ils gouvernassent leur chose publicque selon la forme du gouvernement, instituée par leurs ancestres, là où il n'y eust que ceulx qui auroyent dequoy qui feussent admis aux estats et offices de la chose publicque, et qu'ils receussent guarnison dedans le port de Munychia ; qu'ils rembourçassent l'argent qui auroit esté despendu en ceste guerre, et oultre cela, qu'ils en payassent encores une somme pour l'amende.

Tous les austres ambassadeurs s'en contenterent, et accepterent ces conditions de paix comme doulces et humaines, excepté Xenocrates, lequel dict que pour esclaves il les traictoit assez doulcement ; mais pour un peuple franc et libre, trop durement. Parquoy Phocion le supplia qu'il voulust à tout le moins leur remettre la guarnison : à quoy l'on dict

qu'Antipater luy respondict : Phocion, *nous desirons te gratifier en toutes choses, fors en celles qui seroyent cause de ta ruine et de la nostre.* Les austres escripvent qu'il ne respondict pas ainsy, mais qu'il luy demanda s'il vouloit pleger et cautionner les Atheniens, qu'ils entretiendroyent loyaulment les articles et conditions de ceste paix, sans plus remuer auscune nouvelleté, s'il les exemptoit de recepvoir guarnison. A quoy, comme Phocion se teust et dilayast à respondre, il y eut un Callimedon, surnommé *Carabos*, homme violent et hayssant la liberté populaire, qui, se jectant à la traverse, dict : *et si cestuy estoit si fol que de pleger cela*, Antipater, *luy croirois-tu pourtant, et laisserois-tu pour cela de faire ce que tu as desliberé ?* Ainsy feurent les Atheniens contraincts de recepvoir guarnison des Macedoniens, de laquelle feut capitaine Menyllus, un honneste homme, et familier amy de Phocion.

Ce commandement de recepvoir guarnison dedans le port de Munychia, feut trouvé superbe, et faict par Antipater plustost par une vaine gloire de monstrer oultraigeusement sa puissance, que pour bien qui en peust advenir à ses affaires. Mais encores, le jour auquel il s'en saisit et empara, augmenta davantage le regret : car ce feut justement le vingtiesme d'aoust que sa guarnison y entra, lorsqu'on celebre la feste des Mysteres, en laquelle on a accoustumé de faire la procession qui s'appelle Iacchus, depuis la ville d'Athenes jus-

ques à celle d'Eleusine ; de sorte qu'estant la solemnité de ceste saincte ceremonie confuse, il vint en pensée à plusieurs de considerer comme anciennement, ès plus heureux temps de la chose publicque, avoyent esté ouyes et veues des voix et visions divines à tel jour, dont les ennemys estoyent demourez estonnez et effroyez ; et lors au contraire, en la mesme solemnité les dieux voyoyent la plus triste calamité qui eust peu escheoir à la Grece, et venoit le plus sainct et le plus plaisant jour qui feust paravant en toute l'année, à estre contaminé du tiltre du plus malheureux esvenement qui advinst oncques aux Grecs ; c'estoit la perte de leur liberté.

Or, peu d'années auparavant avoit-on apporté un oracle de Dodone à Athenes, *qu'on guardast bien les rochers de Diane, de paour que des estrangiers ne s'en emparassent ;* et environ ce temps, les rideaux (*a*) dont on environne tout à l'entour les saincts licts mysticques, estants baignez en l'eau, prindrent une couleur jaunastre et pasle comme celle d'un trespassé, au lieu de la vifve couleur de pourpre qu'ils souloyent auparavant avoir : et qui plus est, les austres draps non sacrez des particuliers, qu'on trempoit tout auprès dedans la mesme eau, retenoyent leur naïfve vivacité de couleur. Et comme l'un des ministres du temple lavast un

(*a*) Ou les bandes, dont on lie à l'entour les berceaux mystiques de Bacchus.

petit cochon dedans la mer, en un endroict du rivage pur et net, il sortit soubdain un grand poisson de la mer qui luy vint oster d'entre les mains, et en avala tout le derriere : par où on conjectura que les dieux leur donnoyent à entendre qu'ils perdroyent le bas de leur ville et ce qui estoit le plus prochain de la mer, mais qu'ils saulveroyent les parties haultes : toutesfois ceste guarnison, pour l'honnesteté du capitaine Menyllus, ne fascha point les Atheniens.

Une partie des Athéniens abandonne la ville pour se retirer ailleurs.

Mais il y eut plus de douze mille citoyens qui feurent desboutez de la jouyssance du droict de bourgeoisie, à raison de leur pauvreté, desquels une partie demoura à Athenes, à qui il semble qu'on faisoit un grand tort et une grande injure : et une austre partie s'en alla en Thrace, là où Antipater leur assigna villes et terres pour demourer. Ceulx-là sembloyent proprement gents qu'on eust prins d'assault ou par siege dedans une ville qu'on contraignist d'abandonner leur païs.

Au demourant, la mort de Demosthenes en l'isle de Calauria, et de Hyperides près la ville de Cleones, dont nous avons escript ailleurs (*a*), feurent presque cause de faire regretter le temps des regnes de Philippus et d'Alexandre : ne plus ne moins que depuis on dict, qu'ayant esté

(*a*) Voyez la vie de Demosthenes et celle de Hyperides, au traité intitulé *les Vies de dix orateurs*, parmi les opuscules de Plutarque.

Antigonus

Antigonus deffaict, ceulx qui l'avoyent vaincu et occis oppresserent et traicterent si rudement leurs subjects, qu'au pais de la Phrygie un laboureur foüillant en terre, et estant interrogué que c'estoit qu'il cherchoit, respondict en souspirant : *je cherche Antigonus.* Aussy venoit-il lors en pensée à plusieurs d'en dire austant quand ils rememoroyent la magnanimité et generosité de ces deux grands princes, en leur courroux comme ils pardonnoyent facilement, et remettoyent leur mal-talent ; non pas ainsy comme Antipater, qui soubz le masque de se comporter en homme privé, d'aller simplement vestu, et vivre sobrement et à peu de despense, dissimuloit la puissance tyrannicque qu'il usurpoit, et cependant s'en monstroit plus violent seigneur et plus cruel tyran envers ceulx à qui la fortune avoit couru suz.

Phocion remédie adroitement aux malheurs de ses concitoyens.

Toutesfois Phocion impetra de luy le r'appel de plusieurs qu'il avoit bannis ; et à ceulx qu'il ne peust faire r'appeller, au moins leur procura-il que leurs confins ne feussent point si loingtains, comme des austres qui estoyent releguez par delà les monts Acroceraunien, et le chef de Tænarus hors de la Grece, ains qu'il leur feust à tout le moins loisible de demourer au-dedans du Peloponese, entre lesquels feut un Agnonides, faulx accusateur.

Il maintient les affaires dans une balance assez juste.

Au reste, gouvernant ceulx qui estoyent demourez dedans la ville en grande justice et avecques grande humanité, quand il en cognoissoit auscuns doulx et paisibles de nature, il les

tenoit tousiours en quelque magistrat ; mais ceulx qu'il sçavoit estre remuants, seditieux et amateurs de nouvelletez, il les enguardoit de pouvoir parvenir à office quelconque, et leur ostoit tout moyen d'exciter troubles ; de sorte qu'ils se fenoyent d'eulx-mesmes, et apprenoyent, avecques le temps, à aimer les champs, et à s'addonner au labourage. Et voyant que Xenocrates payoit un certain tribut à la chose publicque, que payoyent par chascun an les estrangiers habitants à Athenes, il luy voulut faire donner droict de bourgeoisie, et le faire enregistrer au nombre des citoyens ; mais Xenocrates ne voulut pas, disant qu'il ne vouloit point avoir de part à celle bourgeoisie, pour laquelle empescher il avoit esté envoyé ambassadeur.

Il refuse les présens qui lui sont offerts par Menyllus et Antipater.

Et comme Menyllus luy envoyast de l'argent en don, il feit response que Menyllus n'estoit point plus grand seigneur qu'avoit esté Alexandre, ny luy n'avoit point lors plus grande occasion d'accepter son present que quand il avoit refusé celuy du roy : et comme Menyllus luy replicquast que s'il n'en avoit besoing pour soy, à tout le moins qu'il le prist pour son fils Phocius, il repondict : *si mon fils Phocius, changeant de façon de vivre, veult estre homme de bien, il aura assez pour vivre de ce que je luy laisseray ; mais s'il se veult tousiours gouverner comme il faict de present, il n'y a richesse qui luy peust suffire.* Mais une austre fois il respondict bien plus roidement à Antipater, qui luy vou-

loit faire faire quelque chose, laquelle n'estoit point honneste : *Antipater*, dict-il, *ne me sçauroit avoir pour amy et pour flatteur tout ensemble.* Antipater mesme souloit dire qu'il avoit deux amys à Athenes, Phocion et Demades, à l'un desquels il n'avoit jamais sceu faire rien prendre, et n'avoit jamais peu assouvir l'austre.

Aussy estoit la pauvreté de Phocion un grand argument et grand tesmoignage de sa preud'hommie, attendu qu'il estoit envieilly en icelle, après avoir esté tant de fois en sa vie capitaine general des Atheniens, et avoir eu l'amitié de tant de princes et de roys : là où Demades prenoit plaisir à faire monstre de sa richesse ès choses mesmes qui sont deffendues par les loyx de la ville : car y ayant lors une ordonnance à Athenes, par laquelle il estoit prohibé que nul estrangier ne peust estre des danseurs qui dansoyent ès jeux publics, sur peine de mille drachmes, que le deffrayeur desdictes danses payeroit pour l'amende à la chose publicque. Demades faisant quelques jeux à ses despends, y en feit venir cent baladins estrangiers pour un coup, et apporta quant et quant l'argent pour payer l'amende publicquement au theatre, devant tout le peuple, à mille drachmes pour chasque teste. *Cent écus.*

Une austre fois, quand il maria son fils, qui s'appelloit Demas, il luy dict : *mon fils, quand j'espousay ta mere, il y eut si peu de feste que nostre prochain voisin n'en ouyt rien ; là où maintenant les princes et les roys contribuent aux frais de tes nopces.*

Au surplus, les Atheniens rompoyent ordinairement la teste à Phocion d'aller requerir Antipater qu'il voulust retirer sa guarnison de leur ville ; mais il trouvoit tousiours quelque moyen de rejecter ceste ambassade, feust ou pource qu'il n'esperast pas pouvoir obtenir ceste grace, ou plustost pource qu'il veist que le peuple en estoit plus humble et plus soupple à meiner à la raison, pour la crainte de celle guarnison : mais bien impetra-il d'Antipater, qu'il ne demandast pas promptement son argent, ains en differast encores le payement. Parquoy voyants que Phocion n'y vouloit austrement entendre, ils se tournerent devers Demades, lequel en print la charge bien volontiers, et s'en alla avecques son fils en Macedoine, là où, sans point de doubte, sa destinée le conduisit à sa male-heure, sur le poinct qu'Antipater estoit desia tombé malade, de la maladie dont il mourut, et passoyent les affaires par les mains de son fils Cassander, lequel avoit surprins une lettre missifve de ce Demades, par laquelle il mandoit à Antigonus, en Asie, qu'il s'en vinst à toute diligence pour s'emparer de la Grece et de la Macedoine, qui ne pendoyent plus qu'à un vieil filet, encores tout pourry, en se mocquant ainsy d'Antipater. Parquoy Cassander, adverty qu'il feut de son arrivée, le feit incontinent saisir au corps ; et luy, approchant premierement son fils tout joignant luy, le tua devant ses yeulx, si près de luy, que le sang en jaillit sur luy, et feut

Demades et son fils, envoyés vers Antipater par les Athéniens, sont tués à cause de quelque trahison.

le pere tout ensanglanté du meurtre de son fils : puis, après luy avoir bien reproché son ingratitude et sa desloyale trahison, et luy avoir faict et dict toutes les villanies et oultraiges dont il se peust adviser, il le tua aussy finablement luy-mesme.

Troubles à Athenes après la mort d'Antipater, occasionnés par Polyperchon.

Mais combien qu'Antipater, à son decez, eust estably Polyperchon capitaine general de l'armée des Macedoniens, et Cassander seulement colonel de mille hommes de pied, ce neantmoins Cassander, incontinent qu'il feut decedé, prenant les affaires en main, et s'en saisissant le premier, envoya tout soubdain Nicanor pour succeder à Menyllus, en la charge de capitaine de la guarnison d'Athenes, avant que la mort de son pere feust divulguée, luy commandant de se saisir, comment que ce feust, de la forteresse de Munychia ; ce qu'il feit. Et peu de jours après entendirent les Atheniens la nouvelle de la mort d'Antipater, dont Phocion feut fort blasmé, et accusé d'avoir sçeu long-temps auparavant ceste mort, et de l'avoir celée pour gratifier à Nicanor : toutesfois il ne feit compte de ces imputations-là, ains s'accointa de Nicanor, et l'entretint si bien, que non-seulement il le rendit doulx et gracieux aux Atheniens, mais qui plus est, luy persuada encores de faire quelque despense pour donner au peuple le passe-temps de quelques jeux qu'il feit joüer à ses despends. Sur ces entrefaictes, Polyperchon, qui avoit la charge de la personne du roy, vou-

lant donner une trousse à Cassander, envoya au peuple d'Athenes une patente, par laquelle estoit porté comme le jeune roy rendoit aux Atheniens la pleine et entiere liberté de l'estat populaire, voulant et entendant que tous Atheniens indifferemment gouvernassent leur chose publicque selon les loyx, us et coustumes de tout temps guardez en leur païs, ainsy comme avoyent faict leurs predecesseurs.

Phocion n'ayant pu remedier promptement aux maux de l'estat, est deposé tumultueusement de sa place.

Cela estoit un piege dressé à Phocion : car Polyperchon ourdissant ceste meinée pour s'emparer de la ville d'Athenes, comme il apparut bien-tost après par effect, n'esperoit pas pouvoir venir au-dessuz de ceste sienne entente, s'il ne trouvoit moyen de chasser premierement Phocion ; et pensoit bien qu'il en seroit chassé sitost que ceulx qui avoyent esté privez et deboutez par son moyen du droict de bourgeoisie, viendroyent à s'entremettre derechef du gouvernement, et que les harangueurs et calomniateurs auroyent alors loy de dire tout ce qu'ils vouldroyent. Les Atheniens ayants ouy le contenu en ceste patente, commencerent incontinent à s'esmouvoir un petit ; à raison de quoy Nicanor desirant parler à eulx en leur senat, qui s'estoit assemblé dedans le Piræe, il s'y en alla, et meit sa personne entre leurs mains, soubz la foy de Phocion : de quoy estant secrettement adverty Dercyllus, capitaine pour le roy, qui estoit aux champs près de la ville, se meit en debvoir et tascha de le prendre au corps ; mais Nicanor en

sentit le vent de bonne heure, et se saulva.

Si estoit bien esvident qu'il se vouldroit incontinent ressentir de cest oultraige, et s'en venger sur la ville, et accusoit-on Phocion de ne l'avoir pas voulu retenir et l'avoir laissé eschapper : à quoy il respondict qu'il se fioit aux promesses de Nicanor, et qu'il n'estimoit pas qu'il y eust auscun dangier à craindre de ce costé-là, toutesfois s'il en advenoit austrement, qu'il aimoit en toutes sortes mieulx qu'on cognust manifestement que c'estoit luy qui recepvoit, et non pas qui faisoit le tort. Cette response, s'il eust esté question de chose qui n'eust concerné que luy seul, pourroit sembler à qui la considereroit de près, estre partie d'une grande bonté et grande magnanimité : mais attendu qu'il mettoit en hazard le salut de son païs, en estant mesmement capitaine general, et tenant lieu d'aucthorité publicque, je ne sçai s'il transgressoit point un austre droict, et ne violoit point une austre foy prealable et de plus grande obligation, c'est à sçavoir, le reguard qu'il debvoit avoir sur toutes choses au bien et à la seureté de ses citoyens.

Car cela ne sçauroit-on alleguer pour sa deffense, qu'il ne voulut pas mettre la main sur Nicanor, de paour de jecter sa ville en guerre toute manifeste : mais que pour une couverture, il mettoit en avant la foy qu'il luy avoit promeise et jurée, et la justice qu'il vouloit observer en son endroict, affin que pour

reverence de luy, Nicanor puis apres se tinst en paix, et ne feist point de dommage aux Atheniens : mais à la verité il semble qu'austre chose ne l'abusa, que la trop grande confiance qu'il eut en ce Nicanor, comme il appert, par ce que combien que plusieurs luy vinssent deferer qu'il espioit les moyens de pouvoir surprendre le port de Piræe, et qu'il faisoit tous les jours passer des gents de guerre en l'isle de Salamine, et taschoit à corrompre par argent auscuns des habitants dedans l'enceincte du port, il n'y voulut jamais prester l'aureille, ny en croire rien.

Qui plus est, ayant Philomedas Lamprien meis en avant un decret, que les Atheniens se tinssent prests en armes, pour faire ce que le capitaine Phocion leur commanderoit, il n'en feit compte jusques à ce que Nicanor sortant en armes du fort de Munychia commença à enfermer de tranchées le port de Piræe : mais lors quand il y cuyda meiner le peuple pour l'empescher, il le trouva mutiné à l'encontre de luy, de maniere que personne ne faisoit semblant d'obeyr à son commandement.

Sur ces entrefaictes Alexandre, fils de Polyperchon, arriva avecques une armée soubz couleur de venir au secours de ceulx de la ville contre Nicanor, mais à la verité en intention de se saisir luy-mesme du reste de la ville s'il pouvoit, mesmement lors qu'elle estoit en combustion une partie contre l'austre, parce que les bannis y entrerent pesle-mesle quand

quand et luy, et y accoururent aussy force estrangiers, et austres gents notez d'infamie, de maniere qu'il se tint une assemblée de ville confuse de gents ramassez de toutes pieces, sans ordre quelconque, en laquelle Phocion feut deposé de son estat, et feurent eslus austres capitaines en son lieu, et si n'eust esté qu'on apperçeut cest Alexandre, qui parla seul à seul à Nicanor, et y retourna par plusieurs fois tout joignant les murailles de la ville (ce qui meit les Atheniens en deffiance et souspeçon) jamais la ville ne se feust saulvée qu'elle n'eust esté prinse.

Phocion est accusé de trahison, il se présente pour se justifier.

Si feut incontinent Phocion accusé de trahison bien asprement par l'orateur Agnonides : ce que craignants Callimedon et Pericles s'absenterent de bonne heure de la ville, et Phocion avecques ses austres amis, qui ne s'en estoyent pas fuys, s'en allerent devers Polyperchon, et l'accompaignerent aussy Solon Platæien et Dinarchus Corinthien, qui pensoyent avoir quelque amitié et quelque privauté avecques Polyperchon : mais estant par le chemin Dinarchus tombé malade en la ville d'Elatie, ils y demourerent plusieurs jours attendants qu'il feust guari, durant lesquels à la persuasion de l'orateur Agnonides, et à l'instance d'Archestratus, qui en proposa le decret, le peuple envoya devers Polyperchon des ambassadeurs pour accuser Phocion, tellement que les deux parties y arriverent en un mesme temps, et le trouverent par les

champs, avecques le roy près d'un village de la Phocide nommé Phariges, assis au pied du mont Acrorion, qu'on surnomme maintenant *le Gaulois*. Là feit Polyperchon tendre un dais d'or faict en façon de ciel, soubz lequel il feit seoir le roy et les principaulx de ses serviteurs et amys autour de luy : mais d'entrée avant toute austre œuvre, il feit prendre au corps Dinarchus, et commanda qu'on le meinast mourir, après luy avoir donné la torture : puis cela faict, il commanda aux Atheniens qu'ils proposassent ce qu'ils avoyent à dire.

Et lors ils commencerent à crier et à meiner un grand bruict, en s'entr'accusants les uns les austres en la presence du roy et de son conseil, jusques à ce qu'Agnonides se tira en avant, qui dict, *seigneurs Macedoniens, faictes-nous mettre tous en une cage, et nous envoyez pieds et poings liez à Athenes au peuple, pour nous y faire rendre compte de nostre faict.*

Le roy se print à rire de ceste parole : mais les seigneurs Macedoniens assistants à ceste audience, et quelques estrangiers qui estoyent là venus pour oüyr l'accusation, faisoyent signes de la teste aux ambassadeurs qu'ils desduisissent là presentement devant le roy, les articles de leurs accusations, plutost que de les remettre devant le peuple à Athenes.

Mais les parties n'estoyent point esgualement ouyes, pource que Polyperchon rabroüoit souvent Phocion, et luy rompoit à

tous coups son propos, ainsy comme il cuidoit desduire ses justifications, jusques à frapper par cholere d'un baston qu'il tenoit en la main contre terre, et à luy commander à la fin qu'il se teust et qu'il se retirast. Et comme Hegemon lui dist, qu'il pouvoit luy-mesme estre bon tesmoing, comme il avoit tousiours loyaulment aymé et servi le peuple, il luy respondict en courroux, *ne viens point icy mentir faulsement contre moy en la presence du roy*. Le roy adoncques se leiva de son siege, et prenant une lance en cuida donner à Hegemon, n'eust esté que soubdainement Polyperchon l'ambrassant par derriere, le retint : et ainsy se rompit ceste audiance et assemblée de conseil : mais aussy-tost il y eut des guardes qui saisirent Phocion et ceulx qui estoyent auprès de luy. Ce que voyants quelques austres de ses amys, qui en estoyent un peu loing, s'affublerent le visage, et s'enfuyrent vistement hors de-là : les austres feurent meinez prisonniers à Athenes par Clitus, non tant pour leur faire et parfaire leur procez, comme on disoit, que pour les executer comme ja condemnés à mort.

Il est arrêté avec quelques-uns de ses amis.

Encores feut la façon, dont on les meina, ignominieuse : car on les traisna dessuz des chariots tout du long de la grande ruë de Ceramique, et jusques au theatre, là où Clitus les tint tant que les magistrats eussent faict assembler le peuple, sans forclorre de ceste assemblée ny serf, ny estrangier, ny homme

Il est conduit ignominieusement à Athenes pour y être exposé au jugement de toute la canaille.

noté d'infamie, ains laissants le theatre ouvert à tous et à toutes, de quelque condition qu'ils feussent, et la tribune aux harangues libre à quiconque vouloit parler contr'eulx. Si feurent premierement les lettres du roy leües publicquement, par lesquelles il mandoit au peuple, qu'il avoit bien trouvé ces criminels atteincts et convaincus de trahison, mais neantmoins qu'il leur en avoit renvoyé le jugement et la cognoissance pour les condemner, comme à ceulx qui estoyent francs et libres.

Adoncques representa Clitus ces prisonniers devant le peuple, là où les gents de bien et d'honneur aussy-tost qu'ils veirent Phocion, baisserent les yeulx contre terre, et se couvrants la face de paour de le veoir, se prindrent à plorer; toutesfois il y en eut un qui se leivant sur ses pieds dict hault et clair: *seigneurs, puisque le roy renvoye au peuple le jugement de si grands personnages, il seroit à tout le moins bien raisonnable, qu'on feist retirer de ceste assemblée les serfs et les estrangiers qui ne sont point bourgeois d'Athenes.* Mais la commune ne le voulut point consentir, ains se print à crier qu'on debvoit charger sur ces traistres ennemys du peuple, qui luy vouloyent oster l'aucthorité soubveraine pour la donner à un petit nombre de tyrans, tellement qu'il n'y eut plus personne qui osast parler pour Phocion.

Mais ayant difficilement et à grande peine obtenu audiance, il leur demanda, *seigneurs*

Atheniens, comment nous voulez-vous faire mourir, justement, ou injustement? Quelques-uns luy respondirent, *justement. Et comment* replicqua-il, *le pouvez-vous faire, si vous ne nous oyez premierement en nos justifications?* Non pour cela encores ne peurent-ils avoir audiance. Et adoncques Phocion s'approchant de plus près, leur dict: *bien*, seigneurs, *je confesse vous avoir faict tort, et que les faustes que j'ai faictes en l'administration de vostre chose publicque, meritent la mort: mais ceulx-cy qui sont avecques moy, pourquoy les voulez-vous faire mourir, attendu qu'ils n'ont rien forfaict?* La commune lui respondict, *pource qu'ils sont tes amys.* Cette response ouye, Phocion se retira sans plus dire un seul mot.

Phocion intercede seulement pour ses amis, et nullement pour lui.

Et l'orateur Agnonides tenant un decret tout escript, le leut au peuple, par lequel estoit porté, que le peuple jugeast à la pluralité de ses voix, si ces prisonniers avoyent forfaict contre la chose publicque, ou non: et là où il seroit d'advis qu'ils eussent forfaict, qu'ils feussent tous executez à mort. Quand ce decret feut leu, il y en eut qui crierent tout hault, *qu'on adjoustast davantage à ce decret, que Phocion avant que d'estre executé, feust premierement gehenné:* et de faict commanda-on, qu'on apportast la roue à donner la torture, et qu'on feist venir les bourreaux: mais Agnonides voyant que Clitus mesme estoit mal content de cela, et avecques ce, pensant que ce seroit une cruauté barbare et detestable, dict tout

Phocion est condamné à la mort avec quatre autres.

hault, *quand vous aurez entre vos mains un tel pendart comme Callimedon*, seigneurs Atheniens, *alors vous le ferez gehenner : mais contre Phocion, je ne sçaurois en estre autheur.* Adoncques y eut quelque homme d'honneur en la compaignie, qui adjousta, *tu fais bien*, Agnonides, *de dire cela : car si nous donnons la gehenne à Phocion, que te debvrons-nous faire à toy ?* Ce decret estant aucthorisé, et suivant la teneur d'iceluy le jugement meis à la pluralité des voix du peuple, il n'y eut pas un en l'assemblée qui demourast assis, ains se leiverent tous, et la pluspart meirent encores des chappeaux de fleurs sur leurs testes, pour l'affection qu'ils avoyent de condemner ces prisonniers à mort. Il y avoit avecques Phocion, Nicocles, Thudippus, Hegemon et Pythocles : mais Demetrius le Phalerien, Callimedon et Charicles, feurent aussy absents condemnez à mourir.

Ainsy l'assemblée finie feurent les condemnez conduicts en la prison pour y estre executez, là où tous les austres ambrassants pour la derniere fois leurs parents et amys qu'ils trouvoyent par le chemin, alloyent plorants et lamentants leur miserable fortune : mais Phocion y allant d'un mesme visage qu'il souloit faire auparavant estant capitaine, quand on le convoyoit par honneur de l'assemblée jusques en sa maison, esmouvoit à grande compassion les cœurs de plusieurs, quand ils alloyent considerants avecques admiration la constance et force de courage qui estoit en luy : et au

Il n'est nullement attristé par sa condamnation, il pardonne sa mort à ses ennemis.

contraire aussy y en avoit-il d'austres siens ennemys et malveuillants, qui couroyent au plus près qu'ils pouvoyent de luy pour luy dire villenie, entre lesquels il y en eut un qui l'allant aborder par devant, luy cracha au visage : et adoncques Phocion se tournant devers les magistrats, leur dict, *ne ferez-vous meshuy cesser l'insolence de cest homme ?* Quand ils feurent en la prison, Thudippus voyant la ciguë qu'on leur broyoit pour leur faire boire, se print à lamenter et à se tourmenter desesperement, disant qu'on le faisoit à grand tort mourir quand et Phocion : *comment*, luy respondict Phocion, *et ne le prends-tu pas à grand reconfort, qu'on te faict mourir avecques moy ?* Et comme quelqu'un des assistants luy demandast s'il vouloit mander auscune chose à son fils Phocius : *ouy certes*, dict-il, *c'est qu'il ne cherche jamais à venger le tort que me font les Atheniens.*

Il encourage ses compagnons à mourir.

Adoncques Nicocles, qui estoit le plus fidele de ses amys, le pria de luy permettre qu'il beust le poison premier que luy. Phocion luy respondict, *tu me fais une requeste qui m'est bien douloureuse et bien griefve*, Nicocles : *mais pource que jamais en ma vie je ne te refusay rien, encores te concede-je maintenant à ma mort ce que tu me demandes.* Quand tous les austres eurent beu, il se trouva qu'il n'y avoit plus de ciguë, et dict le bourreau qu'il n'en broyeroit plus d'austre, si on ne luy bailloit douze drachmes d'argent, pource qu'austant luy en coustoit la

Il paie le poison au bourreau, et meurt tranquillement.

libvre, de sorte qu'on demoura long-temps en cest estat, jusques à ce que Phocion mesme appellant l'un de ses amys, luy priast de bailler à ce bourreau ce peu d'argent qu'il demandoit, puis qu'on ne peust pas seulement mourir à Athenes pour neant, sans qu'il couste de l'argent. C'estoit le dix-neufiesme jour du mois de mars, auquel les chevaliers ont accoustumé de faire une procession en l'honneur de Jupiter, mais les uns osterent les chappeaux de fleurs qu'ils debvoyent porter sur leurs testes, et les austres reguardants la porte de la prison en passants par devant, se prindrent à plorer.

Si sembla à ceulx qui n'estoyent pas despoüillez de toute humanité, et qui n'avoyent pas le jugement par rancune et envie totalement depravé, que c'estoit un très-grief sacrilege encontre les dieux, que de n'avoir pas à tout le moins souffert passer ce jour-là, affin qu'une feste si solemnelle comme celle-là, ne feust point polluë ny contaminée de la mort violente d'homme : toutesfois ses ennemys n'ayants pas encores leur ire assouvie, feirent ordonner par le peuple, que son corps seroit banny et porté hors des bornes du païs de l'Atticque, et deffendu aux Atheniens d'allumer feu quelconque pour faire ses funerailles : au moyen dequoy il n'y eut pas un de ses amys qui osast y mettre la main.

Les Athéniens ordonnent que son corps soit porté hors du pays d'Attique, et ils défendent de lui faire des funérailles.

Mais un pauvre homme nommé Conopion, qui avoit accoustumé de guaigner sa vie à cela, pour quelque piece d'argent qu'on luy bailla, print

print le corps et l'emporta par delà la ville d'Eleusine, et prenant du feu sur la terre des Megariens le brusla : et y eut une dame Megarique, laquelle se rencontrant de cas d'advanture à ses funerailles avecques ses servantes, releiva un peu la terre à l'endroict où le corps avoit esté ars et bruslé, et en feit comme un tombeau vide, sur lequel elle respandit les effusions qu'on a accoustumé de respandre aux trespassez, mais receuillant les os, elle les porta dedans son giron la nuict en sa maison, et les enterra auprès de son foyer en disant, *ô cher foyer, je depose en ta guarde ces reliques d'un homme de bien, et te prie que tu les conserves fidelement pour les rendre un jour aux sepultures de ses ancestres, quand les Atheniens viendront à recognoistre la fauste qu'ils ont faicte en cest endroict.*

Un pauvre homme brûle son corps en cachette, et une femme ramasse ses os qu'elle cache en sa maison.

Il ne passa gueres de tems après que les affaires ne feissent bien sentir aux Atheniens qu'ils avoyent faict mourir celuy qui maintenoit la justice et l'honnesteté à Athenes. A raison dequoy ils luy feirent dresser une statuë de cuyvre, et en sepulturerent honnorablement ses os aux despends de la chose publicque : et quant à ses accusateurs, ils en feirent eulxmesmes mourir Agnonides, les deux austres Epicurus et Demophilus s'en estant fuys, feurent depuis trouvez par son fils Phocius, qui en feit la vengeance.

Les Athéniens reconnoissent leur injustice.

Ils lui font élever une statue de cuivre, et ils font ensevelir ses os au depens du public.

Cestuy Phocius n'estoit au demourant pas chose qui guere valust, mais il devint amou-

De son fils, et de sa conduite.

reux d'une jeune garse que nourrissoit un macquereau, et se trouvant d'advanture un jour dedans l'eschole de Lyceum, il oüyt faire un tel discours et un tel argument à Theodorus, celuy qui feut surnommé l'*Atheïste*, c'est-à-dire, mescreant, qui nioit qu'il y eust des dieux. Si ce n'est point de honte de deslibvrer de servitude un sien amy, aussy n'est-ce point de honte de deslibvrer une sienne amie : et si ce n'est point mal faict de tirer de captivité un sien compaignon, aussy peu est-ce mal faict d'en tirer une sienne compaigne. Ce jeune homme accommodant cest argument à sa passion, et faisant son compte que c'estoit chose qu'il pouvoit faire avecques raison, tira des mains de ce maquignon la jeune garse dont il estoit amoureux.

La mort de Phocion comparée à celle de Socrates.

Au demourant ceste mort de Phocion renouvella aux Grecs la memoire de celle de Socrates, et estima-on que c'estoit une fauste et une calamité toute pareille à la ville d'Athenes.

Fin de la Vie de Phocion.

CATO D'UTIQUE.

LA maison de Cato print le commencement de sa gloire et renommée à son bisayeul Cato le censeur, qui, pour sa vertu, feut un des plus puissants et des mieulx estimez personnages de Rome en son temps, comme nous avons plus amplement escript en sa vie, et demoura celuy duquel nous escripvons presentement, orphelin de pere et de mere, avecques un sien frere nommé Cæpio, et Porcia leur sœur. Servilia estoit aussy sœur de Cato, mais c'estoit de par sa mere seulement : mais tous ensemble estoyent nourrys en la maison de Livius Drusus leur oncle du costé maternelle, ayant pour lors grande aucthorité au gouvernement de la chose publicque, pource qu'il estoit très-eloquent et fort homme de bien, et qui, au demourant en grandeur de courage, ne cedoit à nul des Romains. On dict que Cato, dès le commencement de son enfance, tant en sa parole, qu'à son visage et en tous ses jeux et passe-temps, monstra tousiours un naturel constant, ferme et inflexible en toutes choses : car il vouloit venir à bout de tout ce qu'il entreprenoit de faire, et s'y obstinoit plus que son aage ne portoit : et s'il se monstroit rebours à ceulx qui le cuidoyent flatter, encores se refroidissoit-il davantage contre ceulx qui le pensoyent forcer ou avoir par menaces. Il estoit difficile à esmouvoir à rire, et luy voyoit-on bien peu souvent la chere guaye, aussy n'estoit-il point cholere, ny prompt à se courrou-

Origine et famille de Cato.

De sa constance et de sa justice dans son enfance.

Il étoit sérieux.

cer : mais depuis qu'une fois il l'estoit, on avoit beaucoup à faire à le r'appaiser.

Il apprit difficilement les lettres dans son enfance.

Et pourtant quand il commença à apprendre les lettres, il se trouva dur d'entendement et tardif à comprendre : mais aussy ce qu'il avoit une fois compris il le retenoit fort bien et avoit la memoire ferme, comme il advient ordinairement à tous austres : car ceulx qui ont l'esprit prompt et vif ont communéement fauste de memoire, et ceulx qui apprennent difficilement, et avecques peine, retiennent mieulx ce qu'ils ont une fois appris, pource que l'apprendre est comme un eschauffer et allumer l'ame. Mais oultre cela, il ne croyoit pas de leger, et semble que cela le rendoit aussy tardif à comprendre : pource qu'il est tout esvident que l'apprendre est recepvoir quelque impression, dont il advient que ceulx qui moins resistent, sont ceulx qui plustost croyent : pourtant sont les jeunes plus aysez à persuader que les vieulx, les malades que les sains, et generalement tant plus ce qui desbat et qui doubte, est debile, tant plus est-il aysé d'y mettre et adjouster ce qu'on veult.

Il aimoit beaucoup à s'instruire de tout. De son précepteur.

Toutesfois Cato, à ce qu'on dict, obeissoit bien à son pædagogue, et faisoit tout ce qu'il luy commandoit : mais il luy demandoit la cause de toutes choses, et vouloit tousiours sçavoir le pourquoy : aussy etoit-ce un honneste homme, et qui avoit la raison plus prompte pour remonstrer à son disciple, que le poing leivé pour le frapper, et s'appelloit Sarpedon.

Au demourant estant Cato encores jeune enfant, les peuples de l'Italie alliez des Romains, prochassoyent d'avoir droict de bourgeoisie dedans Rome, pour lequel prochas Pompædius Sillo, homme de guerre, vaillant de sa personne et de grande aucthorité entre les alliez, estant particulierement amy de Drusus, feut logé par plusieurs jours en sa maison, durant lesquels ayant prins familiarité avecques ces jeunes enfants, il leur dict un jour : *or suz*, mes beaulx enfants, *intercederez-vous pas pour nous envers vostre oncle, qu'il nous veuille ayder à obtenir le droict de bourgeoisie que nous demandons ?* Cæpio en se soubsriant luy feit signe de la teste qu'il le feroit : mais Cato ne respondict rien, ains reguarda seulement ces estrangiers au visage d'un reguard fiché sans ciller. Adoncques Pompædius s'addressant à luy à part : *et toy*, dict-il, le beau fils, *que dis-tu ? ne veulx-tu pas prier ton oncle de favoriser à ses hostes, comme ton frere ?* Cato ne respondict point encores pour cela, ains par son silence et par son reguard monstra qu'il rejectoit leur priere.

Fermeté qu'il oppose à la demande des peuples d'Italie.

Actions remarquables de son enfance.

A l'occasion dequoy Pompædius l'empoignant le meit hors de la fenestre, comme s'il l'eust voulu laisser aller, en luy disant d'une voix plus aspre et plus rude que de coustume, et le secoüant par plusieurs secousses en l'air au dehors de la fenestre : *promets-nous doncques, ou je te jecteray en bas.* Ce que Cato endura, et longuement, sans monstrer de s'effroyer ny s'estonner de rien. Parquoy Pompædius le

remettant à terre, dict adoncques en se tournant vers ceulx qui estoyent avecques luy, *ô quel heur sera un jour cest enfant pour l'Italie, s'il vit ! bien nous prend de ce qu'il est ores enfant : car s'il estoit homme, je croy que nous n'aurions pas une seule voix en tout le peuple pour nous.*

Une austre fois il y eut quelqu'un de leurs parents qui, faisant le festin de sa nativité, y convia plusieurs enfants, et entre austres Cato. Ces enfants ne sçachants que faire en attendant que le soupper feust prest, se meirent à jouer pesle-mesle grands et petits, en quelque endroict reculé de la maison : leur jeu estoit de representer les plaids, en s'accusant les uns et les austres, et de meiner en prison ceulx qui estoyent condemnez : si y eut un de ceulx qu'on avoit condemnez, beau jeune enfant, qui feut emmeiné en une petite chambrette, par l'un des plus grands garçons. L'enfant se voyant enfermé se print à crier en appellant Cato : lequel se doubtant bien que c'estoit, y courut incontinent, et repoulsant à force ceulx qui se mettoyent au-devant de luy pour l'empescher d'entrer dedans la chambre, en tira l'enfant et l'emmeina quand et luy tout courroucé en sa maison, et les austres enfants le suivirent aussy.

Si estoit Cato tant renommé entre les jeunes enfants, que Sylla voulant faire le jeu de la monstre et course des enfants à cheval, que les Romains appellent Troye, et les dresser devant, affin qu'ils feussent plus adroicts

au jour de la monstre, ayant assemblé tous les jeunes enfants de noble maison, il leur donna deux capitaines, desquels les enfants accepterent l'un, à cause de sa mere, qui estoit Metella, femme de Sylla : mais il ne voulurent point de l'austre, combien qu'il feust nepveu du grand Pompeius, et s'appelloit Sextus, ny ne voulurent s'exerciter soubz luy, ne le suivre. Parquoy Sylla leur demanda lequel ils vouloyent doncques et ils crierent tous Cato : et Sextus mesme de son bon gré luy ceda cest honneur, comme au plus digne.

Or avoit esté Sylla amy de leur pere, à l'occasion dequoy il les envoyoit auscune fois querir et parloit à eulx, laquelle caresse il faisoit à bien peu de gents pour la magnificence et la haultesse du magistrat qu'il tenoit, et de la puissance qu'il avoit. Et Sarpedon estimant que cela estoit de grande consequence, pour l'advancement et aussy pour la seureté de ses disciples, meinoit ordinairement Cato au logis de Sylla, pour luy faire la cour : mais son logis en ce temps-là ressembloit proprement à veoir un enfer ou une geole, pour le grand nombre de prisonniers qu'on y meinoit, et qu'on y gehennoit ordinairement. Cato estoit desia au quatorziesme an de son aage, et voyant qu'on apportoit leans des testes qu'on disoit estre de personnages notables, desorte que les assistans souspiroyent et gemissoyent de les veoir : il demanda à son maistre comment il estoit possible qu'il ne se trouvast quelque homme

A l'âge de quatorze ans il demande une épée pour tuer Sylla, à cause de ses tyrannies.

qui tuast ce tyran-là : *pource*, luy respondit Sarpedon, *que tous le craignent encores plus qu'ils ne le hayssent. Que ne m'as-tu doncques*, replicqua-il, *baillé une espée, affin que je le tuasse, pour deslibvrer nostre pays d'une si cruelle servitude?* Sarpedon oyant ceste parole, et voyant son visage et ses yeulx pleins de fureur et de cholere, se trouva bien estonné, et eut depuis l'œil bien soigneusement sur luy, et le guarda de près, de paour que temerairement il n'attentast quelque chose à l'encontre de Sylla.

De l'amitié singuliere qu'il portoit à son frere.

Mais estant encores petit enfant, quelques-uns luy demanderent, qui estoit celuy qu'il aimoit le plus. Il respondict, *son frere :* et comme l'austre continuast à luy demander, qui après : il respondict semblablement *son frere :* et qui le troisiesme, *son frere* encores : jusques à ce que celuy qui l'interroguoit feut las de luy demander tant de fois. Et quand il feut en aage, alors il confirma par effect ceste amitié envers son frere : car il avoit vingt ans, que jamais il n'avoit souppé sans son frere Cæpio : jamais ne feust sorty du logis pour aller sur la place, ny aux champs, sans luy : mais si d'advanture son frere se faisoit quelquefois huiler d'huile de parfum, jamais luy n'en prenoit : et estoit en tout le reste de son vivre ainsy austere et severe, tellement que son frere Cæpio, qui estoit loüé de chascun, pour la temperance, honnesteté et sobrieté de sa vie, confessoit qu'il estoit voirement sobre et temperant à comparaison des austres : *mais quand*, disoit-il,

je

je viens à comparer ma façon de vivre à celle de Cato, il m'est alors d'advis que je ne suis point different d'un Sippius. Ce Sippius estoit en ce temps-là un qui, pour sa deslicatesse et sa maniere de vivre trop molle et effeminée, estoit monstré au doigt.

Homme montré au doigt pour sa façon de vivre trop molle.

Depuis ayant esté Cato esleu prebstre d'Apollo, il se despartit d'avecques son frere, et eut son partage des biens de leur pere, qui monta à la somme de six vingt talents : et alors encores reserra-il plus que jamais sa maniere de vivre, et s'accointa d'Antipater Tyrien, philosophe Stoïcque, s'addonnant principalement à l'estude de la philosophie morale et politique, et ambrassant l'exercice de toute vertu, avecques une si grande affection, qu'il sembloit proprement qu'il y feust poulsé par quelque divine inspiration : mais sur toute austre vertu, il aimoit la severité de justice, qui ne fleschit, ny pour grace, ny pour faveur quelconque. Il estudia aussy et s'exercita à l'eloquence, pour pouvoir parler en public devant le peuple, voulant qu'en la philosophie civile, ne plus ne moins qu'en une grosse cité, il y eust des forces entretenuës pour la guerre : toutesfois il ne s'exercitoit point en presence d'austres : ne n'y avoit jamais personne à l'oüyr haranguer quand il s'apprenoit : ains comme quelqu'un de ses amys l'admonestast un jour, qu'on trouvoit maulvais de ce qu'il parloit si peu en compaignie, *c'est tout un*, respondict-il, *pourveu qu'ils ne puissent reprendre ma vie : je commen-*

Il s'adonne à la philosophie.

Soixante et douze mille écus.

Il aimoit beaucoup la justice.

ceray à parler, quand je sçauray dire choses dignes de non estre tuës.

Il s'exerce à l'éloquence.

Or y avoit-il tout joignant la place un palais public, qu'on appelloit vulgairement *Basilica Porcia*, pource que Porcius Cato l'avoit faict bastir durant le temps de sa censure : là souloyent les tribuns du peuple tenir leur audience : et pour austant qu'il y avoit une colonne qui empeschoit les sieges de leur parquet, ils la vouloyent oster du tout, ou la remuer de là ailleurs. Cela feut la premiere cause de faire aller Cato maulgré luy sur la place, et de monter sur la tribune aux harangues pour leur contredire, là où ayant donné ce premier essay de son eloquence et de sa magnanimité, il en feut grandement estimé, pource que son language n'avoit rien de fard, ny d'affeterie de jeunesse, ains estoit roide, plein de sens et de vehemence, et neantmoins parmy la briefveté de ses sentences, y avoit une grace, qui donnoit plaisir aux escoutants, et son naturel se monstrant à travers grave et venerable leur apportoit ne sçay quoy d'affection agreable, qui les convioit à rire.

Il donne la preuve des progrès qu'il avoit fait dans cette étude.

Sa voix estoit pleine, forte et suffisante pour fournir à se faire oüyr d'un si grand peuple, et si avoit une vigueur et fermeté telle, qu'elle ne se rompoit, ny ne s'esclatoit jamais : car souvent il estoit tout un jour sans cesser de parler, et si ne s'en lassoit point. Mais pour lors ayant guaigné son procès à l'encontre des tribuns, il se remeit derechef à guarder estroic-

tement silence, et à endurcir sa personne aux laborieux exercices du corps, s'accoustumant à supporter les chaleurs, les froidures et la neige sans couvrir sa teste, et aller en tout temps à pied par les champs, là où ses amys qui l'accompaignoyent, alloyent à cheval, et luy s'approchoit tantost de l'un et tantost de l'austre, pour deviser en allant avecques eulx.

De sa patience et de sa continence en toutes choses.

Il avoit aussy une merveilleuse patience et continence en ses maladies : car quand il avoit fiebvre il demouroit tout seul le long d'un jour, et ne souffroit que personne l'allast visiter jusques à ce qu'il sentist un certain changement de sa maladie, et asseuré retour en convalescence. Quand il souppoit avecques ses familiers et privez amys, ils tiroyent au sort à qui choisiroit les parts, et si le sort de choisir ne luy escheoit, ses amys neantmoins luy deferoyent l'honneur de choisir : mais il ne le vouloit pas faire, disant *qu'il n'estoit pas raisonnable, puisqu'il n'agreoit pas à la deesse* (*a*) *Venus*. Et du commencement il n'ayma pas à tenir longuement table, ains après qu'il avoit beu une fois seulement, il se leivoit : mais depuis il apprint à y demourer fort longuement, de sorte que bien souvent il y demouroit avecques ses amys toute la nuict jusques au matin, dont ses familiers disoyent que les affaires et occupations pour

(*a*) C'étoit pource que le sort se tiroit avec des osselets, lesquels quand ils se trouvoient avec le sixieme dessus, le jet s'appelloit *Vénus*.

la chose publicque estoyent cause, pource qu'il y vacquoit tout le long du jour, à raison dequoy n'ayant pas loisir d'estudier, quand la nuict estoit venuë il prenoit plaisir à conferer et disputer avecques les gents de lettres et les philosophes à la table : parquoy, comme quelquefois en une compaignie, Memmius eust dict que Cato ne faisoit que yvrongner toutes les nuicts, Cicero prenant la parole luy respondict, tu n'y adjoustes pas, que tout le long du jour il ne faict que jouër aux dez.

De sa maniere de s'habiller contraire aux mœurs et au luxe de son tems.

En somme, Cato estimant que les mœurs et façons de vivre de son temps estoyent si corrompuës, et avoyent si grand besoing de mutation, que pour aller droict il falloit tenir un chemin du tout contraire en toutes choses, pource qu'il voyoit que la pourpre la plus rouge et de plus haulte couleur, estoit en plus grand prix et plus en resqueste, luy au contraire aymoit à en porter de tirant sur le noir, et bien souvent après le disner sortoit en public sans souliers les pieds nuds et sans saye, non qu'il cherchast gloire par telles nouvelletez, mais pour s'accoustumer à avoir honte des choses vergongneuses de soy et deshonnestes seulement, et à mespriser celles qui n'estoyent reprouvées que par opinion des hommes.

Sa conduite avec ses amis, et combien il aimoit à les obliger.

Et luy estant advenuë une succession de cent talents par la mort d'un sien cousin qui s'appelloit Cato comme luy, il la reduisit tout en argent comptant pour en prester à qui en auroit affaire de ses amys, sans en prendre usure,

et y en avoit qui engageoyent pour leurs propres affaires au public ses terres et possessions, ou ses esclaves, que luy-mesme leur donnoit pour engager, ou bien confirmoit l'engagement puis après.

Au reste quand il pensa estre arrivé à l'aage de se debvoir marier, il fiança Lepida, n'ayant jamais cogneu femme auparavant. Ceste Lepida avoit premierement esté promeise et fiancée à Metellus Scipio : mais il la quitta depuis, et en feut le contract rompu, tellement qu'elle estoit toute libre quand Cato la fiança : toutesfois avant qu'il l'espousast, Scipio se repentit de l'avoir refusée, et feit tout ce qu'il peust pour la r'avoir, et l'eut de faict : dequoy Cato feut si fort indigné et courroucé, qu'il feut entre deux de l'en poursuivre par justice : mais ses amys l'en destournerent.

A ceste cause pour contenter un peu sa cholere et l'ardeur de sa jeunesse, il se meit à escrire des vers iambicques à l'encontre de Scipio, esquels il luy dict toutes les injures qu'il peust, usant bien de l'aspreté et amertume qui est ès vers d'Archilochus : mais non pas des impudicques, sales, ny aussy pueriles reproches qui y sont. Depuis il espousa Attilia, fille de Soranus, et feut celle qu'il cogneut la premiere, mais non pas seule, comme avoit faict Lælius, l'amy de Scipio, qui feut plus heureux en cela, d'austant qu'ayant vescu longuement, jamais ne cogneut austre femme que celle qu'il espousa premierement.

Il se marie à la fille de Soranus.

Ses départemens dans la guerre contre Spartacus.

Au demourant la guerre servile, austrement appellée la guerre de Spartacus, estant esmeuë, il y eut un Gellius qui feut esleu prætеur pour la conduicte d'icelle, soubz lequel feut Cato de son bon gré seulement pour l'amour de son frere Cæpio, lequel avoit en celle armée charge de mille hommes de pied: si ne peust pas Cato y monstrer son affection de bien faire, ny y employer sa vertu, comme il eust bien voulu, pour la fauste et l'insuffisance du Chef qui conduisoit mal les affaires: mais neantmoins se monstrant parmy les delices effeminées et la dissolution trop molle de ceulx qui estoyent en ce camp-là, homme reiglé en tous ses faicts, hardy où il estoit besoing, asseuré par tout, et homme de bon sens, il feut estimé de tous n'estre de rien moindre que l'ancien Cato, à raison dequoy le prætеur Gellius luy ordonna plusieurs honneurs et prix de vaillance qu'on a accoustumé de decerner aux gents de bien, lesquels toutesfois il ne voulut pas recepvoir, disant qu'il ne s'estoit rien faict digne de tels honneurs.

Sa mémoire heureuse.

Ces choses le faisoyent trouver homme estrange, et davantage ayant esté faicte une ordonnance, par laquelle il estoit deffendu à ceulx qui briguoyent quelques estats de la chose publicque, qu'ils n'eussent ès assemblées auscuns protocoles pour leur souffler aux aureilles les noms des particuliers citoyens, luy seul poursuivant un estat de capitaine de mille hommes de pied, obeyt à l'ordonnance, s'estu-

diant de retenir en sa memoire les noms de tous les particuliers citoyens, pour les nommer et saliier tous par leurs noms, de sorte qu'il en estoit fascheux à ceulx-mesmes qui le loüoyent, car d'austant que plus ils cognoissoyent combien estoyent loüables les choses qu'il faisoit, d'austant s'ennuyoyent-ils plus de ce qu'ils ne les pouvoyent imiter.

Ce qu'il fit étant envoyé en Macédoine pour commander mille hommes de pied.

Ainsy estant esleu capitaine de mille hommes, il feut envoyé en la Macedoine devers le prætеur Rubrius, et dict-on qu'à son partement sa femme estant dolente et esplorée de le veoir en aller, il y eut un de ses amys Munatius qui luy dict, *ne te soucie*, Attilia, *ne plore point, car je te promets que je te guarderay bien ton mary. C'est bien dict*, respondict Cato. Puis quand ils feurent à une journée de Rome, après soupper il se print à dire à ce Munatius, *il faust que tu reguardes de tenir la promesse que tu as faicte à Attilia, que tu me guarderois bien, et pource ne m'abandonne ne nuict ne jour;* et commanda à ses gents que de lors en avant ils dressassent tousiours deux licts en sa chambre pour y faire coucher Munatius, qui estoit luy-mesme plustost guardé en joüant par Cato, que Cato par luy. Il meinoit quand et luy quinze serviteurs, deux affranchis et quatre de ses amys, lesquels alloyent à cheval, et luy cheminoit à pied, s'approchant tantost de l'un et tantost de l'austre, pour deviser par le chemin avecques eulx.

Arrivé qu'il feut au camp, où il y avoit

plusieurs legions Romaines, le prætеur luy donna incontinent la charge de l'une ; si pensa lors que c'estoit chose legere, non pas royale ny magnificque de se monstrer seul vertueux, attendu qu'il n'estoit qu'une seule personne: mais il s'estudia de rendre tous ceulx qui estoyent soubz sa charge, semblables à luy. Pour à quoy parvenir il ne leur osta pas la crainte de son aucthorité, mais il y adjousta la raison, en leur remonstrant et les instruisant sur chasque poinct, accompaignant tousiours neantmoins ses remonstrancès de remuneration de ceulx qui faisoyent bien, et de punition de ceulx qui faisoyent mal, de maniere qu'on n'eust sçeu dire s'il les avoit rendus plus paisibles, ou plus agguerris, plus vaillants ou plus justes: tant ils se monstroyent à l'espreuve rudes et aspres aux ennemys, et doulx et gracieux aux amys, craintifs à mal faire, et prompts à acquerir honneur : dont il advint, que ce dequoy il se soucioit le moins, feut ce qu'il y guaigna le plus, c'est à sçavoir, gloire avecques amour et bienveuillance : car les souldards l'honnorerent soubverainement et l'aymerent singulierement, pour austant que luy-mesme mettoit le premier la main à faire ce qu'il commandoit, et qu'il s'esgualoit en son vestir, en son vivre ordinaire, en son cheminer par les champs, plustost aux simples souldards, que non pas aux capitaines : et au contraire, en gentillesse de nature, grandeur de courage, vehemence et efficace de parole, surmontoit tous ceulx qui

Il se fait aimer des soldats, et comment.

qui se faisoyent appeller colonnels et capitaines. Car le vray zele de la vertu, c'est-à-dire, l'affection de l'imiter, ne s'imprime point ès cœurs des hommes, sinon avecques une singuliere bienveuillance et reverence du personnage qui en donne l'impression : mais ceulx qui loüent les hommes vertueux sans les aymer, ceulx-là reverent bien leur renommée, mais ils ne portent point d'affection à leur vertu, ny n'ont cure de l'imiter.

Il emmene avec lui le philosophe Athenodorus.

Environ ce temps Cato estant adverty que Athenodorus surnommé *Cordylion*, personnage qui avoit longuement versé en l'estude et profession de la philosophie Stoïcque, se tenoit pour lors en la ville de Pergamun, estant ja vieil, et ayant tousiours obstinéement refusé de s'aller tenir à la cour des seigneurs, des princes et des roys qui avoyent recherché de l'avoir auprès d'eulx, il pensa bien, que de luy escrire pour le faire venir devers luy, ce seroit peine perduë : parquoy ayant par les ordonnances Romaines vacation de deux mois, durant lesquels il pouvoit estre absent du camp pour ses propres affaires, il monta sur mer pour aller en Asie le trouver, se confiant qu'il viendroit à bout de ceste chasse pour les grandes et vertueuses qualitez qu'il sentoit en soy. Si parla à luy, disputa et combattit de raisons tellement avecques luy, que finablement il le tira hors de sa resolution, et l'emmeina au camp quand et luy, se resjouyssant plus de ceste victoire, et l'estimant plus que toutes les con-

questes de Lucullus : ny celles de Pompeius, qui alloyent lors subjuguant par armes toutes les provinces et royaulmes de l'Orient.

Il va pour visiter son frere, qu'il trouve mort.

Mais, comme il estoit encores en ceste charge de capitaine de mille hommes, son frere se preparant pour faire un voyage en Asie, tomba malade en la ville de Ænus au païs de Thrace, dont il feut incontinent adverty par lettres, et tout soubdain, encores qu'il feist fort maulvais et rude temps sur la mer, et qu'il ne peust promptement trouver de vaisseau assez grand pour faire ce voyage seurement, il s'embarqua dessuz une petite navire marchande Thessalonicque avecques deux de ses amys, et trois serviteurs seulement, et s'en fallut bien peu qu'il ne feust noyé par la tormente : toutesfois estant à la fin eschappé par estrange advanture, il arriva un peu après que son frere feut trespassé : la mort duquel il porta un peu plus impatiemment qu'il ne sembloit estre convenable à un philosophe : ce qu'il monstra, non seulement par le grand deuil qu'il en meina, et les regrets et lamentations qu'il en feit, en ambrassant le corps mort, et la griefve douleur qu'il en porta en son cœur, mais aussy par la despense superfluë qu'il feit à ses funerailles en parfums, drogues odorantes, et sumptueux draps qui feurent bruslez avecques le corps, et aussy en la structure et fabricque de son monument, qu'il luy feit faire de marbre Thassien sur la grande place des Æniens, et cousta la somme de huict

Il lui fait faire de magnifiques funérailles.

talents. Il y en avoit qui calomnioyent ceste despense, veu sa sobrieté et simplicité en toute austre chose, ne considerants pas jusques au fond la naïfve bonté et charité envers les siens, qui estoit en luy meslée parmy sa roideur ferme, et dureté inflexible à l'encontre des voluptez, des craintes, et des prieres illicites et deshonnestes. *Quatre mil'e huit cens écus.*

Plusieurs villes, princes et seigneurs luy envoyerent adoncques force presents pour honnorer les funerailles de son frere, mais il ne print argent de pas un, ains seulement espiceries et drogues odorantes, et parements dont on honnore les obseques des trespassez, encores en paya-il la valeur à ceulx qui les avoyent apportées, sans qu'il voulust neantmoins mettre en ligne de compte, pas un denier de tous les frais qu'il feit à cest enterrement, au partage de la succession de son frere, qui l'avoit institué son heritier pour esguale portion, avecques une sienne petite fille : ce nonobstant, quoy qu'il eust faict, et qu'il feist toutes ces choses, encores y eut-il quelqu'un qui escripvit qu'il passa et coula par un tamis les cendres du feu, où le corps de son frere avoit esté consumé, pour en retirer l'or et l'argent fondu : ainsy croyoit-il qu'on ne deust non plus contrerooller ny syndicquer ce qu'il avoit escript avecques la plume, que ce qu'il avoit faict avecques l'espée. *Cela semble se devoir entendre de César, en son livre qu'il appella* Anti-Cato.

Mais après que le temps de sa charge feut expiré, Cato au partir du camp feut convoyé

Il quitte le camp, au grand regret de tout le monde.

non-seulement avecques loüanges, et vœux et prieres aux dieux pour son salut, ce qui est ordinaire, ains avecques ambrassements, larmes et pleurs infinis des souldards, qui estendoyent leurs vestements par terre là où il debvoit passer, et luy baisoyent les mains, ce qui estoit un honneur que les Romains alors faisoyent à bien peu de capitaines generaulx.

Il fait un voyage en Asie avec peu d'appareil, ce qui le fait mépriser.

Et voulant avant que s'en retourner à Rome, pour se remettre aux affaires, aller visiter le païs de l'Asie, en partie pour veoir à l'œil les mœurs, les coustumes et les forces de chascune province, et en partie aussy pour gratifier en cela au roy Dejotarus, qui ayant esté hoste et amy de son pere, l'avoit fort requis et prié de l'aller veoir en son païs, il se meit en chemin, et feit le voyage en ceste maniere; il envoyoit devant, dès le matin au poinct du jour, son boulanger et son cuisinier au lieu où il debvoit aller coucher, lesquels entrants dedans la ville ou village simplement et modestement, s'enqueroyent s'il y avoyent point quelque hoste, amy ou cognoissant de Cato, et s'ils n'y en trouvoyent point, alors ils luy apprestoyent son logis en l'hostellerie, sans en empescher personne, et s'il n'y avoit point d'hostellerie, alors ils s'addressoyent aux magistrats et officiers du lieu, ausquels ils demandoyent logis, et se contentoyent du premier qu'on leur bailloit : mais bien souvent on ne croyoit pas qu'ils feussent serviteurs de Cato, et n'en faisoit-on point de compte,

pource qu'ils ne meinoyent point de bruict, et ne menaçoyent point les officiers, tellement que Cato arrivoit quelquefois qu'il n'y avoit encores rien de prest, et quand luy-mesme estoit arrivé, encores en faisoit-on moins de compte, pource qu'on le voyoit assis dessuz son baguage sans dire mot, et pensoit-on que ce debvoit estre quelque homme de basse et petite qualité, craintif et de petit cœur : toutesfois il les appelloit auscunefois, et leur remonstroit en leur disant, *ô pauvres gents, apprenez à estre plus courtois à recepvoir les Romains passants : ce ne seront pas tousiours des Cato qui passeront par vos terres, et pourtant advisez à leur faire tant de courtoisie, et si gracieux traictement, que vous rabattiez la poincte de la licence qu'ils auront sur vous, car il y en aura beaucoup qui ne demanderont pas mieulx que d'avoir quelque couleur pour vous oster par force ce qu'ils vouldront avoir, comme si vous ne leur aviez pas voulu de gré offrir et bailler.* Auquel propos on conte, qu'en la Syrie il luy advint un cas pour rire. Ce feut qu'en arrivant à Antioche, il trouva devant la porte de la ville grande multitude de gents mespartis en deux rangs deçà et delà de la ruë; les jeunes hommes à part vestus de beaulx manteaux, et les enfants à part aussy en belle ordonnance, et y en avoit d'austres vestus de belles robbes neuves, portants chappeaux de fleurs sur leurs testes, qui estoyent les prebstres ou les officiers de la ville.

Cato pensa incontinent que ce feust la ville

Voyez la vie de Pompeius.

qui eust faict faire ceste procession pour l'honnorer, et en sçavoit desia fort maulvais gré à ses gents qu'il avoit envoyez devant, pource qu'ils n'avoyent pas empesché que cest appareil ne se feist. Si feit descendre ses amys, qui l'accompaignoyent, à pied pour marcher quand et luy : mais quand ils feurent tout auprès de la porte de la ville, le maistre des ceremonies qui conduisoit toute ceste entrée, et qui tenoit toute ceste multitude en ordonnance, homme ja tirant sur l'aage, tenant en sa main une verge et une couronne, s'addressa à Cato devant les austres, et sans le saluer, seulement luy demanda, là où ils avoyent laissé Demetrius, et quand il arriveroit.

Ce Demetrius avoit esté serf de Pompeius, et pourtant que tout le monde lors jectoit les yeulx sur le maistre, le serviteur en estoit aussy honnoré et carressé plus qu'il ne méritoit, à cause du credit qu'il avoit à l'entour de son maistre. Les amys de Cato oyants cela, s'en prindrent si fort à rire, qu'ils ne se pouvoyent pas contenir en passant à travers la multitude de ceste procession : mais Cato en ayant fort grand honte, ne feit que dire sur l'heure, *ô malheureuse ville* : et non austre chose. Mais depuis quand il le contoit à d'austres, ou qu'il y pensoit tout seul, il s'en prenoit luy-mesme à rire.

Cato est fêté et honoré par Pompeius.

Toutesfois Pompeius redressa bien ceulx qui par ignorance failloyent ainsy à honnorer Cato. Car estant arrivé en la ville d'Ephese,

Cato alla devers luy pour le saluer, comme celuy qui estoit plus aagé et en plus grande dignité et de plus grande reputation que luy, et qui lors commandoit à une très-grosse et très-puissante armée : mais Pompeius l'ayant apperçeu de tout loing, n'attendit pas qu'il vint jusques à luy, ny ne demoura pas assis en son siege, ains se leivant debout, luy alla au devant comme à l'un des principaulx personnages de Rome, et le prenant par la main après l'avoir salué et ambrassé, dict sur l'heure de grandes loüanges de sa vertu en sa presence, et encores davantage en son absence, après qu'il se feut retiré, de sorte que depuis tout le monde en feit grand compte et l'eut-on en merveilleuse estime pour les mesmes choses qui auparavant le faisoyent mespriser, quand on vint à considerer de près sa clemence et sa magnanimité : joinct que les assistants cogneurent bien esvidemment, que le bon receuil que Pompeius luy faisoit, estoit caresse d'homme qui le reveroit et observoit par une maniere de devoir, plus qu'il ne l'aimoit et apperçeurent facilement qu'il luy portoit bien grand honneur tant qu'il feut auprès de luy, mais neantmoins qu'il estoit bien ayse dequoy il s'en alloit : car il s'efforçoit de retenir tous les jeunes gentils hommes romains qui l'alloyent veoir, et desiroit qu'ils demourassent auprès de luy; mais il n'en pria nullement Cato, ains comme si luy present, il eust pensé avoir un syndicque, qui luy eust

contreroollé son aucthorité, il feut bien ayse de le laisser aller, luy recommandant sa femme et ses enfants, ce qu'il n'avoit encores faict à nul de ceulx qui s'en retournoyent à Rome : il est bien vray qu'aussy luy appartenoit-il de quelque parenté.

Depuis, toutes les villes par où il passa, s'estudierent à l'envy les unes des austres à qui luy feroit plus d'honneur, et luy faisoit-on par tous bancquets et festins, esquels il prioit ses amys d'avoir l'œil et prendre guarde à luy, s'il confirmoit point un propos, que luy avoit dict austrefois Curio, lequel se faschant de veoir Cato qui estoit son amy et son familier, ainsy austere, luy demanda un jour, s'il avoit point de volonté d'aller veoir le païs d'Asie, après que le tems de sa charge seroit expiré. Cato luy feit response, qu'il en estoit bien desliberé. *Tu feras fort bien*, luy replicqua Curio : *car tu en retourneras un peu plus guay et plus apprivoisé, que tu n'es.* Car il luy usa d'un terme romain, qui signifie proprement cela.

Dejotarus, roi de Galatie, fête Cato, qui refuse les présens que ce roi lui offre.

Au demourant Dejotarus, roy de la Galatie, estant desia fort vieil, l'envoya semondre de l'aller veoir en son païs, pour luy recommander ses enfants et sa maison : en laquelle si-tost qu'il feut arrivé, ce roy luy feit de beaulx et riches presents de toutes sortes, le priant et sollicitant par tous moyens de les prendre. Cela despleut tant à Cato, et l'irrita si fort, que y estant arrivé le soir, après y avoir demouré un jour seulement, il s'en partit

partit le lendemain dès les trois heures du jour : mais il n'eut pas faict une journée, qu'il trouva en la ville de Pessinunte d'austres presents encores plus grands qui l'attendoyent avecques des lettres de Dejotarus par lesquelles il le prioit bien instamment de les accepter, et s'il n'en vouloit point, à tout le moins qu'il permist à ses amis de les prendre, attendu qu'ils le valoyent et le meritoyent bien pour toutes raisons, mais specialement pour l'amour de luy, de tant plus mesmement que ses biens n'estoyent point si grands, qu'il peust suffire à tous ses amis.

Il ne veut pas permettre à ses amis d'en recevoir non plus.

Toutesfois jamais Cato ne leur voulust permettre non plus que devant qu'ils en accep-tassent rien, encores qu'il apperçeust bien qu'il y en avoit d'auscuns d'entre eulx ammolis de desir, et se plaignants de ce qu'il ne leur en laissoit prendre ; car il leur remonstra, que jamais austrement la corruption et concussion n'auroit fauste de quelque honneste couverture et couleur de prendre : et au demourant que ses amys auroyent tousiours part aux biens qu'il possederoit justement. Ainsy r'envoya-il à Dejotarus tous ses presents. Et comme il feut prest à s'embarquer pour repasser à Brundusium, il y eut quelques-uns de ses amis qui l'admonesterent qu'il valloit mieulx mettre les cendres et les os de son frere Cæpio dedans un austre vaisseau : mais il leur feit response qu'il laisseroit plustost sa propre vie, que de laisser ces reliques là : et incontinent se meit

à la voile, là où on dict qu'il passa en très-grand dangier, et les austres vaisseaux eurent assez commode traverse.

A son retour il est élu questeur.

Retourné qu'il feut à Rome, il estoit tousiours ou en sa maison à conferer de la philosophie avecques le philosophe Athenodorus, ou sur la place à faire plaisir à ses amys. Puis quand son temps feut escheu de demander un estat de quæsteur, jamais il ne se meit à le demander, que premierement il n'eust leu diligemment les edicts et ordonnances concernants le faict et l'office d'un quæsteur, et qu'il n'eust particulierement enquis sur tous les poincts, ceulx qui en avoyent plus longue experience, pour sçavoir en somme quelle estoit la puissance et l'aucthorité dudict office.

Il réforme les clercs et les officiers de l'épargne.

Si ne feut pas plustost installé en l'estat, qu'il y introduisit une grande mutation quant aux clercs et ministres de l'espargne, lesquels ayants tousiours entre leurs mains les papiers et registres des comptes, et les edicts sur le faict des finances, et puis ayants à besongner ordinairement soubz de jeunes hommes qu'on eslisoit à ces offices de quæsture, qui avoyent eulx-mesmes pour leur ignorance et fauste d'experience, plustost besoing de maistres qui les enseignassent, que de suffisance pour redresser les austres, ils ne leur cedoyent point en aucthorité, ains estoyent eulx-mesmes les magistrats, jusques à ce que Cato prenant à bon escient les matieres à cœur, et ne se con-

tentant pas d'avoir le tiltre et l'honneur de magistrat seulement, ains en ayant aussy le sens, le cœur et la parole, voulut que les clercs et greffiers se portassent pour tels qu'ils estoyent, c'est à sçavoir, ministres des magistrats seulement, leur monstrant et verifiant les meschancetés qu'ils commettoyent en leurs estats, et leur enseignant les faustes qu'ils faisoyent par ignorance.

Il poursuit en justice ceux qui avoient malversé.

Mais en voyant auscuns audacieux et superbes, qui alloyent flattants et guaignants les austres quæsteurs pour luy resister; il en feit condemner le principal d'entre eulx, de male foy commeise au partage d'une succession entre des coheritiers, et consequemment le feit priver de jamais pouvoir exercer charge auscune de finances. Il en meit aussy en justice un austre, le chargeant de falsification de testament, et Catulus Luctatius se trouva en jugement pour le deffendre, estant pour lors censeur, et au demourant personnage de très-grande dignité, non seulement pour l'aucthorité du magistrat qu'il tenoit, mais beaucoup plus pour sa propre vertu, pource qu'il estoit tenu pour l'un des plus justes et des plus hommes de bien qui feust de son temps à Rome, et si estoit l'un de ceulx qui plus hault loüoyent Cato, et le hantoit volontiers pour l'honnesteté de sa vie: et voyant qu'il ne pouvoit deffendre son homme par raison, il requit ouvertement qu'on luy pardonnast pour l'amour de luy. Cato ne le vou-

lut pas permettre : mais comme il en feist encores plus chaulde instance, il luy dict adoncques franchement, *c'est une honte à toi*, Catulus, *attendu que tu es censeur, qui debvrois rigoureusement examiner nos vies, de te laisser ainsy jecter hors du debvoir de ton office pour gratifier à nos ministres.* Cato ayant prononcé ceste parole, Catulus le reguarda bien, comme pour luy respondre, mais neantmoins il ne luy dict rien, ains feust ou de courroux, ou de honte, s'en alla tout confus, sans mot dire.

Toutesfois l'accusé ne feut pas condemné, car il se rencontra que les voix des juges qui le condemnoyent, estoyent une de plus que celles qui l'absolvoyent : mais Marcus Lollius, l'un des compaignons de Cato en la quæsture, n'ayant peu assister au procez, à cause qu'il s'estoit trouvé malade, Catulus envoya devers luy le supplier d'y venir pour ayder à ce pauvre homme ; et luy, s'y faisant porter dedans une lictiere, après le jugement, donna la derniere voix, qui l'absolut judiciellement : toutesfois, jamais Cato ne voulut qu'il servist depuis de greffier, ny ne luy souffrit pas payer ses guages ; et qui plus est, ne voulut pas compter la voix de Lollius entre les austres.

Il remet de l'ordre dans les finances.

Ainsy ayant rabaissé l'audace des greffiers, scribes et clercs des finances, et les ayant rangez à la raison, il eut tous les registres et papiers à sa volonté dedans peu de temps pour en faire à son plaisir, et rendit la chambre des comptes

plus venerable et plus reverée que le senat mesme, de maniere que tout le monde estoit d'advis et disoit que Cato avoit adjousté à la quæsture la dignité de consulat : car trouvant que plusieurs particuliers estoyent du passé redevables à la chose publicque, et la chose publicque aussy à quelques particuliers, il donna ordre qu'elle ne feist plus de tort à personne, et que personne aussy ne luy en peust plus faire, contraignant roidement ceulx qui debvoyent de payer, et payant aussy promptement et volontairement à ceulx à qui il estoit deu : tellement que le peuple mesme avoit honte de veoir payer auscuns qui s'attendoyent bien de ne payer jamais rien, et à l'opposite aussy rembourser d'austres qui ne cuidoyent jamais avoir rien de leurs debtes. Davantage plusieurs auparavant apportoyent au bureau des quæsteurs des lettres et acquits austrement faicts qu'ils ne debvoyent : et bien souvent ses predecesseurs avoyent accoustumé de recepvoir par graces et par prieres des mandements tous faulx ; mais durant sa quæsture, jamais il ne passa rien de ceste sorte : car estant un jour en doubte d'un mandement qui luy feut presenté, à sçavoir s'il estoit vray et valable, encores que plusieurs tesmoignassent qu'oüy, il n'en voulut jamais rien croire ny l'admettre, jusques à ce que les consuls eulx-mesmes en personnes, feussent venus tesmoigner et jurer qu'il avoit ainsy esté ordonné.

Or y avoit-il plusieurs à qui Lucius Sylla,

Douze cens écus.

en sa seconde proscription, avoit donné douze mille drachmes d'argent pour teste de chasque citoyen proscript, qu'ils avoyent occis de leurs propres mains, lesquels estoyent bien hays et mauldicts de tout le monde, comme meurtriers et excommuniez ; mais toutesfois personne ne leur osoit courir suz pour en faire la vengeance. Cato les appella tous en justice, comme detenants injustement l'argent de la chose publicque, et les contraignit de le rendre, leur reprochant en courroux, non sans raison, la malheureté et meschanceté qu'ils avoyent commeise en cest endroict. Ils n'eurent pas plustost rendu cest argent, qu'ils feurent par austres accusez d'homicide ; et comme estants ja condemnez par prejudice, au sortir d'un jugement, on les meinoit droict en un austre, où ils payoyent la peine qu'ils avoyent meritée, au grand contentement et ayse singuliere de tous les Romains, lesquels estimoyent alors veoir toute la tyrannie de ce temps-là effacée, et Sylla mesme puny.

Il fait regorger ceux qui avoient profité du tems de Sylla pour s'enrichir.

Oultre cela estoit encores fort agreable au peuple la diligence et assiduité continuelle de Cato, pource qu'il estoit tousiours le premier venu au bureau des quæsteurs, et en partoit le dernier sans jamais se lascher ; jamais il ne failloit à pas une assemblée du peuple, ny à pas une congregation du senat, craignant et ayant soigneusement l'œil à ce que legerement et par faveur on ne remeist quelque argent qui seroit deu à la chose publicque,

ou qu'on n'octroyast rabais aux fermiers, ou qu'on ne feist don d'argent, sinon à ceulx qui l'auroyent bien et justement merité.

Cato tient rigoureusement la main à tout ce qui concernoit la conservation des deniers publics.

Ainsy ayant vuidé et nettoyé de calomniateurs, et remply de deniers la chambre du thresor, il monstra que la chose publicque pouvoit estre riche sans grever ny faire tort à personne. Il est vray qu'au commencement de ceste administration, il feut ennuyeux à quelques-uns de ses compaignons, pource qu'il leur sembla trop rude; mais à la fin il feut aimé de tous, à cause qu'il se soubsmettoit seul à soubstenir toutes les crieries et malveuillances qui se leivoyent contre eulx, pource qu'ils ne vouloyent pas laisser aller par faveur les deniers de la chose publicque, et leur permettoit d'alleguer pour leur descharge et excuse envers ceulx qui les requeroyent et importunoyent de prieres, qu'il leur estoit impossible de le faire contre la volonté de Cato. Et le dernier jour de son magistrat, ayant esté reconvoyé par tout le peuple presque jusques en sa maison, il feut adverty que Marcellus estoit dedans la chambre du thresor assiegé et environné de plusieurs de ses amys, personnes d'aucthorité, qui le pressoyent de faire enregistrer quelque don d'argent, comme estant chose deuë par le public.

Ce Marcellus estoit son amy dès et depuis leur enfance, et faisoit très-bien le deu de son office quand il estoit avecques luy: mais quand il estoit seul, il se laissoit aller aux prieres de

ceulx qui le requeroyent, estant de si doulce nature, qu'il avoit honte d'esconduire personne, et estoit trop prompt à conceder tout ce dont on le requeroit. Cato s'y en retourna tout court; et trouvant qu'il avoit, par importunité, faict enregistrer ceste donation, se feit apporter les registres, et l'effaça en sa presence, sans que l'austre dist un seul mot à l'encontre; puis cela faict, le reconvoya et accompaigna jusques en sa maison, et ne se plaignit jamais, ny lors ny oncques depuis, de cest acte-là, ains persevera tousiours en son amitié et familiarité comme devant. Mais pour estre hors de l'office de quæsture, il ne laissa pas la chambre du thresor sans guet ny guarde; car il y faisoit tous les jours assister de ses serviteurs, lesquels redigeoyent par escript tout ce qui s'y passoit.

Trois mille écus.

Et luy-mesme, ayant recouvré pour le prix et somme de cinq talents des libvres, esquels estoit compris tout l'estat du revenu public et de l'administration d'iceluy, depuis le temps de Sylla jusques en l'année de sa quæsture; il les avoit tousiours entre les mains, entrant tousiours au senat le premier, et en sortant le dernier. Et là bien souvent, pendant que les austres senateurs s'assembloyent tout à loisir, il s'alloit seoir en quelque coing à part, et y lisoit tout bas en mettant sa robbe au-devant, et jamais n'alloit aux champs ès jours qu'il sçavoit qu'il y debvoit avoir assemblée de senat.

Depuis,

Depuis, Pompeius et ses adherants voyants qu'il estoit impossible de le forcer, et encores plus de le guaigner, à ce qu'il leur favorisast ès choses qu'ils poursuivoyent injustement, alloyent espiants les moyens de le distraire et divertir qu'il n'assistast au senat, en l'empeschant à deffendre les causes de quelques siens amys, et à vacquer à quelques arbitrages ou austres tels negoces : mais luy, s'estant incontinent apperceu de leur aguet et embusche, il denonça, une fois pour toutes, à tous ceulx qui se vouloyent servir de luy, qu'il ne vacqueroit jamais à austres affaires quelconques ès jours qu'on tiendroit le senat : car il n'estoit venu à s'entremettre des affaires de la chose publicque pour s'enrichir, comme faisoyent quelques austres, ny pour acquerir reputation, ny fortuitement et par cas d'advanture; ains ayant par meure desliberation choisy l'entremeise du gouvernement comme le propre exercice d'un homme de bien, il estimoit estre tenu d'y vacquer, et avoir l'œil plus soigneusement que ne faict l'abeille à bastir ses goffres de cire, où elle faict le miel : à l'occasion de quoy il mettoit peine de recouvrer, par le moyen de ses hostes et amys qu'il avoit en chascune province de l'empire Romain, les principaulx actes, edicts, decrets, sentences et jugements plus notables des gouverneurs qui les regissoyent.

Pompeius et les siens tâchent de lui faire perdre de vue les affaires du sénat.

Il s'attacha une fois à Publius Clodius, seditieux harangueur, qui alloit suscitant et esmou-

Il chasse Clodius hors de Rome.

vant des commencements de grandes nouvelletez, en accusant envers le peuple les prebstres et les religieuses vestales, entre lesquelles Fabia Terentia, sœur de la femme de Cicero, feut appellée en justice : mais Cato ayant prins leur protection et deffense, feit si grande vergongne à leur accusateur, Clodius, qu'il le contraignit de sortir hors de la ville ; de quoy Cicero luy rendant graces, Cato luy respondict que c'estoit à la chose publicque à qui il en falloit rendre graces, à cause que c'estoit pour l'amour d'elle seule qu'il disoit, faisoit et conseilloit toutes choses : à l'occasion de quoy il vint en telle reputation, que quelquefois, en un plaidoyer où l'on alleguoit la deposition d'un seul tesmoing, l'advocat plaidant pour la partie adverse, dict aux juges qu'ils ne debvoyent auscunement adjouster foy entiere au dire d'un seul tesmoing, quand bien ce seroit Cato mesme : et estoit jà un commun proverbe quand on parloit de choses estranges et malaysées à croire, de dire, *cela n'est pas croyable, quand ce seroit Cato mesme qui le diroit.*

Il est réputé le plus grave des Romains.

Et comme un jour, au senat, quelque personnage de maulvaise reputation, superflu et dissolu en despense, eust faict une longue harangue à la loüange et recommandation de sobrieté, temperance et espargne, il y eut un senateur, nommé Amnæus, qui ne se peust tenir de luy dire : *dea*, mon amy, *qui pense-tu qui puisse plus avoir la patience de t'oüyr, veu que tu tiens table comme Crassus, tu bastis comme*

Lucullus, *et nous presches comme Cato ?* Ainsy appelloit-on communéement, par maniere de mocquerie, *Cato*, ceulx qu'on voyoit graves et severes en paroles, et en faicts desordonnez et vicieux.

Plusieurs de ses amys l'incitoyent et admonestoyent de demander l'office de tribun du peuple, mais il n'en feut pas d'advis pour lors, disant qu'il ne falloit pas employer ny despendre la puissance d'un tel magistrat et de si grande aucthorité, non plus que d'une forte medecine, sinon en temps et en choses necessaires ; et y ayant vacation publicque d'affaires, il s'en alla à l'esbat en la Lucanie, où il avoit des maisons d'assez plaisant sejour, meinant quand et luy force libvres et des philosophes pour luy tenir compaignie : mais par le chemin il rencontra force sommiers, grande quantité de baguage, et un grand train de personnes ; il demanda que c'estoit, et on luy dict que c'estoit Metellus Nepos, qui retournoit à Rome pour demander le tribunat. Si s'arresta tout court ; et après avoir pensé un petit en soy-mesme, commanda à ses gents qu'ils retournassent en arriere. De quoy ses amys estants esbahis, il leur respondict : *ne sçavez-vous pas que Metellus de soy-mesme est à redoubter pour sa folie ? Et maintenant qu'il vient avecques l'instruction de Pompeius, il se ruera à travers les affaires comme fouldre, qui gua tera tout ; à ceste cause, n'est-il pas maintenant saison d'aller à l'esbat, ny de se donner du bon temps, ains faust*

là vaincre ou mourir honnorablement pour la deffense de la liberté. Toutesfois, à la persuasion de ses amys, il alla premierement un tour jusques à sa maison des champs, là où il n'arresta gueres, ains s'en retourna incontinent à Rome.

Il demande le tribunat pour empêcher un méchant de jouir de cette charge.

Et y estant arrivé un soir, dès le lendemain matin il descendit sur la place, demandant et poursuivant l'office de tribun du peuple, expresséement pour resister aux entreprinses de Metellus, à cause que ce magistrat-là a beaucoup plus de puissance d'empescher que de faire : car si tous les austres, d'un accord, avoyent arresté une chose ensemble, et qu'il y en eust un seul qui s'y opposast, le seul opposant l'emporteroit par-dessuz tous les austres. Or n'eut-il pas du commencement grand nombre de ses amys autour de luy ; mais quand on entendit l'intention pour laquelle il faisoit lors ceste poursuite, tous les gents de bien incontinent se rangerent à ses costez, qui le confirmerent en sa desliberation, et l'encouragerent de la poursuivre, à cause qu'il ne faisoit pas tant pour soy que pour la chose publicque, de demander cest office en un tel temps, attendu que l'ayant peu obtenir par plusieurs fois sans difficulté, en temps où il n'y avoit point d'affaires, il ne l'avoit point voulu demander, ains s'estoit reservé à le poursuivre lorsqu'il falloit, non sans dangier, combattre pour le bien de la chose publicque, et pour la protection de la liberté. Si dict-on qu'il y eut si

grande foule de gents qui vindrent pour luy assister à sa brigue, et de si chaulde affection, qu'il en cuida estre estouffé, et ne pensa jamais arriver jusques sur la place, pour la presse du monde qui l'accompaignoit.

Il met Murena en justice pour avoir brigué cet état.

Ainsy, ayant esté desclaré tribun du peuple avecques Metellus et d'austres, il apperceut qu'on alloit marchandant et acheptant les voix du peuple, quand on vint à l'eslection des consuls, et feit une harangue en laquelle il reprint et tansa asprement le peuple pour ceste orde et sale marchandise, et à la fin d'icelle protesta avecques serment qu'il accuseroit et mettroit en justice celuy qui auroit baillé argent pour se faire eslire, exceptant Sillanus seul, pource qu'il estoit son allié, ayant espousé Servilia, qui estoit sa sœur; car à celuy-là ne demanda-il rien : mais il accusa et se feit partie formelle contre Lucius Murena, qui par argent avoit tant faict, qu'il avoit obtenu le consulat avecques Syllanus.

Or y avoit-il une ordonnance qui permettoit à l'accusé de donner guarde à l'accusant pour veoir ce qu'il proposeroit, et dont il se vouldroit servir en son accusation, affin que l'accusé ne feust point surprins au despourveu : parquoy celuy que Murena avoit baillé à Cato pour l'observer, le suivant par-tout, et considerant de près tout ce qu'il faisoit, quand il veit qu'il n'y alloit point cauteleusement ny malicieusement, ains rondement, suivant le droict chemin de juste accusateur, il en eut

si grande fiance en la magnanimité et simple bonté du naturel de Cato, que sans austrement l'espier, il ne luy faisoit que demander à luy-mesme, ou sur la place, ou en sa maison, si ce jour-là il avoit desliberé de procurer chose auscune appartenante à l'accusation; s'il disoit que non, il s'en alloit luy adjoustant pleine foy.

Quand ce vint au jour de l'assignation, que la cause feut plaidée, Cicero, qui estoit ceste année-là consul, en deffendant Murena, se mocqua si plaisamment des philosophes stoïcques, et de leurs estranges et extravaguantes opinions, qu'il en feit rire les juges; de sorte que Cato mesme se soubsriant, dict à ceulx qui estoyent autour de luy: *voyez que nous avons un plaisant consul, qui faict ainsy rire les gents!* Mais ayant esté Murena absouls en ce jugement, il ne se porta point depuis en homme maulvais ny estourdy envers Cato, ains tant que son consulat dura, se gouverna tousiours par son conseil ès principales affaires, et continua de l'honnorer et suivre son conseil en ce qui appartenoit au debvoir de son magistrat: de quoy Cato luy-mesme estoit cause, pource qu'il n'estoit terrible ny redoubtable, sinon au conseil et en ses harangues devant le peuple, pour la deffense du droict et de la justice seulement; car au demourant il se monstroit humain, gracieux et benin envers tout le monde.

Sa gracieuseté envers tout le monde hors du conseil.

Mais avant que d'entrer en l'exercice de son tribunat, estant Cicero encores consul, il luy ayda à bien faire le debvoir de son estat en plu-

Il aide Cicero dans l'affaire contre Catilina.

sieurs austres choses, et mesmement à mettre fin à la conjuration de Catilina, qui feut un très-grand et très-bel acte : car ce Catilina machinoit un remuement universel, pour ruiner et renverser sans-dessuz-dessoubz toute la chose publicque, excitant des seditions civiles au-dedans, et des guerres ouvertes au-dehors, dont estant convaincu par Cicero, il feut contrainct de se saulver hors de Rome : mais Lentulus, Cethegus, et plusieurs austres complices de ceste conjuration, blasmant Catilina d'aller trop laschement et trop froidement en besongne, avoyent, de leur costé, entreprins de brusler toute la ville de Rome entierement, et mettre en combustion tout l'empire Romain par guerres estrangieres et rebellions de nations et provinces foraines ; mais ayant esté leur conspiration descouverte, ainsy comme nous avons plus amplement desclaré en la vie de Cicero, la chose feut meise au jugement du senat, pour sçavoir ce qui en debvroit estre faict ; et là, Sillanus, à qui premier feut demandée son opinion, dict qu'il estoit d'advis qu'on leur debvoit faire souffrir peine extresme, et consequemment tous ceulx qui opinerent après luy, feurent de mesme advis, jusques à Cæsar, lequel estant personnage bien parlant, et qui desiroit nourrir et entretenir plustost qu'esteindre tous remuements, seditions et changements en la chose publicque, comme matiere propre à ce qu'il avoit de longue-main projecté en son entendement, feit

une harangue pleine de doulces paroles attrayantes, en laquelle il remonstra que de faire ainsy mourir ces personnages sans qu'ils feussent judiciellement condemnez, il ne luy sembloit nullement raisonnable, ains que plustost on les debvoit tenir en prison.

Cato fait châtier les complices de Catilina, malgré César.

Cela changea tellement les opinions du reste des senateurs, pour la crainte qu'ils eurent du peuple, que Sillanus mesme r'habilla son opinion, et dict qu'il n'avoit point entendu qu'on les deust faire mourir, ains les retenir en prison fermée, pource que l'extresme à un citoyen Romain estoit la prison. Ainsy estant les opinions changées, et inclinants les austres senateurs en la plus doulce et plus humaine sentence, Cato se leivant quand ce feut à luy à dire son opinion, commença en courroux avecques une grande force d'eloquence à reprendre griefvement Sillanus de s'estre changé, et à picquer asprement Cæsar qui, soubz une apparence populaire, et soubz couverture d'un parler doulx et gracieux, alloit ruinant la chose publicque, et intimidant le senat, là où il debvroit avoir grande paour, et se reputer bienheureux s'il se pouvoit saulver, qu'on ne s'attachast à luy-mesme, pour les occasions de l'en souspeçonner qu'il donnoit, en voulant ainsy manifestement ravir d'entre les mains de la justice des traistres ennemys de la chose publicque, et monstrant de n'avoir auscune pitié n'y compassion de la ville de sa naissance, si noble et si grande, qui avoit esté si près de

finale

finale extermination, ains plustost regretter et lamenter la fortune de ces malheureux hommes-là, qui ne debvoyent jamais avoir esté nez, et la mort desquels preservoit Rome de meurtres, maulx et dangiers infinis.

Il n'est demouré que ceste harangue seule, de toutes celles que feit oncques Cato, parce que Cicero avoit ce jour-là attiltré des clercs, qui avoyent la main fort legere, ausquels il avoit davantage enseigné à faire certaines notes et abbreviations qui, en peu de traicts, valoyent et representoyent beaucoup de lettres, et les avoit disposez çà et là en divers endroicts de la salle du senat : car on n'usoit point encores lors, et ne sçavoit-on que c'estoit de notaires, c'est-à-dire d'escripvains, qui, par notes de lettres abbregées, figurent toute une sentence, ou tout un mot, comme on a faict depuis : et dict-on que ce feut lors premier qu'on commença à en trouver la trace.

Cicero fut le premier qui inventa l'abbréviation pour écrire une harangue prononcée.

Si le guaigna lors Cato, et feit tellement tourner les opinions, que ces hommes feurent condemnez à mourir.

Et pour ne rien obmettre de ce qui peust servir à representer au vif l'image de son naturel, jusques aux moindres indices, on dict que ce jour-là y ayant grand desbat et fort vehemente contention de luy à l'encontre de Cæsar, tellement que tout le senat estoit attentif à les reguarder et ouyr, on apporta de dehors un petit papier à Cæsar. Ce que Cato tira incontinent en suspicion, et l'en calomnia tant

que plusieurs des senateurs s'en esmeurent, et commanderent que ce qui estoit escript en ce papier feust leu tout hault et clair : parquoy Cæsar tendit la lettre à Cato qui ne seoit pas gueres loing de luy. Cato l'ayant leüe, trouva que c'estoit une lettre d'amour que sa sœur Servilia escripvoit à Cæsar, dont elle estoit amoureuse, ayant esté par luy corrompue : si la rejecta à Cæsar en luy disant, *tiens yvrongne* : et cela faict se remeit à continuer le propos qu'il avoit paravant commencé. En somme il semble que Cato a esté peu heureux du costé des femmes : car ceste Servilia, comme nous avons dict, eut maulvais bruict pour l'amour de Cæsar : mais l'austre Servilia, qui estoit aussy sa sœur, feut encores plus diffamée, pource qu'estant mariée à Lucullus, l'un des premiers personnages de Rome, dont elle avoit eu un fils, elle feut à la fin par luy chassée et repudiée pour son impudicité : et, qui est encores plus honteux, sa propre femme Attilia ne feut pas elle-mesme nette de tel vice : car combien qu'il en eust eu deux enfants, il feut contrainct de la repudier, tant elle se gouverna mal : et depuis il espousa la fille de Philippus, nommée Martia, laquelle semble avoir esté fort honneste Dame. C'est celle de qui on parle tant. Car ceste partie en la vie de Cato, ne plus ne moins qu'en une fable ou comœdie, est disputable et bien mal-aysée à souldre ! mais la chose feut telle, ainsy que l'escript Thraseas, qui en remet la foy et la guarantie sur un

Cato injurie César en plein sénat pour un fait particulier.

Des femmes de Cato, et sur-tout de Martia, qu'il cede à Hortensius.

Munatius, lequel estoit familier amy de Cato. Entre plusieurs qui aimoyent et admiroyent les vertus de Cato, il y en avoit qui le monstroyent et le descouvroyent les uns plus que les austres : comme Quintus Hortensius, personnage de grande aucthorité, et homme de bien, avecques lequel desirant estre non-seulement amy privé et familier de Cato, ains aussy son allié en quelque sorte que ce feust, et joindre par quelque affinité toute la maison de luy à la sienne, tascha de luy persuader qu'il luy baillast en mariage sa fille Porcia, laquelle estoit mariée à Bibulus, et luy avoit jà faict deux enfants, pour y semer aussy, ne plus ne moins qu'en une terre fertile, de sa semence, et en avoir de la race, luy remonstrant que cela sembloit bien un peu estrange de prime face quant à l'opinion des hommes, mais quant à la nature, qu'il estoit honneste, et utile à la chose publicque, qu'une belle et honneste jeune femme en la fleur de son aage ne demourast point oiseuse, laissant esteindre son aptitude naturelle à concepvoir, ny aussy ne faschast ny n'appauvrist point son mary, en luy portant plus d'enfants qu'il n'en auroit de besoing, et qu'en communicquant ainsy les uns aux austres les femmes idoines à la generation, à gents de bien et hommes qui en feussent dignes, la vertu vinst à se multiplier davantage et à s'espandre en diverses familles, et la ville consequemment à s'en mesler, unir et incorporer en soy-mesme davantage par alliances :

mais si d'adventure Bibulus aimoit tant sa femme qu'il ne la voulust point quitter entierement, il la luy rendoit incontinent après qu'elle luy auroit faict un enfant, et qu'il se seroit conjoinct par un plus estroict lien d'amitié, moyennant ceste communication d'enfants, avecques Bibulus mesme et avecques luy. Cato feit response qu'il aimoit bien Hortensius, et auroit bien agreable son alliance, mais qu'il trouvoit estrange qu'il luy parlast de luy bailler sa fille pour en engendrer des enfants, veu qu'il sçavoit bien qu'elle estoit mariée à un austre.

Adoncques Hortensius tournant le propos ne feignit point de luy descouvrir son affection, et luy demander sa femme, laquelle estoit encores assez jeune pour porter des enfants, et Cato en avoit desia suffisamment : et si ne sçauroit-on dire qu'Hortensius feist ceste poursuite à cause qu'il apperçeust que Cato ne fist compte de Martia, car elle estoit lors enceinte de luy : mais tant y a, que voyant le grand desir et la grande affection qu'Hortensius en avoit, il ne la luy refusa point, ains luy respondict qu'il falloit doncques que Philippus, pere de Martia, en feust aussy content, lequel entendant que Cato y consentoit ne voulut point neantmoins luy accorder sa fille que Cato lui-mesme ne feust present au contract et stipulant avecques luy. Ces choses feurent faictes bien long-temps depuis : toutesfois pource que je suis tombé sur le propos des femmes de Cato, il m'a semblé de haster ce recit,

et le mettre avant son temps en ce lieu.

Ayant doncques Lentulus et ses consorts en la conjuration de Catilina, esté executé à mort, Cæsar pour se couvrir des charges et imputations que Cato luy avoit meis suz au senat, recourut en la saulve-guarde du peuple, et retira autour de soy tous ceulx qu'il sçavoit qui avoyent maulvaise volonté, et qui ne demandoyent qu'à renverser et guaster tout en les mutinant et incitant encores plus à ce faire : au moyen dequoy Cato craignant que telle maniere de gents ne suscitast quelque trouble et combustion en la chose publicque, suada au senat de guaigner le menu populaire qui n'avoit rien, en luy faisant distribuer quelque bled pour vivre : ce qui feut faict : et monta ceste despense par an douze cent cinquante talents. Ceste largesse assoupit manifestement les menaces des troubles qu'on craignoit de ce costé-là.

Moyens que prend Cato pour appaiser les troubles que Rome avoit à craindre.

Sept cens cinquante mille écus.

Mais d'un austre costé Metellus entrant en son tribunat, faisoit des assemblées et harangues seditieuses, esquels il meit en avant au peuple un decret, par lequel estoit porté que Pompeius feust au premier jour r'appellé avecques son armée en Italie, affin qu'il prouveust à ce que la chose publicque ne tombast en inconvenient pour le dangier de Catilina, ce qui n'estoit qu'une couverture de belles paroles : mais le but et l'intention veritable où tendoit cest edict, estoit de mettre toutes les affaires de la chose publicque et les forces de l'empire romain entre les mains de Pompeius.

Il résiste doucement, et ensuite vivement à Metellus, tribun du peuple.

Le senat feut assemblé là-dessuz, auquel Cato ne parla pas d'entrée aigrement, ny de trop grande vehemence contre Metellus, comme il avoit accoustumé de faire à l'encontre de ceulx qui se desportoyent comme luy : ains l'admonesta doulcement et moderéement, jusques à le prier à la fin et luy hault loüer sa maison, de ce qu'elle avoit tousiours suivy le party du senat et des gents de bien : mais cela esleiva encores plus en audace et en gloire Metellus, et feit qu'il commença à avoir Cato en mespris pource qu'il estima qu'il luy cedast ainsy de paour qu'il eust, tellement qu'il s'oublia jusques à dire des paroles presomptueuses, et user de fieres menaces, qu'il feroit ce qu'il avoit entreprins, bon-gré, maulgré le senat.

Adoncques Cato changeant de visage, de voix et de parole, après luy avoir parlé fort asprement, enfin protesta roidement que tant comme il auroit vie au corps il ne souffriroit que Pompeius entrast avecques armes en la ville de Rome. Quoy entendu, le senat eut opinion que ny l'un ny l'austre n'avoit le sens bien rassis, ny le jugement bien sain, mais que les desportements de Metellus estoyent une fureur qui, procedant d'une extresme malice et meschanceté, vouloit mettre toutes choses sans-dessuz-dessoubz, et que ce que faisoit Cato estoit un ravissement et ecstase de vertu transportée hors de soy, pour vouloir deffendre les choses justes et raisonnables.

Quant le jour feut escheu, auquel on debvoit

faire passer cest edict par les voix du peuple, Metellus ne faillit pas d'avoir ses gents en ordonnance sur la place, force estrangiers, force esclaves et force escrimeurs à oultrance tous en armes, avecques ce qu'il y avoit une bonne partie de la commune qui desiroit le retour de Pompeius pour l'esperance de quelque mutation, et si estoit leur affaire grandement favorisée et fortifiée de la part de Cæsar, qui lors estoit prætеur. Et à l'opposite, de l'austre costé les plus gents de bien de la ville se courrouçoyent bien avecques Cato, et disoyent comme luy, que c'estoit une grande meschanceté, mais ils ne luy aidoyent point pourtant : à l'occasion dequoy ses parents et domesticques en estoyent en grand soucy et en grande peine, de sorte qu'il y en eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer et sans boire ny manger, pour le dangier auquel ils voyoyent sa vie, et mesmement sa femme et ses sœurs ne faisoyent austre chose que plorer et se tourmenter en sa maison, là où luy tout au contraire parloit asseuréement, et reconfortoit tout le monde : et après avoir souppé comme de coustume, il s'en alla coucher et dormir de fort profond sommeil jusques au matin, que Munatius Thermus, l'un de ses compaignons au tribunat, le vint esveiller : si s'en allerent ensemble sur la place où ils feurent accompaignez de bien peu de gents : mais ils en trouverent plusieurs par le chemin qui leur venoyent au-devant, pour les advertir qu'ils se tinssent sur leurs guardes,

Quand ils feurent à l'entrée de la place, Cato apperçeut incontinent le temple de Castor et Pollux tout environné d'hommes armez, et les degrez tenus et occupez par des escrimeurs à oultrance, et Metellus qui estoit au plus hault assis près de Cæsar : si se retourna adoncques devers ses amys, et leur dict : *voyez quel coüard voylà, qui, contre un seul homme nud, a assemblé tant de gents armez.* En disant cela, il marcha droict celle part avecques Thermus et s'ouvrirent ceulx qui tenoyent les degrez pour les laisser passer, mais ils n'en souffrirent monter pas un austre, encores eut Cato bien affaire à tirer Munatius à-mont par la main : monté qu'il feut, il s'en alla droict asseoir entre Metellus et Cæsar, pour les enguarder de parler ensemble à l'aureille. Ils ne sçeurent ne l'un ne l'austre que luy dire : mais les gents de bien qui veirent et considererent avecques admiration le visage, l'asseurance et le courage de Cato, s'approcherent de plus près, et par leurs cris l'enhorterent qu'il ne craignist rien, s'encourageant les uns les austres de tenir bon, et de se r'allier ensemble pour la deffense de la liberté commune, en secourant celuy qui combattoit pour elle : si y eut un sergent qui print en la main l'edict par escript comme pour le lire au peuple, Cato lui deffendit de ce faire : parquoy Metellus adoncques le print lui-mesme, et commença à le lire.

Cato le luy osta par force d'entre les mains : mais neantmoins Metellus en sçachant le contenu

tenu par cœur, ne laissa pas de le vouloir prononcer sans escripture : et Thermus luy meit la main au-devant de la bouche pour le guarder de parler, tant que Metellus voyant ces deux hommes obstinez à l'empescher par toutes forces qu'il ne feist passer son edict, et que le peuple calant la voile se rangeoit du costé de la raison, il feit signe à ses gents que quelques souldards armez qu'il tenoit exprès à ceste fin en sa maison, accourussent à l'effroy avecques grands cris : ce qui feut faict : tellement que le peuple de froyeur s'escarta, les uns deçà les austres de-là, et ne demoura sur la place que Cato seul, auquel on tiroit d'amont force coups de pierres et de bastons : mais Murena, celuy mesme qu'il avoit accusé d'avoir achepté le consulat, ne l'abandonna point en ce dangier, ains le couvrant de sa longue robbe cria à ceulx qui jectoyent des pierres qu'ils eussent à cesser : et en luy remonstrant le peril auquel il se mettoit pour neant, feit tant envers luy, qu'en le tenant tousiours entre ses bras il le retira au dedans du temple de Castor et Pollux.

Cato empêche Metellus d'accomplir le dessein qu'il avoit de ruiner la liberté publique.

Et lors Metellus voyant la tribune aux harangues vuide, et ses adversaires fuyants de tous costez hors de la place, cuida bien avoir tout guaigné, et commanda à ses souldards armez qu'il se retirassent, et luy se tirant tout doulcement en avant, essaya de faire lors passer et aucthoriser son edict : mais ses contraires se revenants aussy-tost de leur effroy, et retour-

nants sur la place recommencerent à crier à l'encontre de Metellus plus fort et plus hardiment que devant, de sorte qu'il s'en trouva luy-mesme en grand trouble et en grande froyeur, et ses adherants aussy, cuidants que leurs adversaires eussent recouvré des armes de quelque part et que ce feust ce qui les feist ainsy fierement retourner contr'eulx : tellement qu'il n'y eut pas un qui arrestast, ains se tirerent tous arriere de la tribune aux harangues.

Ainsy estant ceux de la ligue de Metellus escartez, Cato se presenta sur la tribune qui loüa grandement le peuple de la bonne volonté qu'il avoit monstré, en l'enhortant de perseverer tousiours de bien en mieulx : tellement que la commune mesme se banda lors contre Metellus : et le senat assemblé là-dessuz ordonna qu'on secourust Cato plus que jamais, et qu'on resistast par tous moyens à cest edict de Metellus, comme estant pernicieux, et introduisant une sedition et une guerre civile en la ville de Rome.

Cato empêche que Metellus ne soit noté d'infamie, il est grandement loué à ce sujet.

Quant à Metellus il s'oppiniastroit bien encores à poursuivre son entreprinse, et ne se vouloit point rendre, toutesfois à la fin voyant que ses adherants s'estonnoyent merveilleusement, et redoubtoyent la constance de Cato, comme chose invincible et inexpugnable, il s'en courut un jour soubdainement sur la place, là où assemblant le peuple il allegua plusieurs raisons pour cuider mettre Cato en haine de la commune, et dict entre austres choses qu'il se

vouloit tirer hors de la domination tyrannicque de Cato et de sa conspiration à l'encontre de Pompeius dont on verroit que bien-tost la ville se repentiroit d'avoir ainsy rebuté un si grand personnage. Cela dict il se partit aussy-tost pour s'en aller en Asie, faire ses plainctes à Pompeius.

Si feut Cato grandement estimé pour ce faict, d'avoir ainsy deschargé la chose publicque du poisant fardeau du tribunat d'un tel fol, et d'avoir, par maniere de dire, deffaict en Metellus la puissance de Pompeius : mais encores feut-il loüé et estimé davantage, quand il empescha que le senat, qui le vouloit à toute force, ne notast Metellus d'infamie, et ne le privast de son estat : car il s'y opposa, et pria le senat de ne le faire point. La commune print pour un grand argument de nature doulce, benigne et humaine, de ne vouloir point par maniere de dire, fouler aux pieds son ennemy après l'avoir abbatu, ny l'oultraiger après l'avoir à force vaincu : mais les sages hommes jugerent davantage, qu'il avoit prudemment et utilement faict, de n'irriter point Pompeius.

Cato se joint à Lucullus pour faire tête à Pompeius.

Environ ce temps retourna Lucullus de la guerre, de laquelle il sembloit que Pompeius luy eust osté le couronnement d'entre les mains, et la gloire de l'avoir entierement parachevée, et feut encores bien près d'estre debouté de l'honneur du triumphe, pour la contradiction que luy feit Caius Memmius, l'accusant de plusieurs cas devant le peuple, plus en

faveur de Pompeius, que pour inimitié particuliere qu'il eust à l'encontre de luy.

Mais Cato, tant pour ce qu'il estoit son allié, attendu qu'il avoit espousé sa sœur Servilia, comme aussy pource que le cas en soy luy sembloit inique, resista à ce Memmius, et soubstint plusieurs calomnies et imputations : si que finablement estant jecté hors de son magistrat, comme d'une domination tyrannicque, encores feit-il tant qu'il contraignit Memmius de soy despartir de ses accusations, et de fuyr la lice. Parquoy Lucullus ayant obtenu l'honneur de l'entrée triumphale, s'accointa encores plus que jamais de Cato, estimant avoir en luy un grand boullevard et seur rempart à l'encontre de la puissance de Pompeius, lequel retournant quelque temps après glorieux pour ses conquestes, et se confiant qu'à la faveur de sa bienvenue il ne seroit refusé de chose quelconque qu'il demandast à ses citoyens à son arrivée, il envoya devant requerir le senat de vouloir pour l'amour de luy differer l'eslection des consuls, jusques à ce qu'il feust à Rome, affin qu'estant present il peust favoriser la poursuite de Piso qui demandoit le consulat : à quoy comme la pluspart du senat se laissast aller, Cato à l'opposite y contredict, non qu'il estimast ceste remeise estre chose de tant grande consequence, ains voulant retrancher à Pompeius toute esperance d'attenter choses nouvelles et extraordinaires, et feit tellement

changer d'advis au senat, que sur l'heure mesme il feut debouté de sa requeste.

Pompeius tâche d'attirer Cato dans son parti par le moyen d'une alliance: réponses de Caro à ce sujet.

Cela fascha fort Pompeius, lequel s'appercevant bien qu'il auroit Cato pour contraire en beaucoup de choses, s'il ne trouvoit moyen de le guaigner, envoya querir Munatius qui luy estoit fort familier, par l'entremeise duquel il feit demander à Cato deux niepces qu'il avoit prestes à marier, la plus aagée pour luy, et la plus jeune pour son fils aisné. Les austres disent que ce n'estoyent pas ses niepces, mais ses propres filles. Munatius feit le message à Cato, et à sa femme, et à ses sœurs, lesquelles desiroyent singulierement ceste alliance pour la grandeur et dignité du personnage qui la demandoit : mais Cato sans dilayer, ny austrement en consulter à loisir, ains comme picqué, respondict tout sur l'heure, *retourne*, Munatius, *retourne devers Pompeius, et luy dys, que Cato n'est point prenable par le moyen des femmes, non qu'il n'ayt austrement bien chere son amitié : car là où il ne vouldra faire et poursuivre que choses justes, il trouvera en luy amitié plus seure et plus certaine que nulle alliance de mariage : mais au demourant, qu'il ne baillera jamais ostages à l'appetit de Pompeius contre la chose publicque.*

Les femmes feurent sur l'heure bien mal-contentes de ce refus, et ses amys mesmes blasmerent sa response, comme superbe et incivile : mais depuis il advint que Pompeius practicquant de faire eslire consul l'un de ses amys,

envoya de l'argent par les lignées pour achepter et corrompre les voix du peuple, et feut ceste corruption assez notoire, pource que l'argent feut compté dedans les jardins mesmes de Pompeius : par quoy Cato adoncques remonstra aux femmes de sa maison, que s'il se feust obligé par alliance de mariage à Pompeius, il eust esté contrainct d'avoir tous les jours part à l'infamie de tels actes : quoy entendu elles-mesmes confesserent alors, qu'il avoit plus sagement faict de refuser une telle affinité, que elles de la desirer.

Pompeius se tourne du côté de César.

Toutesfois s'il faust juger du conseil par les esvenements des choses, il me semble que Cato feit une très-grande fauste de rejecter ceste alliance, pource qu'en ce faisant il feut cause que Pompeius se tourna du costé de Cæsar, et print une alliance, laquelle venant à conjoindre en un la puissance de Cæsar et celle de Pompeius, cuida ruiner de fond en comble tout l'empire Romain, à tout le moins changea-elle entierement tout l'estat du gouvernement de la chose publicque dont il ne feust à l'advanture rien advenu, si Cato craignant des legeres faustes de Pompeius, n'eust esté cause de luy en laisser faire de très-lourdes, en augmentant la puissance d'un austre : mais cela estoit lors encores à advenir.

Au demourant Pompeius estant en desbat contre Lucullus, touchant certaines ordonnances qu'ils avoyent faictes au royaulme de Pont, pource que l'un et l'austre vouloyent que

les siennes eussent lieu, Cato favorisa à Lucullus, auquel notoirement on faisoit tort : à raison de quoy Pompeius voyant qu'il avoit du pire au senat, recourut au peuple, et meit en avant l'edict de faire despartir des terres aux gents de guerre : mais Cato s'opposant encores là feit rejecter son edict, qui feut cause que Pompeius par despit s'accointa lors de Publius Clodius, le plus seditieux et le plus audacieux de tous ceulx qui se mesloyent de prescher lors le peuple : et s'allia aussy en un mesme temps de Cæsar, dont luy-mesme luy en bailla l'occasion et le commencement, pource que Cæsar retournant de sa prætur d'Hespagne, demandoit l'honneur du triumphe, et tout ensemble vouloit aussy briguer et poursuivre le consulat : mais il y avoit une ordonnance au contraire, car il falloit que ceulx qui aspiroyent à quelque magistrat feussent en personne dedans la ville, et que ceulx qui aspiroyent à faire entrée triumphale, attendissent au dehors, pource requit-il au senat qu'il feust dispensé de pouvoir demander le consulat par personnes interposées, à quoy la plus-part du senat consentoit ; mais Cato y contredisoit, et voyant que les austres senateurs inclinoyent à vouloir gratifier à Cæsar, quand ce vint à luy à dire là dessuz sa sentence, il consuma tout le jour à parler, et en guarda par ce moyen que le senat ne peust rien conclure : parquoy Cæsar laissant la poursuite du triumphe, se meit à

briguer le consulat, et l'amitié de Pompeius.

Cato découvre beaucoup de pratiques secretes entre Pompeius et César.

Si feut esleu consul et incontinent après donna sa fille Julia en mariage à Pompeius, et ayant faict entr'eulx comme une conspiration à l'encontre de la chose publicque, l'un mettoit en avant des edicts, par lesquels il pretendoit faire distribuer des terres aux pauvres citoyens Romains, et l'austre les deffendoit : de l'autre costé Lucullus et Cicero se bandants avecques l'austre consul, qui estoit Bibulus, faisoyent tout ce qu'ils pouvoyent à l'encontre : mais principalement Cato, lequel ayant pour fort suspecte ceste alliance de Cæsar et de Pompeius, comme n'estant point faicte pour auscune bonne intention, disoit qu'il ne craignoit pas tant ceste distribution de terres, comme il redoubtoit la recompense qu'en demanderoyent ceulx qui par tels moyens alloyent allechants et appastants le commun populaire. En quoy tout le senat feut bien de son advis, et plusieurs austres gents de bien qui n'estoyent pas du senat se rangeoyent aussy de sa part, s'esbahissants et se courrouçants grandement de ceste estrange importunité de Cæsar, lequel avecques l'aucthorité consulaire, alloit mettant en avant les mesmes choses que souloyent proposer les plus seditieux et plus insolents tribuns du peuple, pour guaigner la grace de la commune, et alloit ainsy vilement et laschement mendiant la faveur du menu populaire.

Parquoy Cæsar et ses adherants craignants de

de si grands adversaires, y procederent par vifve force : car premierement il feut jecté sur la teste de Bibulus, ainsy comme il s'en alloit en la place, un plein pannier de fient et d'ordure, et rompit-on à force les verges que les sergents portoyent devant luy jusques à ce que finablement coups de traict volants de tous costez contr'eulx et plusieurs y estants bleçez, tous les austres abandonnerent la place, fuyants à val de route; mais Cato se retira le dernier, marchant son petit pas ordinaire, et encores se retournant souvent en mauldissant tels citoyens.

Si feirent les austres non seulement passer leur edict par les voix du peuple, touchant la distribution des terres aux pauvres : mais, qui plus est, y feirent adjouster, que tout le senat seroit tenu de jurer qu'il ratifieroit le contenu en l'edict, et y tiendroit la main s'il se trouvoit auscun qui attentast de vouloir aller au contraire, soubz grandes peines à qui refuseroit de prester ce serment. Tous les austres senateurs jurerent par force, se soubvenants de l'inconvenient qui estoit jadis advenu en cas pareil à l'ancien Metellus, lequel feut banny de l'Italie pour n'avoir pas voulu jurer de maintenir et guarder un edict semblable: à l'occasion de quoy les femmes supplierent en privé avecques force larmes Cato qu'il voulust un peu fleschir et jurer : aussy feirent ses familiers et amys.

Mais celui qui plus le persuada et conduisit

A la persuasion de Cicero, il cede à la violence de ses deux allies.

à jurer, feut l'orateur Cicero, qui luy remonstra qu'à l'advanture n'estoit-il pas raisonnable de vouloir seul desobeyr à ce qui auroit semblé bon et juste à tous les austres ensemble, et que ce seroit faict en homme totalement insensé de se precipiter soy-mesme en un esvident peril, pour cuider empescher une chose qui estoit desia toute faicte: mais encores que le plus extresme mal qu'il y auroit en cela seroit s'il abandonnoit et laissoit en proye la chose publicque, (pour le bien de laquelle il faisoit toutes choses) à ceulx qui espioyent tous les moyens de la ruiner, comme s'il feust bien ayse de n'estre plus en peine de la deffendre à l'advenir. Car si Cato, disoit-il, n'a que faire de Rome, certainement Rome a affaire de Cato, et aussy ont tous ses amys; desquels luy mesme se disoit estre le premier qui en avoit besoing, à cause que manifestement Publius Clodius, par le moyen du tribunat, dressoit embusche pour le chasser hors du païs. L'on dict que ces prieres et remonstrances faictes à Cato en privé dedans sa maison, et en public sur la place l'ammollirent un peu, et le feirent à la fin venir jurer le dernier de tous, excepté Faonius qui estoit l'un de ses familiers amys.

Il s'oppose en vain aux nouvelles menées des deux alliés, qui ébranlent en peu de tems l'empire Romain.

Parquoy Cæsar esleivé en courage, pour avoir conduict à fin ceste sienne premiere entreprinse, meit en avant encores un austre edict, par lequel il despartoit presque toute la campaigne et tout le païs qu'on appelle

terre de labeur, aux pauvres et necessiteux citoyens de Rome. Auquel edict personne ne s'opposa que Cato, et Cæsar le feit prendre par ses sergents dedans la tribune mesme aux harangues pour le meiner en prison : mais pour cela il ne fleschit point, ny ne remeit rien de la franchise de son parler, ains en allant continua tousiours de discourir à l'encontre de cest edict, et d'admonester le peuple de rejecter ceulx qui mettoyent telles choses en avant.

Tout le senat s'en alla après luy, et la plus saine partie du peuple aussy, monstrants assez par leur triste silence, qu'ils estoyent en eulx-mesmes desplaisants et courroucez de l'injure qu'on faisoit à un tel personnage : tellement que Cæsar mesme s'apperceut bien que le peuple en estoit mal-content, toutesfois il s'oppiniastra attendant tousiours que Cato de luy-mesme en appellast et priast le peuple : mais quand il cogneut esvidemment, que jamais il ne le feroit, à la fin vaincu de la honte et du deshonneur que ce luy estoit, il supposa et attiltra luy-mesme l'un des tribuns du peuple, qui alla oster Cato d'entre les mains des sergents.

Finablement l'issuë de toute ceste practicque feut qu'après avoir bien guaigné le peuple par tels edicts et telles gratifications, ils feirent decerner à Cæsar le gouvernement de toutes les Gaules, tant deçà que delà les monts et de toute l'Esclavonie, avecques un exercite

de quatre legions, et pour l'espace de cinq ans, combien que Cato predist et denonçast assez au peuple que luy-mesme avecques ses propres voix logeoit le tyran dedans la forteresse, qui luy mettroit un jour le pied sur la guorge. Ils feirent aussy eslire tribun du peuple Publius Clodius, quoy qu'il feust de maison patricienne, ce qui estoit expresséement deffendu par les loyx : mais ce Clodius leur avoit promis qu'il diroit et feroit tout ce qu'ils vouldroyent pour eulx, pourveu qu'en recompense ils luy aydassent à chasser Cicero hors de la ville de Rome : et davantage ils feirent designer consuls pour l'année ensuivant, Calpurnius Piso, pere de la femme de Cæsar, et Gabinius Paulus, homme du tout faict à la devotion, et selon le cœur de Pompeius, comme escripvent ceulx qui cognoissoyent sa vie et ses mœurs.

Cato est envoyé en Cypre et à Bysance, et à quel dessein.

Mais combien qu'ils tinssent la chose publicque si fermement ambrassée, et qu'ils eussent reduict au dessoubz d'eulx une partie de la ville par amour ; et l'austre par crainte, encores neantmoins redoubtoyent-ils tousiours Cato, considerants qu'en ce qu'ils estoyent venus au dessuz de luy, ç'avoit esté à toute peine avecques difficulté grande, et non sans leur honte, ayants esté contraincts de venir à la force, encores n'en avoyent-ils jamais cuidé venir à bout. Qui plus est, Clodius n'esperoit pas pouvoir jamais chasser ny ruiner Cicero, tant que Cato seroit present, et ourdissant les moyens

de le pouvoir faire, si-tost qu'il feut instalé en son magistrat, il envoya querir Cato, et luy commencea à dire, qu'il l'estimoit le plus homme de bien et le plus entier qui feust dedans Rome, et qu'il estoit prest à le luy monstrer par effect : car là où il y en avoit plusieurs qui le requeroyent de leur faire tomber entre les mains la commission d'aller en Cypre contre le roy Ptolomæus, il n'estimoit point qu'il y en eust d'austre qui meritast cest honneur que luy, et que pour l'affection qu'il luy portoit, il luy feroit volontiers ce plaisir.

Cato se print incontinent à crier, que cela estoit une embusche et une injure, non pas un plaisir : et Clodius adoncques luy replicqua fierement et superbement, *et bien, puisque tu n'y veulx aller doncques de gré, je t'y feray aller par force;* ce qu'il feit. Car à la premiere assemblée de ville il luy en feit decerner la commission : mais pour y aller il ne luy ordonna ne vaisseaux, ny gents de guerre, ny auscuns ministres, sinon deux secretaires seulement, dont l'un estoit larron et fort maulvais homme, l'austre estoit un suivant de Clodius, et encores comme s'il luy eust donné peu à faire en Cypre contre Ptolomæus, il luy feit davantage commander d'aller puis après remettre les bannys de la ville de Byzance en leur païs et en leurs biens, affin de le tenir plus longuement hors de Rome, tant qu'il seroit en son magistrat : parquoy, se voyant estreinct de telle necessité, il conseilla à Cicero,

lequel estoit desia poursuivy par Clodius, qu'il n'entrast point en combustion avecques luy, qu'il ne jectast point la ville de Rome en guerre civile et en meurtres pour l'amour de luy, ains que plustost il s'absentast pour un temps, affin qu'il feust une austre fois cause de preserver son païs.

Le voyage de Cato tourne à son honneur.

Cela faict, il envoya devant un sien amy, Canidius, en Cypre, devers Ptolomæus, pour luy suader qu'il cedast sans venir aux armes, et qu'en ce faisant, il n'auroit fauste ny d'honneur ny de biens, pource que le peuple Romain luy octroyeroit la prelature de Venus en la ville de Paphos. Cependant luy demoura en l'isle de Rhodes à faire ses preparatifs, en attendant la reponse. Mais sur ces entrefaictes, Ptolomæus, le roy d'Ægypte, pour quelque courroux et quelque differend qu'il eut avecques ses subjects, s'estant party d'Alexandrie pour s'en aller à Rome, en esperance que Cæsar et Pompeius le remettroyent incontinent avecques une grosse armée en son royaulme, voulut bien, en passant, parler à Cato : si envoya devers luy, esperant qu'aussy-tost comme il sçauroit sa venuë, il le viendroit visiter.

Cato estoit lors d'advanture à ses affaires, qui respondict au messager, que Ptolomæus vinst devers luy s'il vouloit ; ce qu'il feit : mais Cato ne luy alla point à l'encontre, ny ne se leiva point au-devant de luy, ains le salua seulement, tout en la sorte qu'il eust

faict le premier venu, et luy dict qu'il s'assist. Cela premierement estonna ce roy, de veoir soubz un si simple et si petit equipage une telle gravité et si grande haultesse ès façons de faire de Cato : mais quand il feut un peu entré en propos de ses affaires, et qu'il entendit une parole pleine de sens et de sain jugement, par laquelle il le tançoit franchement, et luy remonstroit l'erreur qu'il faisoit, d'abandonner une si grande opulence et felicité royale, pour s'aller soubsmettre à tant d'indignitez, de faire la cour, à tant de travaulx et à tant de corruptions de presents qu'il luy conviendroit faire pour guaigner l'avarice de ceulx qui avoyent credit et aucthorité dedans Rome, laquelle estoit tant insatiable, que le royaulme d'Ægypte, quand bien il seroit tout entierement converty en argent pour leur bailler, à peine leur suffiroit : à l'occasion de quoy il luy conseilloit de s'en retourner tout court, et de chercher les moyens de se reconcilier et r'appoincter avecques ses subjects, luy disant davantage, qu'il estoit content de s'y en aller quand et luy, pour s'entremettre de faire son appoinctement.

Ptolomæus adoncques, revenant comme d'une pasmoison ou d'une alienation d'entendement en son bon sens, considerant la verité en soy, et la profonde sagesse de ce personnage, feut entre deux de suivre son conseil ; et l'eust faict, n'eust esté que ses gents l'en destournerent : mais quand il feut arrivé à

Rome, et qu'il luy fallut aller faire la cour aux portes de ceulx qui avoyent aucthorité, et qui estoyent en magistrat, il souspira et regretta fort alors la folie qu'il avoit faicte, comme n'ayant pas mesprisé le conseil d'un sage homme, ains plustost l'oracle d'un dieu.

Au demourant, l'austre Ptolomæus qui estoit en Cypre, de bonne advanture pour Cato, se feit luy-mesme mourir avecques du poison; et pource qu'on disoit qu'il avoit laissé grosse somme de deniers, Cato deslibera de s'en aller en personne à Byzance, et envoya en Cypre son nepveu Brutus, pource qu'il ne se fioit pas trop à Canidius. Et après avoir remeis les bannis de Byzance en grace avecques les austres citoyens, et pacifié tous les differends qu'ils avoyent ensemble, alors il s'en retourna en Cypre, là où il trouva une grande et royale richesse de meubles precieux, comme vaisselle d'or et d'argent, tables, pierreries, tapisseries et draps de pourpre, qu'il falloit tous vendre et en faire argent. Il voulut user d'un extresme soing et diligence, en tirant les choses jusques aux plus haults prix qu'elles eussent sceu valoir, et assister à tout pour tenir compte jusques au dernier denier : pour quoy faire il ne se fia point aux us et coustumes de l'encan; car il avoit tous les ministres qui s'en entremettoyent pour suspects, comme les crieurs, les encherisseurs, jusques à ses propres amys : et pourtant parloit-il luy-mesme à part aux achepteurs qui mettoyent à l'enchere, leur faisant

Pour enrichir le public, il irrite ses amis contre lui.

faisant haulser les prix, de sorte que la plus-part des choses qui estoyent en vente, feurent ainsy estroussées. Cela irrita fort ses amys, quand ils apperceurent qu'il se deffioit d'eulx, mesmement Munatius, qui estoit son plus familier, lequel en print un si grand despit, que jamais depuis ne se cuida r'appaiser : de sorte qu'au libvre que Cæsar composa depuis contre luy, ceste partie de son accusation est l'endroict auquel il insiste le plus longuement et plus aigrement.

Toutesfois Munatius mesme escript que ce courroux n'advint point par auscune deffiance de Cato, ains plustost par le peu de respect que Munatius mesme luy portoit, et pour un peu de jalousie qu'il eut de Canidius : car il a escript un libvre *des faicts et dicts de Cato*, que Thraseas a suivy en son histoire plus que nul austre, et en ce libvre il escript qu'il arriva en Cypre le dernier, là où on luy bailla un meschant logis dont les austres n'avoyent point voulu : et qui plus est, quand il cuida entrer au logis de Cato, on luy refusa la porte, à cause qu'il estoit empesché à emballer quelque chose avecques Canidius ; de quoy s'estant plainct assez modestement, encores luy feit-on une fort rigoureuse response ; c'est à sçavoir, *que le trop aimer bien souvent est cause de faire haïr*, ainsy comme escript Theophrastus : comme maintenant, pource que tu m'aimes extresmement, et qu'il te semble que je ne fais tel compte de toy que tu merites, tu te

Trop aimer fait souvent haïr.

courrouces, et je te desclare que j'employe Canidius plus volontiers que les austres, pource que je le cognois homme de bon esprit, fidele et experimenté, estant venu dès le commencement, et ayant, à ce que j'ay peu veoir, tousiours eu les mains nettes. Cato avoit premierement dict ces paroles à Munatius de seul à seul; mais depuis il cogneut qu'il les avoit aussy referées à Canidius, à l'occasion de quoy il n'alloit plus soupper comme il avoit accoustumé chez Cato: et estant appellé au conseil, il ne s'y vouloit pas trouver, tant que Cato le menaça qu'il feroit saisir ses meubles et son baguage, comme l'on faict à ceulx qui sont desobeïssants à justice: mais Munatius pour cela ne s'en soucia point, ains remonta sur mer, et s'en retourna à Rome, là où il guarda bien longuement son courroux, jusques à ce que Martia, laquelle estoit encores avecques Cato, parla à luy; et ayants tous deux esté conviez de soupper chez un amy commun, nommé Barca, Cato y arriva que tous les austres estoyent desià à table, et demanda où il se serroit.

Barca luy respondict qu'il se meist là où il luy plairoit; et après avoir reguardé par-tout, il dict: *je me veulx mettre icy auprès de Munatius*, et feit un circuit pour s'y aller mettre, sans toutesfois luy faire austre caresse durant tout le soupper. Ce neantmoins depuis, à l'instance de Martia, qui l'en pria, Cato luy escripvit qu'il vouloit parler avecques luy, et

y alla Munatius dès le matin, là où Martia le retint jusques à ce que tous les austres qui estoyent aussy venus saluer Cato, s'en feussent allez, et adoncques Cato l'ambrassa et luy feit toutes les caresses qu'il est possible de faire. Nous avons bien voulu raconter cela un peu au long, estimants que ces petites choses-là faictes en privé, donnent austant et plus à cognoistre les mœurs et le naturel des hommes, que font les grandes et faictes en public devant tout le monde.

Quelles richesses il amassa, et comment il les apporta au trésor de Rome.

Au reste, Cato en ceste sienne commission assembla bien jusques à environ la somme de sept mille talents; et craignant la longueur du voyage qu'il avoit à faire par mer, il feit faire plusieurs petits coffrets, desquels chascun contenoit environ douze cent cinquante escus, et attacha à chascun une fort longue chorde, au bout de laquelle il y avoit une bien grande piece de liege, affin que si, par cas d'advanture, la navire venoit à se rompre, ces lieges monstrassent l'endroict où seroit l'argent au fond de la mer: ainsy feut tout cest argent, excepté bien peu, conduict à saulveté jusques dedans Rome. Mais ayant redigé par escript en deux libvres tout ce qu'il avoit faict en ceste charge, il n'en peust saulver ny l'un ny l'austre; car un de ses serfs affranchis, nommé Philargyrus, en portoit l'un, lequel s'estant embarqué au port de Cenchrées, feut noyé, et le libvre qu'il avoit perdu quand et luy: et l'austre, luy-mesme l'avoit bien contre-

Quatre millions deux cens mille écus.

guardé jusques à Corfou, là où il se logea sur la place de la ville, y ayant faict tendre ses tentes : mais les mariniers ayants froid la nuict, feirent un si grand feu, qu'il se print aux tentes, et brusla ce libvre entre austres choses.

Toutesfois il meinoit quand et luy les serviteurs du feu roy Ptolomæus, qui de son vivant avoyent eu en guarde et en maniement ses meubles et ses finances, lesquels estoyent pour clorre la bouche à ses envieux et mal-veuillants qui l'eussent voulu calomnier de quelque chose : toutesfois il ne laissa pas de luy en faire bien mal ; non qu'il eust ainsy soigneusement faict ce procès-verbal de toute son administration pour prouver sa foy, et faire cognoistre sa loyaulté, ains pour servir aux austres d'exemple d'exquise diligence : mais la fortune luy envia cest honneur.

Il arriva jusques dedans la ville de Rome par eau, et sitost qu'on entendit qu'il approchoit, tous les magistrats, les prebstres, tout le senat et une bonne partie du peuple, sortirent au-devant de luy le long de la riviere, de sorte que les deux rives du Tybre estoyent toutes couvertes de monde, et sembloit proprement, à le veoir ainsy rebourser la riviere, que ce feust comme une entrée triumphale : toutesfois il y en eut qui trouverent cela presumptueux et de maulvaise grace, qu'estants les consuls et les præteurs sortis au-devant de luy, il ne feit point arrester son vaisseau, ains continua de voguer tousiours contre-

mont l'eau, estant dedans une gualere royale à six rames pour banc, et n'arresta oncques que toute sa flotte ne feust arrivée au port. Toutesfois, quand on vint à porter à travers la place l'or et l'argent jusques dedans le thresor, le peuple s'esbahyt d'en veoir une si grande quantité, et le senat assemblé luy decerna, avecques très-honnorables paroles, une prætur extraordinaire, et privilege d'assister aux jeux en robbe de pourpre. Cato refusa ces honneurs; mais il pria le senat de donner liberté à un Nicias, maistre-d'hostel du feu roy Ptolomæus, tesmoignant le soing, la loyaulté et bonne diligence dont il avoit usé en ceste affaire. Philippus, pere de Martia, estoit ceste année-là consul, de sorte que toute la dignité et l'aucthorité du consulat, revenoit à Cato, pour austant que l'austre consul ne luy faisoit pas moins d'honneur pour sa vertu, que Philippus pour son alliance.

Cato et Cicero se brouillent à cause du tribunat de Clodius.

Au reste, Cicero estant retourné de l'exil auquel l'avoit chassé Publius Clodius, et à son retour, ayant grand credict, s'en alla un jour au capitole, en l'absence de Clodius, arracher et oster par force des tables que Clodius y avoit consacrées, esquelles estoit contenu tout ce qui s'estoit faict durant le temps de son tribunat; sur quoy s'estant le senat assemblé, Clodius l'accusa de ceste violence et voye de faict. Cicero luy respondict que son eslection au tribunat ayant esté faicte directement contre l'expresse prohibition des

loyx, estoit nulle, et par consequent tout ce qu'il avoit ou faict ou dict en iceluy : mais en cest endroict Cato print la parole, et se leivant, dict qu'il estoit bien d'advis qu'en toute l'administration de Clodius, il n'y avoit rien eu de sain ny de bon : toutesfois, que si on cassoit et annulloit generalement tout ce qui auroit esté faict soubz son aucthorité, il seroit force qu'on annullast aussy tout ce que luy avoit manié en Cypre, pource que la commission en vertu de laquelle il y auroit besongné, ne seroit pas legitime, puisque le magistrat qui la luy auroit faict decerner, avoit esté indeuëment esleu.

Mais pour estre Clodius de maison patricienne, son eslection au tribunat ne venoit point à estre faicte contre les loyx, car il estoit passé par adoption en une famille populaire, ce que la loy luy permettoit ; et s'il avoit mal-versé en son estat, comme beaucoup d'austres, il s'en falloit addresser à luy pour luy faire reparer sa fauste, et s'en prendre à l'homme qui avoit abusé, non pas destruire l'aucthorité du magistrat, qui n'en pouvoit mais et y estoit interessé. Cicero feut mal content de Cato pour ceste contradiction, et desista bien long-temps de luy monstrer signe d'amitié comme il faisoit auparavant : mais depuis ils se reconcilierent ensemble par une telle occasion. Pompeius et Crassus ayants esté parlementer avecques Cæsar, lequel, à ceste intention, avoit repassé les monts des Alpes,

Voyez les Vies de Crassus, Pompeius et César.

avoyent arresté entre eulx qu'ils demanderoyent un second consulat, et quand ils seroyent instalez en l'estat, ils feroyent prolonger à Cæsar son gouvernement pour encores austant de temps comme il l'avoit desia tenu, et se feroyent aussy bailler à eulx-mesmes des provinces, les meilleures et les plus grandes, avecques de puissantes armées, et argent pour les entretenir et souldoyer; ce qui estoit une manifeste conspiration pour despartir entre eulx tout l'empire Romain, et ruiner entierement la chose publicque.

Cabale occasionnée par des prétendans au consulat.

Il y avoit lors plusieurs gents d'honneur qui se preparoyent pour demander le consulat; mais quand ils veirent que Pompeius et Crassus se presentoyent à la poursuite, tous les austres se desporterent, excepté Lucius Domitius, qui avoit espousé Porcia, la sœur de Cato, à la suasion duquel il ne se vouloit point desporter de sa poursuite, ny ceder en un combat où il n'estoit pas question d'un magistrat, ains de la liberté mesme du senat et du peuple Romain. Si courut incontinent un bruict parmy la plus saine partie du peuple, qu'il ne falloit pas permettre que la puissance de Pompeius se joignist à celle de Crassus par le moyen de ce magistrat, pource que lors elle seroit de beaucoup trop grande et trop forte, et qu'il en falloit pour le moins oster l'un: à l'occasion de quoy les bons se rangeoyent de la part de Domitius, l'admonestants et enhortants de poursuivre à bon escient, et qu'il trouveroit

plusieurs de ceulx qui n'osoyent parler ouvertement, pour la crainte de ces deux puissants personnages, qui luy favoriseroyent soubz main au jour de l'eslection, quand ce viendroit à donner les voix.

Cato y résiste tant qu'il peut; il est blessé dans l'émeute.

Ce que craignants Pompeius et Crassus, dresserent une escarmouche à Domitius, le matin avant jour, ainsy comme il s'en alloit avecques des torches au champ de Mars, où se faisoit l'eslection, là où le premier qui portoit la torche devant Domitius feut navré si griefvement, qu'il tomba mort à ses pieds, et après on frappa sur les austres, qui se sentants bleçez s'enfuyrent, les uns d'un costé, les austres d'un austre, excepté Domitius et Cato : car Cato le retint, combien qu'il feust luy-mesme bleçé en un bras, en le priant de demourer, et de n'abandonner point la deffense de la liberté à l'encontre des tyrans, qui donnoyent assez à cognoistre comment ils useroyent de leur magistrat, puisqu'ils y aspiroyent et y pretendoyent par si malheureuses et si meschantes voyes. Toutesfois, à la fin Domitius ne voulut plus demourer en ce peril, ains s'enfuyt en sa maison. Ainsy feurent Crassus et Pompeius desclarez consuls sans contredict : mais Cato, pour cela, ne se rendit point encores, ains se presenta luy-mesme à demander un office de prœteur, affin que ce luy feust à tout le moins comme un fort, pour de là faire teste à l'encontre de leur consulat, et que n'estant point personne privée, il eust

plus

plus d'aucthorité pour resister à ceulx qui tenoyent les premiers et principaulx magistrats.

Mais eulx craignants que la prœture, pour la reputation de Cato, ne vinst à estre en aucthorité et puissance esguale au consulat, feirent premierement assembler à la haste le senat, sans que la pluspart des senateurs en sçeust rien, et en icelle assemblée feirent arrester par decret du senat, que ceulx qui seroyent esleus prœteurs entreroyent incontinent en possession et exercice de leurs offices, sans attendre le temps prefix et ordonné par les loyx, durant lequel on pouvoit mettre en justice ceulx qui auroyent achepté à deniers comptants les voix du peuple; puis ayants, par ce decret, forgé une impunité et licence de mal faire à ceulx qui y pretendoyent par tels moyens, ils meirent en avant à ceste brigue quelques-uns de leurs ministres, donnants eulx-mesmes l'argent pour corrompre le peuple, et presidants eulx-mesmes à l'eslection: mais nonobstant toutes leurs meinées, la vertu et reputation de Cato les surmontoit encores, pource que le peuple luy portoit une si grande reverence, qu'il estimoit que ce seroit une indignité trop lasche de vendre Cato par ses suffrages, qui meritoit d'estre achepté pour le faire prœteur: tellement que la premiere lignée estant appellée pour donner ses voix, le desclara prœteur; ce que voyant Pompeius, rompit aussy-tost l'assemblée de l'eslection, feignant, trop deshontéement, qu'il avoit ouy

tonner, pource que les Romains ont accoustumé de detester cela, et ne jamais ratifier rien quand il survient quelque tel signe et prodige celeste : mais depuis ils baillerent encores plus d'argent que devant, et avecques cela chasserent les plus gents de bien hors du champ de Mars, et feirent tant à la fin, par leurs practicques, qu'un Vatinius feut esleu et desclaré præteur au lieu de Cato : et dict-on que ceulx qui avoyent si inicquement et si meschamment employé leurs voix, comme par un remors de conscience, s'enfuyrent incontinent du champ, et les gents de bien demourerent fort desplaisants du tort qu'on avoit faict à Cato.

Cato, après avoir résisté aux brigues de Crassus et de Pompeius, prédit au peuple tout ce qui doit advenir.

Il se trouva là un des tribuns du peuple, qui tint assemblée de ville, là où Cato, se tirant en avant, predict hault et clair devant toute l'assistance, comme s'il eust esté inspiré de quelque divin esprit propheticque, tout ce qui estoit pour advenir de ces meinées à la chose publicque, et irrita les escoutants à l'encontre de Pompeius et de Cæsar, en remonstrant qu'ils se sentoyent coulpables de tels attentats, et pretendoyent, à faire de telles choses au maniement des affaires, qu'ils avoyent craint que Cato ne feust esleu præteur, de paour qu'il ne les esclairast de trop près, ou qu'il n'empeschast leurs desseins. Finablement, quand il s'en retourna en sa maison, il feut accompaigné, luy seul, de plus de gents que ne feurent tous les austres ensemble qui avoyent esté esleus præteurs.

Et comme Caius Trebonius, tribun du peuple, eust meis en avant un edict touchant la distribution des provinces aux nouveaulx consuls, que l'un eust toutes les Hespagnes et toute l'Africque, et l'austre toute l'Ægypte et toute la Syrie, avecques puissance de faire la guerre à qui bon leur sembleroit, tant par mer que par terre, tous les austres n'esperants pas le pouvoir empescher ne rien faire à l'encontre, se desporterent aussy d'y contredire: mais Cato estant monté sur la tribune aux harangues avant que le peuple commenceast à donner ses suffrages, à peine luy voulurent bailler deux heures pour parler, encores à la fin, voyant qu'il tiroit la chose en longueur pour consumer le temps à les prescher et leur remonstrer ce qui en adviendroit, ils ne le voulurent plus laisser dire, ains envoyerent un sergent qui le tira à bas par force; et comme neantmoins, pour estre à bas, il ne cessast point de crier, et que plusieurs prestassent l'aureille à ses paroles, et s'en esmeussent, le sergent l'alla encores prendre, et l'emmeina hors de la place: mais il ne l'eut pas plustost laché, qu'il s'en retourna incontinent vers la tribune aux harangues, où il recommencea à crier plus que jamais, enhortant le peuple de vouloir avoir l'œil à secourir la liberté et la chose publicque, qui s'en alloit perduë; ce qu'il feit par tant de fois, que finablement Trebonius n'en pouvant plus endurer, commanda au sergent de le meiner en prison: mais

Trebonius, tribun du peuple, ne veut pas le laisser parler en public.

le peuple s'en alla après, l'escoutant tousiours et prestant l'aureille à ce qu'il disoit : de maniere que Trebonius mesme, craignant qu'il n'en sourdist quelque scandale, feut contrainct de commander au sergent qu'on le laissast aller.

Ainsy feit Cato passer tout ce jour-là sans rien conclure : mais le lendemain les adherants de la ligue contraire, ayants intimidé partie des Romains, et guaigné l'austre par belles paroles et par corruption d'argent, enguardé par force d'armes l'un des tribuns du peuple, Aquilius, de sortir hors du senat ; après avoir jecté violentement Cato hors de la place, pource qu'il crioit qu'il avoit tonné, et ayants bleçé sur la place mesme plusieurs hommes, dont les uns y moururent tout sur l'heure, ils feirent à la fin passer leur edict à vifve force par les voix du peuple. De quoy plusieurs estants irritez, s'en allerent en trouppe renverser et abbattre les images de Pompeius ; mais Cato y survenant les enguarda : et comme puis après on eust aussy proposé l'edict des provinces et armées que Cæsar demandoit, Cato ne s'en addressa plus au peuple pour le cuider empescher, ains à Pompeius, luy denonçant et protestant qu'il se mettoit luy-mesme sur le col le joug de Cæsar, dont il ne s'appercevoit pas alors, mais que bientost il luy commenceroit à poiser, et s'en trouveroit prins et attaché : et lors, quand il ne le pourroit plus supporter ny trouver moyen de s'en depestrer, il se rejecteroit avecques

luy entre les bras de la chose publicque, et luy soubviendroit des admonestements de Cato, lesquels n'estoyent pas moins prouffitables à Pompeius en particulier, que justes et raisonnables en soy. Cato luy feit par plusieurs fois de telles remonstrances; mais Pompeius n'en tint compte, pource qu'il ne pouvoit pas croire que Cæsar se deust jamais changer, et qu'il se fioit trop en sa prosperité et en la grandeur de sa puissance.

Cato, élu préteur, donne au sénat un sage conseil, qui le met en danger de sa vie.

Au reste, Cato estant esleu prætеur pour l'année ensuivant, sembla n'adjouster pas tant d'honneur et de dignité au magistrat en l'administrant droictement, que luy en oster et le ravaler, en allant souvent les pieds nuds et sans saye à son tribunal et siege prætorial, presidant en tel estat à des jugements criminels, où il estoit question de la vie de personnes de qualité: et disent auscuns qu'il tenoit l'audience mesme après disner, ayant beu du vin; mais cela n'est pas veritable. Au reste, voyant que le peuple Romain estoit tout perdu et guasté par les corruptions de ceulx qui aspiroyent aux magistrats, et que le peuple en faisoit desià un estat comme de guain ordinaire, pour tascher à desraciner entierement ce vice de la chose publicque, il suada au senat de faire un statut et ordonnance, *que desormais ceulx qui seroyent esleus à quelque magistrat, s'ils n'avoyent personne qui les accusast, feussent tenus de s'en venir d'eulx-mesmes presenter en jugement; et après avoir presté, entre les mains des juges, le*

serment de dire verité, rendre compte et raison judiciellement des moyens par lesquels ils seroyent parvenus à leurs offices.

Il soutient fermement son opinion, et blâme le sénat.

Ceste ordonnance le rendit fort odieux à ceulx qui briguoyent les offices, de sorte qu'un matin ils s'en allerent en grand nombre au parquet, où il tenoit son audience, et se prindrent à crier contre luy en luy disant des injures et luy jectant des pierres, tellement que les assistants feurent contraincts de s'enfuyr du parquet; et luy-mesme, en estant poulsé hors par la foule du peuple, et tiré çà et là, eut beaucoup d'affaires à guaigner la tribune aux harangues, là où se dressant en pieds, il reprima incontinent le bruict et l'esmeute du peuple, par l'asseurance et la severe constance de son visage seulement; puis, leur ayant faict des remonstrances telles que le temps et l'affaire le requeroyent, en paisible audience, il appaisa en peu d'heures, entierement, tout le tumulte qui s'estoit esmeu. De quoy comme le senat le loüast, il leur dict à tous hault et clair : *et je n'ay point occasion de vous loüer, attendu que vous avez abandonné un prœteur en dangier de sa personne, sans vous mettre auscunement en debvoir de le secourir.*

Mais ceulx qui briguoyent les offices se trouvoyent en grande perplexité, pource que, d'un costé, ils craignoyent de despendre argent pour achepter les voix du peuple, et d'austre costé aussy ils avoyent paour qu'un austre le faisant, ils ne decheussent de leur poursuite. Si

feirent tous un accord ensemble, qu'ils desposeroyent chascun la somme de douze mille cinq cent escus, et puis feroyent justement et droictement leur poursuite, à la charge que celuy qui se trouveroit y avoir faict fauste, et qui se seroit aydé de corruption, perdist l'argent qu'il auroit deposé.

Cest accord faict entre eulx, ils esleurent pour despositaire, tesmoing et arbitre, Cato, entre les mains duquel il estoit dict qu'ils desposeroyent leur argent. Ce contract feut passé en sa maison, où ils baillerent tous pleges et respondants au lieu de l'argent, qu'il ne voulut pas recepvoir; et quand ce vint au jour de l'eslection, Cato assistant à un tribun du peuple qui la regissoit, et observant soigneusement comme l'on procedoit à donner les voix, apperceut que l'un des poursuivants faisoit contre les pactions du contract, et le condemna à payer la somme accordée aux austres, lesquels estimants et loüants grandement sa justice et entiere preud'hommie, ne voulurent point de l'amende, jugeants que celuy qui avoit forfaict, estoit assez puny d'estre seulement condemné par Cato.

Cest acte despleut aux austres senateurs, et suscita grande envie à Cato, comme s'il se feust voulu attribuer à luy seul l'aucthorité et la puissance de tout le senat, des juges et des magistrats. Car il n'y a point de vertu dont la gloire et la fiance engendre plus d'envie que faict la justice, pource que ordinairement le

Les grands s'élevent contre lui.

peuple adjouste foy et donne aucthorité grande à ceulx-là plus qu'à nuls austres : car il ne les honnore pas seulement, comme il faict les vaillants, ny ne les a pas en admiration comme les sages et prudents, ains les aime davantage, se repose et se confie en eulx ; là où des austres, il en craint les uns et se deffie des austres : et qui plus est, il estime que la vaillance et la prudence viennent plustost de la force de nature que de bonne volonté, supposant que l'une soit une vivacité et subtilité d'esprit seulement, et l'austre une force de cœur, qui vient de la nature ; là où chascun peust estre juste, prouveu qu'il le veuille seulement, qui est la raison pourquoy l'injustice est le vice dont on a le plus de honte, pource que c'est une malice et maulvaistié volontaire, et qui n'a point d'excuse.

La vaillance et la prudence viennent de la force de nature.

Voylà pourquoy tous les grands estoyent ennemys de Cato, comme estants par luy convaincus ; mesmement Pompeius, qui estimoit que la reputation de Cato estoit la ruine de son aucthorité : et à ceste cause suscitoit tousiours quelqu'un pour le harceler et luy dire des injures, entre lesquels estoit Publius Clodius, qui s'estoit derechef raccointé avecques Pompeius, et crioit à l'encontre de Cato qu'il avoit desrobbé beaucoup d'argent au public en sa commission de Cypre, et qu'il faisoit la guerre à Pompeius pour austant qu'il avoit refusé d'espouser sa fille.

On accuse Cato d'avoir détourné de l'argent du public.

A quoy Cato repondict qu'il avoit rapporté

porté de Cypre plus d'or et d'argent à la chose publicque, sans un seul cheval ny un seul gendarme, que n'avoit Pompeius avecques tous ses triumphes et toutes ses guerres, dont il avoit travaillé tout le monde. Au demourant, qu'il n'avoit jamais recherché l'alliance de Pompeius; non qu'il l'en estimast indigne, mais pource qu'il voyoit qu'il ne marchoit pas d'un mesme pied que luy en l'administration de la chose publicque. Car on m'a offert un gouvernement de province au sortir de ma præture, que j'ay refusé, là où il en prend à force, et en donne à d'austres: et enfin, il a n'a gueres presté une armée de six mille hommes à Cæsar pour s'en servir en la guerre des Gaules, sans que ny l'un ny l'austre nous l'ayt demandée, ny luy la luy ayt octroyée de nostre consentement; ains voyons que tels exercites, tant d'armes, tant d'hommes et de chevaulx, sont desormais dons reciprocques que s'entredonnent et s'entre-prestent nos particuliers citoyens à nos despens: et luy Pompeius, retenant seulement le tiltre d'empereur et de capitaine general commet ses armées et ses provinces pour les regir et gouverner à d'austres, pendant qu'il demoure icy à nourrir des seditions en la ville, et à susciter et entretenir des troubles ès eslections des magistrats, bastissant par tel artifice les moyens de mettre la chose publicque en telle confusion, qu'on soit contrainct de luy donner et deferer puissance soubveraine. Voylà comment il se vengea de Pompeius.

Il se justifie, et moleste sur-tout Pompeius.

Il favorise Faonius, son ami.

Or avoit-il entre ses familiers un nommé Marcus Faonius, tel qu'on dict qu'estoit anciennement Apollodorus le Phalerien à l'endroict de Socrates, qui le contrefaisoit et l'imitoit en tout ce qu'il pouvoit. Cest homme ne s'esmouvoit pas lentement ny froidement de la raison, ains s'en passionnoit jusques à en sortir hors de soy, et à entrer en fureur comme une personne yvre. Il demanda une année l'office d'ædile, dont il feut debouté : mais Cato qui luy assistoit à sa brigue, s'advisa que les tables où s'escripvoyent les voix estoyent toutes escriptes d'une main, et par ce moyen ayant convaincu la faulseté, il en appella devant les tribuns du peuple, et feit tant, que l'eslection feut desclarée nulle.

Il lui aide pendant son édilité à ramener les Romains à quelque modération dans leurs jeux.

Et depuis, Faonius ayant esté desclaré et instalé ædile, Cato luy ayda en toutes les austres charges de son magistrat, et mesmement à ordonner au theatre les jeux qui ont accoustumé de se faire à l'entrée de ce magistrat pour donner passe-temps au peuple, esquels jeux il ne donna pas aux joüeurs, musiciens et austres ministres des jeux, des couronnes d'or, comme faisoyent les austres ædiles, ains des chappelets faicts de tendres branches d'olivier sauvage, comme l'on faict en la Grece ès jeux olympicques : et au lieu que les austres distribuoyent en leurs données aux pauvres de riches dons, luy donna aux Grecs de nation de la poirée, des laictuës, des refors et des poires ; et aux Romains, des pots de

terre pleins de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres, et des fagots de bois de petite valeur, dont les uns se mocquoyent pour la vilité ; les austres les reveroyent, voyants que Cato, qui estoit si severe et si austere de nature, s'en mesloit, et peu à peu convertissoyent ceste reverence en plaisir. Et finablement, Faonius luy-mesme, se jectant parmy le peuple, s'alla seoir entre les reguardants pour veoir joüer ses jeux, et battoit le premier des mains, applaudissant à Cato qui conduisoit tout, et luy criant tout hault qu'il donnast aux joüeurs qui faisoyent bien, et qu'il les honnorast, incitant ceulx qui estoyent auprès de luy à faire de mesme, leur disant qu'il avoit donné toute puissance à Cato en ces jeux.

Jeux, de quelle nature ils doivent être.

Au mesme temps Curio compaignon et concurrent de Faonius en cest office d'ædile faisoit en un austre theatre des jeux magnificques, mais tout le peuple l'abandonnoit pour aller veoir Faonius, qui faisoit à bon escient l'homme privé, et Cato l'entrepreneur et le conducteur des jeux. Cato faisoit cela pour se mocquer de la depense folle et superfluë, qu'on a accoustumé de faire en telles choses, et monstrer que qui veult faire des jeux, il les faust faire en joüant, en les accompaignant d'une grace simple, non pas d'un appareil de grand coust, ny d'une superfluité somptueuse, en employant beaucoup de sollicitude et de despense en choses de neant,

Quelque temps depuis comme Scipio, Hypseus et Milo aspirassent tous trois ensemble au consulat, non seulement par corruption et distribution de deniers, qui estoyent jà crimes tous communs et ordinaires ès brigues des estats de la chose publicque, ains ouvertement par armes, batteries et meurtres tendants à guerre civile, tant ils estoyent tous trois audacieux et temeraires : auscuns meirent en avant qu'on debvoit commettre la charge de presider aux eslections à Pompeius, affin qu'on y procedast legitimement à quoy Cato s'opposa du commencement, disant qu'il ne falloit pas que les loyx prinssent leur asseurance de Pompeius, ains au contraire, Pompeius d'elles. Toutesfois à la fin voyant que ce desordre duroit trop longuement, sans qu'il y eust de soubverains magistrats dedans Rome, et qu'il y avoit tous les jours, comme trois camps sur la place, tellement qu'il estoit bien difficile d'arrester desormais le mal qu'il ne tirast plus oultre, alors il feut d'advis que plustost que d'attendre l'extresme necessité par volontaire concession du senat, on meist les affaires de la chose publicque ès mains de Pompeius seul, en eslisant le moindre mal pour obvier et remedier au plus grand, et introduisant volontairement une espece de monarchie, plustost que de differer jusques à ce que l'issuë de ceste sedition en produisist une forcée et contraincte.

Cato consent à ce qu'il n'y ait qu'un consul, et que ce soit Pompeius.

Parquoy comme Bibulus qui estoit allié de

Cato, eust meis ce conseil en avant au senat, qu'il falloit eslire Pompeius seul consul: *pource* disoit-il, *que ou la chose publicque retournera en bon estat par l'ordre qu'il y mettra, ou pour le moins, Rome servira au moins maulvais seigneur:* Cato adoncques se leivant contre l'opinion et l'attente de toute l'assistance, approuva cest advis, disant qu'il valloit mieulx qu'il y eust un magistrat en la ville, quel qu'il feust que de n'y en avoir du tout point, et qu'il esperoit que Pompeius sçauroit bien donner ordre à la confusion presente, et qu'il luy prendroit à la fin envie de conserver la chose publicque, quand il verroit qu'on l'auroit ainsy liberalement commeise à sa foy.

Il est comblé de caresses par le nouveau consul.

Ainsy ayant esté Pompeius par ce moyen esleu seul consul, il l'envoya prier de venir un peu devers luy ès jardins qu'il avoit aux faulxbourgs de la ville. Cato y alla, où il feut receuilly avecques toutes les caresses, ambrassements et demonstrations d'amitié qu'il est possible de faire: et finablement Pompeius après l'avoir bien fort remercié de l'honneur qu'il luy avoit faict, le pria de luy vouloir estre assesseur et conseiller ordinaire en son magistrat. Cato luy respondict que ny il n'avoit dict ce qu'il avoit dict auparavant pour auscune malveuillance qu'il luy portast, ny ce dernier advis aussy pour bien qu'il luy voulust, ains le tout pour le bien et l'utilité de la chose publicque, au demourant quant à ses affaires privées et particulieres qu'il le conseil-

leroit toutes et quantesfois qu'il luy en demanderoit son advis : mais quant au public, qu'il en diroit tousiours ce qu'il luy sembleroit pour le mieulx, encores qu'il ne luy en demandast rien : et de faict il le feit tout ainsy comme il le dict.

Cato continue à maintenir l'autorité du public contre tous.

Car tout premier, comme Pompeius establist de griefves peines et amandes nouvelles à l'encontre de ceulx qui par argent auroyent corrompu les voyx du peuple ; il luy conseilla de ne remuer rien du passé, ains seulement prouvoir à l'advenir, pour austant qu'il seroit malaysé d'arrester un terme de temps, jusques auquel on debvroit rechercher les faustes passées ; et que davantage, si l'on establissoit les peines plus recentes que les crimes, on feroit tort à ceulx qui seroyent appellez en justice, de les punir par une ordonnance qu'ils n'auroyent point transgressée : et depuis ayant esté accusez auscuns personnages de qualité, amys et familiers de Pompeius, Cato appercevant qu'il se laissoit aller, et fleschissoit en beaucoup de choses, il le redressa, et le tensa bien asprement.

Davantage Pompeius avoit par edict aboly la coustume de loüer en jugement les criminels accusez, et neantmoins luy-mesme ayant composé une harangue à la loüange de Munatius Plancus, l'envoya aux juges pendant que sa cause se plaidoit. Cato, qui d'adventure estoit un des juges en ce procès-là, boucha ses aureilles avecques ses deux mains, deffen-

dant qu'on ne leust ce tesmoignage-là : à raison de quoy Plancus le recusa encores après que les plaidoyers eurent esté ouys d'une part et d'austre : mais nonobstant cela, il ne laissa pas d'estre condemné pourtant. Bref, Cato tenoit en telle peine et perplexité ceulx qui estoyent accusez, qu'ils ne sçavoyent bonnement comment ils debvoyent faire de luy ; car ils ne l'osoyent laisser entre leurs juges, ny le recuser aussy : car il y en eut plusieurs condemnez, pource qu'en recusant Cato, il sembla qu'ils ne se confiassent point en leur innocence : et reprochoit-on à auscuns pour un grand vitupere, qu'ils n'avoyent pas voulu accepter Cato pour juge, quand on leur avoit presenté.

Il demande le consulat pour arrêter les desseins de César.

Pendant que ces choses se passoyent à Rome, Cæsar estoit en la Gaule, où il faisoit la guerre, et ne se despartoit point des armes quant à luy, mais neantmoins par dons et argent il alloit tousiours guaignant amys dedans Rome pour y estre aussy puissant, de sorte que desià les admonestements et predictions de Cato commençoyent à esveiller Pompeius du sommeil, dont il avoit esté si longuement endormy, et à luy faire un peu songer au peril que paravant il n'avoit jamais voulu croire : mais toutesfois le voyant encores plein de paresse et de doubte, n'osant mettre à bon escient la main à l'œuvre, pour empescher les desseins de Cæsar, il luy print volonté de demander le consulat, en intention

que ou il luy osteroit incontinent les armes, ou il descouvriroit son embusche, et feroit veoir la fin où il pretendoit.

Ses competiteurs estoyent deux austres gents de bien et honnestes hommes aussy, dont l'un, Sulpitius, avoit receu beaucoup d'honneur et d'advancement par le moyen du credit et de l'aucthorité de Cato, à raison de quoy plusieurs estimoyent qu'il ne faisoit gueres honnestement, ains se monstroit ingrat de soy formaliser contre luy en ceste poursuite : toutesfois jamais Cato ne sen plaignit, ains au contraire dict qu'il ne se falloit point esbahir s'il ne vouloit point ceder à austruy, ce qu'il estimoit estre le plus grand bien qui luy peust advenir : mais il suada au senat de faire un statut, que desormais ceulx qui brigueroyent un estat, supplieroyent et requerroyent eulx-mesmes seuls le peuple, et ne le feroyent point requerir par d'austres, ce qui irrita bien encores davantage le commun peuple contre luy, attendu que non seulement il leur avoit osté le guain manuel de l'argent qu'ils souloyent recepvoir ès eslections pour donner leurs voix, mais encores les privoit des moyens de faire plaisir à beaucoup de gents, rendant le populaire et pauvre et mesprisé tout ensemble.

Il ne l'obtient pas à cause de la sévérité avec laquelle il le demandoit.

Qui plus est, n'ayant pas la grace attrayante pour guaigner la faveur de la commune en priant luy-mesme, ains aimant mieulx retenir la dignité de ses mœurs et de sa vie, que d'acquerir celle du consulat, luy-mesme feit sa brigue,

brigue, et ne voulut point laisser faire à ses amys les choses par lesquelles on acquiert et guaigne les cœurs d'une commune : aussy se trouva-il debouté de sa demande. Si avoit ce rebut accoustumé d'apporter non seulement aux refusez, mais aussy à leurs parents, amys et alliez, un deuil et tristesse, avecques une honte qui duroit par plusieurs jours : mais Cato en feit si peu de compte, que le lendemain au matin il joüa à la paulme avecques ses familiers dedans le champ de Mars, et après le disner s'en alla sur la place sans souliers en ses pieds et sans sayon, se promeiner comme il avoit accoustumé. Dequoy Cicero le reprend, en ce que le temps ayant besoing d'un tel magistrat comme luy, il n'y avoit pas meis assez de peine, ny ne s'estoit estudié de guaigner la faveur de la commune par courtoisie de les caresser et de leur parler doulcement, et oncques puis n'avoit voulu essayer d'y parvenir, ains s'en estoit totalement desporté, combien qu'il demandast depuis une austrefois l'office de prætur. A quoy Cato respondoit que, quant à la prætur, il n'en avoit point esté debouté de la volonté du peuple, pource qu'il avoit esté forcé, corrompu et guaigné par argent ; mais en l'eslection des consuls, n'y estant entrevenu corruption quelconque il cogneust esvidemment que c'estoit pour estre desagreable au peuple, à cause de ses mœurs : lesquels changer à l'appetit d'austruy, ou bien en usant de mesme retomber encores en pareil inconve-

nient de refus, ne seroit pas faire en homme de sens et d'entendement.

Voyez la vie de César, et le liv. 4 de ses commentaires de la guerre des Gaules.

Au reste, Cæsar s'estant attaché à des nations fort belliqueuses, et les ayant, non sans grands travaulx et perils subjuguées, et davantage ayant couru suz aux Allemands avecques lesquels le peuple Romain avoit la paix, et en ayant bien deffaict trois cent mille, ses amys requeroyent que le peuple en feist sacrifices solemnels pour en rendre graces aux dieux : mais Cato en plein senat dict, qu'il estoit d'advis, qu'on le debvoit livrer entre les mains de ceulx qu'il avoit à tort oultraigez, pour en faire telle punition que bon leur sembleroit, affin de rejecter sur luy seul tout le peché de la paix violée, et ne les recepvoir point sur la ville qui n'en pouvoit mais : *toutesfois*, dict-il, *bien debvons-nous faire sacrifices aux dieux pour leur rendre graces de ce qu'ils n'ont pas tourné la vengeance de la fureur et temerité du capitaine sur nos pauvres souldards qui n'en sont point coulpables, ains ont pardonné à la chose publicque.* De quoy Cæsar estant adverti, escripvit une lettre missifve au senat, contenant plusieurs injures et plusieurs charges qu'il mettoit suz à Cato : lequel se leivant, non comme picqué de soubdaine cholere ny d'envie de contester, ains de sens froid et rassis, ne plus ne moins que s'il eust premedité de longue main ce qu'il avoit à dire, monstra que les imputations que Cæsar luy mettoit suz par ses lettres, n'estoyent que brocards de moc-

Cato découvre au sénat toutes les brigues de Cesar, elles se vérifient par la suite.

querie qu'il avoit ramassez, comme pour se gaudir, ou pour faire rire la compaignie : mais à l'opposite commençant à descouvrir tous ses conseils dès son commencement, et toute son intention, aussy particulierement comme s'il n'eust point esté son adversaire, mais plustost complice et compaignon de sa conjuration : et remonstrant à l'assistance, que ce n'estoyent pas les Allemands ny les Gaulois qu'ils debvoyent redoubter, ains luy-meme, s'ils estoyent sages, il esmeut et irrita tellement les escoutants, que les amys et adhérants de Cæsar se repentirent bien d'avoir presenté ses lettres et de les avoir faict lire, pource qu'en ce faisant ils avoyent donné à Cato l'occasion de desduire plusieurs propos raisonnables, et plusieurs accusations veritables à l'encontre de Cæsar : toutesfois il ne feut pour lors rien arresté contre luy au senat, ains seulement feut dict, qu'il estoit raisonnable de donner un successeur à Cæsar : et adoncques ses adhérants requirent que Pompeius doncques laissast les armes aussy, et qu'il quittast les provinces qu'il tenoit, ou austrement qu'on ne contraignist point non plus Cæsar de ce faire.

Cato adoncques se print à crier, que c'estoit bien ce qu'il avoit tousiours predict, et que Cæsar s'en venoit pour opprimer la chose publicque, usant ouvertement encontre ellemesme des armes qu'il avoit obtenuës par fraude et tromperie d'elle : mais pour chose

qu'il sçeust dire, il ne guaignoit rien hors du senat, à cause que le peuple favorisoit à Cæsar, et vouloit tousiours qu'il demourast très-grand : et le senat adjoustoit bien foy à son dire, mais il redoubtoit le peuple, jusques à ce que les nouvelles vindrent que la ville d'Ariminum estoit prinse, et que Cæsar s'en venoit en armes droict à Rome : car alors tout le monde jecta les yeulx sur Cato, et le peuple et Pompeius confesserent, que luy seul avoit bien preveu dès le commencement, le but où pretendoit Cæsar, et l'avoit franchement predict. Et adoncques leur dict Cato, *si vous m'eussiez voulu croire*, seigneurs, *et suivre mon conseil, vous ne craindriez pas maintenant un homme seul, ny n'auriez pas aussy votre esperance en un austre seul.* Pompeius à cela respondict, que Cato avoit pour certain bien plus veritablement prophetisé, mais que luy y avoit plus amiablement ouvré : et Cato conseilla au senat de mettre les affaires en la main de Pompeius : *pource*, dict-il, *que ceulx qui font les grands maulx sont ceulx qui sçavent mieulx les moyens de les guarir.* Mais Pompeius n'ayant point autour de luy d'armée suffisante pour attendre Cæsar, et voyant encores ce peu de gents qu'il avoit assez froidement encouragez, abandonna Rome.

Voyez la vie de Pompeius.

Cato reprend sa femme Martia, qui étoit restée veuve d'Hortensius.

Cato ayant resolu de s'en aller quand et luy : envoya devant son jeune fils à Munatius qui estoit au païs des Brutiens, et meina son aisné quand et soy ; et au surplus ayant sa maison

et ses filles besoing de quelqu'un qui les gouvernast, il reprint encores Martia, qui lors estoit veufve et avoit beaucoup de biens, pour ce que Hortensius venant à mourir l'avoit instituée son heritiere : ce que Cæsar en son libelle diffamatoire contre Cato note fort injurieusement, luy reprochant avarice et sa mercenaire convoitise de guaigner par faire nopces : car s'il avoit, dict-il, besoing de femme, pourquoy la cedoit-il premierement à un austre ? et s'il n'en avoit que faire, pourquoy la reprenoit-il puis après ? si n'estoit qu'il la bailla du commencement à Hortensius comme une amorce, et la luy presta jeune en intention de la reprendre riche : toutesfois à l'encontre de cela il suffit, ce me semble de respondre et alleguer ces vers d'Euripides :

> En premier lieu, je viens à contredire
> Ce qui ne loist seulement pas à dire :
> Car reprocher nullement on ne deust
> A Hercules, que le cœur lasche il eust.

Car il me semble que c'est tout un, de reprocher à Hercules coüardise, et à Cato avarice et convoitise de guaigner : mais si pour quelqu'austre reguard il a failly en ce mariage, c'est chose à l'advanture qu'on pourroit bien disputer : car incontinent après qu'il eut espousé Martia, et qu'il luy eut commeis sa maison, son mesnage et ses filles, il se meit à suivre Pompeius, et oncques puis ce jour-là, comme l'on dict, il ne feit ny ses cheveulx, ny sa barbe, ny ne meit chappeau de fleurs

sur sa teste, ains se maintint tousiours jusques à la mort en estat de deuil avecques un morne silence et une grande tristesse de cœur en ceste calamité de la chose publicque, aussy bien quand ceulx de son party avoyent quelque advantage, comme quand ils perdoyent. Et luy estant escheu par le sort le gouvernement de la Sicile, il passa à Syracuse, là où estant adverty qu'Asinius Pollio de la part des ennemys estoit arrivé à Messine avecques force gents de guerre, il luy envoya demander qui le faisoit là venir : et Pollio luy demanda à l'encontre, qui estoit cause de ce mouvement de guerre.

Il se range au parti de Pompeius.

Et ayant nouvelle que Pompeius avoit de tout poinct abandonné l'Italie, et estoit de là la mer campé joignant la ville de Dirrachium, il dict adoncques qu'il voyoit au gouvernement des dieux une grande incertitude et grande varieté, attendu que Pompeius avoit auparavant tousiours esté heureux, lorsqu'il ne faisoit rien de bien, ny selon le droit et l'equité, et maintenant qu'il vouloit preserver son pays et combattre pour la liberté, il le voyoit destitué de son bonheur. Si dict adoncques qu'il estoit bien assez fort pour chasser Asinius hors de la Sicile, s'il eust voulu : mais pource qu'il luy venoit un austre renfort, il ne voulut pas affliger ny travailler ceste isle des calamitez que porte la guerre. Par quoy après avoir conseillé aux Syracusains qu'ils se rangeassent du costé des plus forts pour se

conserver, il monta sur mer, et s'en alla trouver Pompeius, là où il feut tousiours d'un mesme advis de tirer ceste guerre en longueur, esperant tousiours qu'il se pourroit faire quelque appoinctement, et ne voulant point qu'on vinst à la bataille, là où il seroit force, que l'une des parties se trouvant plus foible que l'austre, feust meise au fil de l'espée : et si suada à Pompeius et au conseil qui estoit à l'entour de luy, de decerner choses respondantes à cela, qu'on ne saccageast en celle guerre auscune ville qui feust de l'empire Romain et qu'on ne feist mourir auscun citoyen Romain, sinon qu'il se trouvast en bataille les armes au poing : en quoy il acquit grand honneur, et attira plusieurs hommes au party de Pompeius pour la consideration de sa bonté, clemence et humanité.

Et estant envoyé en Asie pour ayder à ceulx qui estoyent commeis à assembler vaisseaux et leiver gents de guerre, il meina quant et soy sa sœur Servilia, et le fils que Lucullus avoit eu d'elle, pource que depuis sa viduité elle l'avoit tousiours suivy, et en ce faisant avoit beaucoup diminué du maulvais bruict qu'elle avoit auparavant, quand on veit qu'elle s'estoit volontairement soubsmeise à la guarde et à l'estroicte façon de vivre de Cato, l'accompaignant en sa fuite : toutesfois pour cela Cæsar ne laissa pas de luy reprocher encores ceste sienne sœur. Si n'eurent point les capitaines de Pompeius affaire de Cato ailleurs qu'à Rhodes, là où

il y guaigna par remonstrances les habitants et y laissa Servilia avecques son petit fils, et s'en retourna au camp de Pompeius, lequel avoit desia assemblé une grosse puissance, tant par terre que par mer, là où il semble que la volonté et l'intention de Pompeius se monstra plus esvidemment qu'en nul austre endroict : car il avoit proposé en soy-mesme de donner la charge de l'armée de mer à Cato, qui n'estoit pas moindre que de cinq cent vaisseaux de guerre, sans les fregates, fustes et austres tels petits vaisseaux non couverts, dont il y avoit un nombre infiny : mais s'estant soubdain advisé de soy-mesme, ou bien en ayant esté adverty par auscuns de ses amys, que la fin et le but où tendoit Cato en toutes ses actions de gouvernement, estoit de deslibvrer Rome de tyrannie, et que si une fois il estoit maistre d'une si belle et si grosse puissance, il vouldroit que le jour mesme qu'on auroit deffaict Cæsar, Pompeius aussy laissast les armes et soubsmeist aussy-tost aux loyx, il changea de conseil, combien qu'il luy en eust desia tenu propos à luy-mesme, et au lieu de luy, en donna la charge à Bibulus : mais pour cela il ne s'apperceut point que Cato en feust moins affectionné, ains dict-on qu'en l'une des escarmouches et rencontres qui feurent faictes devant la ville de Dyrrachium, comme Pompeius preschast les souldards, et commandast aux austres particuliers capitaines d'en faire austant, chascun en son endroict, à ceulx qui

estoyent

estoyent soubz leur charge, les souldards les escoutoyent assez froidement, sans faire demonstration quelconque, qu'ils en eussent les cœurs gueres plus eschauffez : mais quand Cato après tous les austres vint à leur discourir, austant que la commodité du temps le portoit, la raison de la philosophie, touchant la liberté, la vertu, la mort et la gloire, avecques une vehemence d'affection grande, et à la fin venant à conclure sa harangue par invocation des dieux, tournant son parler à eulx, ne plus ne moins que s'ils eussent esté presents, et reguardants ceulx qui combattoyent vertueusement et vaillamment pour la deffense de leur pays, ils jecterent un si hault cry, et conceurent en eulx-mesmes une telle ardeur de vouloir bien faire, que tous les capitaines en prindrent fort bonne esperance, et s'en allerent la teste baissée donner dedans les ennemys de si grande fureur, qu'ils les deffeirent et les tournerent en fuite ce jour-là : mais la bonne fortune de Cæsar leur osta l'entiere victoire finale, par la doubte et deffiance de Pompeius, qui ne sçeust pas cognoistre et se servir de son bonheur, ainsy comme nous avons plus amplement escript en sa vie. Mais au lieu que tous les austres s'esiouyssoyent de cest exploict, et hault loüoyent cest advantage qu'ils avoyent eu sur leurs ennemys, Cato au contraire deploroit la calamité de la chose publicque, et lamentoit la malheureuse ambition, qui estoit cause que tant de bons et vaillants citoyens

Cato porte le deuil pendant la guerre civile, et du jugement qu'il en porte.

d'une mesme ville s'entre-tuoyent et meurtrissoyent ainsy les uns les austres.

Depuis ceste deffaicte, Cæsar ayant prins le chemin de la Thessalie, Pompeius se deslogea de là où il estoit campé pour aller après : et laissant à Dyrrachium force armes et grand nombre de personnes qui luy appartenoyent ou de parenté ou d'alliance, il y commeit pour guarde et capitaine, Cato avecques quinze cohortes de gents de guerre : ce qu'il feit pour la crainte et deffiance qu'il avoit de luy, car s'il venoit de male adventure à perdre la bataille il sçavoit bien qu'il ne pouvoit commettre cela à homme plus loyal ne plus fidele qu'à luy : mais aussy s'il la guaignoit, il se doubtoit bien que là où seroit Cato il ne pourroit pas disposer de toutes choses à sa volonté. Il y eut bien aussy plusieurs austres gents d'honneur et personnages de grande qualité qui feurent, par maniere de dire, rejectez et laissez dedans Dyrrachium avecques Cato.

Cato, instruit de la mort de Pompeius après la bataille de Pharsale, se réunit aux forces qui étoient en Asie.

Finablement la deffaicte de Pharsale entenduë, Cato print ceste resolution en soy-mesme que si Pompeius estoit mort, il repasseroit en Italie tout ce qu'il avoit de gents avecques soy, et s'en iroit puis après seul en exil le plus loing qu'il pourroit de la tyrannie : et s'il estoit encores vif qu'il luy guarderoit jusques au bout les forces qu'il luy avoit meises entre mains. En laquelle desliberation il traversa en l'isle de Corfou, là où estoit l'armée de mer, et y trouvant Cicero luy voulut ceder la charge de capi-

taine, comme à personnage de plus grande dignité, pource qu'il avoit esté consul, et luy seulement prætеur : mais Cicero ne la voulut pas accepter, ains s'en retourna en Italie. Et là Cato voyant que Pompeius le fils, par une arroguance et haultaineté importune, vouloit punir ceulx qui se retiroyent de l'armée de mer, et notamment qu'il estoit en volonté de mettre la main sur Cicero le premier, il le tensa à part en privé, et l'addoulcit, de maniere qu'il saulva certainement la vie à Cicero, et osta la crainte de la perdre aux austres.

Au reste, conjecturant que Pompeius le pere se seroit saulvé en Ægypte et en Africque, il resolut de faire voile incontinent pour l'aller trouver en toute diligence. Si s'embarqua avecques toute sa trouppe : mais premier que faire voile, il donna congé de s'en aller ou de demourer à tous ceulx qui n'avoyent pas grande volonté de le suivre à ceste guerre. Mais estant arrivé en Africque, ainsy comme il alloit rengeant la coste, il rencontra Sextus, le plus jeune des enfants de Pompeius, qui luy dict le premier comment son pere avoit esté tué en Ægypte, dont tous ceulx de la trouppe feurent fort desplaisants : mais il n'y en eut pas un qui, après la mort de Pompeius, voulust seulement ouyr parler de recepvoir commandement d'austre que de Cato : à l'occasion de quoy ayant honte et compassion de faillir au besoing à tant de gents de bien, et qui avoyent donné si certaine preuve de leur fidelité, en les abandonnant

seuls sans conduicte, ne sçachant qu'ils debvoyent faire, ne où ils debvoyent aller en païs estrangier, il en print la charge à leur requeste, et aborda premierement en la ville de Cyrenes, là où il feut receu par les habitans qui, peu de jours auparavant, avoyent fermé leurs portes à Labienus.

Estant là il ouyt nouvelles que Scipio, beaupere de Pompeius, s'estoit retiré devers le roy Juba, qui l'avoit receu, et que Actius Varus, auquel Pompeius avoit commeis le gouvernement de la province d'Africque, estoit en leur compaignie avecques armée, et deslibera de s'aller joindre à eulx : si se meit en chemin par terre, à cause que c'estoit en la saison d'hyver, et feit assembler bon nombre d'asnes pour porter de l'eau, et bonne provision de vivres et de bestail, qu'il faisoit meiner après luy avecques force chariots, et de ces hommes qu'on appelle en Africque les Psilles, lesquels guarissent les morsures des serpents, et succent le venin avecques la bouche, et charment et enchantent les serpents mesmes, de maniere qu'ils les rendent comme esvanouys, et n'ayants pouvoir auscun de mal faire. Si feurent sept jours entiers à marcher continuellement, luy servant de guide, et marchant le premier à pied, sans jamais monter à cheval ny sur austre beste de voicture. Depuis le jour qu'il entendit la perte de la bataille de Pharsale, il ne souppa oncques sinon assis, et adiousta cela au reste de son deuil, qu'il ne se

coucha jamais que ce ne feust pour dormir (*a*).

Ayant passé l'hyver en la Lybie, il se meit aux champs avecques ses gents qui n'estoyent pas moins de dix mille, et trouva les affaires de leur part en assez maulvais estat, pour le desbat et different qui estoit entre Scipio et Varus, à l'occasion duquel ils faisoyent tous deux la cour au roy Juba, et taschoyent à guaigner sa bonne grace, et luy estoit homme insupportable pour la gravité qu'il tenoit : et pour l'oultre-cuidance et la gloire dont il estoit plein, à cause de ses richesses et de sa puissance, comme il monstra la premiere fois qu'il parlementa avecques Cato : car il feit mettre sa chaire entre celle de Scipio et celle de Cato, pour avoir l'honneur de seoir au milieu : ce que voyant Cato, print sa chaire, et la porta luy-mesme à costé de Scipio pour le mettre au milieu, combien qu'il feust son ennemy et qu'il eust escript un libvre plein d'injures et de paroles diffamatoires à l'encontre de luy. Il y en a qui ne font compte de cest acte, et neantmoins reprennent bien Cato de ce que se promeinant un jour en la Sicile, il donna l'honneur du milieu à Philostratus, pour honnorer en luy la philosophie. Ainsy reprima Cato l'arroguance de ce roy-là pour celle fois, car auparavant il faisoit de Scipio, et de Varus, comme de ses vassaulx et satrapes : mais Cato les reconcilia ensemble.

Il pacifie quelques différens qui s'étoient élevés.

(*a*) Les anciens s'étuvoient et se lavoient, puis se mettoient dedans le lit pour souper.

Au demourant comme toute la compaignie le requist de prendre la charge de toute l'armée, et que Scipio mesme et Varus luy cedassent les premiers, et luy quittassent volontiers l'honneur de commander à tout le camp, il respondict qu'il ne transgresseroit point les loyx, attendu qu'il ne faisoit la guerre que pour l'aucthorité et la conservation d'icelles, ny n'entreprendroit la prerogatifve de commander, luy qui n'estoit que vice-prætеur, là où il y avoit un vice-consul: car Scipio avoit esté creé tel, avecques ce que le peuple se confioit, que les affaires iroyent bien, si un Scipio leur commandoit dedans l'Afrique. Scipio doncques ayant accepté la charge de capitaine general, voulut incontinent en faveur de Juba mettre tous les habitants de la ville d'Utique au fil de l'espée jusques aux petits enfants, et raser les ædifices entierement comme suivant le party de Cæsar : mais Cato ne le voulut point endurer, ains criant, protestant et appellant les dieux à tesmoings au conseil, eut beaucoup d'affaire à preserver les pauvres gents de ceste cruelle execution : et depuis en partie par les prieres des citoyens, et en partie aussy à l'instance de Scipio qui l'en requit, il entreprint de la guarder, de paour qu'elle ne vinst de gré ou de force en la puissance de Cæsar, pource que c'estoit une place forte et bien à propos pour toutes choses, à qui la tenoit : mais Cato la prouveut et fortifia encores davantage, car il meit dedans une quan-

Cato s'oppose au cruel conseil de Scipio, il fortifie Utique.

tité infinie de bleds, il feit remparer les murailles, haulser les tours, et caver tout à l'entour de la ville de profondes tranchées, avecques des clostures de palis : entre lesquelles tranchées et la ville il feit aller habiter et loger les jeunes hommes d'Utique les contraignant de bailler leurs armes, et retint les austres audedans de la ville, donnant ordre avecques grand soing à ce que personne d'eulx ne feust oultraigée ny offensée par les Romains, et encores envoya force bleds, armes et argent au camp : de maniere que la ville d'Utique estoit comme l'estape de la guerre.

Et comme il avoit paravant conseillé à Pompeius de ne venir point à la bataille, austant en conseilla-il encores lors à Scipio, de ne hazarder rien contre un homme agguerry et trop entendu au faict des armes, ains de se servir du temps, qui petit à petit materoit la force et vigueur de sa tyrannie : mais Scipio feut si presomptueux, qu'il ne tint compte de son conseil, ains escripvit quelquefois à Cato luy reprochant sa coüardise en paroles de telle substance, *qu'il luy debvroit suffire d'estre à seureté en une bonne ville, enfermé dedans de fortes murailles, sans vouloir empescher les austres d'executer hardiment avecques raison, ce que leur occasion leur presenteroit.*

A quoy Cato luy rescripvit, qu'il estoit prest de repasser en Italie avecques ses gents de pied et de cheval qu'il avoit ameinez en Africque, pour divertir Cæsar, et le faire

retourner contre luy : mais Scipio ne feit que s'en mocquer.

Parquoy Cato monstra bien adoncques esvidemment qu'il se repentoit fort de luy avoir cedé l'aucthorité de capitaine general de l'armée, pource qu'il voyoit bien qu'il ne conduiroit pas sagement les affaires de ceste guerre : et s'il advenoit qu'il en demourast vainqueur, il n'useroit pas moderéement de sa victoire envers ses citoyens : à raison dequoy il commençea dès-lors à avoir maulvaise esperance de l'issue de ceste guerre, et le dict à ses familiers pour l'insuffisance et l'oultre-cuidance des capitaines : et neantmoins que si par cas fortuit, et austrement qu'il n'esperoit, il en advenoit quelque bien, et que Cæsar feust deffaict, il ne se tiendroit jamais plus à Rome, ains fuyroit la cruauté et l'inhumanité de Scipio, lequel usoit desià de griefves et fieres menaces contre plusieurs : mais à la fin, le malheur advint encores plustost qu'il ne l'attendoit : car un soir bien tard arriva un messager, estant parti du camp trois jours auparavant, qui apporta la nouvelle que tout estoit perdu, parce qu'il avoit esté donné une grosse bataille près la ville de Tapses, que Cæsar avoit guaignée, et avoit prins les deux camps, que Scipio et Juba s'en estoyent fuys avecques bien petit nombre de gents, et tout le reste de leurs armées meis au trenchant de l'espée.

Le conseil de Cato n'étant pas suivi, l'armée de Scipio et de Juba est défaite.

Voyez la vie de César.

Ces choses ainsy advenues, ceulx qui estoyent à Utique, effroyez de ceste nouvelle, comme

comme l'on peust estimer en guerre, et mesmement de nuict, à peine se peurent contenir au-dedans des murailles de la ville, tant ils eurent le sens et l'entendement troublé de froyeur : mais Cato se presenta à eulx, qui arresta ceulx qu'il rencontra par les ruës criants et fuyants, en les reconfortant au mieulx qu'il peust : et s'il ne leur osta toute leur froyeur, au moins leur osta-il l'etonnement et le trouble d'esprit où ils estoyent, en leur disant que la perte n'estoit pas à l'adventure si grande comme on la faisoit, et que c'estoit tousiours la coustume d'amplifier de paroles les maulvaises nouvelles : ainsy appaisa-il un peu le tumulte ; et le matin au poinct du jour il feit crier que les trois cent hommes qu'il avoit choisis pour son conseil eussent à se rendre au temple de Jupiter, estants tous citoyens Romains qui, pour trafficque de marchandise et de banque se tenoyent en Africque, et tous les senateurs Romains aussy avecques leurs enfants.

Cato console et conseille ceux qui s'étoient retirés dans Utique.

Ainsy comme ils s'assembloyent encores, luy-mesme s'y en alla aussy poséement, et avecques une aussy rassise constance, comme s'il ne feust rien survenu de nouveau, tenant un libvret en sa main, qu'il alloit lisant. Ce libvret contenoit l'estat de la munition dont il avoit faict provision pour la guerre, de bleds, d'armes, d'arcs, de traicts et d'hommes de pied : puis quand ils feurent assemblez, il commença à loüer haultement la bonne affection, la foy et loyaulté de ces trois cent Romains, qui

de leurs personnes, de leur argent et de leur conseil, avoyent tousiours très-utilement servy la chose publicque, et leur conseilla de ne se despartir point d'ensemble, en perdant esperance, ou cherchant chascun moyen de se saulver à part, pource qu'en demourant ensemble, Cæsar les mespriseroit moins s'ils vouloyent guerroyer, et leur pardonneroit plustost s'ils luy demandoyent mercy : pourtant leur conseilla-il d'adviser qu'ils debvoyent devenir, et que quant à luy il ne trouveroit rien maulvais de ce qu'ils en resouldroyent: car si leur volonté se tournoit avecques la fortune, il estimeroit que ce changement ne procederoit que de la necessité du temps : mais s'ils estoyent desliberez de perseverer à combattre le malheur, et jusques au bout se soubsmettre à tout peril pour deffendre la liberté, que non-seulement il loüeroit, mais aussy admireroit leur vertu, et qu'il leur seroit chef et compaignon à tenter et esprouver jusques au dernier poinct la fortune de leur païs, qui n'estoit point Utique ny Adrumetum, ains la ville de Rome, laquelle pour la grandeur de sa puissance s'estoit bien souvent releivée de plus lourdes et plus griefves cheutes.

Qu'ils avoyent encores plusieurs moyens de salut et de seureté de leurs personnes, dont le plus grand estoit, qu'ils avoyent affaire à un ennemy, qui, pour les occasions de ses affaires estoit distraict en divers lieux, parceque d'un costé l'Hespagne s'estoit rebellée con-

tre luy en faveur du jeune Pompeius, et que la ville de Rome ne se pouvoit encores accoustumer à prendre le mors, et ne le pouvoit endurer, ains se soubsleivoit à toute mutation, et qu'il ne falloit point fuyr le travail ny le peril, ains plustost prendre exemple de leur ennemy, qui n'espargnoit auscunement sa personne, pour venir au-dessuz de si grandes meschancetez qu'il avoit entreprinses : là où au contraire, à eulx l'incertitude de ceste guerre, s'il en succedoit bien, se termineroit en une très-heureuse vie : et s'il en advenoit mal, en une très-glorieuse mort : toutesfois qu'il falloit qu'ils en desliberassent entre eulx, en priant les dieux que pour recompense de la vertu et bonne volonté qu'ils avoyent monstrée jusques-là, ils leur feissent la grace de se resouldre à ce qu'il leur seroit le meilleur.

Après que Cato leur eut tenu ces propos, il y eut bien auscuns des assistants qui feurent esmeus par la vifvacité de ses remonstrances : mais la pluspart feut encores plus encouragée par l'exemple de sa genereuse magnanimité, voyants comme il ne s'estonnoit de rien, et de son humanité et bonté : tellement qu'ils oublierent, par maniere de dire, tout le dangier où ils estoyent, et le prierent d'user de leurs personnes, de leurs biens et de leurs armes tout ainsy que bon luy sembleroit, le reputants seul capitaine invincible, sur lequel fortune n'avoit point de pouvoir, et estimants leur estre meilleur de mourir en obeyssant à

son conseil, que de se saulver en abandonnant un personnage de si excellente et si parfaicte vertu. Et comme quelqu'un de l'assemblée meist en avant qu'il falloit proposer liberté aux esclaves, et que la pluspart des assistants en feust d'opinion, Cato dict qu'il ne le feroit point, pource qu'il n'estoit ny juste ny raisonnable ; mais bien que si les maistres leur vouloyent donner liberté, il estoit content de recepvoir pour souldards ceulx qui seroyent en aage de porter armes. Il y en eut plusieurs qui promeirent de le faire, et luy commanda qu'on enroollast les noms de ceulx qui le vouldroyent, et s'en alla.

Cato, instruit d'un mauvais tour qui se préparoit, refuse l'entrée d'Utique à Juba et à Scipio.

Tantost après luy vindrent lettres du roy Juba et de Scipio, desquels Juba estoit caché en une montaigne avecques peu de gents, et luy envoyoit demander ce qu'il avoit resolu de faire, pource que s'il avoit desliberé d'abandonner Utique, il l'attendroit, et s'il se desliberoit de la tenir, qu'il le viendroit secourir avecques une armée. Et Scipio estoit à l'anchre au-dessoubz d'un chef qui n'estoit gueres loing d'Utique, qui attendoit tout de mesme quelle resolution il prendroit. Cato feut d'advis de retenir les messagers qui avoyent apporté leurs lettres, jusqu'à ce qu'il feust resolu de ce que vouldroyent devenir les trois cent, pource que ceulx qui estoyent du corps du senat Romain, se monstroyent bien desliberez ; car ils affranchirent incontinent leurs serfs, et leur baillerent des armes. Mais les austres trois cent

estants marchands traficquants sur mer, et exerçants la banque et l'usure, qui avoyent la plus grande partie de leurs facultez en serfs, ne retindrent pas longuement les belles remonstrances de Cato, ains les laisserent escouler incontinent tout ainsy comme il y a des corps qui reçoipvent aiséement la chaleur, et la perdent aussy legerement, se refroidissants tout aussy-tost comme l'on en esloigne le feu.

Ses remontrances sont rejettées par une partie de ceux qui avoient des intérêts particuliers.

Aussy ces marchands-là, pendant qu'ils avoyent Cato devant leurs yeulx, s'esmouvoyent et s'eschauffoyent un petit; mais quand à part ils avoyent compté avecques eulx, la paour qu'ils avoyent de Cæsar leur faisoit oublier toute la reverence qu'ils portoyent à Cato et à leur debvoir. Car qui sommes-nous (disoyent-ils) et qui est celuy à qui nous desdaignons d'obeyr? N'est-ce pas Cæsar, en la main duquel est aujourd'huy reduicte toute la puissance de l'empire Romain? Et au reguard de nous, il n'y a pas un qui soit un Scipio, ny un Pompeius, ny un Cato: et toutesfois, en ce temps où tout le monde cale la voile de crainte, et se tient encores plus bas qu'il ne debvroit, nous voulons entreprendre de combattre dedans Utique pour la liberté des Romains, à l'encontre de celuy auquel Cato mesme, fuyant avecques Pompeius, a abandonné l'Italie, et affranchissons nos serfs pour faire la guerre à Cæsar, n'ayants nous-mesmes non plus de liberté qu'il luy plaist de nous en laisser. Recognoissons-nous doncques

nous-mesmes pendant qu'il en est encores temps, et demandons mercy à celuy qui est le plus fort, envoyants devers luy pour le prier de nous pardonner.

Les plus honnestes de ces trois cent marchands Romains, tenoyent ce language-là ; mais la pluspart d'entre eulx espioyent les moyens de se saisir des personnes de ceulx qui estoyent du senat, esperants de faire mieulx leur appoinctement avecques Cæsar en les luy livrant entre ses mains. Cato se doubta bien incontinent de ceste mutation, mais il n'en voulut rien rechercher ny averer davantage, et renvoya les messagers à Juba et à Scipio, par lesquels il leur manda qu'ils s'esloignassent d'Utique, pour la doubte et deffiance qu'il avoit de ces trois cent.

Sagesse admirable de Cato pour appaiser tout désordre dedans Utique.

Or estoit-il eschappé de la bataille assez bon nombre de gents de cheval, lesquels tirants devers Utique, envoyerent trois d'entre eulx à Cato, qui ne luy porterent pas une mesme resolution de toute la trouppe, pource que les uns vouloyent s'aller rendre là par où seroit le roy Juba, les austres se vouloyent joindre à Cato, et les austres craignoyent d'entrer seulement dedans Utique : ce qu'entendant Cato, donna charge à Marcus Rubrius d'avoir l'œil sur ces trois cent, et recepvoir les noms des serfs qu'ils affranchiroyent volontairement sans forcer personne ; et cependant luy, avecques les senateurs, sortit d'Utique au-devant de ces gents de cheval, où il parla aux capi-

taines, et les pria de ne vouloir point abandonner tant de gents de bien, senateurs Romains, qui là estoyent, et ne vouloir point avoir pour leur capitaine ce roy Juba plustost que Cato, ains entrer dedans Utique, là où il les pourroit saulver et se saulver soy-mesme avecques eulx, attendu que la ville n'estoit point prenable de force, et qu'elle avoit provision de bled et de toute austre munition pour plusieurs années.

Austant leur en requirent les austres senateurs, ayants les larmes aux yeulx; à l'occasion de quoy les capitaines allerent parler à leurs gents, pendant lequel parlement Cato s'assit dessuz une leivée de terre avecques les senateurs, attendant leur response: mais sur ces entrefaictes arriva devers luy Rubrius tout esmeu, se plaignant du tumulte et desordre de ces trois cent marchands, qui vouloyent mutiner et faire rebeller la ville; à raison de quoy les austres perdants tout courage et toute esperance, se prindrent à plorer et lamenter leur fortune: mais Cato essaya de les reconforter, envoyant devers les trois cent les prier de vouloir avoir encores un peu de patience, et cependant les deputez par ses gents de cheval, vindrent apporter leur response, qu'ils vouloyent des choses trop dures; car ils dirent qu'ils n'avoyent que faire de la soulde de Juba, et qu'ils ne craignoyent point Cæsar, pourveu qu'ils eussent Cato pour leur capitaine: mais qu'il leur sembloit n'y avoir point de propos

Cato pourvoit au salut des sénateurs Romains qui étoient avec lui.

de s'enfermer dedans une ville avecques les habitants, qui de leur origine estoyent Phœniciens, la plus muable et plus desloyale nation qui soit au monde. Car encores, disoyent-ils, que pour ceste heure ils ne remuent rien, si est-ce que quand Cæsar viendra, ils seront les premiers qui nous vouldront courir suz, et nous trahiront. Pourtant si Cato vouloit qu'ils se joignissent à luy pour faire la guerre, il falloit qu'il chassast tous les naturels habitants d'Utique hors de la ville, ou bien qu'il les feist tous occire dedans, et lors qu'ils y entreroyent quand elle seroit vuide d'ennemys et de Barbares.

Cato estima cela trop barbare et trop cruel : toutesfois il leur replicqua qu'il en communicqueroit avecques les trois cent ; et retournant dedans la ville, parla à eulx, lesquels n'userent plus de desguisement, ny ne controuverent plus de deffaictes, pour la reverence de Cato, ains desclarerent ouvertement qu'ils se courrouceroyent à l'encontre de qui les vouldroit presser de faire la guerre à Cæsar, attendu qu'ils ne le vouloyent ny ne le pouvoyent faire : et y en eut mesme quelques-uns qui murmurerent entre leurs dents, qu'il falloit retenir en la ville les senateurs jusques à ce que Cæsar feust venu.

Cato ne feit pas semblant de l'avoir ouy ; car aussy avoit-il l'ouye un peu dure : mais sur ce poinct quelqu'un luy vint dire que les gents de cheval s'en alloyent ; parquoy, craignant

que

que ces trois cent ne meissent les mains sur ceulx du senat, il s'y en alla luy-mesme en personne avecques ses amys, et les voyant desià esloignez, il monta à cheval, et picqua après eulx, lesquels feurent bien ayses de le veoir, et le receurent entre eulx, luy conseillants qu'il se voulust saulver avecques eulx. Mais Cato les pria de saulver ceulx du senat, si affectueusement, que les larmes, à ce qu'on dict, luy en vindrent aux yeulx, en leur tendant les mains, et retournant leurs chevaulx avecques les brides, et leur prenant leurs armes, tant qu'à la fin il impetra d'eulx qu'ils demoureroyent à tout le moins encores ce jour-là, pour donner moyen à ceulx du senat de s'enfuyr à saulveté.

Retournant doncques avecques eulx en la ville, il en ordonna les uns aux portes pour les guarder, et en meit d'austres en guarnison dedans le chasteau : les trois cent à l'heure eurent paour que ce ne feust pour les chastier de ce qu'ils s'estoyent tournez ; si envoyerent devers Cato le supplier de s'en venir, comment que ce feust, devers eulx : mais ceulx du senat l'environnants tout à l'entour, ne voulurent point qu'il y allast, et dirent qu'ils n'abandonneroyent point leur protecteur et saulveur à des traistres et desloyaulx. Car à la verité, tous ceulx qui lors se trouverent dedans Utique, de quelque estat qu'ils feussent esgualement, cogneurent esvidemment la vraye vertu qui estoit en Cato, et esprouverent qu'il

n'y avoit rien de feinct en tout ce qu'il faisoit, ains ayant de longue-main resolu de s'occire soy-mesme, il prenoit tant de peine, et se travailloit avecques si grande sollicitude pour les austres, affin qu'après les avoir meis en seureté de leurs vies, il se depeschast luy-mesme de la sienne : car il estoit aysé à veoir qu'il avoit resolu de mourir, encores qu'il n'en monstrast au-dehors auscuns signes de cœur dolent et affligé.

Parquoy il obtempera à la requeste des trois cent; et après avoir reconforté ceulx du senat, s'en alla tout seul devers eulx, lesquels le remercierent de ce qu'il avoit daigné venir, et le supplierent qu'il se voulust servir d'eulx, et s'y fier hardiment en toute chose, moyennant qu'il leur pardonnast s'ils ne pouvoyent pas tous estre des Cato, et qu'il eust compassion de leur foiblesse de cœur, s'ils n'estoyent pas si fermes ne si genereux que luy, pource qu'ils avoyent desliberé d'envoyer devers Cæsar le supplier premierement et principalement pour luy ; et que là où ils ne pourroyent obtenir grace pour luy, ils estoyent resolus de n'en recepvoir point pour eulx-mesmes, ains combattroyent pour son salut jusques au dernier souspir.

A quoy Cato leur respondict qu'il leur sçavoit bien bon gré de la bonne affection qu'ils monstroyent avoir envers luy, et qu'il estoit besoing qu'ils envoyassent doncques vistement prier pour leur salut, mais pour le sien

qu'il n'en falloit point parler, pource que c'est affaire à ceulx qui sont vaincus que prier, et à ceulx qui ont failly de demander pardon : mais quant à luy, non-seulement il avoit toute sa vie esté invincible, ains avoit vaincu tant comme il avoit voulu, et avoit tousiours esté plus puissant que Cæsar, en droict et en justice, et que c'estoit luy-mesme qui maintenant estoit prins et vaincu, pource que ce qu'il avoit tousiours nié machiner contre la chose publicque, estoit lors esvidemment averé et prouvé contre luy. Ayant faict telle response à ces trois cent, il se despartit d'avecques eulx. Et entendant que Cæsar estoit desià en chemin avecques toute son armée pour s'en venir à Utique : *ô dieux*, dict-il, *il vient doncques contre nous comme contre des hommes !* Et adoncques se tournant devers ceulx du senat, il leur conseilla de ne differer plus, ains adviser chascun à se saulver pendant que les gents de cheval estoyent encores en la ville. Si feit fermer toutes les austres portes, exceptée celle du port qui respondoit à la marine, puis distribua des navires et vaisseaux à ceulx qui estoyent soubz sa charge, prouvoyant à ce que tout allast par ordre, et qu'il n'y eust point de tumulte ny de confusion, qu'on ne feist tort à personne, et que chascun eust argent et moyen de se pouvoir saulver.

Mais comme Marcus Octavius, qui avoit deux legions, s'estant venu camper assez près d'Utique, eust envoyé devers luy pour arrester

à qui et jusques où chascun d'eulx auroit aucthorité de commander, il ne respondict rien à cela ; mais se tournant devers ses amys, leur dict : *nous esmerveillons-nous si nous avons tout guasté et perdu, veu que nous voyons qu'au milieu de la mort l'ambition et convoitise de dominer regne encores entre nous ?* Sur ces entrefaictes on luy vint dire comme les gents de cheval, s'en voulant aller, pilloyent desia et saccageoyent les biens des habitants d'Utique, comme butin de bonne guerre. Il s'y en alla courant à l'heure mesme, et aux premiers qu'il trouva osta des mains ce qu'ils avoyent prins ; les austres, avant qu'il vinst jusques à eulx, jecterent ce qu'ils emportoyent, et reguardants tous en terre de honte, s'en allerent sans dire mot. Adoncques Cato, faisant assembler les naturels habitants d'Utique, les pria de n'irriter et n'aigrir point Cæsar à l'encontre des trois cent, ains plustost d'essayer à obtenir pardon de luy tous ensemble ; puis, s'en allant derechef sur la marine, reguarda partir ceulx qui s'embarquoyent, ambrassant et disant adieu à tous ses hostes et amys, ausquels il avoit conseillé de se saulver, les accompaignant jusques dedans leurs vaisseaux. Quant à son fils, il ne luy suada point de s'en aller, ny n'estima point qu'il le deust presser d'abandonner son pere.

Il fournit des vaisseaux aux sénateurs, et les fait embarquer.

Au demourant, il y avoit en sa compaignie un nommé Statyllius, homme jeune d'aage, mais ferme de courage, qui s'estoit proposé à

Il reste dans la ville avec son fils, et avec quelques amis.

imiter la constance inflexible de Cato, qui luy conseilloit qu'il montast sur mer, et s'embarquast avecques les austres, pource qu'il sçavoit bien qu'il haïssoit à mort Cæsar. Il n'en voulut rien faire ; parquoy Cato se tournant devers Apollonides, philosophe de la secte Stoïcque, et devers Demetrius, de la secte des Peripateticques : *c'est à vous austres*, dict-il, *à amollir et applatir ce jeune homme que vous voyez ainsy enflé, et à le r'ameiner par vos remonstrances à son utilité.* Cependant luy convoyoit tous austres, faisoit droict à ceulx qui luy demandoyent justice, et donnoit ordre à leurs affaires, de sorte qu'il passa en cela toute celle nuict et tout le jour ensuivant.

Belle réponse de Cato à celui qui se présentoit pour faire sa paix avec César.

Cela faict, Lucius Cæsar, parent du victorieux, estant delegué par les trois cent pour aller devers luy interceder pour tous, pria Cato de luy ayder à dresser la harangue dont il avoit à user pour eulx : *car pour toy*, Cato, dict-il, *je ne feindray point de luy baiser les mains, et de me jecter à ses genoux s'il est besoing, affin qu'il te pardonne.* Cato luy respondict qu'il ne vouloit point qu'il le feist : car si je vouloye saulver ma vie par la grace de Cæsar, il ne faudroit sinon que je m'en allasse moymesme devers luy : mais je ne veulx point sçavoir gré ou estre obligé à un tyran pour une injustice ; car c'est injustice à luy d'usurper la puissance de saulver la vie comme seigneur à ceulx à qui il n'a nul droict de commander : mais bien advisons ensemble, si tu

veulx, ce que tu diras pour impetrer grace à ces trois cent.

Ses propos et contenances devant et après le souper qui annonçoient l'envie qu'il avoit de sortir du monde.

Si feurent quelque espace de temps ensemble à en deviser, et à la fin, quand il voulut partir, Cato luy recommanda son fils et ses amys ; et l'ayant ambrassé et prins congé de luy, s'en retourna en son logis, là où il feit assembler son fils et ses familiers et amys, ausquels il tint plusieurs propos, et entre austres, dissuada son fils de s'entre-mettre jamais du gouvernement de la chose publicque, pource que le faire ainsy qu'il appartiendroit à la dignité d'un fils de Cato, la qualité du temps et des affaires ne le permettoit pas ; et de le faire austrement, il ne seroit pas honneste : puis, sur le soir, il entra dedans l'estuve pour se laver, et ainsy comme il se lavoit, se soubvenant de Statyllius, il s'escria tout hault : *et bien*, Apollonides, *tu as doncques faict partir à la fin Statyllius, en luy ravallant ceste haultesse de courage qu'il avoit : il s'en est bien allé sans nous dire adieu. Comment allé*, respondict Apollonides *! il a le cœur plus grand et plus ferme que jamais, et est impossible de le faire fleschir, combien que nous en ayons devisé et disputé bien longuement ensemble : car il dict resoluëment qu'il fera tout ainsy que tu feras.* A ces paroles on dict que Cato se print à rire, et qu'il replicqua : quant à cela on verra ce qui en sera bien-tost ; et après s'estre lavé, il s'assit à table comme il avoit accoustumé depuis la journée de Pharsale : car il ne se cou-

cha oncques puis que ce ne feust pour dormir ; et souppa en compaignie de tous ses amys, et mesme des officiers de la ville de Utique.

Le seul homme sage et homme de bien est franc et libre.

Après le soupper feurent meis en avant plusieurs bons propos, et faict plusieurs beaulx discours de la philosophie, les uns sur les austres, tant que la dispute vint finablement à tomber sur ces lieux communs des opinions estranges que tiennent les philosophes Stoïcques, comme, *qu'il n'y a que le sage et homme de bien qui soit franc et libre, et que tous les meschants sont serfs et esclaves.*

A quoy le philosophe Peripateticque, qui là estoit, ne faillit pas incontinent à contredire ; mais Cato prenant la parole, d'une grande vehemence, et d'une voix plus aspre et plus grosse que de coutume, continua ceste dispute fort longuement, et contesta d'une affection merveilleuse, de sorte qu'il n'y eut celuy en la compaignie qui ne cogneust esvidemment qu'il estoit tout resolu de s'oster des miseres de ce monde, en mettant fin à sa vie : à l'occasion de quoy, quand il eut achevé de dire, voyant que tous les assistants se taisoyent et faisoyent triste chere, pour les reconforter et divertir de ceste suspicion, il commencea derechef à demander des affaires, et monstrer d'en avoir soing et sollicitude, comme ayant paour qu'il n'advinst quelque fortune à ceulx qui estoyent montez sur mer, ou à ceulx qui auroyent prins leur chemin par

terre, ayants à passer un païs desert, sauvage, et où il n'y avoit nulles eaux.

Ainsy s'estant la compaignie du soupper despartie, il se promeina encores avecques ses amys, comme il avoit ordinairement accoustumé après soupper, et ayant commandé aux capitaines du guet ce que le temps requerroit, quand il se voulut retirer en sa chambre, alors il ambrassa son fils et le caressa avecques tous ses amys les uns après les austres plus amiablement qu'il n'avoit apprins : ce qui donna de rechef souspeçon de ce qu'il avoit en pensée de faire. Entré qu'il feut en sa chambre et couché en son lict, il print en main le dialogue de Plato, où il traicte de l'ame, et en leut la plus grande partie, puis reguardant au-dessuz de son chevet il ne veit point son espée, pource que son fils la luy avoit faict oster comme il estoit encores à table ; si appella un sien valet-de-chambre, et demanda qui luy avoit osté son espée : le valet ne luy respondict rien, et luy se remeit à lire encores son libvre : puis un peu après sans presser austrement ny monstrer qu'il en eust trop de haste, ains de vouloir sçavoir seulement qu'elle estoit devenue, commanda qu'on la luy rapportast. Il passa un assez long espace de temps, de sorte qu'il eut achevé de lire entierement tout le libvre sans que personne luy apportast son espée : parquoy il appella tous ses serviteurs les uns après les austres et commença à leur user de plus rude parole en leur redemandant son espée, jusques à donner

Cato en lisant le livre de Platon demande son épée.

ner sur le visage de l'un un si grand coup de poing, qu'il s'ensanglanta toute la main, se courrouceant à bon escient, et criant que son propre fils et ses serviteurs le vouloyent livrer tout vif à son ennemy, tant que son fils plorant et ses amys y accoururent, qui, se jectants à ses pieds, se prindrent à lamenter et à le supplier.

Contestations lamentables, et courageuses repliques de Cato.

Mais Cato se leivant du lict les reguarda en travers de maulvais œil, et leur dict : *dea, quand et où a-ce esté qu'on m'a veu troublé d'entendement ? Que ne me remonstre-on par raison, s'il semble que je prenne conseil auscun qui ne soit bon, sans me vouloir enguarder d'user de mon advis et de mon sens, et sans me desarmer ? Que ne lies-tu ton pere*, mon amy, *et que tu ne luy attaches les mains derriere le dos, jusques à ce que Cæsar arrivant me trouve sans moyen de me pouvoir deffendre ? car contre moy-mesme je n'ay point affaire d'espée pour me deffaire, si je veulx, attendu qu'il ne me fauste que retenir mon haleine un peu de temps, ou bien donner un seul coup de la teste contre la muraille, pour me faire mourir.*

La raison est le meilleur moyen de persuader.

Ainsy comme il disoit ces paroles, son fils sortit de la chambre plorant, et aussy feirent tous ses austres amys, et ne demoura que Demetrius et Apollonides avecques luy, ausquels parlant ja plus doulcement, il dict : *estes-vous point aussy vous austres d'advis de retenir en vie par force un homme de l'aage que je suis ? et n'estes-vous point demourez icy pour vous tenir assis sans rien dire, ne faire que me guarder ? ou*

si vous me venez apporter quelques raisons et arguments pour me donner à entendre qu'il ne soit indigne ni deshonneste à Cato, n'ayant austre moyen de saulver sa vie, d'attendre à la respiter et saulver par la mercy de son ennemy, que n'alleguez-vous maintenant quelques preuves pour me monstrer cela, affin que rejectant ces austres raisons et opinions, lesquelles nous avons tenues ensemble jusques icy, estants à ceste heure devenus soubdainement plus sages par le moyen de Cæsar, nous en soyons de tant plus tenus de luy rendre graces ? toutesfois je ne dis pas cela pource que j'aye arresté auscune chose de ma vie, ains en consulteray et arresteray auscunement avecques vous, quand j'en deslibereray avecques les libvres et raisons, desquelles vous-mesmes usez, quand vous voulez philosopher : et pourtant allez vous-en hardiement, et dictes à mon fils, qu'il ne veuille point forcer son pere à ce qu'il ne luy sçauroit prouver par raison qu'il le deust faire.

Cato ayant reçu son épée par la main d'un enfant, se vante d'être à lui.

Ces paroles ouyes, Demetrius sans luy respondre sortit en plorant de la chambre : et lors luy envoya-on son espée par un petit enfant : quand il la tint il la desguaisna et reguarda si la poincte en estoit bien aiguisée, et le fil bien trenchant ce qu'ayant trouvé, *alors je suis*, dict-il, *maintenant à moy*. Si la meit auprès de soy et reprint encores son libvre, qu'on dict qu'il leut par deux fois d'un bout à austre, puis s'endormit d'un fort profond sommeil, tellement que ceulx qui estoyent hors de la chambre l'entendoyent bien ronfler.

Environ la mi-nuict il appella deux de ses af-

franchis, Cleanthes son medecin, et Brutas celuy duquel il se servoit le plus ès affaires d'estat, et l'envoya sur le port veoir si tous ceulx qui s'estoyent embarquez avoyent faict voile, et bailla sa main pour la bander à cause qu'elle luy estoit enflée du coup de poing qu'il avoit donné à l'un de ses esclaves. Cela resioüyt tous ceulx de sa famille, pensants que ce feust signe qu'il eust encores envie de vivre. Peu après retourna Brutas qui luy rapporta que tous les austres avoyent faict voile, excepté Crassus qui estoit encores demouré pour quelque affaire, et qu'il s'en alloit embarquer, mais qu'il faisoit un grand vent, et y avoit une grosse tourmente en la mer.

Propos de Cato pendant la nuit qui donnent quelques espérances à ses amis.

Ayant ouy ce rapport il se print à souspirer pour la compassion qu'il eut de ceulx qui estoyent montez sur mer : et renvoya Brutas de rechef sur le port pour veoir si auscuns auroyent point relasché, qui eussent affaire de quelque chose pour le luy venir dire. Les petits oiseaux commençoyent desià à chanter, et luy print de rechef un petit de sommeil : mais sur ce poinct retourna Brutas, qui luy dict qu'il n'y avoit bruict quelconque sur le port. Cato luy dict qu'il s'en allast doncques et qu'il fermast la porte après luy, et se ravalla dedans son lict, comme pour dormir ce qui restoit encores de la nuict : mais aussy-tost que Brutas eut le dos tourné, il desguaigna son espée et s'en donna un coup au-dessoubz de l'estomach : toutesfois pour l'inflammation qu'il

Sur le matin il se donne un coup mortel.

avoit à la main il ne peust pas frapper si grand coup qu'il en trespassast soubdainement : ains en tirant à sa fin il tomba de dessuz son lict, et feit bruict en tombant, parce qu'il renversa une table geometricque qui estoit joignant son lict, tellement que ses serviteurs, qui en ouyrent le bruict, s'escrierent incontinent, et aussy-tost son fils et ses amys entrerent en la chambre, là où ils le trouverent tout soüillé de sang : et la pluspart de ses boyaux sortants hors du corps, combien qu'il feust encores en vie et qu'il les reguardast.

On veut remédier à sa plaie, mais il déchire lui-même ses boyaux, et il meurt à l'instant ; il étoit âgé de quarante-huit ans.

Si feurent tellement oultrez de douleur, qu'ils ne sçeurent de prime face que dire ne que faire : mais son medecin s'approchant voulut essayer de remettre les boyaux qui n'estoyent point entamez, et recoudre la playe : mais quand il se feut un peu revenu d'esvanoüyssement, il repoulsa arriere le medecin, et deschirant ses boyaux avecques ses propres mains ouvrit encores plus sa playe, tant que sur l'heure il en rendit l'esprit. Et en moins de temps qu'on n'eust pensé que ceulx de la maison seulement eussent peu sçavoir l'inconvenient, les trois cent Romains accoururent à la porte de son logis, et incontinent après s'y assembla aussy tout le peuple de la ville : qui tous d'une voix l'appellerent leur bienfaicteur et leur saulveur, en le nommant seul homme libre et invincible : ce qu'ils faisoyent encores qu'ils eussent nouvelles que Cæsar approchoit bien fort d'Utique, et neantmoins il n'y eut ny crainte de peril ny en-

vie de flatter le vainqueur, ny different ou querelle qu'ils eussent ensemble qui les enguardast de porter honneur à la memoire de Cato, ains ornant son corps magnificquement, et luy faisant un convoy de funerailles le plus honnorable qu'ils peurent, l'inhumerent sur le rivage de la mer, là où il y a encores aujourd'huy une sienne statue tenant une espée en la main : puis cela faict ils entendirent à se saulver eulx et leur ville.

Mais Cæsar ayant nouvelles par ceulx qui alloyent devers luy, que Cato ne bougeoit d'Utique, et ne s'enfuyoit point, ains envoyoit tous les austres, et que luy, son fils et ses amys demouroyent, sans monstrer qu'il eussent crainte de rien, ne sçavoit penser quelle estoit sa desliberation : et pource qu'il en faisoit très-grand compte, se hastoit à la plus grande diligence qu'il pouvoit avecques toute son armée : mais quand il eut la nouvelle comment il s'estoit deffaict soy-mesme, on escript qu'il dict ces paroles seulement, *je porte envie à ta mort*, Cato, *puis que tu m'as enviè la gloire de t'avoir saulvé la vie.* Car à la verité si Cato eust peu souffrir que Cæsar lui eust saulvé la vie, il n'eust pas tant diminué de sa gloire, qu'il eust augmenté celle de Cæsar : toutesfois quant à ce qu'il eust faict, on n'en sçauroit que dire asseuréement, sinon qu'on conjecture de Cæsar en la plus humaine partie. Il mourut en l'aage de quarante-huict ans.

Il est regretté de tout le monde, et de César lui-même.

Et quant à son fils, Cæsar ne luy feit auscun desplaisir : mais on dict qu'il feut homme de

Quelle fut la fin de son fils.

peu de valeur, et desordonné avecques les femmes : car estant logé en la Cappadocie, chez un seigneur du sang royal du païs nommé Maphradates, lequel avoit belle femme, il y demoura plus longuement qu'il ne debvoit pour son honneur, pource qu'il donna occasion de se faire mocquer, de sorte qu'on escripvoit de luy par mocquerie : Cato partira demain, dedans trente jours. Et Maphradates et Portius sont deux bons amys, ils n'ont qu'une ame, à cause que ceste femme de Maphradates s'appelloit Psyché, qui signifie en language Grec *ame*. Et Cato est genereux et magnanime, il a l'ame royale.

Toutesfois il esteignit et amortit toute ceste infamie par sa mort, en combattant vertueusement contre Auguste et contre Antonius en la journée de Philippus, pour la liberté : là où estant leur armée meise en deroute, il ne voulut ny fuyr ny se cacher, ains se jectant à travers les ennemys, feit bien cognoistre qui il estoit en donnant courage à ceulx de son party, qui faisoyent encores teste, tant qu'il feut occis sur la place, laissant à ses adversaires grande admiration de sa vaillance et vertu. Et encores plus Porcia la fille de Cato, qui ne ceda point à son pere ny en chasteté ny en grandeur de courage : car estant mariée à Brutus, qui tua Cæsar, elle feut participante de la conjuration et s'osta la vie aussy magnanimement comme il appartenoit à sa vertu et au noble sang dont elle estoit issue, ainsy comme nous avons es-

De Porcia, sa fille, et de Statyllius, l'un de ses plus familiers.

cript plus au long en la vie de Brutus. Et Statyllius, qui avoit dict qu'il feroit tout ce que Cato feroit, feut lors empesché de se tuer par les philosophes, dont nous avons parlé ci-dessuz: mais depuis s'estant monstré très-fidele et très-utile à Brutus en toutes ses affaires, il feut aussy tué sur le champ en la bataille de Philippus.

Fin de la Vie de Cato d'Utique.

COMPARAISON
DE PHOCION
AVEC CATO D'UTIQUE.

PAR S. G. S.

SI quelqu'un vouloit prendre la peine de comparer Phocion et Cato avecques tous les illustres Grecs et Romains, je me fais accroire que ces deux emporteroyent tousiours le prix, à prendre les choses au compas de la vertu: et ceste entreprinse ne seroit pas des plus malaysées à executer. Mais de les comparer l'un à l'austre, pour rapporter les particularitez, et remarquer en icelles lequel des deux a l'advantage, pour le faire exactement, c'est chose non-seulement difficile, mais impossible, à mon advis, et le discours que j'en ay maintenant receuilly n'est que pour estendre un peu plus au large ce que nostre autheur en dict briefvement sur l'entrée de la vie de Phocion. S'il eust voulu allonger ce propos et fournir la comparaison toute entiere, sans doubte ce seroit un de ses chefs-d'œuvre. Il n'a pas voulu y entrer, ou se deffiant de soy-mesme, ou deffiant tous les plus habiles, et (à l'exemple d'Apelles) laissant un tableau imparfaict que nul ne pourra jamais achever. Par ainsy je prie qu'on n'estime nullement de moy que je m'attribue ce subtil et deslié jugement que Plutarque requiert en celuy qui vouldra trouver et sçavoir discerner les diversitez des vies de ces deux ornements du monde.

Or j'encline bien à son advis que non-seulement ils ont esté semblables de similitude generale et universelle, comme de dire qu'ils ont esté tous deux gents de bien, tous deux bien entendus en matiere d'estat et de gouvernement: mais aussy que leurs vertus monstrent tout un mesme traict, un mesme moule, un mesme teinct et mesme couleur empreincte en leurs mœurs, jusques aux plus menues et dernieres particularitez, ayants tous deux l'austerité presque en esguale mesure conjoincte avecques la doulceur, la proüesse avecques la prudence,

la

la vigilance craintifve pour les austres avecques l'asseurance resolue pour eulx-mesmes, fuite des choses honteuses et zele de la justice. Toutesfois puisqu'il laisse ce mot de *presque* comme une entrée en la comparaison, voyons si en quelques choses l'un a point advantage sur l'austre, en laissant au sage lecteur le jugement, qui luy sera un outil en main, pour ouvrir, serrer, addoulcir et polir cest ouvrage de plus en plus.

Car il n'y a vies en tout ce libvre que je desire estre plus souvent leües de toutes personnes, specialement de ceulx qui manient affaires d'estat, ny que je pense contenir plus d'instruction que ces deux-cy; et comme un visage excellent en perfection se monstre beau en tout sens, aussy trouvera-on ces deux tableaux si bien elabourez par la vertu, qu'elle semble avoir consumé sur iceulx ses traicts, ses couleurs et sa derniere main. Je parle d'une vertu civile, et de tout ce que l'homme peust apprehender, qu'on trouvera exquis au possible en Phocion et en Cato, et à chascun desquels on peust proprement appliquer ces vers dicts d'un austre très-digne personnage, *Voyez la vie d'Aristides.*

Il ne veult point sembler juste, mais l'estre,
Aimant vertu en pensée profonde,
Dont nous voyons ordinairement naistre
Sages conseils où tout honneur abonde.

Mais considerons un peu l'Athenien à part et plaidons en sa faveur contre le Romain.

Premierement je trouve l'eschole de Phocion mieulx reiglée que celle de Cato : car encores que tous deux ayent esté excellemment façonnez à toutes perfections de bonnes mœurs, toutesfois la vie de Phocion a esté moins austere, plus civile, plus prouffitable à sa patrie, et sa mort moins mortelle et plus noble que celle de Cato. J'en dy austant de leurs familles, Phocion et sa femme ayants vescu irreprehensiblement, mais ce que Cato feit de sa femme Martia, la donnant, et la retirant puis après soy, est un cas honteux et inexcusable. Jamais Athenien ne veit rire ny plorer Phocion : mais sçauroit-on lire ses responses

sans rire ? remarque-on pas soubz le voile de ce corps un esprit gentil, content et joyeux à merveilles ? Vous voyez un homme à toutes heures, et de si amiable rencontre qu'il est impossible d'en esviter ny lascher la prinse. Encores qu'il frappe de taillant et de poincte, l'on ne veult ny ne peust-on parer au coup, tant il assene droict et de bonne grace, sans espargner auscun : mais Cato semble avoir eu une austerité plus chagrine, à raison dequoy sur la resolution qu'il print d'aller veoir l'Asie, Curio luy dict, *tu feras fort bien, car tu en retourneras plus guay et plus apprivoisé que tu n'es !* Ce nonobstant depuis on le veoit mesler beaucoup d'aigreur en ses propos et actions : sa contenance mesme, la couleur et façon de ses habits, et sa conversation en public tant en la ville que par les champs, sans respect des charges qui luy estoyent commeises, monstrent qu'il s'estoit resolu de tenir un chemin tout contraire à tous les austres en toutes choses. Mais c'est en la mort mesme qu'on cognoit l'austerité de Phocion la plus attrempée qu'il est possible envers ses amys et ennemys.

Cato au contraire ayant en peu de mots faict le procès à Cæsar et à soy-mesme, ne peust parler que rudement à son fils et à ses familiers, et se blesse mesme en frappant l'un de ses esclaves, son austerité estant comme une espée d'aigre trempe et battue à froid par les paradoxes des Stoïcques, au lieu que celle de Phocion estoit composée de la grave doulceur des Platoniciens. Je trouve aussy que Phocion, sans espargner la verité, a sçeu mieulx s'accommoder aux humeurs de son temps. S'il eust tenu la procedure de Cato, la republicque d'Athenes n'eust pas obtenu de Philippus, ny d'Alexandre, ny d'Antipater, ce qu'ils luy octroyerent : au lieu que Cato heurtant le senat et le peuple, sans vouloir rien quitter de la rigueur du droict, non plus que s'il eust eu affaire à Numa Pompilius et aux Romains d'alors, n'advança pas beaucoup ny pour soy ny pour les austres. L'eloquence de Phocion a un tesmoing en Demosthenes assez suffisant pour faire contre-carre à tout ce que dix austres bien

diseſts sçauroyent mettre en avant pour prouver que Cato a esté grand orateur.

Tous deux ont aymé une briefveté sententieuse en leurs harangues : mais Phocion y a plus souvent et mieulx rencontré que Cato, lequel se laissant aller à son naturel faisoit de longs et ennuyeux discours quelquefois. Les exemples de leur doulceur sont très-beaulx, mais Phocion semble emporter le dessuz et vivant et mourant. Cato a esté par fois bien severe, là où il pouvoit se retenir : mais son affection l'emportoit : comme quand en plein senat il voulut veoir la lettre qu'on escripvoit à Cæsar, et ayant receu le payement de sa curiosité la luy rendit, sans pouvoir se tenir de l'appeller *yvrongne.*

Adjoustons à cela le trop soubdain refus qu'il feit à Pompeius demandant l'une de ses niepces en mariage : car encores qu'il y eust raison en son dire, si ne debvoit-il pas se monstrer si prompt ne si vehement en une affaire qui pour l'honneur de celuy qui recherchoit son alliance, et pour la consideration de l'estat auquel estoyent lors les affaires, meritoit quelque delay pour digerer la response et adviser de plus près à ce qui estoit expedient pour le bien public.

Quant à la proüesse, combien que Cato ayt faict diverses preuves de sa valeur au faict des armes, Phocion le precede, tant pour avoir esté, à cause de sa reputation, esleu par quarante-cinq fois capitaine d'Athenes, que pour ses beaulx exploicts de guerre, à une partie desquels tout ce qu'a faict Cato n'est pas comparable. Et qui est à noter, ayant tant de fois esté nommé chef, ce feut tousiours en son absence, et par ceulx ausquels il contredisoit incessamment : mais ils cognoissoyent que sa vertu estoit leur saulve-guarde, comme les victoires qu'il guaigna sur Philippus, la surprinse de Megare et la deffaicte des Lacedæmoniens en font foy : au lieu que Cato eut de la peine à obtenir un regiment de mille hommes de pied : et quant à son voyage de Cypre il y alla par force, et ne combattit point, le bonheur ayant voulu pour luy que Ptolomæus se deffeist soy-mesme.

Pour le reguard de la prudence guerriere, j'en attribue davantage à Phocion, comme les conseils qu'il donna, les expedients qu'il suivit ès guerres contre Philippus, et ses advis aux Atheniens, pour le faict de leurs armées le verifient : là où Cato, faisant conscience de chasser Asinius Pollio hors de la Sicile, affoiblit d'austant Pompeius, puis en lieu de se trouver en l'armée, affin d'y tenir à bon escient la main aux affaires qui requeroyent sa presence, et empescher le desordre qui y survint par l'indiscretion des austres senateurs, il se laissa meiner par l'ambition de Pompeius, lequel l'enferma dedans Dyrrachium, affin de tailler et rongner à son plaisir; en quoy il semble que Cato pensoit desia à ce qu'il executa depuis dedans Utique, et qu'il commençoit à perdre toute esperance : comme aussy en abandonnant la Sicile il ne s'estoit peu contenir de dire qu'il voyoit au gouvernement des dieux une grande incertitude et varieté, attendu que Pompeius avoit tousiours esté heureux auparavant, lorsqu'il ne faisoit rien de bien ny selon le droict et l'æquité : et lorsqu'il vouloit preserver son païs et combattre pour la liberté, il le voyoit destitué de son bonheur.

La prudence militaire demande bien d'austres considerations, et ne faust jamais ainsy desesperer des affaires, sur tout quand on tient les armes justes, encores que la main qui les porte ayt ses imperfections; car, selon que la philosophie de Cato mesme dict très-bien,

> L'homme juste et constant demoure ferme en place,
> Et se rit du dangier prochain qui le menace.
> Il poursuit jusqu'au bout ses desseings bien conçus,
> Voire quand l'univers luy tomberoit dessuz.

Or de quitter ainsy le fardeau au milieu du chemin il n'y a point de propos : encores moins de ce qu'il feit en Africque, laissant la charge de l'armée à Scipio, lequel il cognoissoit n'avoir les parties requises pour une telle commission. L'amour du bien public et la vie de tant de Romains, qui restoyent en pieds, debvoyent estre preferez à certaines loyx positifves qui commandoyent que

le vice-prætеur cedast à un vice-consul : aussy ne tarda-il gueres puis après à s'en repentir, fauste qu'un sage chef de guerre ne doibt jamais commettre, de dire, *je n'y pensois pas.* Et à la verité ceste inadvertance de Cato hasta la ruine de l'armée d'Africque, et luy osta la vie à luy-mesme incontinent après. Il y a beaucoup plus à desbattre pour la prudence politicque : toutesfois reguardons ce qui s'en peust dire pour Phocion.

Il vint au maniement des affaires, lorsque sa republicque n'avoit comme plus de vigueur, et toutesfois il la saulva des mains de Philippus, d'Alexandre et d'Antipater par une sagesse excellente : mania tous les grands de son temps fort dextrement, se rendant du tout imprenable à l'or et à l'argent, encores qu'il eust peu de biens, mais il aymoit mieulx commander à ceulx qui en avoyent, que les posseder, et poursuivit en ce vertueux train du mespris des richesses caducques jusques à la fin : estonna par sa constance ceulx qui n'estoyent pas experimentez, rabroua les harangueurs et jeunes conseillers, leur fermant la bouche par ses vifves replicques : contint le peuple d'Athenes, inconstant au possible, en un merveilleux debvoir, l'espace de vingt ans, ne se trouve avoir dict chose auscune en conseil dont il se soit repenty puis après, ains rencontra tousiours si bien en ses advis, que les Atheniens ne se trouverent jamais mal de l'avoir creu, et ne prospererent oncques en auscun acte qu'il leur desconseillast d'entreprendre.

C'estoit au reste le plus maulvais flatteur du monde, et quand il leur crioit, *vous me pouvez bien bailler des commissions qui ne debvroyent pas estre executées, mais de me faire dire chose qui ne se doibt pas dire, vous ne m'y sçauriez contraindre ;* par effets il leur disoit encores davantage. Car il ne redoubtoit ny amys ny ennemys, tant il estoit avant appuyé sur la vertu, laquelle luy avoit gravé ceste pensée au fond du cœur, *qu'en procurant le bien de sa patrie, il ne faust pas craindre la mort : ouy bien quand on conseille ou commet choses indignes et meschantes.* Lorsque les harangueurs et le peuple se monstroyent hault à la main,

il faisoit teste à leurs vains discours sans rien rabattre de sa vehemence : mais il assaisonnoit tousiours son aigreur de quelque bon mot, pour leur apprendre qu'il les cognoissoit bien et ne se soucioit gueres d'eulx. Si quelque calamité les rendoit soupples, après les avoir gracieusement reprins et advertis, il descouvroit du premier coup le remede, et sans acception de personne conseilloit ce qui estoit le plus expedient pour le salut de tous, en quoy il persevera jusques au dernier souspir.

Mais Cato s'estant trop tost lassé et desesperant de pouvoir plus servir à Rome, pour la liberté de laquelle il avoit faict merveilles, a terny le lustre de sa prudence. Et quand il auroit en sa vie faict dix fois mieulx que Phocion, on ne le peust excuser qu'il ne se soit oublié au besoing. Oultre cela, s'il faust juger des conseils par les esvenements, il semble estre en grand' fauste d'avoir rejecté l'alliance que Pompeius recherchoit en sa maison, pource que cela feut cause que Pompeius print party avecques Cæsar lequel luy donna sa fille, dont s'ensuivit une ligue qui cuida ruiner de fond en comble tout l'empire Romain. Davantage, perseverant en son austerité accoustumée, lorsqu'il estoit question de coupper à la racine toutes les meinées de ces factieux, par le moyen du consulat, au lieu de le pourchasser dextrement, il y proceda de si mal agreable façon qu'il feut debouté de sa demande : dequoy Cicero le reprend et à bon droict, en ce que le temps ayant besoing d'un tel magistrat comme luy, il n'avoit pas meis assez de peine, ny ne s'estoit estudié de guaigner la faveur de la commune par courtoisie de les caresser et de leur parler doulcement, et oncques puis n'avoit voulu essayer d'y parvenir, ains s'en estoit totalement desporté, qui estoit lascher la chorde au lieu de la retenir.

Je ne puis excuser la fauste que commeit Phocion après la mort d'Antipater, en ne prenant pas guarde aux meinées de Polyperchon et de Nicanor : car cela feit oublier ses services passez, et le meit tellement hors de grace, que ne pouvant obtenir audience il feut accablé. Cela est requis en

ceulx qui ont bien suivy leur route d'adviser soigneusement qu'ils ne facent nauffrage au port, s'il est possible : mais

Les cas divins sont de beaucoup de formes,

comme dict le poëte Euripides, et la voye de l'homme n'est pas en sa disposition. C'est l'œuvre d'une plus haulte puissance de faire que cestuy-cy ou cestuy-là franchisse nettement toutes difficultez.

Au demourant, quant à la vigilance craintifve pour les austres, j'estime celle de Phocion plus retenue, d'austant que Cato tombe incontinent en une ecstase d'esprit, et ne demande qu'à perdre la vie quand il veoit les affaires tant soit peu hors des bornes d'une exacte vertu. Pour le reguard du zele à la justice, Phocion emporte entre les Grecs le tiltre de preud'homme, et ne procure en toute sa vie que choses honnestes et convenables, pour l'entretenement des loyx et de la liberté publicque. Cato semble bien plus aspre en cest endroict : mais c'est avecques moins de durée. En ce qui touche la fuite des choses honteuses, je trouve qu'ils ont une grande convenance ensemble, encores que par divers chemins ils ayent couru vers un mesme but, Phocion d'un esprit plus posé, ainsy qu'un fleuve coulant doulcement, et Cato avecques une ardeur de courage, comme un torrent impetueux qui surmonte tous empeschements. Le dernier poinct nous demoure, c'est l'asseurance resolue de ces deux personnages, et qui est ce qui excelle en eulx.

Or je diray en un mot que si Cato eust attendu l'esvenement des choses et ne se feust desesperé, certainement il desvanceroit l'austre de beaucoup de pas : mais Phocion s'estant monstré courageux en toute sa vie scella magnificquement ses actions en sa mort, laquelle merite une infinité de loüanges, pour avoir esté accompaignée d'une constance, patience, amitié, debonnaireté, justice et sincerité telle, que sa vie n'a rien d'excellent à comparaison de cela. Marcher en capitaine alors, fortifier ses amys, pardonner à ses ennemys, c'est l'acte de Phocion, c'est-à-dire d'un second Socrates, d'un sage genereux et

vertueux entre tous austres. De quel sens qu'on le prenne alors, il faust recognoistre en luy une magnanimité plus qu'humaine, au lieu qu'en Cato vous ne voyez que tesmoignages de la misere de l'homme abandonné à ses opinions, quoy que les Stoïcques disent au contraire.

Car encores qu'en ce combat il ayt comme guarroté les mains de la mort, et lutté contre elle par deux fois, si est-ce que je ne luy donne pas le prix de victoire comme à Phocion qui ne cherchant ny fuyant son heure, a attendu que le soubverain capitaine l'ayt appellé, et est sorty valeureusement de ceste guarnison terrienne par la porte qui luy estoit ouverte, sans la rompre de soy-mesme pour sortir d'un dangier affin d'entrer en un austre plus grand. C'est luy qui a bufeté la mort, qui luy a saulté au colet et l'a engloutie en payant et beuvant la ciguë. Au demourant la mort de Phocion feut bien vengée: car ses accusateurs perirent malheureusement, et les Atheniens sentirent, à leur confusion, la perte qu'ils avoyent faicte.

Mais à l'advanture est-il temps que nous repliquions pour le Romain, lequel oultre le tesmoignage qu'il a de tous les hommes de jugement tant anciens que de nostre aage, se maintient assez de soy-mesme, et en plusieurs belles parties semble avoir la préeminence par dessuz Phocion. Ce qu'en dict nostre autheur me servira de preface à ce que j'y adjousteray : car qui pourroit peindre entierement Cato que la vertu mesme? *Il m'est advis*, dict-il, *que ce personnage resemble proprement aux fruicts qui viennent hors de saison : car tout ainsy qu'on les void volontiers et les loüe-on, mais on n'en use point ; aussy l'innocence ancienne estant de si long-temps sortie hors d'usage, et venant lors, après si long intervalle, à se monstrer parmy les vies corrompuës et les mœurs guastées de ce temps-là, luy acquit une grande gloire et renommée : mais au demourant elle ne se trouva pas sortable à mettre en œuvre, ny propre à employer aux affaires, pource que la gravité et perfection de sa vertu estoit trop disproportionnée à la corruption de ce siecle-là. Car il ne vint pas à s'entre-mettre du gouvernement des affaires estant desià la chose publicque ruinée*,

ruinée, comme feit Phocion en la sienne, ains y vint comme elle estoit desia fort esbranslée et travaillée de grande tourmente : et si n'eut jamais le timon ny l'aucthorité de pilote en main, ains s'entre-meit seulement de manier les voiles et le chordage, en assistant et secondant ceulx qui avoyent plus de credit et de puissance que luy, et neantmoins encores donna-il beaucoup d'affaires à la fortune, laquelle ayant entreprins de ruiner et abolir la chose publicque, le feit bien à la fin par d'austres, mais ce feut à grande peine, lentement et avecques un long traict de temps : encores feut-elle bien près de demourer dessoubz, par le moyen de Cato et de sa vertu.

Il faust doncques accuser le temps, non pas Cato : mais puisque nous sommes sur les comparaisons, achevons ce traict. Premierement cecy est remarquable en Cato que dès son enfance il entra au chemin de la vertu de si bonne sorte, qu'il continua tousiours de bien en mieulx : et tandis que Phocion despendoit les jours en l'eschole de Platon et de Xenocrates, cestuy-cy se faisoit cognoistre philosophe par effect. Car son desportement envers Pompedius Syllo, l'aucthorité qu'il avoit entre tous les austres enfants, et l'espée qu'il demanda à son gouverneur pour chastier les tyrannies de Sylla, sont actes genereux au possible, encores qu'il feust bien jeune d'ans alors. Ceste vehemence doncques, pour ne rien quitter au vice, se monstrer conservateur de verité, et vigilant protecteur de la vertu, n'estant diminuée, ains tousiours accreuë en luy, il devance en cela Phocion qui n'a pas esté si roide à beaucoup près.

Mais il y a davantage, que Cato estant en une republicque bien austre que celle d'Athenes, et où il avoit à combattre des ennemys trop plus dangiereux et puissants, voire l'un d'entre eulx, à sçavoir Cæsar, plus redoubtable que tous ceulx de Phocion, neantmoins a renversé une infinité de conseils et d'efforts. Si son naturel et son credit l'eussent poulsé au premier rang, il eust peu confondre tous les ennemys de l'estat, ausquels il ne quitta jamais rien, qu'une fois par l'importunité de Cicero, encores eut-il bien-tost sa revanche,

leur faisant de merveilleux procès, et peust-on dire que l'empire Romain n'a rien veu d'invincible que le courage de Cato ; or ce ne sont point icy des contes à plaisir ny des loüanges de quelque flatteur de cour : car quand je vouldrois dire de Cato tous les biens du monde, je n'en sçaurois specifier davantage que ce que les Grecs, Romains et François ont laissé par escript. Mais sa seule vie et ses actions le presentent en si hault estat, qu'il semble que nature ayt choisi ce patron pour monstrer jusques où l'humaine constance et fermeté peust atteindre.

Ne nous arrestons point pour ce coup aux beaulx traicts des poëtes, qui ne disent pas tout, encores qu'ils l'esleivent par dessuz les Romains, par dessuz Cæsar, par dessuz leurs cieulx et leurs dieux : mais confinons-nous dedans ce que Plutarque nous en dict. C'est un grand honneur à Cato d'avoir tant aymé son frere, qui le loüe si haultement, et cela efface une partie de l'opprobre au faict de sa femme, et contrepoise à l'heur de Phocion qui ne rencontra gueres bien en fils et en gendre : au contraire Portia et Brutus feirent honneur à la vertu de Cato.

Au demourant, ce qu'il ambrasse l'exercice de toute vertu avecques une si grande affection qu'il sembloit y estre poulsé par quelque inspiration divine, ce qu'il aymoit la severité de justice, qui ne fleschit pour grace, ny pour faveur quelconque, ce qu'il ayme verité et sincerité, ce qu'il hayt jusques au bout l'avarice, et mesprise tous allechements mondains, sont vertus communes entre luy et Phocion : mais en la practicque desquelles Cato se monstre beaucoup plus ardent. Son language roide, plein de sens et de vehemence, accompaigné d'une briefveté gracieuse, et d'un naturel grave et venerable, emporte quelque chose par dessuz la severité des sourcils de Phocion, lequel cependant se laissoit cheoir en une extremité contraire, apprestant à rire au peuple par beaucoup de traicts un peu trop plaisants, comme ce que nous avons de reste de ses harangues, et l'effect aussy le prouvent assez. Pour exemple, ces

deux-cy suffiront, qu'en pleine assemblée de ville il print à la barbe Archibiades, se gaudissant de luy, et une austrefois appella tout hault Aristogiton *lasche* et *meschant*, pource qu'il contrefaisoit le boiteux.

Quant à ce que Cato nomma Cæsar *yvrongne*, ce feut un traict de cholere lancé à propos, dequoy si le senat se feust voulu informer, la honte en tomboit sur l'incontinence de Cæsar, et non pas sur Cato, lequel en l'estat des affaires d'alors avoit juste occasion de s'enquerir quels papiers on apportoit à Cæsar tandis qu'il estoit au conseil. Pour le reguard de son austerité, les maladies des republicques sont telles souventesfois qu'elles ne demandent pas des medecins piteux ou qui facent rire leurs malades, lesquels ont besoing de cautere et de feu. Rome estoit lors en estat très-dangiereux : et comme Phocion se disoit bien cognoistre les Atheniens, on peust dire que Cato lisoit au fond du cœur des senateurs Romains, dont il appert par les fragments de ses harangues, où il descouvre les meinées de Catilina, de Pompeius et de Cæsar, comme estant de leur partie. Il n'estoit pas question de lancer des traicts de risée en plein senat, ny lors que tout alloit en decadence, sorneter cestuy-cy ou cestuy-là. C'est assez que l'homme vertueux gouste bien son bonheur, et rie en soy-mesme de la vanité des austres, sans leur servir de plaisant par ses paroles ou contenances : combien qu'au reste Cato n'ayt pas esté si severe qu'il n'ayt aymé les bonnes compaignies, et n'y a peu demourer si longuement comme il faisoit, voire par fois toute la nuict que les sages propos n'ayent esté assaisonnez de quelque mot pour rire honnestement : et Faonius son familier estoit homme nay pour donner du passe-temps aux austres. Sa doulceur est singuliere envers ses amys, ausquels il prestoit son argent, ses propres terres et esclaves sans en tirer auscun prouffit, ains pour les accommoder seulement, et faisoit en cela beaucoup plus que Phocion, lequel ne print voirement jamais rien de personne, aussy n'avoit-il point les moyens de secourir ses prochains, et eut bien à

Bonheur de l'homme vertueux, quel.

faire à se desgager des griphes de l'usurier Callicles.

De quelle affection console et conseille-il ceulx qui estoyent dedans Utique après la deffaicte de Scipio et de Juba? Pour tous les honneurs que le public luy faict il ne change auscunement sa simple façon de vivre et de converser entre grands et petits : et pour charge quelconque qu'il ayt euë, mesme en guerre, il n'en a voulu plus grande suite ny plus sumptueux appareil : la proüesse semble avoir esté plus grande en Phocion : mais ce n'est pas aux voyages ny aux coups seulement qu'il faust juger de l'addresse des hommes. Il y a bien quelque chose davantage. Ce que Cato dresse tellement les souldards d'une legion à luy commeise, qu'on n'eust sceu dire s'il les avoit rendus plus paisibles ou plus agguerris, plus vaillants ou plus justes, est un honneur propre à luy seul.

De veoir un homme vertueux ou de l'estre, ce n'est pas chose impossible : mais c'est se passer maistre en vertu d'y sçavoir bien ranger les austres, sur-tout des souldards; à quoy Phocion n'a sçeu atteindre, au contraire on veoid comme il se plaint du fils de Chabrias, et veoid-on assez d'insolence ès guerres de son temps. Quant aux coups de main, ce tesmoignage rendu à Cato qu'en gentillesse de nature, grandeur de courage, vehemence et efficace de parole il surmontoit tous ceulx qui se faisoyent appeller colonnels et capitaines : item, qu'il mettoit le premier la main à faire ce qu'il commandoit, monstre que si ses citoyens se feussent fiez en la suffisance de ses armes, et s'il n'eust eu austre but de servir à sa patrie qu'à la guerre, il eust bien faict d'austres services aux Romains que Phocion n'en feit aux Atheniens, et si je ne sçay si tout cẽ que Phocion feit en vingt années contre les ennemys, est à comparer au bien que Cato procura à l'armée Romaine par la discipline qu'il y establit. Bien diray-je que ce qu'il apporta de Cypre à Rome sans avoir donné un seul coup d'espée, luy acquit plus d'honneur, et aux Romains plus de commoditez que ne feirent tous les exploicts de Phocion à luy et à ceulx d'Athenes.

Mais quand parmy les armes il n'oublie son estude en la philosophie ny l'amour fraternelle : quand d'austre part il laisse en arriere ses amys pour penser premierement au public, comme on le veoid au maniement des deniers de Cypre, celuy est un grand advantage par dessuz Phocion, lequel demoure bien ferme quant à soy, mais il ne sçait ou ne veult pas empescher que beaucoup de corruptions ne se glissent entre ceulx qui n'estoyent pas loing de luy, tesmoing son gendre Charicles. Je viens maintenant à la prudence : et pour le reguard de la militaire, j'adjousteray ce mot à ce qui en a esté dict que par fois les affaires demandent un esprit froid, et qui perde peu pour saulver beaucoup. Il differe voirement de chasser Pollio dehors de la Sicile, pource qu'il ne vouloit pas ruiner le païs, et consideroit que Cæsar estant ameiné à la raison, comme il y avoit lors apparence que cela se pourroit faire, il n'estoit besoing remuer le monde en tant d'endroicts.

S'il a aymé le bien des peuples, s'il a preferé le repos d'infinies personnes innocentes, à une guerre civile, qui le pourra taxer de coüardise ou d'imprudence ? Et quant à ce qu'il lasche trop la bride à Pompeius, il ne pouvoit faire austrement, puisque la conduicte des affaires estoit ès mains de celuy-là, et ce n'est chose aysée, ny seure, ny bien seante de vouloir controoller de trop près un chef de guerre. S'il se plaint du gouvernement des dieux, c'est en jectant l'œil sur l'estat exterieur des affaires, et tant s'en faust qu'une telle pensée le descourage, qu'au contraire il ramasse et conduict les trouppes après la journée de Pharsale, reunit Juba, Scipio et Varus, donne de tels conseils que si on les eust suivis, à l'advanture Cæsar se feust trouvé à recommencer.

Au demourant, Scipio, auquel il quitta la charge selon la teneur des loyx, estoit homme suffisant pour faire quelque chose de bon : l'armée le respectoit, et s'il n'a faict son debvoir, Cato s'estant acquitté du sien, et faisant bonne guarde d'une ville de très grande importance, n'est à reprendre : car d'enfraindre la discipline

militaire, sur tout en telles guerres, c'est ouvrir la porte à un million de desordres. Mais qui pourroit se doubter d'une chose où il n'y a point d'apparence ? Cato debvoit-il presumer que Scipio perdroit tout ? debvoit-il s'ingerer ou accepter legerement une si grande charge encores qu'elle luy feust offerte ? Il ne cherchoit pas l'honneur : c'estoit ce dont-il se donnoit moins de peine. Son affection estoit de servir à sa patrie, mais en observant les loyx, et sans s'exposer de guayeté de cœur à l'envie de ceulx qui estoyent au plus hault degré que luy. Ce n'est point par les esvenements simplement qu'il faust condemner les hommes. Mais il y a plus : c'est qu'avant la deffaicte de Scipio, on cogneut que Cato avoit du sang aux ongles, quand il offrit de meiner ses trouppes en Italie, pour y attirer Cæsar : ce qui ne feut approuvé, ains mesprisa-on son conseil salutaire, dont s'ensuivit une extresme desolation.

Mais la fauste que commeit Phocion, ne voulant se saisir de Nicanor, ce qui esclouyt tant de maulx, est beaucoup plus grande qu'on ne la juge de prime face, comme aussy Plutarque la descript exactement. Or laissons ce poinct pour considerer la prudence politicque de Cato, laquelle je trouve excellente à merveilles. Car, sans parler de ses commencements, comment mania-il les finances de Rome ? et quel besoing avoit l'espargne publicque de la prudence de ce personnage ? qui ne s'ennuye ny ne se lasse de travail quelconque, ains en peu de temps remet les choses en leur premiere valeur et dignité ? comment faict-il charier droict ceulx qui vouloyent tant soit peu decliner ? de quelle addresse releve-il ceulx qui avoyent mal versé ? Pourra-on remarquer en Phocion un si brave traict politicque qu'en Cato ? lequel faict rendre guorge aux assassins et parricides salariez des deniers publics du temps de Sylla.

Et qu'est-ce d'avoir procuré que justice en feust faicte sinon saulter à deux pieds sur le ventre de la tyrannie, traisner ignominieusement par tout Rome les os de ce sanguinaire dictateur, flestrir son nom d'un opprobre

æternel? Mais Phocion n'entra pas si avant : car à son veu et sceu l'on corrompoit les harangueurs d'Athenes qui demouroyent impunis, et Cato faict chastier les malefices qui sembloyent avoir acquis grace par prescription de temps. Quant aux meinées de Pompeius, de Metellus, de Cæsar et de leurs adherants, pour l'estonner, pour le chasser, ou pour abbattre ce hault courage, c'est austant de temps perdu pour eulx. Il se roidit lorsqu'ils pretendent l'amollir, chasse l'un des plus effrontez de la bande hors de la ville, et reputé le plus grave d'entre les Romains, qui est austant comme si on l'eust appellé le plus sage du monde : prevoyant diverses meinées il demande et obtient le tribunat, met en justice celuy qui avoit brigué ceste charge, se comportant de telle sorte, que hors ce qui concernoit le public on le trouvoit doulx et gracieux au possible.

Mais combien dextrement esventa-il les mines de Cæsar au faict de Catilina? Encores que Cicero ayt merité grande loüange en ceste poursuite, tous ses efforts estoyent vains sans la prudence de Cato, lequel rembarre ceulx qui vouloyent desià broüiller l'estat, appaise le peuple mutiné, renverse d'un bras heroïcque les desseings de Metellus, et toutesfois le supporte, quant à sa personne, empeschant ceulx qui le vouloyent noter d'infamie. En combien de sortes et quantesfois a-il dissipé les conseils de Pompeius? Finablement feut-ce pas luy tout seul qui par sa constante prudence arresta tous les factieux, lesquels ne trouverent plus seur remede à leurs affaires, que de l'envoyer en Cypre, où il se porta si bien que son retour les rendit plus confus qu'auparavant.

Et tant s'en faust que leurs nouvelles practicques l'estonnassent, qu'au contraire il s'y opposa d'une incroyable grandeur de courage, sans respecter ny Crassus, ny Pompeius, ny sa propre vie qu'il meit en dangier une infinité de fois : advertit par une prevoyance admirable et le peuple et Pompeius mesme de tout ce qui adviendroit de leurs desordres et des entreprinses de Cæsar. Poursuivant encores plus vifvement sa poincte durant sa

prœture, il tascha de coupper par le pied les grandes corruptions survenuës en la justice, ce qui le meit en un merveilleux dangier : nonobstant quoy il demoure invincible, censure tout le senat, contrainct ses adversaires de souffrir quelque reformation, dont s'ensuivent nouvelles meinées des grands, qui le font accuser d'avoir desrobbé le public : mais on veoid sa prudence en ses justifications, et comment il accoustre Pompeius entre les austres.

Il n'y a particularité en tout ce que nous venons de toucher sommairement de sa prudence qui ne meritast un bien long discours, et quand on examinera l'une après l'austre, l'on trouvera que Phocion ne s'est faict que joüer tandis qu'il a manié les affaires d'estat auprès de Cato, lequel en combattant pour le bien public ne faict bouclier que de sa vie, accuse Pompeius, Cæsar, Rome, et la fortune mesme, bref surmonte toute puissance adversaire ; demoure comme un cube, tousiours ferme en son plan, ne se desment en sorte que ce soit, et en tout sens que le vouldrez prendre, au senat, en l'assemblée du peuple, en la tribune aux harangues, en son bureau de quæsteur, en sa chaire de prœteur ou de tribun, avecques ses amys, en presence de ses ennemys, soit qu'on le veuille meiner en prison, ou remeiner en sa maison, il a tousiours une mesme forme, tout estat, tout port, toute façon luy sied bien, et ne faict chose quelconque à son desadvantage, ains a tousiours par tout, par dessuz tous, et en toutes choses le dessuz.

Ce qu'on luy objecte d'avoir esté trop austere envers Pompeius et en la brigue du consulat, doibt estre reguardé d'un austre sens. Il voyoit l'estat de Rome tant embrouillé et Pompeius si avant en la meslée, que de penser l'en retirer par une alliance, c'estoit aux despends de sa niepce hazarder le repos de son esprit et sa reputation. Il n'estoit pas tenu de s'enguager jusques-là : et si Pompeius a esté si despit ou si mal advisé de se joindre avecques Cæsar contre sa patrie, sa fauste ne doibt pas estre deschargée sur Cato, qui ne pouvant forcer son noble naturel, et

ayant

n'ayant accoustumé d'entrer ès estats que par la porte d'honneur et de vertu, n'a rien faict indigne de sa valeur en tenant son rang : au lieu que c'eust esté joüer (comme on dict) tout son bien contre un rien, s'il se feust meis à briguer à la façon des austres, et que par quelque accident le peuple l'eust rebuté.

Au par dessuz, tout ainsy qu'auparavant il avoit sans respect d'auscun conseillé et procuré le bien public, il continua tousiours; et ce qu'il feut d'advis d'eslire Pompeius seul consul, ne feust pas signe d'inconstance, ains un acte de fidele conseiller d'estat, qui s'accommode prudemment aux affaires, comme un pilote expert sçait caler la voile à propos, cingler soubz vents contraires, et par diverses routes arriver à mesme port. Quand Pompeius l'en voulut remercier, on veoid quelle response il luy feit, et comme tost après il se banda de nouveau pour maintenir l'aucthorité des loyx contre tous adversaires. Mais que guaigna Cæsar à se plaindre de luy par lettres bien aspres ? combien feurent peu advisez ses amys de les produire en plein senat ? feit-il pas alors veoir à l'œil et toucher du doigt à qui voulut tous les conseils de Cæsar, comme s'il eust esté son complice ? fallut-il en attendre longuement les preuves ? Les armes que Cæsar leiva contre sa patrie avererent devant les senateurs et citoyens Romains que Cato estoit le plus sage d'entre tous les austres hommes.

Quant à sa vigilance craintifve pour les austres, l'asseurance resoluë pour soy-mesme, fuite des choses honteuses, et zele à la justice, il en a desià esté parlé, et toute sa vie monstre ces vertus avoir esté si nettes et si luisantes en luy, qu'il n'est possible d'y rien requerir, austant que les choses humaines peuvent avoir de perfection. J'adjouste qu'on trouvera ces vertus et toutes les austres enchainées ensemble en Cato plus qu'en nul austre Grec ou Romain : tellement que qui considerera sa prudence il la trouvera juste, vaillante, moderée, patiente, vigilante, asseurée et inexpugnable, sans qu'on puisse ayséement discerner laquelle des vertus devance

les austres : car elles s'entretiennent en rond, et l'environnent avecques une harmonie merveilleusement juste. Et à la verité, si sa mort eust esté austre (car les Stoïcques ne me payent point de raison en conseillant leur sage de se desferrer soy-mesme, quand les chaisnes de ceste vie luy poisent trop) il poiseroit plus luy seul que tout tant qu'il y a d'illustres Grecs et Romains dedans les histoires. Encores avecques ce deffault il ne laisse pas de les emporter presque tous à la balance. J'excepte Phocion, sur-tout en sa mort : car (à mon advis) il a un merveilleux advantage sur Cato de ce costé-là. Je ne veulx pas entrer en la refutation du paradoxe des Stoïcques sur ce point de la mort.

Nous avons apprins (graces à la bonté divine) en meilleure eschole qu'en la leur, que nostre mort despend d'une austre volonté que de la nostre, et que si en auscun temps de nostre vie nos passions doibvent estre retenues, c'est lorsque l'impatience nous conseille d'attenter quelque chose contre nos propres personnes. Si nous vivions pour nous-mesmes seulement, il nous seroit loisible de prendre la clef des champs, et d'une infinité d'issuës qui se presentent en choisir quelqu'une : somme, nous pourrions mourir où, quand et comme bon nous sembleroit. Et encores que par fois la providence divine semble nous laisser en un estre de vie pire que la mort, neantmoins si nous avons de bons yeulx nous reguardons nostre vie affligée d'un austre œil que ne font les Stoïcques, et l'estimons tousiours beaucoup quand elle tend à son but, encores que ce soit à travers de grandes calamitez.

Mais le soubverain legislateur deffendant le meurtre, comprend en ceste deffense celuy qui se tue soy-mesme : et nature bien escoutée et recogneuë refute et abhorre ceste absurde opinion. Aussy quelques austres qui ne semblent pas si grands philosophes, et qui toutesfois philosophent mieulx en cest endroict, nous enseignent à demourer en nostre vocation au monde, et attendre que celuy qui nous y a posez comme en guarde, nous vienne leiver de là pour nous donner repos. Ce n'est pas cons-

tance ny patience de dire, *je ne puis demourer en celle place.* Est-ce sagement faict de partir sans congé? A ce compte il ne nous faudra point de superieur. Encores le sage des Stoïcques est-il un degré au dessoubz de Jupiter. Qu'il attende doncques que son maistre desnouë la chaisne. Il y a plus de magnanimité à la porter doulcement qu'à la rompre. L'indiscretion, l'impatience et le desespoir hastent le pas aux hommes qui cherchent ainsy leur mort.

Mais n'entrons pas plus avant en la consideration de ce paradoxe estrange : plustost deplorons l'aveuglement de l'homme naturel, voyants tels personnages que Cato, Brutus et austres, chopper si lourdement à la fin de leur vie. Il ne la faust jamais quitter, disoit Cleomenes à un possedé de ceste humeur, tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste. Combien la vie d'un homme genereux a-elle de constance et de toute sorte de lustre à une minute près de sa fin? Cato pouvoit faire beaucoup de services à sa patrie, remonstrer à Cæsar son debvoir, desployer en ce besoing tout ce qu'il y avoit de reste en son esprit, puis attendre l'esvenement, comme il avoit faict tant d'austres fois, ayant veu sa vie sur le tranchant du rasoir, comme on dict. Il estimoit, dira quelqu'un, que tout estoit perdu, et n'avoit plus affection de vivre.

Nous ne debvons jamais laisser du tout fondre nostre cœur, ny ruiner ce qui ne nous a pas esté commeis pour en disposer à nostre fantasie. Mais les desportements de Cato en la ville d'Utique pour appaiser les uns et faire evader les austres rend ceste tragædie encores plus pitoyable : et au reste ç'a esté une terrible lutte d'empoigner par deux fois la mort au collet, et un courage merveilleusement atroce de s'arracher ainsy les entrailles. Ce sont des eslans d'une pensée qui a estudié et digeré la mort de longue main : et ce qu'il lisoit dans le discours de Platon, touchant l'immortalité de l'ame, n'estoit pas qu'il eust besoing d'asseurance nouvelle. Il en avoit beaucoup plus que Platon n'en a representé dedans ses escripts : sa science et resolution estoyent pour ce reguard par

dessuz la philosophie. Il ne print pas ceste occupation pour le service de sa mort, car mesme il n'entre-rompit pas son sommeil pour l'importance d'une telle deslibération. Ce feut une continuation de coustume de mesler ses estudes avecques les austres actions : mais lors il trouva un libvre conforme à son desseing.

Or combien qu'en ce coup il y ayt de la fauste, comme a esté dict, toutesfois on y remarque encores ceste magnanimité qui a reluy en toute sa vie, aymant mieulx la perdre que la tenir de celuy qu'il jugeoit estre meurtrier des loyx et de la liberté des Romains. Si la mort de Phocion a esté vengée, et si les Atheniens se sont repentis de luy avoir faict tel tort : ceulx d'Utique, puis Cæsar, ont regretté Cato. Et quant à Cæsar, Antonius et austres qui opprimerent la patrie, par le juste jugement de celuy qui a infinis moyens de chastier petits et grands, ils ont eu leur tour, et sont peris malheureusement. Voylà une entrée à la comparaison de ces deux rares ornements du monde. Cy-dessuz, au discours d'Alexandre et de Cæsar, j'ay retenu à en donner ma derniere resolution : j'ay bien plus d'occasion de m'arrester quand je parle de ces deux-cy : partant j'en laisse la sentence et la poursuite au lecteur.

Fin de la Comparaison de Phocion avec Cato d'Utique.

AGIS ET CLEOMENES.

Discours en forme de préface contre l'ambition et vaine gloire populaire.

CE n'est pas sans propos ny sans apparence, que quelques-uns ont estimé la fable d'Ixion avoir esté composée à l'encontre des ambitieux, qu'il eut affaire à une nuée, pensant que ce feust la deesse Juno, et que de cest embrassement les Centaures en feurent engendrez : car tout ainsy les ambitieux ambrassants la gloire, comme une image de la vraye vertu, ne font jamais acte qui soit entierement pur et net, ny ne se ressemblent point constamment en leurs faicts : ains produisent des effects, où il y a tousiours quelque bastardise et quelque meslange parmy, selon la diversité des vents qui les poulsent, ores estants incitez par envie ou par jalousie, ores par le desir de plaire à une commune, ne plus ne moins que les pasteurs disent en une tragædie de Sophocles, parlant de leurs troupeaux de bestes.

> Nous leur servons quoy que maistres soyons,
> Et sans parler faust que nous les oyons :

De ceux qui ne desirent les charges que pour satisfaire aux fantaisies du peuple.

Cela veritablement se peust aussy dire de ceulx qui au gouvernement de la chose publicque n'ont austre but, que s'accommoder aux appetits et aux affections du commun peuple : pource qu'à la verité ils servent et obeissent en tout et par tout, affin d'avoir le tiltre et l'apparence seule de magistrats et de gouverneurs, ne plus ne moins qu'en une navire les matelots qui sont sur la prouë, voyent ce qui est devant mieulx que ne font les pilotes

qui manient le timon en la pouppe, et neantmoins se retournent tousiours vers eulx, et font ce qu'ils leur commandent : ainsy ceulx qui en leur gouvernement ne visent à austre but qu'à la gloire, sont ministres esclaves de la commune, et n'ont que le nom seulement de gouverneurs.

Or celuy qui seroit entierement et parfaictement homme de bien, n'appeteroit jamais gloire quelconque, sinon en tant qu'elle luy donneroit passage à pouvoir executer de grandes choses, d'austant qu'on se fieroit plus en luy. Bien est-il vray qu'il faust permettre à un jeune homme de gentille nature, convoiteux d'honneur, qu'il se glorifie et se plaise un peu en son bien faire, pource que comme dict Theophrastus, les vertus boutent et florissent en cest aage là, et prennent pied ferme par les loüanges qu'on leur donne, puis vont en augmentant et croissant à mesure que le sens et le courage leur croist. Mais le trop estant de soy-mesme partout ailleurs dangiereux, est pestilent et mortel ès ambitions de ceulx qui s'entremettent du gouvernement des affaires : car s'ils ont grande puissance, il leur faict commettre des faustes manifestement furieuses, et commettre des actes de gents forcenez, pour ce qu'ils veulent ; non que l'honneur procede de la vertu, ains qu'il soit la vertu mesme : là où il faudroit qu'ils dissent au peuple ce que Phocion respondict une fois à Antipater lequel luy vouloit faire faire quelque chose qui

La vertu *boute* et florit dans la jeunesse par les louanges qu'on lui donne.

n'estoit point honneste : *tu ne sçaurois*, luy dict-il, *avoir Phocion pour amy et pour flatteur ensemble.* Ainsy ne pouvez-vous avoir un qui vous soit maistre et valet, ne qui vous commande et vous obeisse ensemble : austrement il est force qu'il advienne l'inconvenient qui est en la fable du serpent, duquel la queuë vint un jour à quereller contre la teste, disant qu'elle vouloit à son tour aller devant, non pas tousiours demourer derriere ; ce que luy ayant esté octroyé par la teste, elle s'en trouva très-mal elle-mesme, ne sçachant pas comment ne par où il falloit cheminer, et si feut encores cause que la teste feut toute deschirée, estant contraincte de suivre contre-nature une partie qui n'avoit ny veuë ny ouye, pour se pouvoir conduire.

Fable de la tête du serpent et de la queue, à quoi comparé.

Nous voyons le mesme estre advenu à plusieurs, qui au gouvernement de la chose publicque ont voulu faire toutes choses au gré de la multitude : car s'estants une fois attachez à ce joug de servitude, de vouloir en tout et par tout agreer à la commune, qui bien souvent s'esmeut temerairement et sans raison quelconque, ils n'ont sçeu puis après retirer, ny retenir et arrester la fureur et temerité du peuple.

Or ce qui m'a faict entrer en ce discours à l'encontre de l'ambition et vaine gloire populaire, ce a esté la consideration de la grande puissance qu'elle a, quand j'ay bien eu consideré les accidents de Tiberius et de Gaius

Gracques, lesquels estants tous deux fort bien nais, ayants esté très-bien nourris, et estants venus au maniement des affaires de la chose publicque, en bien bonne intention, feurent neantmoins tous deux à la fin perdus, non tant par desmesurée convoitise d'honneur, que par crainte de deshonneur, laquelle ne procedoit encores que de grand et noble cœur : car ayants reçeu du peuple plusieurs demonstrations d'amitié et de bienveuillance, ils eurent honte de demourer, par maniere de dire, redevables, et tascherent à l'envy à surmonter les honneurs que le peuple leur faisoit, par nouvelles inventions et nouvelles ordonnances, qu'ils mettoyent en avant au prouffit et advantage de la commune : et la commune aussy de son costé les honnoroit de tant plus, qu'ils s'efforçoyent de luy gratifier : ainsy par esguale ambition, s'enflammants les uns les austres, eulx à gratifier de plus en plus au menu peuple, et le menu peuple à les honnorer, ils ne se donnerent de guarde qu'ils se trouverent enveloppez en des affaires, où ils ne pouvoyent plus dire ce commun proverbe,

> Bien que de soy ne soit la chose honneste ;
> Le desister seroit jà deshonneste.

ce que tu pourras toy-mesme aiséement juger par la nuë exposition de l'histoire.

Nous leur comparons deux austres hommes populaires, tous deux roys de Lacedæmone, Agis et Cleomenes, lesquels voulants augmenter la

la puissance et aucthorité du commun peuple, aussy bien que les deux Romains, et remettre suz le juste et honneste gouvernement de la chose publicque Lacedæmonienne, qui ja de long-temps estoit hors d'usage, encoururent semblablement la haine des grands, qui ne vouloyent rien perdre, ny diminuer de leur avarice accoustumée.

Agis, issu d'Agesilaus, se rangeant à la discipline Laconique, regne au moment où Sparte étoit corrompue.

Vray est, que les deux Laconiens n'estoyent pas freres, mais ils suivirent tous deux une mesme et toute semblable forme de gouvernement, lequel commença en ceste maniere. Depuis qu'une fois la convoitise d'amasser or et argent se feut coulée dedans la ville de Sparte et qu'avecques la possession de la richesse suivit aussy l'avarice et la chicheté, et avecques l'usage les voluptez et les delices, Sparte se trouva incontinent destituée de plusieurs grandes et honnorables préeminences, et demoura long temps indignement ravallée et rabbaissée, jusqu'à ce qu'Agis et Leonidas vindrent à regner, estant Agis de la maison des Eurytionnides, fils d'Eudamidas sixiesme en droicte ligne après Agesilaus, qui avoit esté le plus grand homme et le plus puissant de toute la Grece en son temps : car Agesilaus eut un fils nommé Archidamus, qui feut deffaict par les Messapiens devant une ville d'Italie qui s'appelle Mandonium. Cestuy Archidamus laissa deux fils, Agis l'aisné, et Eudamidas puisné, qui feut roy, ayant son frere Agis esté tué devant la ville de Megalipolis par Antipa-

ter, sans qu'il eust engendré auscuns enfants. Cestuy laissa un fils qui eut nom Archidamus, et Archidamus un austre Eudamidas : et Eudamidas, Agis, duquel nous escripvons à present.

Leonidas aussy fils de Cleonymus estoit de l'austre maison royale des Agiades, huictiesme en droicte ligne après Pausanias celuy qui deffeit en bataille Mardonius le lieutenant du roy de Perse, devant la ville de Platæes : car ce Pausanias eut un fils qui feut nommé Plistonax, Plistonax un austre Pausanias, lequel s'enfuyt de Sparte en la ville de Tegée, et au lieu de luy feut roy son fils aisné Agesipolis, lequel estant mort sans enfants, Cleombrotus son frere puisné luy succeda au royaume. Ce Cleombrotus eut deux fils, un austre Agesipolis et Cleomenes, desquels Agesipolis ne feut pas long-temps roy, et n'eut auscuns enfants, mais son frere Cleomenes, qui feut roy après luy, en eut deux, Acrotatus l'aisné qui mourut son pere vivant encores, et Cleonymus le puisné qui le survescut, et neantmoins ne feut point roy, ains le feut son nepveu Areus fils d'Acrotatus.

Cestuy Areus mourut devant la ville de Corinthe, et son fils qui feut un autre Acrotatus, luy succeda au royaulme, qui mourut aussy en bataille devant la ville de Megalipolis où il feut deffaict par le tyran Aristodemus, et laissa sa femme enceinte, laquelle depuis son trespas accoucha d'un fils, duquel Leonidas fils de Cleonymus eut la tutele, et estant

son pupille mort en bas aage, la succession du royaulme par ceste mort luy escheut à luy-mesme : mais ses mœurs ne feurent jamais aggreables ny convenables à ses citoyens. Car encores que par la corruption universelle de toute la chose publicque, tous les citoyens esgualement eussent ja fourvoyé, si est-ce qu'en cestuy Leonidas y avoit plus notable dissolution, et plus apparente torse et devoyement de l'ancienne façon de vivre des Lacedæmoniens, qu'en nul austre, comme en cestuy qui avoit longuement hanté ès maisons des princes et satrappes, et qui avoit suivy la cour de Seleucus, dont il avoit apporté mal à propos la pompe, et l'orgeuil duquel on use en ces cours-là, en la Grece, là où les loyx et la raison dominent.

Du courage d'Agis et de sa supériorité sur ses prédécesseurs.

Mais Agis au contraire surpassa en gentillesse de nature, et en grandeur de courage, non seulement ce Leonidas-là, mais aussy tous les austres presque, qui avoyent regné en Sparte depuis le grand Agesilaus, de maniere que n'estant pas encores arrivé à l'aage de vingt ans, et ayant eté nourris opulentement entre les richesses et delices superfluës de deux femmes, Agesistrata sa mere, et Archidamia son ayeule, qui avoyent plus d'or et d'argent comptant, que nuls austres Lacedæmoniens, commença neantmoins incontinent à se roidir à l'encontre des voluptez, et contre la curiosité de se rendre principalement aggreable par la grace de sa beaulté, ostant

Quelles doivent être les vues d'un homme qui doit régner.

tout parement et tout embellissement d'alentour de sa personne, fuyant toutes delices, et se despoüillant de toute superfluité, jusqu'à faire gloire d'aller simplement vestu d'une pauvre meschante cappe, et à regretter le manger, le laver, et tout le reste de la reigle de vivre de l'ancienne discipline Laconicque, disant publiquement qu'il ne vouldroit point estre roy, si n'estoit pour l'esperance de remettre un jour suz ceste forme de vivre par le moyen de l'aucthorité royale.

Or avoit commencé à se corrompre et guaster ceste discipline dès lors presque que les Lacedæmoniens ayants ruiné la puissance des Atheniens, s'estoyent remplis d'or et d'argent: mais neantmoins estant tousiours demouré le nombre des parts et portions des heritages que Lycurgus avoit instituées, et ayant tousiours de main en main le pere laissé à son fils la sienne, cest ordre et ceste esgualité s'estant auscunement maintenuë, avoit preservé la chose publicque de plusieurs austres faustes et erreurs, jusqu'à ce qu'il y eut un personnage d'aucthorité nommé Epitadeus, homme rebours, fier et superbe de nature, lequel esant en office d'ephore, vint à avoir desbat à l'encontre de son propre fils, si asprement qu'en haine de luy il meit en avant une loy et ordonnance, qu'il feust loisible à un chascun de donner son heritage, et son bien dès son vivant, ou bien après sa mort par testament, à qui l'on vouldroit. Celuy-là proposa ceste ordonnance pour satis-

Epitadeus, par haine pour son fils, établit une loi, qui permettoit à chacun de donner son bien pendant sa vie et par testament.

faire à un sien particulier courroux, et les austres l'accepterent pour servir à leur avarice, qui feut cause de renverser et abolir une très-belle institution : car les riches commencerent alors à acquerir de tous costez, en deboutant les vrais heritiers des successions qui leur appartenoyent : par ce moyen estant l'opulence en peu de temps coulée ès mains de petit nombre de gents, il y eut aussy-tost une grande pauvreté en la ville de Sparte, qui feut cause d'y faire cesser tous exercices honnestes et liberaulx, et d'y introduire les mechanicques, avecques envie et haine à l'encontre de ceulx qui possedoyent les biens, de maniere qu'il n'y demoura pas plus de sept cent naturels Spartiates en tout, et de ceulx-là encores n'y en avoit-il pas plus de cent qui possedassent des terres et heritages : tout le reste estoit un amas de peuple souffreteux qui se tenoit en la ville, sans y avoir degré d'honneur quelconque, allant mal volontiers et laschement à la guerre contre les ennemys de dehors, et n'attendant austres choses que quelque occasion de remuer et changer tout au dedans.

Agis desire rendre à Sparte sa premiere splendeur.

Pourtant Agis estimant que ce seroit une belle chose, comme à la verité elle l'eust esté, de repeupler la ville, et y r'ameiner l'ancienne esgualité, alloit sondant les cœurs et les volontez des hommes, et trouva contre son esperance, que les jeunes feurent ceulx qui plustost y presterent l'aureille, et se rangerent du costé de la vertu, en changeant facilement,

et tournant ne plus ne moins qu'un habillement leur maniere de vivre, pour recouvrer liberté : mais la pluspart des vieulx, comme ceulx qui estoyent envieillis en la corruption, craignoyent de retourner à l'austerité des ordonnances de Lycurgus, comme un esclave fugitif qui tremble de paour quand on le rameine devant son maistre : au moyen de quoy ils tançoyent Agis quand il venoit à deplorer et à lamenter devant eulx la malheurté de l'estat present, et à regretter l'honneur et la dignité ancienne que Sparte avoit euë par le passé, excepté Lysander fils de Lybis, et Mandroclidas, fils d'Ecphanes, et encores Agesilaus, qui tous approuverent grandement son intention, et l'enhorterent de la poursuivre vifvement.

Il trouve des sentimens opposés à son intention.

Ce Lysander estoit le mieulx estimé et le plus honnoré personnage qui feust en toute la ville : Mandroclidas le plus advisé pour bien conduire une meinée qui feust en toute la Grece, et si estoit son astuce et sa finesse accompaignée de hardiesse : Agesilaus estoit oncle du roy, homme eloquent, mais au demourant voluptueux et avaricieux ; et ce qui plus, à ce qu'on voyoit au dehors, le poulsoit et l'encourageoit de favoriser ceste entreprinse, estoit son fils Hippomedon, qui s'estoit fort bien porté à la guerre en plusieurs batailles, et qui pouvoit beaucoup pour l'amitié que luy portoyent les jeunes hommes : mais la vraye cause secrette qui plus l'introduisit à entrer en

la conspiration, feut la multitude grande de ses debtes, dont il esperoit se descharger en remuant l'estat de la chose publicque.

Si-tost doncques qu'Agis eut guaigné celuy-là, il essaya d'attirer aussy par son moyen sa mere, qui estoit sœur dudict Agesilaus, et femme qui pouvoit beaucoup pour le grand nombre qu'elle avoit d'amys, de serviteurs, et de debteurs en la ville, par le moyen desquels elle manioit à sa volonté une bonne partie des affaires de la chose publicque : luy en ayant doncques ouvert le propos, elle s'en estonna du commencement et luy dict qu'il se teust s'il estoit sage et se desportast de mettre en sa fantasie des choses qui n'estoyent ne possibles ny utiles : mais quand Agesilaus luy eut un peu remonstré la belle chose que ce seroit, et comme elle se pouvoit bien conduire à chef avecques une utilité très-grande, et que le roy Agis commença à la presser instamment de prieres, qu'il luy pleust quitter volontairement sa richesse pour acquerir gloire et honneur à son fils, luy alleguant qu'il ne pourroit jamais arriver à estre esgual aux austres roys en chevance, et en avoir, attendu que les serviteurs et facteurs seulement des roys Seleucus et Ptolomæus, avoyent plus de biens que n'en eurent jamais tous les roys de Sparte ensemble : mais si par temperance, magnanimité et continence surmontant leurs delices, il venoit à remettre les Lacedæmoniens en communauté et esgua-

Il tâche, par le moyen de sa mere et de son ayeule, de gagner le cœur des dames.

lité, comme ils souloyent estre anciennement, il acquerroit la gloire et le renom d'un veritablement grand prince et grand roy : alors ces remonstrances ouyes, les dames esmeuës et encouragées de veoir si grande magnanimité en ce jeune homme, commencerent à changer d'opinion, et feurent soubdainement, comme par inspiration divine, si esprinses de l'amour de vertu, qu'elles se meirent elles-mesmes à inciter et haster Agis, et envoyerent querir leurs amys pour les prier et admonester de favoriser à son entreprinse, et qui plus est, en parlerent aussy aux austres Dames, sçachants bien que de tout temps les Lacedæmoniens croyent et defferent beaucoup à leurs femmes, leur permettants de s'enquerir et se mesler plus avant des affaires de la chose publicque, qu'à eulx-mesmes en leurs maisons des affaires domesticques.

Or faust-il noter que la pluspart de la richesse de Lacedæmone estoit pour lors entre les mains des femmes, ce qui rendit l'entreprinse plus difficile : car les femmes y resisterent, non seulement pour ce que par icelle elles venoyent à perdre leurs delices, esquelles, pour n'avoir pas cognoissance du vray bien, elles constituoyent leur felicité : mais aussy parce qu'elles voyoient que l'honneur qu'on leur faisoit, et la puissance et aucthorité qu'elles avoyent à cause de leurs richesses, leur venoyent à estre retranchées de tout poinct : à l'occasion de quoy en s'addressant à

Leonidas

Leonidas, elles l'admonesterent de reprendre Agis comme estant plus aagé que luy, et d'empescher ce qu'il avoit entreprins de faire.

Leonidas avoit bien bonne envie de favoriser aux riches ; mais craignant le commun peuple, qui ne demandoit austre chose que la mutation, il n'osoit pas luy resister ouvertement, ains faisoit soubz main tout ce qu'il pouvoit pour rompre et empescher ses desseings, en tenant propos avecques les officiers de la ville, et calomniant Agis envers eulx, leur donnant à entendre qu'il offroit aux pauvres les biens des riches, le despartement des heritages, et abolition de toutes debtes, pour salaire de luy mettre la tyrannie en main, et que par ce moyen il s'alloit acheptant à luy-mesme plusieurs satellites, non pas plusieurs citoyens à la ville de Sparte.

Ce nonobstant, Agis ayant faict eslire Lysander ephore, proposa incontinent au conseil, et meit en avant son ordonnance, de laquelle les articles principaulx estoyent, *que ceulx qui debvoyent feussent entierement absouls de leurs debtes ; que le territoire de Lacedæmone feust derechef divisé en portions esguales, de sorte que depuis la vallée de Palene jusqu'au mont de Taugetus, et aux villes de Mallea et de Selasia, il y eust quatre mille cinq cent parts, et hors ces bornes-là, qu'il y eust en tout le reste austres quinze mille, lesquelles seroyent distribuées aux circonvoisins qui seroyent idoines à porter armes, et les austres aux naturels Spartiates ; le nombre desquels seroit*

Ordonnances nouvelles qu'Agis met en avant.

remply des peuples voisins et des estrangiers aussy, qui auroyent esté bien nourris, et qui se trouveroyent forts et dispos de leurs personnes, et en aage pour bien servir : lesquels puis après seroyent despartis en quinze convives, qui seroyent les uns de deux cent, les austres de quatre cent hommes, et vivroyent selon la forme et reigle de vivre que leurs ancestres avoyent instituée et observée.

Ceste ordonnance estant meise en avant au senat, les senateurs se trouverent differents d'opinion là-dessuz ; parquoy Lysander, de luy-mesme, sans attendre austre advis, assembla le grand conseil de tout le peuple, en laquelle luy-mesme parla aux assemblez ; et Mandraclidas et Agesilaus aussy, les priants de ne vouloir pas permettre que, pour les delices d'auscuns particuliers en petit nombre, la dignité de Sparte demourast aneantie et esteincte ; ains se vouloir soubvenir des oracles des dieux, qui anciennement leur avoyent esté respondus, qu'ils se donnassent soigneusement guarde de l'avarice et convoitise d'avoir, qui seroit un jour la peste et ruine de leur estat ; et semblablement aussy de celuy qui n'a gueres leur avoit esté apporté du temple de Pasiphaé : car il y avoit un temple et un oracle de Pasiphaé, auquel y avoit grand apport en la ville de Thalames. Si disent auscuns que ceste Pasiphaé estoit l'une des filles d'Atlas, laquelle conceupt et enfanta de Jupiter un fils nommé Hammon : les austres tiennent que c'est Cassandra, l'une des filles du roy Priam, qui mourut

en ce lieu-là, et feut surnommée *Pasiphaé*, pource qu'elle rendoit à tout le monde les oracles des choses à advenir.

Mais Phylarchus escript que Daphné, fille d'Amycla, fuyant Apollo qui la vouloit prendre à force, feut transmuée en un laurier, et honnorée par Apollo du don de prophetie : si disoyent que les oracles de ce dieu leur commandoyent que les Spartiates retournassent derechef à estre tous esgaulx, comme il avoit esté ordonné par les loyx de Lycurgus.

Quand tous les austres eurent parlé, le roy Agis le dernier se tira en avant, lequel, après peu d'austres paroles, dict, *qu'il contribuoit à ceste reformation de la chose publicque, qu'il vouloit remettre suz, de très-grandes contributions : car premierement, il mettoit en commun tous ses heritages, qui estoyent grands, tant en terres labourables qu'en pasturages ; et davantage six cent talents en argent comptant, et qu'austant en feroyent sa mere, son ayeule, et ses parents et amys, qui estoyent tous les plus riches des Spartiates.*

Trois cens soixante mille écus.

Ce qu'entendant le peuple, s'esmerveilla grandement de la magnanimité de ce jeune roy, et en feut merveilleusement ayse, disant que depuis trois cent ans il n'y avoit eu roy digne de Sparte que luy : mais Leonidas, au contraire, s'efforcea lors, de tout son pouvoir, de luy resister, discourant en soy-mesme que si l'entreprinse d'Agis avoit lieu, il seroit contrainct de faire de mesme luy, et si ne luy en sçauroit-on pas mesme gré qu'à luy, pource

Il réfute les oppositions de Leonidas.

que tous Spartiates esgualement seroyent contraincts de mettre leurs biens en commun, mais l'honneur en demoureroit à celuy qui auroit commencé : si demanda publicquement à Agis s'il estimoit Lycurgus avoir esté homme de bien. Agis luy respondict qu'ouy. Et où as-tu veu, replicqua adoncques Leonidas, qu'il ayt jamais aboly les contraulx des debtes, ou qu'il ayt receu des estrangiers au nombre des bourgeois de Sparte, veu qu'à l'opposite il n'estima point que sa chose publicque peust estre saine, sinon que tous estrangiers en feussent entierement bannis ?

Agis à cela redoubla, disant qu'il ne s'esbahyssoit pas si Leonidas, ayant esté nourry en païs estrangier, et ayant prins femme en cour de Satrape, ignoroit les ordonnances de Lycurgus, lequel chassant hors de sa ville l'or et l'argent, en chassa aussy le debvoir et le prester. Et quant aux estrangiers, il haïssoit ceulx qui ne se vouloyent ranger aux mœurs, coustumes et façons de vivre qu'il introduisoit, et estoyent ceulx-là qu'il chassoit ; non qu'il voulust mal à leurs personnes, mais pource qu'il craignoit leurs mœurs et leur maniere de vivre, de paour que se meslants parmy ses citoyens, ils ne leur apportassent et engendrassent un desir de vivre mollement et delicieusement, avecques une convoitise de s'enrichir : car au demourant, Terpander, Thales et Pherecydes, qui tous estoyent estrangiers de nation, feurent jadis singuliere-

ment aymez, honnorez et reverez en Sparte, pour austant qu'ils chantoyent en leurs escripts les mesmes choses que Lycurgus establissoit en ses loyx. Et toy-mesme loües Ecprepes, de ce qu'estant ephore il couppa avecques une hache les deux chordes que Phrynis le musicien avoit adjoustées à la cythre de plus que les sept ordinaires; et aussy semblablement ceulx qui en feirent austant à Timotheus : et neantmoins tu me blasmes de ce que je veulx oster de Sparte la superfluité, les delices, la pompe et l'orgeuil, comme si ces personnages-là n'eussent pas voulu de loing obvier à ce que ceste superfluité et ce trop en la musicque, ne procedast jusques à telle corruption de vie et de mœurs des hommes, que l'inesgualité desmesurée et disproportionnée entre les citoyens rendist la cité discordante et mal convenante avecques soy-mesme.

Division à Sparte : Leonidas, après quelques procédures, est privé de la royauté.

Depuis ceste contention, le commun peuple suivit Agis, et les riches se rangerent du costé de Leonydas, le priants et admonestants de ne les point abandonner : et par prieres et remonstrances, feirent tant envers les senateurs, desquels l'aucthorité principalement consiste à consulter et digerer les matieres avant qu'elles puissent estre proposées au peuple, qu'ils guaignerent ce poinct, que l'ordonnance feut reboutée par une voix de plus tant seulement. Parquoy Lysander, estant encores en son magistrat, se meit à poursuivre Leonidas en justice par une ancienne loy,

laquelle deffendoit qu'un de la race d'Hercules ne peust espouser femme estrangiere, ny en engendrer des enfants legitimes, et qui establissoit peine de mort contre ceulx qui sortoyent de Sparte pour aller demourer ailleurs; et en suscita d'austres, ausquels il enseigna de tenir ces languages, pendant que luy, avecques ses compaignons, observeroit le signe du ciel : ce qui estoit une telle coustume.

Observations des signes du ciel, comment elles se faisoient à Sparte.

De neuf en neuf ans les ephores choisissants une nuict que le ciel feust fort clair et net, et qu'il ne feist point de lune, se seoyent en quelque lieu à descouvert, reguardants contre-mont vers le ciel, et s'ils appercevoyent auscune estoile qui saultast d'un endroict du ciel à un austre, ils mettoyent leurs roys en justice, comme ayants commeis quelque peché à l'encontre des dieux, et les suspendoyent de leur royaulté, jusques à ce qu'il feust venu ou de Delphes ou d'Olympe quelques oracles qui les restituassent. Lysander doncques, disant qu'il avoit veu et observé le signe d'un astre volant, appella Leonidas en justice, et produisit des tesmoings contre luy comme il avoit espousé une femme Asiaticque, que l'un des lieutenants du roy Seleucus luy avoit baillée en mariage, et qu'il en avoit eu deux enfants; mais que depuis, sa femme le haïssant et ne voulant plus de luy, il s'en estoit retourné, contre sa volonté, au païs, où il s'estoit emparé de la royaulté à fauste d'austre hoir legitime qui la pretendist; et par mesme

moyen, en commenceant ce procez il meit en teste à son gendre Cleombrotus, lequel estoit aussy de la race royale, de quereller la royaulté. Leonidas craignant l'issue de ce procez, s'alla jecter en franchise au temple de Juno, surnommée *Chalceœcos*, et sa fille aussy, abandonnant Cleombrotus son mary. Si feut Leonidas adjourné à comparoir en personne; et ne l'ayant voulu faire, feut par sentence privé de la royaulté, laquelle feut baillée à Cleombrotus.

Cleombrotus élu roi à la place de son beaupere.

En ces entrefaictes Lysander sortit hors de son magistrat, estant son temps expiré, et les nouveaulx ephores qui luy succederent, releiverent Leonidas, et accuserent Lysander et Mandroclidas, de ce que, contre les loyx, ils avoyent voulu faire abolir les contraulx des debtes, et faire derechef repartir les terres et heritages. Eulx se voyants appellez en justice, suaderent aux deux roys que s'entendants ensemble, ils ne feissent plus compte des decrets et ordonnances de ces ephores, alleguants que ce magistrat-là n'estoit venu à avoir aucthorité sinon par la dissention des deux roys, affin qu'ils donnassent leurs voix à celuy des roys qui auroit plus saine opinion, quand l'austre se vouldroit obstiner contre ce qui estoit le plus expedient : mais quand les deux roys s'accorderoyent, qu'il leur estoit loisible de faire tout ce qu'ils vouldroyent, sans que personne les peust empescher, et que c'estoit contrevenir aux loyx que de resister aux roys,

La méchanceté d'un éphore, oncle d'Agis, est cause qu'on ne fait qu'une partie de ce qui étoit proposé.

attendu que de droict il ne leur appartenoit austre prerogatifve, sinon d'arbitrer et decider quand il advenoit quelque differend entre eulx, non pas les aller contrerooller quand ils seroyent d'accord.

A quoy les deux roys adjoustants foy, s'en allerent ensemble sur la place, accompaignez de leurs amys, et feirent leiver les ephores de leurs sieges, et en meirent d'austres en leur place, desquels l'un feut Agesilaus: oultre cela ils armerent un bon nombre de jeunes hommes, et tirerent les prisonniers hors des prisons; ce qui effroya fort leurs adversaires, lesquels penserent incontinent qu'ils eussent proposé de faire mourir beaucoup de gents; mais ils ne feirent tuer personne, ains au contraire, comme Agesilaus voulut faire tuer Leonidas, lequel s'enfuyoit en la ville de Tegée, et eust envoyé gents sur le chemin pour l'attendre et executer ceste volonté, Agis en ayant senti le vent, y envoya d'austres hommes dont il se fioit, qui accompaignerent Leonidas, et le meinerent à saulveté jusques dedans Tegée.

Ainsy estant leur entreprinse bien acheminée, et n'y ayant personne qui osast leiver la teste contre eulx pour les empescher, un seul homme, Agesilaus, renversa tout, et guasta une très-belle et très-laconicque ordonnance par un très-infame vice, qui feut son avarice et convoitise d'avoir. Car ayant beaucoup de terres, et des meilleures du païs, et

devant

devant aussy beaucoup d'argent, il ne pouvoit payer ses debtes, ny ne vouloit laisser ses terres : à raison de quoy il donna à entendre à Agis, que s'ils attentoyent de faire l'un et l'austre tout ensemble, ils susciteroyent un grand trouble et dangiereuse combustion en la cité ; mais que s'ils guaignoyent ceulx qui possedoyent des terres, en mettant en avant pour le commencement l'abolition des debtes seulement, ils recepvroyent puis après plus facilement, sans dire mot au contraire, le despartement des terres. Lysander en feut bien d'advis, l'un et l'austre estants deçeus par la malice d'Agesilaus. Si feirent commandement à tous creanciers qu'ils eussent à apporter sur la place tous papiers, cedules et lettres obligatoires que les Lacedæmoniens appellent Claria, et en faisant un monceau, meirent le feu dedans. Quand les creanciers et ceulx qui faisoyent mestier de prester argent à usure, en veirent la flamme en l'air, ils s'en allerent en leurs maisons fort mal-contents : mais Agesilaus, en se mocquant d'eulx, dict qu'il n'avoit jamais veu plus beau ne plus clair feu.

Le peuple demandoit au surplus que le despartement des terres se feist tout quant et quant, et les roys le vouloyent aussy ; mais Agesilaus y faisant naistre tousiours quelques empeschements, et alleguant quelques excuses, tiroit la chose en longueur, jusques à ce qu'il advinst une occasion qu'il fallut qu'Agis allast à la guerre, ayants les Achæiens envoyé deman-

der le secours que ceulx de Lacedæmone estoyent tenus de leur fournir par les capitulations de la ligue qu'ils avoyent avecques eulx, à cause qu'on attendoit de jour à austre que les Ætoliens entrassent par les terres des Megariens dedans le païs du Peloponese ; pour à quoy obvier, Aratus, capitaine general des Achæiens, avoit assemblé son armée, et avoit escript aux ephores qu'ils envoyassent leur secours : et eulx depescherent incontinent le roy Agis, voyants mesmement l'affection et la bonne volonté de ceulx qui estoyent deputez pour aller à celle guerre soubz luy, la pluspart jeunes hommes et pauvres, qui se voyoyent deschargez de la crainte de leurs debtes, et esperoyent qu'on leur despartiroit les terres aussy-tost comme ils seroyent de retour de ce voyage : à raison de quoy ils se monstroyent merveilleusement bien desliberez et obeïssants au roy Agis : tellement que les villes par où ils passoyent les consideroyent avecques admiration grande, voyants comme ils traversoyent tout le Peloponese d'un bout à austre doulcement, sans faire desplaisir ny dommage à personne, et presque sans meiner bruict quelconque, en maniere de parler.

Une guerre qui survient force Agis à remettre après la paix l'exécution de son projet.

Si alloyent les Grecs discourants en eulx-mesmes, comment il debvoit doncques au prix faire bon veoir l'armée de Lacedæmone anciennement, quand ils avoyent pour capitaines un Agesilaus, un Lysander, ou un Leonidas, veu que tous ceulx qui lors estoyent

en l'armée qui passoit, obeïssoyent si promptement à Agis, qui estoit à peu près le plus jeune homme de tout son camp, lequel faisant gloire de se passer de peu, d'aimer à beaucoup travailler, et à n'estre point ny vestu ny armé plus somptueusement qu'un privé souldard, en estoit bien reguardé, loüé et aimé de la commune : mais les riches ne prenoyent point de plaisir à celle nouvelleté qu'il introduisoit, craignants que cela ne donnast occasion aux austres peuples de se mouvoir aussy, et d'en vouloir austant faire en leur endroict.

Agis adoncques atteignit le camp d'Aratus, près la ville de Corinthe, sur le poinct qu'il consultoit s'il debvoit donner la bataille à l'ennemy, ou non ; et en ce conseil monstra Agis une volonté bien desliberée, et une hardiesse non temeraire ny furieuse : car il dict qu'il estoit d'advis qu'on debvoit combattre, et ne laisser point entrer la guerre plus avant en abandonnant l'entrée du Peloponese : toutesfois, qu'il feroit ce qu'Aratus esliroit pour le meilleur, à cause qu'il estoit plus ancien et capitaine general des Achæiens, ausquels il n'estoit pas venu pour commander, ains pour leur ayder et pour les secourir. Toutesfois, Baton Sinopien escript qu'il ne voulut pas combattre, quoyqu'Aratus le voulust ; mais il n'avoit pas leu ce qu'Aratus mesme a laissé par escript, pour sa justification et deffense : là-dessuz alleguant que les laboureurs ayants

ja receuilly et serré la plus grande part des fruicts de la terre, il estima qu'il valoit mieulx laisser entrer les ennemys, que de hazarder la bataille, où il estoit question de la perte de tout le Peloponese, et que pour ceste cause il donna congé à tous les alliez, et rompit son armée.

En l'absence d'Agis, l'éphore Agesilaus fait tant d'excès, que ses ennemis reprennent Leonidas.

Ainsy se retira Agis, fort estimé de tous ceulx qui feurent en ce camp, estants ja les affaires fort broüillées et troublées en la ville de Sparte : car Agesilaus estant ephore, et se sentant deslibvré de la crainte qui le tenoit bas auparavant, n'espargna ny ne laissa à commettre crime quelconque, pourveu qu'il luy en vinst argent : car entre austres choses, il feit ceste année-là payer, oultre le debvoir, les tailles et tributs deuz au public pour treize mois, en y adjoustant le treiziesme, sans que l'ordre du temps, ny la revolution ordinaire des ans le requist. Au moyen de quoy, voyant qu'il estoit hay de tout le monde, et craignant ceulx à qui il faisoit tort, il entretenoit des souldards portants espées, qui l'accompaignoyent et luy servoyent de guarde quand il alloit au palais.

Quant aux deux roys, il ne faisoit compte de l'un, et de l'austre il vouloit qu'on pensast qu'il en feit cas, plus à cause de la parenté qu'il avoit avecques luy, que pour la royale dignité, et si sema un bruict qu'il seroit encores ephore l'année ensuivant ; au moyen de quoy ses mal-veuillants se bandants ensemble

premier que cela se feist, et hazardants au peril, r'ameinerent à vifve force, tout ouvertement, Leonidas de Tegée pour le remettre en sa royaulté ; ce que le commun peuple mesme feut bien ayse de veoir, car ils estoyent mal contents de se veoir abusez, en ce qu'on ne faisoit pas le despartement des terres comme on leur avoit promeis : et quant à Agesilaus, son fils Hippomedon estant bien voulu de tout le monde pour sa vaillance, feit tant par ses prieres envers le peuple, qu'il le saulva et le tira hors du dangier.

Agis et Cleombrotus sont forcés de se retirer en un lieu de franchise.

Mais quant aux deux roys, Agis se jecta en franchise dedans le temple de Juno *Chalceœcos*, et Cleombrotus en celuy de Neptune : car il sembloit que Leonidas luy en voulust plus qu'il ne faisoit à Agis : tellement qu'il laissa Agis pour aller contre luy, accompaigné de gents de guerre : si luy reprocha, quant il feust près de luy, que combien qu'il feust son gendre, il l'avoit neantmoins espié, pour le priver de sa royaulté, et l'avoit chassé de son païs. A quoy Cleombrotus ne sçachant que respondre, se tint assis sans luy rien repliquer : mais Chelonis sa femme, fille de Leonidas, qui paravant s'estoit sentie oultraigée du tort qu'on faisoit à son pere, et s'estoit separée d'avecques son mary Cleombrotus, qui avoit usurpé la royaulté sur luy, pour aller servir son pere en son adversité, et tant comme il feut en franchise, se rendit aussy suppliante comme luy, puis quand il s'en feut allé à Tegée, demoura tou-

siours portant le deuil, indignée à l'encontre de son mary : mais lors au contraire changeant son courroux avecques la fortune, se rendit aussy suppliante avecques son mary, se seant auprès de luy, et le tenant entre ses bras, ayant au-dessoubz d'elle ses deux petits enfants, l'un d'un costé et l'austre d'un austre : tellement que tous les assistants s'en esmerveilloyent, et ploroyent par compassion de veoir la debonnaireté et charité de ceste dame, laquelle monstrant son vestement de deuil et ses cheveulx espars sans ornement quelconque, se print à dire, *ce n'est point la pitié que j'ay de Cleombrotus, qui me faict prendre cest habit ny ceste contenance*, mon pere, *ains est le deuil qui a tousiours demouré avecques moy, et que j'ay continuellement porté depuis le commencement de tes maulx, quand tu feus chassé en exil : lequel doncques des deux doibs-je plustost faire maintenant, ou continuer de vivre en deuil, et porter ce piteux accoustrement, ores que tu es venu au-dessuz de tes ennemys, et es restitué en ta royaulté, ou bien vestir un accoustrement royal et robbe de parement, voyant que tu veulx occire le mary auquel tu m'as donnée fille en mariage, lequel, s'il ne te peust mouvoir à pitié, et obtenir de toy mercy par les larmes de sa femme et de ses enfants, souffrira encores une plus dure peine de son maulvais conseil, que celle que tu luy veulx faire souffrir ; c'est qu'il verra sa femme, laquelle il aime plus cherement que chose de ce monde, mourir devant luy ; pource qu'austrement, comme pourrois-je ny*

Femme qui supplie son pere en faveur de son mari.

avecques quel front me trouver en la compaignie des austres honnestes dames, quand je n'auray oncques peu esmouvoir à pitié, ny mon pere en priant pour mon mary, ny mon mary en priant pour mon pere, et que je me voy née pour estre et fille et femme tousiours malheureuse et mesprisée des miens? Mais quant à mon mary, s'il avoit auscune raison apparente de faire ce qu'il feit, je la luy ostay en me rangeant de ton costé, et protestant contre luy du tort qu'il te faisoit : et au contraire, tu luy donnes honneste couverture d'excuser sa fauste, faisant paroir que la royaulté soit chose si desirable et si grande, qu'il soit loisible de tuer ses gendres, et ne faire auscun compte de ses propres enfants pour l'amour d'elle.

Chelonis, en faisant ces regrets et lamentations, meit son visage dessuz la teste de Cleombrotus, et jecta ses yeulx enfoncez de douleur, et fondus à force de larmoyer, devers les assistants; parquoy Leonidas, après avoir un peu communicqué avecques ses amys, commanda à Cleombrotus qu'il se leivast de là, et qu'il s'en allast hors de la ville en exil, priant sa fille qu'elle voulust demourer pour l'amour de luy, et n'abandonner point son pere, qui l'avoit tant aimée, que pour l'amour d'elle il avoit saulvé la vie à son mary : mais quoy qu'il dist, il ne la sçeut induire à vouloir ce faire, ains se leivant quand et son mary, luy tendit l'un de ses enfants, et print elle-mesme l'austre entre ses bras; puis ayant faict son oraison devant l'autel de la deesse,

Cleombrotus est envoyé en exil, où il se rend promptement.

s'en alla en exil avecques luy : de maniere que si Cleombrotus n'eust eu le jugement depravé, par ambition et vaine gloire, il eust deu estimer que cest exil luy estoit plus grand heur pour sa femme telle qui l'accompaignoit, que n'estoit la royaulté mesme sans elle.

Agis ayant été attiré hors de sa franchise par trahison, est traîné en prison.

Ainsy Leonidas ayant chassé Cleombrotus hors de la ville, et au lieu des premiers ephores, qu'il desposa, en ayant substitué d'austres, se meit incontinent à penser les moyens comment il pourroit avoir Agis : si tascha de luy persuader premierement qu'il sortist de la franchise du temple où il estoit, et qu'il s'en allast avecques luy à seureté exercer sa royaulté, luy donnant à entendre que ses citoyens luy avoyent pardonné tout le passé, à cause qu'ils cognoissoyent bien qu'il avoit esté deceu et circonvenu par Agesilaus, comme jeune homme desireux d'honneur qu'il estoit. Toutesfois, pour cela Agis ne bougeoit point de sa franchise, ains avoit pour suspect tout ce que l'austre luy alleguoit ; au moyen de quoy Leonidas se desporta de tascher à l'attirer et l'abuser par belles paroles : mais Amphares, Democharès et Arcesilaus, alloyent souvent le visiter et deviser avecques luy, tant que quelquefois ils le meinoyent jusques aux estuves ; puis, quand il s'y estoit estuvé et lavé, ils le r'ameinoyent dedans la franchise du temple : car ils estoyent tous ses familiers.

Mais Amphares ayant de n'a gueres emprunté

prunté d'Agesistrate quelques precieux meubles, comme tapisseries et vaisselle d'argent, entreprint de le trahir, luy, sa mere et son ayeule, soubz esperance que ces meubles qu'il avoit empruntez, luy demoureroyent. Et dict-on que ce feut luy qui, plus que nul austre, presta l'aureille à Leonidas, et incita et irrita les ephores, du nombre desquels il estoit, à l'encontre de luy. Comme doncques Agis eust accoustumé de se tenir tousiours le reste du temps dedans le temple, excepté que quelquefois il alloit jusqu'aux estuves, ils proposerent de le surprendre quand il seroit hors de la franchise. Si espierent un jour qu'il s'estoit estuvé, ainsy qu'ils avoyent accoustumé luy allerent au-devant, et le saluerent, faisants semblant de le vouloir reconvoyer, en devisant et raillant avecques luy comme avecques un jeune homme duquel ils se tenoyent fort familiers; mais quand ils feurent à l'endroict du destour d'une ruë traversante qui alloit à la prison, Amphares mettant la main sur luy, pource qu'il estoit en magistrat, luy dict : *je te fais prisonnier*, Agis, *et te meine devant les ephores pour rendre compte et raison de ce que tu as innové en l'estat de la chose publicque.* Et lors Democharès, qui estoit grand et puissant homme, luy jecta aussy-tost sa robbe à l'entour du col, et le tira par devant; les austres le poulsoyent par derriere, comme ils avoyent conspiré entre eulx. Ainsy n'y ayant personne auprès d'eulx qui peust secourir Agis,

ils feirent tant qu'ils le traisnerent en prison, et incontinent y arriva Leonidas avecques bon nombre de souldards estrangiers, qui environnerent la prison par le dehors.

Les ephores entrerent dedans, et envoyerent querir ceulx du senat qu'ils sçavoyent bien estre de mesme volonté qu'eulx ; puis commanderent à Agis, comme par forme de procez, de dire pour quelle cause il avoit faict ce qu'il avoit remué en l'administration de la chose publicque. Le jeune homme se print à rire de leur simulation ; et adoncques Amphares luy dict qu'il n'estoit pas temps de rire, et qu'il falloit qu'il payast la peine de sa folle temerité. Un austre ephore faisant semblant de luy favoriser, et de luy monstrer un expedient pour eschapper de ceste criminelle procedure, luy demanda s'il avoit pas esté seduict et contrainct à ce faire par Agesilaus et par Lysander.

Agis respondict qu'il n'avoit esté induict ne forcé de personne ; mais qu'il l'avoit faict seulement pour ensuivre l'ancien Lycurgus, ayant voulu remettre la chose publicque au mesme estat que luy jadis l'avoit ordonnée. Le mesme ephore luy demanda s'il se repentoit pas de ce qu'il avoit faict. Le jeune homme respondict franchement qu'il ne se repentiroit jamais de chose si sagement et si vertueusement entreprinse, encores qu'il veist la mort toute certaine devant ses yeulx. Alors ils le condemnerent à mourir, et commanderent aux

Il est condamné à la mort, puis sa mere et son ayeule.

sergents de le meiner en la Decade, qui est un certain lieu de la prison là où on estrangle ceulx qui sont condemnez à mourir par justice. Et Democharès, voyant que les sergents n'osoyent mettre la main sur luy, et que semblablement les souldards estrangiers refuyoyent et avoyent en horreur une telle execution, comme chose contraire à tout droict divin et humain, de mettre la main sur la personne d'un roy, en les menaçant et leur disant injures, traisna luy-mesme Agis dedans ceste chartre : car plusieurs avoyent desià entendu sa prinse, et y avoit ja grand tumulte à la porte de la prison, et force lumieres et torches, et y accoururent aussy-tost la mere et l'ayeule d'Agis, qui crioyent et requeroyent que le roy de Sparte peust au moins avoir justice, et que son procez luy feust faict par ses citoyens. Cela feut cause de faire haster et precipiter son execution, pource que ses ennemys eurent paour qu'on ne le recourust par force la nuict d'entre leurs mains, s'il y arrivoit encores plus de gents.

Ainsy estant Agis meiné à la fourche, apperceut en allant l'un des sergents qui ploroit et se tourmentoit, auquel il dict : *mon amy, ne te tourmentes point pour pitié de moy, car je suis plus homme de bien que ne sont ceulx qui me font mourir si meschamment et si malheureusement :* et en disant ces paroles, bailla volontairement son col au cordeau. Cependant Amphares sortit à la porte de la prison, là

où il trouva Agesistrata, mere d'Agis, qui se jecta à ses pieds ; et luy, la releivant comme pour la familiarité et amitié qu'il avoit euë avecques elle, luy dict qu'on ne feroit force ne violence auscune à Agis, et qu'elle le pouvoit aller veoir si bon luy sembloit : elle pria qu'on laissast doncques entrer sa mere quand et elle. Amphares respondict que rien ne l'empeschoit, et ainsy les meit dedans toutes deux, faisant refermer les portes de la prison après elles.

Mais entrées qu'elles feurent, il bailla aux sergents Archidamia la premiere à executer, laquelle estoit fort ancienne, et avoit vescu jusques à son extresme vieillesse en plus grand honneur et plus de dignité que nulle austre dame de la ville. Celle-là executée, il commanda à Agesistrata d'entrer après ; et elle, voyant le corps de son fils mort estendu, et sa mere encores pendue au gibet, ayda ellemesme aux bourreaux à la despendre, et l'estendit au long du corps de son fils ; et après l'avoir accoustrée et couverte, se jecta par terre auprès du corps de son fils ; et en le baisant au visage : *helas*, dict-elle, *ta trop grande bonté, doulceur et clemence*, mon fils, *sont cause de ta mort et de la nostre.* Adoncques Amphares, qui reguardoit de la porte ce qui se faisoit au-dedans, oyant ce qu'elle disoit, entra sur ce poinct, et luy dict en cholere : puisque tu as esté consentante du faict de ton fils, tu souffriras aussy mesme peine que luy.

Lors Agesistrata se releivant pour estre estranglée : *au moins*, dict-elle, *puisse cecy prouffiter à Sparte !*

Ce cas estant divulgué par la ville, et les trois corps emportez hors la prison, la crainte des magistrats ne peust estre si grande, que les citoyens de Sparte ne monstrassent esvidemment qu'ils en estoyent fort desplaisants, et qu'ils ne hayssent de mort Leonidas et Amphares, estimants qu'il n'avoit oncques esté commeis un si cruel, si malheureux ne si damnable forfaict en Sparte depuis que les Doriens estoyent venus habiter au Peloponese : car les ennemys mesmes, en bataille, ne mettoyent pas volontiers les mains sur les roys des Lacedæmoniens, ains s'en destournoyent s'il leur estoit possible, pour la crainte et reverence qu'ils portoyent à leur majesté, de sorte qu'en tant de batailles que les Lacedæmoniens avoyent euës à l'encontre des Grecs, il n'y avoit eu oncques que Cleombrotus, avant le temps de Philippus, qui feut tué d'un coup de javeline, en la journée de Leuctres.

Il est vray que les Messeniens tiennent que leur Aristomenes tua aussy Theopompus ; mais les Lacedæmoniens disoyent qu'il l'avoit seulement bleçé : toutesfois en cela il y a quelque diversité d'opinions ; mais bien est-il certain que cest Agis feut le premier des roys que les ephores feirent mourir, pour avoir voulu faire de très-belles choses et très-convenables à la gloire et dignité de Sparte, estant en l'aage

en laquelle, quand les hommes faillent, encores leur pardonne-l'on, et ayants eu ses amys plus juste occasion de se plaindre de luy, que non pas ses ennemys, pource qu'il saulva la vie à Leonidas, et se fia aux austres, comme la plus doulce et la plus humaine creature du monde qu'il estoit.

Cleomenes, fils de Leonidas, conçoit le même plan pour la réforme de Sparte.

Ayant doncques esté Agis ainsy executé, Leonidas ne feut pas assez habile pour surprendre aussy Archidamus son frere, car il s'enfuyt incontinent; mais il feit emmeiner par force sa femme hors de sa maison, avecques un petit enfant qu'elle avoit de luy, et la feit espouser à son fils Cleomenes, combien qu'il ne feust pas encores en aage de marier, de paour que ceste jeune dame ne feust remariée ailleurs, pource qu'elle estoit heritiere d'une grande et riche maison, estant fille de Gylippus, nommée Agiatis, oultre ce qu'elle estoit la plus belle jeune dame qui feust pour lors en toute la Grece, la plus honneste et la mieulx conditionnée : pourtant feit-elle tout ce qu'il luy feut possible pour n'estre point forcée. Toutesfois, estant à la fin mariée avecques Cleomenes, elle eut tousiours Leonidas en haine mortelle : mais elle se monstra bonne et amiable envers son jeune mary, lequel aussy, incontinent qu'il l'eut espousée, en feut amoureux, et par une compassion luy sceut bon gré de l'amour qu'elle portoit encores à son premier mary, et de l'amiable soubvenance qu'elle avoit de luy ; de maniere

que bien souvent il l'en mettoit luy-mesme en propos, luy demandant comme les choses estoyent passées, et prenoit plaisir à luy ouyr raconter quelle intention et quelle volonté avoit euë Agis. Car Cleomenes estoit bien austant desireux d'honneur, et avoit bien le cœur aussy hault comme Agis, et n'estoit pas moins bien né à la temperance et à la simplicité et suffisance de peu que luy; mais il n'avoit pas celle bonté trop reservée, et ceste trop grande doulceur, et que l'austre avoit, ains se trouvoit en son naturel un petit aiguillon de cholere davantage, et une vehemence de vouloir mettre à execution ce qu'il trouvoit honneste: si luy sembloit bien qu'il estoit plus desirable et plus honneste pouvoir venir au-dessuz de ceulx ausquel il avoit affaire, de leur consentement et bon gré; mais encore estimoit-il honneste d'en venir au-dessuz, comment que ce feust, voulussent ou non, en les forçant de se ranger à ce qui estoit le meilleur.

Et ne luy plaisoit point l'estat de la ville de Sparte, voyant que les citoyens s'alloyent anneantissant par oisifveté et voluptez, et que le roy laissoit aller toutes les affaires comme elles pouvoyent, pourveu qu'on ne l'empeschast point de vivre à son plaisir en ses delices, sans rien faire, de sorte que personne n'y ayant soing du public, chascun tiroit tout ce qu'il pouvoit au prouffit particulier de sa maison: au demourant, de faire exercer les jeunes enfants, de les nourrir à la temperance,

d'introduire une esgualité et une reformation de vie, il n'estoit pas seulement seur d'en parler, attendu qu'Agis avoit de fresche date esté meis à mort pour ceste occasion.

L'on dict davantage que Cleomenes, encores jeune garçon, avoit ouy quelques discours de la philosophie, quand le philosophe Sphærus, natif du païs de Boristhenes, passa par le païs de Lacedæmone, où il s'estoit affectueusement arresté à instruire les jeunes garçons et les jeunes hommes : c'estoit l'un des premiers et principaulx disciples de Zenon le Citien, et print plaisir à considerer et aimer la generosité du naturel de Cleomenes, et à luy eschauffer encores davantage le desir qu'il avoit de se faire valoir et renommer : car comme l'on dict que l'ancien Leonidas, interrogué quel poëte luy sembloit Tyrtæus, respondict : *bon pour aiguiser les cœurs des jeunes gents*, pource que, par tels vers estants comme remplis de divine inspiration, quand ils venoyent puis après aux batailles, ils se jectoyent la teste baissée dedans les perils, sans en rien espargner leurs personnes : aussy les raisons des philosophes Stoïcques ont bien ne sçay quoy de dangiereux pour les natures fortes et vigoureuses, qui les induict quelquefois à temerité ; mais quand elles viennent à s'imprimer en un naturel grave, doulx et reposé, c'est lors que plus elles monstrent et produisent ce qu'elles ont de bon fruict.

Effets de la poësie sur le cœur des jeunes gens.

Estant doncques Leonidas, pere de Cleomenes,

menes, venu à mourir, et luy à succeder à la royaulté, voyant que les habitants de Sparte estoyent de tout poinct corrompus, parce que les riches n'entendoyent qu'à leurs particuliers plaisirs ou prouffits, et ne se soucioyent point du public ; et que les pauvres, ayants assez à faire vivre en leurs maisons, n'alloyent point guayement ny de bon courage à la guerre, et ne leur chaloit de la nourriture des enfants, que luy n'avoit que le nom de roy, mais que toute l'aucthorité estoit en la main des ephores, il luy print, dès son advenement à la royaulté, envie de remuer et changer l'estat de la chose publicque ; et ayant un sien amy, Xenares, lequel avoit austrefois esté amoureux de luy, ce que les Lacedæmoniens appellent *empnistai*, comme qui diroit estre inspiré, il commencea à sonder son vouloir, en luy demandant quel roy luy sembloit avoir esté Agis, et par quelle maniere et avecques qui il estoit entré au chemin qu'il avoit suivy.

Cleomenes parvient à la royauté après la mort de son pere.

Xenares du commencement n'estoit point mal content de rememorer ces choses ; et luy racontoit comme tout estoit passé : mais quand il apperçeut que Cleomenes se passionnoit extresmement et s'affectionnoit oultre mesure à ceste nouvelleté d'Agis, et qu'il en vouloit oïyr le recit trop souvent, il l'en reprint et l'en tança en cholere, comme n'estant pas sage, et finablement se desporta du tout de luy en parler, et mesme de retourner le visiter, sans toutesfois en descouvrir la cause à

personne, disant seulement à ceulx qui la luy demandoyent que luy-mesme la sçavoit bien : par quoy l'ayant ce Xenares ainsy rebuté, et pensant qu'il trouveroit les austres tout de mesme, il resolut d'en inventer les moyens luy tout seul à part soy : et pensant qu'il luy seroit plus facile de remuer les choses en temps de guerre qu'en temps de paix, il meit la ville de Sparte en picque avecques la communauté des Achæiens, lesquels donnerent eulx-mesmes les premiers, occasion de se plaindre d'eulx : car Aratus ayant la principale aucthorité en leur conseil avoit tousiours tendu dès son commencement à joindre en une ligue tous les habitants du Peloponese, et estoit cela le seul but où visoyent tous ses travaulx en guerre, et toutes ses practicques et meinées en paix : estimant qu'il n'y avoit austre moyen pour faire que les ennemys du dehors ne les peussent auscunement offenser : et y ayant desià rangé presque tous les austres peuples, il ne luy restoit plus que les Eliens, les Lacedæmoniens, et quelques-uns des Arcadiens qui marchoyent soubz les Lacedæmoniens.

Cleomenes, pour réussir dans son dessein, suscite une guerre aux habitans de Sparte.

Si-tost doncques que le roy Leonidas feut decedé, il commença à harceler les Arcadiens, et à les irriter, mesmement ceulx qui confinent aux Argiens, pour sonder que vouldroyent dire les Lacedæmoniens, ne faisant point de compte de Cleomenes, pource qu'il estoit encores jeune et n'avoit auscune expérience de la guerre : à raison de quoy

les ephores de Lacedæmone l'envoyerent premierement saisir le temple de Minerve qui est près la ville de Belbine, pource que c'est une entrée du païs de la Laconie, mais le lieu estoit lors en querelle entre les Megalopolitains et les Lacedæmoniens. Cleomenes s'en saisit, et le fortifia : de quoy Aratus ne feit point austrement de plaincte, mais une nuict partant avecques son armée, alla courir suz à ceux de Tegée et d'Orchomene : toutesfois les traistres qui avoyent intelligence avecques luy, eurent paour quand ce vint à mettre leur trahison à execution.

Ainsy s'en retourna Aratus sans rien faire, pensant qu'on n'auroit rien sçeu de sa saillie : mais Cleomenes par mocquerie luy escripvit comme à son amy, luy demandant où il meinoit l'austre nuict son armée : Aratus luy rescripvit qu'ayant entendu qu'il vouloit fortifier Belbine, il estoit sorty pour l'en enguarder. Cleomenes renvoya de rechef vers luy, et luy manda qu'il le croyoit fermement, mais qu'il le prioit bien fort de luy rescrire, si d'adventure il n'y avoit quelque interest, pour quelle cause il faisoit doncques porter des echelles et des flambeaux après luy. Aratus se print à rire de ceste atteincte de mocquerie, et demanda quel estoit ce jeune homme.

A quoy Democritus Lacedæmonien banny de son païs, luy respondict : *il est tel que je t'adviſe si tu as à entreprendre quelque chose contre les Lacedæmoniens, qu'il faust que tu te hastes avant*

que les ergots soyent venus à ce jeune poulet. Depuis estant à la campaigne dedans le païs d'Arcadie, avecques peu de gents de cheval et trois cent hommes de pied seulement, les ephores luy manderent qu'il s'en retournast, craignants la guerre. Mais il ne feut pas si-tost retourné à Sparte, qu'Aratus luy print à son dos la ville de Caphyes, au moyen de quoy les ephores le renvoyerent de rechef incontinent, où il print la place de Methydrium, et courut tout le plat païs d'Argos.

Cleomenes prend Mantinée et gagne une bataille sur Aratus et sur les Achæiens.

Si sortirent les Achæiens à l'encontre de luy avecques une armée de vingt mille hommes de pied, et de mille chevaulx, soubz la conduicte d'Aristomachus, et s'entrerencontrerent près la ville de Palantium, là où Cleomenes luy presenta la bataille : mais Aratus craignant la hardiesse de ce jeune homme, ne voulut pas permettre que le capitaine hazardast la bataille, ains se retira, dont il feut injurié par les Achæiens, mocqué et meprisé des Lacedæmoniens, lesquels n'estoyent pas en tout plus de cinq mille combattants : parquoy le cœur en estant creu à Cleomenes et parlant plus bravement à ses citoyens, il leur rameinoit en memoire un mot de quelqu'un de leurs anciens roys qui souloit dire, que les Lacedæmoniens ne demandoyent jamais combien estoyent les ennemys, mais là où ils estoyent.

Quelque temps après les Achæiens faisant la guerre aux Eliens, Cleomenes les alla se-

courir, et atteignit l'armée des Achæiens près le mont de Lyceum ainsy comme ils s'en retournoyent desià : si les effroya de telle sorte, qu'ils se meirent en route, en tua un grand nombre, et en print beaucoup de prisonniers, tellement que le bruict courut incontinent par toute la Grece qu'Aratus luy-mesme y estoit mort, et usant sagement de l'occasion que luy donnoit ceste route, s'en alla droict à la ville de Mantinée, sans que personne s'en doubtast, et l'ayant surprinse au despourveu, meit bonne guarnison dedans pour la tenir : mais les Lacedæmoniens ayants les cœurs faillis, et resistants à ses entreprinses, pource qu'il les vouloit à tous propos meiner à la guerre, il luy print envie d'envoyer querir Archidamus frere d'Agis estant à Messene, auquel appartenoit le droict de la royaulté de l'austre maison royale de Sparte, cuidant que la puissance des ephores en viendroit à estre de tant plus affoiblie quand celle des deux roys ensemble leur feroit contrepoids : de quoy s'appercevant ceulx qui avoyent faict mourir Agis, et craignants qu'ils ne feussent avecques le temps punis de ceste execution, si une fois Archidamus retournoit, ils le receurent bien secrettement en la ville et ayderent à le faire revenir, mais si-tost qu'il y feut, le feirent aussy mourir, soit que ce feust au desçeu de Cleomenes, ainsy comme Phylarchus l'escript, ou bien de son consentement, s'estant depuis laissé induire par ses amys à le leur abandonner : car

il est bien certain que la pluspart de la coulpe en feut rejectée sur eulx, pour ce qu'il sembla qu'ils eussent forcé Cleomenes à ce faire.

Toutesfois ayant resolu de remuer au plustost qu'il luy seroit possible, l'estat de Sparte, il feit tant par argent envers les ephores, qu'il les induisit à luy decerner un voyage : si attira plusieurs austres des citoyens à sa devotion par le moyen de sa mere Cratesiclea, laquelle luy fournissoit argent tant comme il vouloit, et luy aydoit à se poulser avant, jusques à prendre mary qui estoit le premier homme de Sparte en aucthorité et en reputation, pour servir aux desseings de son fils, combien qu'elle n'eust point austrement de volonté de soy remarier.

Ainsy Cleomenes meinant son armée aux champs, print une place dedans le territoire de Megalipolis, appellée Leuctra : et les Achæiens estants promptement venus au secours soubz la conduicte d'Aratus, il y eut bataille donnée tout joignant la ville mesme, où il eut du pire en une partie de son armée : mais toutesfois Aratus ne voulut pas souffrir que les Achæiens passassent une grande et profonde fondriere qu'il y avoit pour le poursuivre, ains feit sonner la retraicte, de quoy Lysiadas Megalopolitain se courrouçant, feit neantmoins picquer oultre les gents de cheval qu'il avoit soubz luy, et en chassant ne se donna guarde qu'il se trouva en un lieu plein de vignes, de murailles et de fosses où il fallut

qu'il escartast ses gents, encores n'en pouvoit-il sortir.

Ce que voyant Cleomenes, envoya ses Tarentins, qui estoyent chevaulx legers, et ses Candiots contre luy, par lesquels Lysiadas en combattant vertueusement feut porté mort par terre. Cela feit reprendre courage aux Lacedæmoniens de maniere qu'avecques grands cris ils retournerent charger les Achæiens par telle fureur, qu'ils meirent toute leur armée entierement en deroute, et y mourut sur le champ grand nombre de leurs gents, les corps desquels Cleomenes à leur requeste leur rendit pour leur donner sepulture : mais il feit enleiver celuy de Lysiadas, qu'il revestit d'une robbe de pourpre, et luy mettant une couronne sur la teste, l'envoya en ce parement, jusques aux portes mesmes de la ville de Megalipolis.

C'est celuy qui avoit quitté la tyrannie qu'il tenoit en sa ville en rendant la liberté à ses citoyens, et qui avoit joinct Megalipolis à la ligue et communauté des Achæiens.

Cleomenes, après cette victoire, surprend les ephores.

Depuis ceste deffaicte Cleomenes ne pensa plus qu'à toutes choses grandes, s'estant persuadé que s'il pouvoit ordonner les affaires de Sparte ainsy comme il desiroit, il viendroit puis après facilement à bout des Achæiens. Si remonstra au mary de sa mere Megistonus qu'il se falloit despestrer des ephores, et faire mettre en commun tous les heritages des Spartiates, et puis quand ils seroyent esgaulx en biens, les exciter lors à vouloir recouvrer la

principaulté de toute la Grece, comme l'avoyent anciennement tenue leurs predecesseurs : à quoy Megistonus s'estant accordé, il print encores deux ou trois de ses amys.

Or estoit-il advenu environ ce temps-là que l'un des ephores couché dedans le temple de Pasiphaé, avoit eu en dormant un merveilleux songe : car il luy feust advis, qu'au parquet où les ephores avoyent accoustumé de tenir leur audiance, il n'y avoit qu'une seule chaire, et que les austres quatre en avoyent esté ostées : de quoy luy s'esmerveillant, entendit une voix en sortant du temple, disant que cela estoit le plus expedient pour la ville de Sparte.

L'ephore raconta ceste vision le lendemain à Cleomenes, lequel en feut un peu troublé du commencement, pensant qu'il luy contast cela pour sonder ce qu'il avoit sur le cœur, ayant senty quelque vent de sa desliberation : mais quand il se feut persuadé que l'austre ne luy mentoit point, alors il s'en assura et confirma encores davantage : et meinant quant et luy tous ceulx des Spartiates, qu'il pensoit bien debvoir estre contraires à l'execution de son entreprinse, il alla prendre Heræa et Alsæa, villes des Achæiens, envitailla Orchomene, et s'alla camper devant la cité de Mantinée : bref, il laissa et travailla tant les Lacedæmoniens, en leur faisant ainsy faire çà et là de longues traictes, que finablement ils le prierent de les laisser un peu reposer en Arcadie, et cependant luy-mesme avecques les estrangiers qu'il

qu'il avoit s'en retourna droict à Sparte, ayant par le chemin communicqué sa deliberation à ceulx de qui plus il se fioit, et marcha tout à l'ayse, à celle fin qu'il surprist les ephores ainsy comme ils seroyent à table pour soupper.

Quand il feut tout près de la ville, il envoya devant Euryclidas en la salle des ephores, comme pour leur dire quelque nouvelle du camp de par luy, après lequel il feit aller aussy Thericion et Phœbis, et deux austres qui avoyent esté nourris avecques luy, que les Lacedæmoniens appelloyent les Samothraciens, meinant quant et eulx petit nombre de souldards, tous lesquels, ainsy comme Euryclidas parloit à eulx, se jecterent les espées nuës aux poings dedans la salle des ephores, et commencerent à frapper sur eulx. Agesilaus feut le premier atteinct, lequel estant tombé par terre, au premier coup feit semblant d'estre mort, mais ne l'estant pas, il se coula tout bellement hors de la salle, et guaigna secrettement une petite chapelle qui est sacrée à la Paour, laquelle souloit tousiours estre fermée, mais lors d'advanture, elle se trouva ouverte, et se jectant dedans ferma la porte sur luy. Les austres quatre ephores feurent occis en la place, et plus de dix austres qui se voulurent entremettre de les secourir: car au demourant ils ne tuerent personne de ceulx qui ne bougerent point, ny n'empescherent ceulx qui voulurent sortir de la ville : ains qui plus est, pardonnerent à Agesilaus, qui le lendemain sortit de la chapelle de la Paour.

Il en fait tuer quatre; Agesilaus, qui s'etoit sauvé obtient la vie.

Car il y a en la ville de Sparte un temple dedié non seulement à la Paour, mais aussy à la Mort, et un austre au Ris, et à beaucoup d'austres telles passions de l'ame : et honnoroyent la paour, non comme l'ont faict les maulvais esprits, pour les destourner, estimants que ce feust chose nuisible et dommageable, ains pour ce qu'ils croyoyent qu'il n'y a rien qui maintienne mieulx une chose publicque que faict la paour : à raison de quoy les ephores à l'entrée de leur magistrat, ainsy comme escript Aristote, faisoyent proclamer, que tous Spartiates eussent à faire raire leurs mentons, et à penser d'obeyr aux loyx, affin qu'ils ne leur feussent rudes. Et faisoyent à mon advis, faire ceste proclamation des moustaches pour accoustumer les jeunes hommes à obeyr à leurs superieurs jusques aux moindres choses : et me semble que les anciens ont estimé la proüesse et hardiesse n'estre point une privation de paour, ains plustost une paour d'avoir blasme et reproche, et une crainte de deshonneur, pour ce que ordinairement, ceulx qui ont plus de paour de transgresser les loyx, sont les plus asseurez à l'encontre de l'ennemy, et ne se soucient point d'endurer tous maulx, ceulx qui redoubtent d'avoir reproche : et pour ce parla sagement celuy qui dict premierement,

La paour tousiours accompaigne la honte.

Aussy faict Homere dire à Helene en un passage, parlant au roy Priam,

Certainement cher seigneur et beau-pere,
Je te redoubte ensemble et te revere.

Et en un austre endroict, parlant des souldards Grecs,

Sans dire mot leurs chefs ils redoubtoyent.

pour ce que ordinairement les hommes reverent ceulx qu'ils craignent. Voylà pourquoy auprès de la salle des ephores estoit à Sparte la chapelle dediée à la paour, ayants esleivé l'aucthorité de leur magistrat, presque jusques à une puissance absoluë et soubveraine.

Quatre-vingts citoyens sont bannis de la ville.

Le lendemain doncques Cleomenes à son de trompe bannit quatre-vingt des citoyens de la ville, et feit abbattre les sieges et chaires des ephores, excepté une seule laquelle il reserva affin d'y seoir luy-mesme pour donner audiance. Puis faisant assembler le peuple, rendit raison de ce qu'il avoit faict, car il dict que Lycurgus mesla bien les senateurs avecques les roys, et que la ville avoit ainsy esté regie long-temps durant, sans avoir besoing d'austre magistrat : mais que depuis estant la guerre contre les Messeniens de longue durée, les roys distraicts et empeschez à ceste guerre, et ne pouvants eulx-mesmes vacquer à oüyr et decider les affaires et les differents des parties, choisirent quelques-uns de leurs amys qu'ils laisserent en la ville pour en cognoistre et juger en leur place, lesquels feurent nommez ephores, et continuerent longuement à estre seulement ministres des roys : mais depuis ils

Cleomenes rend raison de son entreprise.

s'estoyent petit à petit attribué à eulx-mesmes la puissance soubveraine, et avoyent usurpé une jurisdiction à part pour eulx. *En signe de quoy*, disoit-il, *vous voyez qu'encores jusques aujourd'huy, quand les ephores appellent le roy pour la premiere fois, il repugne à leur mandement, et pour la seconde aussy, mais à la troisiesme il se leive et s'en va vers eulx, et qu'il soit vray, celuy qui le premier estendit la puissance et l'aucthorité des ephores, Asteropus, feut ephore plusieurs siecles depuis l'institution des roys : encores s'ils se feussent voulu comporter doulcement et moderéement, il eust à l'advanture mieulx valu les endurer : mais de vouloir par une licence usurpée supprimer les magistrats legitimement instituez de toute ancienneté, jusques à avoir banny auscuns des roys, et en avoir faict mourir d'austres sans auscune forme de procès ny ordre quelconque de justice, et menacer ceulx qui desirent encores reveoir à Sparte le très-beau et très-sainct gouvernement qui y souloit estre jadis, ce n'est pas*, dict-il, *chose qu'on deust plus endurer.*

Il fait valoir les desseins et ordonnances d'Agis, l'abolition des dettes, et la bourgeoisie des étrangers.

Or, s'il eust esté possible d'exterminer de Sparte sans meurtre ces pestes de la chose publicque qu'on y a apportées de dehors, j'entends les delices, la superfluité, l'opulence, les debtes, les usures, et encores d'austres plus anciennes, la pauvreté et la richesse, il se feust estimé le plus heureux roy qui eust oncques esté, comme un medecin qui sans faire douleur auroit guary les maladies de son païs : mais s'il avoit esté contrainct de mettre la main au sang, il avoit l'exemple de Lycurgus qui le deb-

voit excuser, lequel n'estant ni roy ny austre magistrat, ains seulement citoyen privé prenant aucthorité de roy, eut bien la hardiesse de venir sur la place avecques armes, de maniere que le roy, qui lors estoit Charilaus en estant effroyé s'enfuit en la franchise des temples et des autels : mais estant bon de nature, et aimant le bien et l'honneur de son païs, il se rangea bientost du costé de Lycurgus, luy aydant à executer ce qu'il avoit entreprins, et approuva le changement du gouvernement de la chose publicque : par où il appert que Lycurgus en effect monstra qu'il est malaysé de remuer un gouvernement de chose publicque sans force et sans crainte, dont il avoit usé le plus sobrement et le plus reservéement qu'il luy avoit esté possible, en ostant et chassant ceulx qui repugnoyent au bien et au salut de Lacedæmone, remettant aux austres toutes les terres du païs à despartir esgualement en commun, et deslibvrant de debtes tous ceulx qui en estoyent obligez et chargez : et au surplus qu'il vouloit faire une preuve et une eslection des estrangiers, pour donner à ceulx qu'il cognoistroit plus gents de bien, droict de bourgeoisie Spartaine, affin de conserver la ville de Sparte et son territoire par force d'armes, à ce que desormais nous ne voyons plus piller ne fourrager le païs de la Laconie par les Ætoliens et Esclavons, à fauste de gents qui le puissent deffendre.

Cleomenes rétablit l'ancienne discipline Laconique, et s'y assujettit le premier.

Cela faict, il commença le premier à mettre tous ses biens en commun, et après Megistonus, son beau-pere, et consecutivement chascun de ses amys, puis feit faire le despar-

tement des terres, et si ordonna une portion à chascun des bannis, que luy-mesme avoit chassez en exil, promettant qu'il les recepvroit tous en la ville quand les choses seroyent rassises, et qu'elles auroyent prins pied : et ayant remply le nombre des citoyens de Sparte, de leurs plus honnestes et plus vertueux voisins, en feit quatre mille hommes de pied armez, leur enseignant à user de picques à deux mains au lieu de javelines à une main, et à porter le bouclier avecques une bonne anse forte, non point avecques une courroye fermant avecques une boucle. Puis se meit à ordonner de la nourriture et institution des enfants, et à remettre l'ancienne discipline, que l'on appelle Laconicque : à quoy le philosophe Sphærus, qui estoit present, luy ayda en plusieurs choses, tellement qu'en peu de tems les lieux des exercices pour la jeunesse, et les convives reprindrent l'ordre qu'ils souloyent avoir au temps passé, et se rangerent la pluspart des habitants d'eulx-mesmes volontairement à la forme ancienne Laconique de vivre, et peu y en eut qui le feissent par contraincte. Puis affin que le nom de la monarchie, s'il n'y avoit qu'un seul roy, ne les mescontentast, il desclara son frere Euclides, roy comme luy. Il n'y eut jamais à Sparte deux roys d'une mesme maison tout ensemble, que ceste fois-là.

Au demourant, estant adverty que les Achæiens et Aratus avoyent opinion qu'il n'oseroit sortir du païs de la Laconie, n'y estants

pas ses affaires bien asseurées, veu le grand remuëment qu'il avoit faict à Sparte, ny esloigner la ville et la laisser chancelante et flottante en si grand bransle, il estima qu'il luy seroit utile et honnorable, de faire cognoistre par effect le bon vouloir et la prompte affection de son armée. Si entra en armes dedans les terres des Megalopolitains, là où il amassa grande quantité de butin, et y feit un grand gast de païs, et après tout, ayant surprins quelques joüeurs de farces et d'instruments de musicque qui venoyent de Messine, il feit dresser un eschaffault dedans les terres mesmes des ennemys, proposa un prix de quatre cent escus ausdicts joueurs et musiciens, et feut tout un jour à les veoir joüer, non pour plaisir qu'il y prinst, mais pour plus faire de despit à ses ennemys, et leur faire veoir de combien il estoit plus puissant qu'eulx, en leur jouant un tel tour de mocquerie et de mespris.

Il recommence la guerre, et défait les Achæiens en bataille rangée.

Car austrement de toutes les armées des Grecs ou des roys qui estoyent en la Grece, il n'y avoit que celle de Sparte seule, où il n'y eust point de suite de farceurs, basteleurs, joüeurs de guobelets et de tours de souplesse, de baladines et de menestrieres : car leur camp estoit seul pur et net de toute dissolution, de toute gaudisserie, et de toute insolence, pource que le plus souvent les jeunes hommes y passoyent leur temps à s'exerciter aux exercices de la personne, ou bien à en apprendre les addresses, et les vieulx à les enseigner : et si

Farceurs, bateleurs, et joueurs de gobelets suivoient les armées.

quelquesfois ils se trouvoyent de loisir, leurs jeux estoyent de deviser plaisamment ensemble, et de s'entre-donner les uns aux austres des atteinctes de rencontres courtes et aiguës à la Laconiene. Et quant à l'utilité que telle maniere de jouër leur apportoit, nous l'avons escript plus amplement en la vie de Lycurgus.

Mais lors Cleomenes estoit le maistre qui enseignoit et monstroit à tous, proposant sa vie en veuë de tout le monde comme un miroir et un exemple de temperance, où il n'y avoit que toute simplicité, sobrieté, rien de deslicat ny de superflu, ny rien davantage que le moindre souldard de tout le camp : ce qui luy servit beaucoup quant aux affaires de la Grece. Car les Grecs qui alloyent pour negocier ou parler aux austres roys, ne s'esmerveilloyent pas tant de leur opulence et richesse, comme ils detestoyent et hayssoyent leur orgeuil et leur arroguance, tant ils parloyent fierement et superbement à ceulx qui avoyent à traicter de quelque affaire avecques eulx, et au contraire, quand ils alloyent devers Cleomenes, qui estoit roy comme eulx, et qui tel se nommoit, n'y trouvants des robbes de pourpre ny austres habillements somptueux, ny des licts et lictieres richement accoustrez, ny un prince qui negociast par entremeise d'une infinité de messagiers, d'huissiers, et quelquefois par petits buletins, encores avecques difficulté grande, et grande peine, ains voyants que luy-mesme leur venoit au-devant avecques une simple robbe

Maniere dont Clomenes traitoit avec ses ennemis.

robbe pour les receuillir, deviser avecques eulx, et depescher les affaires, pour lesquelles ils estoyent venus guayement et humainement : cela les attiroit et guaignoit leurs cœurs à merveilles, de sorte qu'ils s'en retournoyent avecques ceste opinion de dire, qu'il estoit seul des roys digne du sang et de la race d'Hercules.

De sa maniere de vivre.

Quant au traictement de sa table ordinaire, il estoit fort simple, fort estroict, et fort sobre à la Laconiene, à trois licts seulement : mais si d'advanture il festoyoit quelques ambassadeurs et quelques siens hostes qui le feussent venus veoir, il y adjoustoit deux austres licts, et avoyent ses valets soing que la table feust un peu mieulx servie, non point de saulses ny de pastisserie ou de confitures, ains seulement qu'il y eust de la viande davantage, et de quelque meilleur vin que l'accoustumé : car il tança une fois l'un de ses amys, pource que donnant à soupper en son logis à quelques siens hostes et amys, il ne leur avoit donné que du broüet noir et du gros pain seulement, comme l'on leur servoit en leurs convives ordinaires : *car il ne faust pas*, disoit-il, *en cela, mesmement quand il y a des estrangiers, observer trop estroictement à la rigueur la discipline Laconique :* puis quand la table estoit ostée, on apportoit une austre petite table à trois pieds, dessuz laquelle on mettoit une tasse de cuivre pleine de vin, et deux couppes d'argent tenants deux chopines chascune, et quelques austres pots d'argent aussy, mais en petit nombre.

On y beuvoit qui vouloit, car personne n'y estoit semond à boire contre sa volonté, et ne s'y joüoit ny ne s'y chantoit auscune chose pour donner plaisir à l'ouye, aussy n'en estoit-il point de besoing : car luy-mesme entretenoit toute la compaignie, partie en demandant, et partie en contant quelque plaisante chose, de sorte que la gravité de ses propos n'estoit point sans plaisir, mais aussy en leur grace et guayeté n'y avoit point de dissolution. Car il estimoit les moyens de prendre et guaigner les hommes par appasts de presents d'argent, comme faisoyent les austres princes et roys, grossiers, sans artifices, et pleins d'injustice : mais le plus honneste, le plus gentil, et le plus royal moyen luy sembloit, de les attraire par convoitise de plaisant entretien et de devis, esquels il y eust grace et foy tout ensemble, ayant opinion qu'il n'y avoit austre different entre l'amy et le mercenaire, sinon que l'un s'acqueroit et s'entretenoit par doulceur de nature et par bon entretien, et l'austre se prenoit par argent. Les premiers doncques qui le meirent dedans leur ville, feurent les Mantiniens, qui luy ouvrirent les portes une nuict, et luy aydants à chasser la guarnison des Achæiens, se livrerent eulx-mesmes entre ses mains : et luy leur rendant leurs loyx, et la liberté de gouverner la chose publicque à leur mode, le jour mesme s'en alla à Tegée.

Peu de tems après, faisant le tour par l'Ar-

cadie, il alla descendre à Pheres en Arcadie, tendant à l'un des deux, ou à donner la bataille aux Achæiens, ou bien à mettre Aratus en leur malegrace, pour luy avoir abandonné le plat païs à courir et piller : car il est bien vray que Hyperbatas estoit pour lors general des Achæiens, mais Aratus avoit toute l'aucthorité. Parquoy estants les Achæiens sortis aux champs avecques tout leur peuple en armes, et ayant planté leur camp à Dymes, près le temple de Hecatombœum, Cleomenes tirant celle part, alla loger entre la ville de Dymes qui luy estoit contraire, et le camp de ses ennemys : ce qu'auscuns ne trouvoyent pas trop sagement faict : mais à force de harasser les Achæiens et les provocquer hardiment, il les contraignit à la fin de venir à la bataille, là où il les deffeit, et meit toute leur armée en deroute, en laquelle il en feut tué un grand nombre sur le champ, et y en eut aussy beaucoup de prisonniers. Au partir de là, il alla assaillir la ville de Langon, dont il chassa la guarnison des Achæiens, et la rendit aux Eliens.

Cleomenes traite de paix avec les Achæiens ; mais il ne peut la conclure à cause de son indisposition.

Ainsy, estants les Achæiens fort au bas, Aratus qui avoit accoustumé d'estre tousiours, ou à tout le moins de deux ans l'un, esleu capitaine general, refusa la charge, combien que les Achæiens l'y appellassent nommeement et l'en priassent : ce qui ne feut pas bien faict à luy, d'abandonner la conduicte du timon à un austre, lors que la tourmente estoit la plus

violente. Au moyen de quoy les Achæiens envoyerent ambassadeurs devers Cleomenes pour faire paix, ausquels il sembla avoir donné assez dure response : mais depuis il en envoya d'austres devers eulx, par lesquels il leur manda qu'ils luy cedassent la principaulté de la Grece seulement, et que de toutes austres choses il n'auroit au demourant point de querelle ny de desbat avecques eulx : ains leur rendroit incontinent les places et les prisonniers qu'il avoit prins sur eulx. Les Achæiens feurent bien ayses d'appoincter avecques ces conditions, et feirent entendre à Cleomenes qu'il se trouvast en la ville de Lerne, là où ils debvoyent tenir une generale assemblée de conseil pour en conclure. Mais il advint que s'estant eschauffé en y allant, et ayant beu de l'eau froide trop chaulde, et rendu grande quantité de sang, il devint si fort enroüé qu'il ne peut pas parler : parquoy il renvoya aux Achæiens les principaulx de leurs prisonniers, et remettant l'assemblée à un austre temps, s'en retourna en Lacedæmone.

Aratus est désespéré de voir l'élévation de Cleomenes.

Cela seul feut occasion de ruiner les affaires de la Grece, laquelle austrement estoit encores pour se releiver et se deslibvrer de l'arroguance et de l'avarice des Macædoniens : car Aratus, feust ou pour crainte et deffiance qu'il eust de Cleomenes, ou pour envie qu'il portast à sa gloire, de le veoir ainsy avoir prosperé si grandement et en si peu de temps, estimant que ce luy seroit trop grande honte, après avoir tenu l'espace de trente ans la principaulté de la

Grece, que ce jeune homme s'estant venu jecter à la traverse luy ostast ainsy sa gloire et la puissance qu'il avoit luy-mesme acquise et tenuë si long-temps, il essaya premierement de divertir les Achæiens de faire cest appoinctement : mais à la fin voyant qu'ils ne luy vouloyent point prester l'aureille, pour la crainte qu'ils avoyent de la hardiesse et promptitude de Cleomenes, joinct qu'ils estimoyent la demande de Cleomenes juste et raisonnable, attendu que ils vouloyent remettre les affaires du Peloponese en l'estat qu'elles avoyent esté anciennement, alors il se tourna à meiner une practicque qui n'estoit bien-seante à nul homme Grec, mais estoit très-infame à luy principalement, et très-indigne des beaulx et bons actes qu'il avoit faicts auparavant : ce feut d'appeller et mettre Antigonus dedans la Grece, et emplir tout le Peloponese de Macedoniens en sa vieillesse, lesquels il en avoit luy-mesme chassez en sa jeunesse, ayant osté des mains de leur guarnison la forteresse de Corinthe, et ayant tousiours esté suspect et ennemy des roys, mesmement d'Antigonus, duquel il avoit austrefois dict tous les maulx qui s'en pouvoyent dire, comme il appert par les commentaires et memoires de ses faicts qu'il a laissez, et ayant luy-mesme escript qu'il avoit beaucoup travaillé, et s'estoit exposé à beaucoup de dangiers, pour deslibvrer la ville d'Athenes de la guarnison des Macædoniens.

Il attire les Macédoniens en Grece, et rompt le traité qui étoit entamé.

Et neantmoins il les ameina depuis luy-mesme

par la main en son païs, et les feit entrer jusques en son foyer propre, avecques les armes, voire jusques aux chambres et cabinets des dames, ayant à desdain qu'un Prince descendu de la race d'Hercules, et roys de Sparte, qui vouloit reduire l'estat de la chose publicque corrompu, ne plus ne moins qu'un instrument de musicque desaccordé, à ce bel accord de l'ancienne et sobre discipline et vie dorique, instituée par Lycurgus, feust appellé en ces tiltres capitaine general des Sycioniens et des Triccæiens : et en fuyant ceulx qui se contentoyent de manger du gros pain, et se vestir de grosses capes de bureau, et qui vouloyent oster toute richesse (ce qui est le principal poinct dont on accusoit Cleomenes) et remedier à la pauvreté, il s'alla soubsmettre luy et toute l'Achaïe à un diadesme royal, à une robbe de pourpre, et à des mandements fiers et superbes des Macædoniens, de paour qu'on ne pensast que Cleomenes luy peust commander : et si eut bien le cœur de faire des sacrifices à Antigonus, de chanter des hymnes à son honneur, avecques des chappeaux de fleurs sur sa teste, ne plus ne moins que si c'eust esté un dieu, là où c'estoit un homme qui avoit tous les poulmons pourris. Toutesfois ce que nous en escripvons en cest endroict, n'est pas tant pour accuser Aratus qui, en plusieurs belles choses s'est monstré grand personnage et digne de la Grece, comme pour la compassion que nous avons de l'imbecillité de nostre nature hu-

maine, laquelle ne peust faire qu'encores en personnages doüez de conditions si excellentes et de vertus si eminentes, le debvoir d'honneur y soit entierement accomply, sans qu'il y ayt rien à redire.

Estant doncques les Acheiens allez en Argos, où se debvoit derechef tenir l'assemblée du conseil de toute leur ligue, et y estant aussy descendu Cleomenes partant de Tegée, chascun estoit en grande esperance qu'il en deust sortir une bonne paix : mais Aratus qui estoit jà d'accord des principaulx poincts et articles de sa capitulation avecques Antigonus, craignant que Cleomenes par belles paroles ou par force, ne feist accorder tout ce qu'il vouldroit à la commune, luy manda qu'il entendoit qu'il n'entrast que luy seul dedans la ville, et que pour seureté de sa personne on luy bailleroit trois cent ostages, ou bien s'il ne vouloit point esloigner son armée, qu'on luy donneroit audience en conseil hors de la ville dedans le parc aux exercices, qui s'appelle Cyllarabium.

Cleomenes ceste response ouye, dict qu'on luy faisoit tort, pource qu'on le debvoit advertir dès le commencement premier qu'il se meist en chemin, non pas lorsqu'il estoit venu jusques à leurs portes, monstrer qu'ils se deffiassent de luy, et le renvoyer sans rien faire : si en escripvit une lettre missifve au conseil des Achæiens, laquelle ne contenoit presque austre chose qu'une accusation continuelle

d'Aratus : de l'austre costé aussy , Aratus , parlant à l'assemblée du peuple , dict plusieurs paroles injurieuses à l'encontre de luy.

Cleomenes recommence la guerre.

Parquoy Cleomenes partant de là en diligence , envoya par un herault desnoncer la guerre aux Achæiens , non point en la ville d'Argos , mais en celle d'Ægion , comme l'escript Aratus , affin de les surprendre avant qu'ils peussent estre prests. Si y eut adoncques un grand trouble en toute la ligue des Achæiens , de maniere que plusieurs villes s'en voulurent despartir et se rebeller , à cause que le menu populaire esperoit le despartement des terres , et l'abolition des debtes. Et les nobles en beaucoup de lieux se faschoyent d'Aratus , et y en avoit mesme auscuns courroucez contre luy , et qui le hayssoyent , pource qu'il vouloit mettre les Macædoniens dedans le Peloponese.

A raison dequoy Cleomenes se confiant en toutes ces choses , entra en armes dedans la province de l'Achaïe , là où d'arrivée il print la ville de Pallene de primsault , et en chassa la guarnison qui estoit dedans pour les Achæiens , et puis guaigna aussy Pheneum et Pentelium : et comme les Achæiens craignants une trahison qui se meinoit ès villes de Corinthe et de Sycyone , y eussent envoyé leur chevalerie qui estoit en Argos , pour guarder ces villes-là , et eulx cependant en Argos s'amussasent à celebrer la feste des jeux Nemées , Cleomenes pensant ce qui estoit vray , que s'il tiroit droict à Argos , il trouveroit la ville pleine de peuple

venu

venu à la feste pour veoir l'esbattement des jeux, et que les assaillant ainsy au despourveu, il les mettroit en grand trouble et grand effroy, il meina la nuict son armée jusques tout contre les murailles de la ville d'Argos, et de primsault se saisit du quartier qui s'appelle Aspis, au-dessuz du theatre, lieu fort d'assiete et malaysé à approcher.

Il s'empare de la ville d'Argos.

Cela effroya tellement le peuple qui estoit dedans la ville, qu'il n'y eut homme qui s'osast mettre en deffense, ains receurent guarnison, et donnerent vingt ostages, promettants estre de lors en avant bons alliez et confederez des Lacædemoniens soubz sa charge et conduicte, ce qui ne luy feut pas petit accroissement de reputation et de puissance. Car les anciens roys de Lacædemone, pour quelque peine qu'ils y employassent, n'avoyent jamais peu guaigner asseuréement la ville d'Argos : et Pyrrhus, l'un des plus grands et des plus vaillants capitaines qui feut oncques, y estant entré par force ne la peust tenir, ainsy y mourut et y perdit la pluspart de son armée, dont chascun à bon droict admiroit grandement la prompte vivacité et vehemence de Cleomenes, de sorte que ceulx qui paravant s'estoyent mocquez de luy, quand il disoit qu'il vouloit imiter Solon et Lycurgus, en esgualant les biens de ses citoyens, et abolissant toutes debtes, se persuaderent alors entierement que cela estoit la cause veritable du grand changement qu'on voyoit au courage des Spartiates : car auparavant ils estoyent si

abastardis, et avoyent si peu de moyen et de courage de soy deffendre, que les Ætoliens estants entrez en armes dedans la Laconie, en emmeinerent pour une fois cinquante mille esclaves, et y eut un des plus vieulx Spartiates qui dict alors, que les ennemys leur avoyent faict un grand plaisir de descharger le païs de la Laconie d'une si poisante charge : et peu de temps entre-deux quand ils commencerent à reprendre la trace de celle ancienne discipline de Lycurgus, comme si luy-mesme eust esté present à les remettre en train, ils monstrerent de grandes preuves de vaillance et de proüesse, et d'obeissance à leurs superieurs, reguaignants la principaulté de la Grece, et recouvrants tout le pays du Peloponese.

Conquêtes de Cleomenes.

Depuis la surprinse d'Argos se rendirent aussy tout d'une tire à Cleomenes les villes de Cleones et de Phliunte. Aratus cependant estoit à Corinthe, là où il informoit et enqueroit à l'encontre de ceulx qui estoyent suspects de laconiser, c'est-à-dire, de favoriser au party des Lacedæmoniens, et luy estant ceste nouvelle venuë, il s'en trouva bien estonné, sentant bien que la ville mesme de Corinthe inclinoit fort du costé de Cleomenes, et que les Achæiens se vouloyent retirer en leurs maisons. Si feit semblant de faire appeller les citoyens de Corinthe en conseil, et cependant se coula jusques à l'une des portes de la ville, là où luy estant ameiné un cheval, il monta dessuz et s'enfuyt à bride abbattuë à Sycione. Quoy entendu les

Corinthiens, s'encoururent à l'envy les uns des austres à qui plustost y seroit, devers Cleomenes en Argos, pour luy porter ceste nouvelle, en si grande haste que les chevaulx en creverent, ainsy comme Aratus luy-mesme a escript : mais Cleomenes les tança de ce qu'ils l'avoyent laissé eschapper et qu'ils ne l'avoyent pas arresté. Toutesfois il dict que Megistonus vint par devers luy de la part de Cleomenes, pour le prier de luy livrer le chasteau de Corinthe, où il y avoit une grosse guarnison des Achæiens, moyennant une bonne somme d'argent qu'il luy offroit. Aratus luy feit response, qu'il ne tenoit pas les affaires en sa main, mais que plustost les affaires le tenoyent luy-mesme.

Au reste, Cleomenes partant de la ville d'Argos guaigna les Trœzeniens, les Epidauriens et les Harmioniens : puis arriva à Corinthe, là où il feit incontinent enceindre la forteresse de tranchées et de paillis, et envoyant querir les amys et entre-metteurs des affaires d'Aratus, leur commanda qu'ils prinssent sa maison et ses biens pour les luy guarder diligemment, et renvoya derechef Tritymallus Messenien, devers luy, le priant de vouloir à tout le moins consentir que ceste forteresse feust guardée par les Achæiens et par les Lacedæmoniens ensemble, luy promettant particulierement le double de la pension que luy donneroit le roy Ptolomæus : à quoy Aratus ne voulut condescendre, ains envoya son propre fils à Antigonus avecques les austres osta-

ges, et si suada aux Achæiens de luy livrer le chasteau de Corinthe entre ses mains : quoy entendu, Cleomenes entrant en armes sur les terres de Sicyone, courut et pilla tout le plat païs, et print en don les biens d'Aratus, que ceulx de Corinthe par decret public luy donnerent. Et comme desià Antigonus eust passé le mont de Gerania avecques une grosse et puissante armée, il ne feut pas d'advis de remparer l'encouleure du destroict, par lequel on entre au dedans du Peloponese, ains de fortifier et murer les pas des montaignes Onienes, et en faisant teste aux Macedoniens à chascun d'iceulx, pour les guarder et deffendre, et les y faire consumer par long traict de temps, plustost que de combattre en bataille rangée contre une armée qui estoit de longue main bien agguerrie.

Il donne beaucoup d'affaires à Antigonus.

Suivant lequel advis il meit Antigonus en grande perplexité, pource qu'il n'avoit pas faict de bonne heure provision de vivres, et si n'estoit pas chose facile de guaigner le passage à force, y estant Cleomenes arresté de pied ferme pour le guarder : bien essaya-il de se couler au dedans à la desrobbée par le port de Lechæum, mais il en feut rebouté, et y perdit quelque nombre de ses gents : au moyen dequoy Cleomenes et ses gents, soy confiants en cest advantage, se meirent à soupper : et Antigonus se desesperoit de se veoir reduict par la necessité à des partis mal-aysez à executer : car il desliberoit de se retirer sur le

chef où est assis le temple de Juno, et delà passer son armée par mer sur des vaisseaux en la ville de Sycione, à quoy il falloit un long temps et un grand appareil.

Les Argiens reçoivent Antigonus.

Mais sur le soir il arriva devers luy quelques Argiens amys d'Aratus, lesquels venants d'Argos par mer, luy apporterent nouvelles comme les Argiens s'estoyent rebellez contre Cleomenes. Celuy qui avoit practicqué ceste rebellion, estoit un nommé Aristoteles, lequel n'eut pas grande peine à y induire le peuple, estant mal content de ce que Cleomenes n'avoit pas donné abolition des debtes, ainsy comme ils avoyent esperé. Parquoy Aratus avecques mille cinq cent hommes que luy bailla Antigonus, s'en alla par mer à Epidaure : mais Aristoteles n'attendit pas son arrivée, ains avecques ceulx de la ville alla assaillir la guarnison des Lacedæmoniens qui tenoit le chasteau, et luy ayda Timoxenus avecques les Achæiens venus de Sycione, dont Cleomenes estant adverty environ le second guet de la nuict, envoya incontinent querir Megistonus, et luy commanda en cholere qu'il s'en allast promptement secourir leurs gents qui estoyent en Argos; pource que c'estoit luy qui plus avoit asseuré Cleomenes de la foy des Argiens, et qu'il l'avoit guardé qu'ils ne chassast hors de la ville ceulx qu'il tenoit pour suspects. Ainsy l'ayant despesché soubdainement avecques deux mille hommes, il entendoit cependant à Antigonus, et reconfortoit le mieulx qu'il pouvoit

ceulx de Corinthe, leur donnant à entendre que ce n'estoit rien qu'une mutinerie de petit nombre de gents, qui estoit survenuë en Argos.

Les Spartiates sont forcés de sortir d'Argos.

Mais comme Megistonus estant entré dedans y eust luy-mesme esté occis en combattant vaillamment, et que la guarnison des Lacedæmoniens, se trouvant fort pressée, eust par plusieurs messages envoyé devers Cleomenes le solliciter, de leur envoyer vistement du secours, luy craignant que ses ennemys se saisissants d'Argos et luy cloüants les passages, n'allassent sans dangier courir et fourrager le païs de la Laconie, et assieger la ville mesme de Sparte, attendu qu'elle estoit totalement vuide de gents de deffense, il emmeina son armée arriere de Corinthe, de laquelle il feut incontinent privé, pource qu'il n'eut pas plustost le dos tourné, qu'Antigonus y entra, qui laissa bonne guarnison dedans.

Arrivé que feut Cleomenes devant Argos, il essaya de monter par dessuz les murailles, et r'allia son armée encores escartée du chemin qu'elle avoit faict, puis rompit les voutes et arceaux qui soubstiennent la place d'Aspis, par où il monta dedans la ville, et se joignit à ses gents qui resistoyent encores à ceulx de dedans, et se saisissant de quelques austres quartiers aussy avecques des eschelles, vuida les ruës si bien, que personne des ennemys n'y osa plus comparoir, à cause des Candiots et gents de traict qu'il y faisoit tirer : mais sur

ces entrefaictes, il apperçeut de loing Antigonus descendant des costeaux en la plaine avecques ses gents de pied, et veid que desia les gents de cheval à la foule se jectoyent dedans la ville : alors desesperant de la pouvoir plus tenir, il rassembla tous ses gents, et descendant à saulveté au long de la muraille, se retira sans rien perdre, ayant en bien petit espace de temps conquis grand païs, et esté bien près de tenir tout entierement ce qui est dedans le Peloponese : mais aussy en ayant esté puis après bien-tost debouté totalement, pource que des alliez qui estoyent en son camp, les uns se retirerent incontinent à la premiere defaveur de la fortune, les austres bien-tost après rendirent depuis leurs villes entre les mains d'Antigonus.

Cleomenes retourne à Sparte pour faire le deuil de sa femme, et pourvoir aux affaires publiques.

Estants doncques ses affaires de la guerre en tel estat, quand il feut de retour à Tegée avecques le reste de son armée, sur le soir luy vindrent nouvelles de Lacedæmone, qui ne luy feurent pas moins griefves que la perte de ses conquestes ; car il feut adverty comme sa femme Agiatis estoit decedée, laquelle il aimoit si cherement, qu'au plus fort de ses grandes prosperitez, il ne se pouvoit tenir qu'il ne feist souvent des courses jusques à Sparte pour l'aller veoir. Si luy feut une griefve douleur et un grand creve-cœur, comme l'on peust penser, à luy qui estoit jeune homme, d'avoir perdu une si belle et si honneste jeune dame, dont il estoit tant amoureux : toutesfois si n'en feit-il point de honte à sa magna-

nimité premiere, ne pour regret qu'il en eust ne r'abbaissa point la haultesse de son courage, ains retint tousiours la mesme voix, la mesme parole, la mesme contenance et le mesme visage qu'il avoit tousiours eu auparavant. Et ayant ordonné aux capitaines particuliers ce qu'ils avoyent à faire, et prouveu à la seureté des Tegeates, le lendemain au poinct du jour il s'en alla à Sparte, là où, ayant demeiné le deuil de la mort de sa femme en son privé, avecques sa mere et ses enfants, il se remeit aussy-tost à penser et prouvoir aux affaires publicques.

Il envoie sa mere et son fils en otage vers le roi d'Egypte, qui lui promettoit du secours.

Or avoit-il envoyé devers Ptolomæus, le roy d'Ægypte, qui luy promettoit bien de le secourir; mais il vouloit avoir en ostage sa mere et ses enfants : si demoura long-temps sans l'oser descouvrir à sa mere, de honte; et allant souvent devers elle expresséement pour le luy exposer, quand ce venoit à luy desclarer, il n'en osoit ouvrir la bouche : tellement que elle-mesme s'en doubta la premiere, et demanda à ses plus familiers s'il y avoit point quelque chose que son fils ne luy osast descouvrir. Toutesfois, à la fin ayant prins la hardiesse de luy dire, elle s'en print fort à rire, et luy dict : *comment est-ce doncques ce que tu as si souvent esté entre-deux de me dire, et que tu n'as osé? Mets-moy, mets-moy vistement dedans une navire, et m'envoye là où tu verras que ce mien corps pourra plus servir au bien de Sparte, premier que vieillesse acheve de le consommer sans rien faire.*

faire. Quand doncques toutes choses feurent apprestées pour leur voyage, ils allerent par terre jusques au chef de Tænarus, accompaignez de l'exercite en armes : et comme Cratesiclea feust preste à monter dedans la navire, elle tira Cleomenes à part au temple de Neptune, et en l'ambrassant et baisant, sentit que le cœur luy soubsleivoit et fondoit de regret et de douleur ; si luy dict : *or suz*, roy de Lacedæmone, *que personne n'apperçoive, quand nous serons hors de ce temple, que nous ayons ploré, ny faict chose auscune indigne de Sparte, car cela seul est en nostre puissance : au demourant, les affaires iront comme il plaira à Dieu.* Ces paroles dictes, elle r'assit son visage et sa contenance, puis s'en alla droict embarquer avecques un petit fils de Cleomenes, et commanda au pilote qu'il feist voile incontinent : mais arrivée qu'elle feut en Ægypte, elle feut advertie que le roy Ptolomæus recepvoit des ambassadeurs d'Antigonus, et estoit en termes d'appoinctement avecques luy.

D'austre costé elle feut aussy advertie que les Achæiens sollicitoyent Cleomenes de faire appoinctement avecques eulx, mais qu'il n'osoit y entendre, ny mettre fin à la guerre sans le consentement de Ptolomæus, à cause de sa mere : à l'occasion de quoy elle luy escripvit qu'il feist ce qu'il verroit estre le plus expedient pour le bien et l'honneur de Sparte, sans craindre de desplaire à Ptolomæus, pour le reguard d'une pauvre vieille et d'un petit en-

fant ; tant se portoit vertueusement ceste dame ès adversitez de son fils.

Cleomenes retire une bonne somme de l'affranchissement de quelques esclaves.

Au reste, Antigonus ayant prins la ville de Tegée, et saccagé celles d'Orchomene et de Mantinée, Cleomenes se voyant reduict à deffendre la Laconie seulement, affranchit tous les Ilotes, qui sont les esclaves de Lacedæmone, prouveu qu'ils peussent payer cinquante escus, dont il amassa jusques à la somme de trois cent mille escus, et arma deux mille de ses esclaves, affranchis à la Macedoniene, pour faire teste à la trouppe de Leucaspides, c'est-à-dire boucliers blancs d'Antigonus : puis luy vint en l'entendement de tenter une entreprinse grande, et de laquelle personne ne se feust jamais doubté.

Il s'empare de Megalopolis.

La cité de Megalopolis estoit pour lors grande, et de rien moindre ne moins puissante que celle de Sparte, et si avoit encores le secours de la communauté des Achæiens et de Antigonus, qui estoit tousiours à ses costez, et que les Achæiens avoyent, ce sembloit, appellez à la poursuite et à l'instance des Megalopolitains principalement. Cleomenes se meit en fantasie de l'aller ravager (car il n'est rien à quoy ressemble mieulx la soubdaineté de cest exploict, dont personne ne se feust jamais doubté, qu'à un ravage). Si commanda à ses gents de prendre des vivres pour cinq jours, et se meit aux champs, tirant vers Selasie, comme s'il eust voulu aller au dommage des Argiens : mais de là il tourna tout

court sur les terres des Megalopolitains ; et ayant souppé près de Rœtium, print incontinent son chemin droict vers la ville mesme, passant par Elicunte : puis, quand il en feut assez près, il envoya devant, en diligence, Panteus avecques deux bandes de Lacedæmoniens, luy enjoignant de se saisir d'un certain pan de muraille entre deux tours, qu'il sçavoit estre le plus desert endroict et le plus mal guardé de toute la ville ; et luy, avecques le reste de l'armée, marcha tout bellement après. Panteus trouva, non-seulement ce quartier-là, mais grande partie de la muraille, sans guarde ny deffense quelconque : si en occupa de primsault une partie, et se meit à en abbatre une austre, mettant à l'espée austant de guardes qu'il en trouva, jusques à ce que Cleomenes arriva, lequel feut dedans avecques toute son armée, premier que les Megalopolitains en sceussent rien.

Il pille la ville et le territoire d'Argos.

Toutesfois, la surprinse estant à la fin divulguée par la ville, les uns des citoyens s'enfuyrent soubdainement avecques ce qu'ils peurent prendre de leurs biens à la haste de cest effroy : les austres se rangerent ensemble avecques leurs armes pour cuider faire teste à l'ennemy ; mais pour quelque effort qu'ils feissent de s'attaquer à eulx et de les combattre, ils ne peurent neantmoins venir à bout de les rechasser hors de la ville : bien donnerent-ils moyen et loisir aux fuyants de se retirer à saulveté, de sorte qu'il n'y demoura pas plus

de mille personnes ; car tous les austres se retirerent avecques leurs femmes et leurs enfants dedans la ville de Messene : aussy se saulva la pluspart de ceulx qui feirent teste et qui combattirent , et y en eut bien peu de prins , entre lesquels feurent Lysandridas et Thearidas , les deux plus nobles et plus puissants hommes qui feussent entre les Megalopolitains.

A l'occasion de quoy , si-tost que les souldards les eurent prins , ils les meinerent à Cleomenes ; et Lysandridas , incontinent qu'il l'advisa de tout loing , luy cria : *tu as aujourd'huy* , sire roy des Lacedæmoniens , *le moyen de faire un acte encores plus grand et plus royal que celuy que tu as executé , et qui te donnera une plus glorieuse renommée.* Cleomenes se doubtant bien de ce qu'il luy vouloit dire , luy demanda : *et qu'est-ce que tu veulx dire* , Lysandridas ? *car ja ne me conseilleras-tu pas que je vous rende ceste ville. Mais c'est* , luy replicqua Lysandridas , *ce dont je te veulx advertir , que tu ne la destruises point , ains que plustost tu la remplisses d'amys et alliez , qui te seront cy-après loyaulx et fideles ; ce que tu feras en rendant aux Megalopolitains leur ville , et en preservant un si grand peuple qui en est sorty.* Cleomenes demoura un espace sans dire mot à cela , puis respondict : *il est bien mal-aysé de pouvoir croire et s'asseurer de cela : toutesfois , vainque tousiours endroict nous l'honneur , plustost que le prouffit.* Ces paroles dictes , il envoya incontinent un herault devers

ceulx qui s'en estoyent fuys à Messene, par lequel il leur feit entendre qu'il estoit prest de leur rendre leur ville, pourveu qu'ils voulussent devenir bons alliez et confederez des Lacedæmoniens, en abandonnant l'alliance des Achæiens. Mais Philopœmen ne voulut pas, et empescha qu'ils n'acceptassent ceste gracieuse et humaine offre de Cleomenes, ne qu'ils se despartissent de l'alliance des Achæiens, disant que Cleomenes ne leur vouloit pas rendre leur ville, ains vouloit avoir les habitants et la ville tout ensemble. Et à ceste cause chassa Thearidas et Lysandridas hors de Messene, qui conduisoyent ceste practicque. C'est celuy Philopœmen qui depuis feut le premier homme des Achæiens, et qui acquit une très-grande gloire entre les Grecs, ainsy comme nous avons escript particulierement en sa vie. Ce qu'estant rapporté à Cleomenes, qui jusques à là avoit espargné la ville et conservée en son entier, sans qu'on y eust touché à rien, ne print la moindre chose du monde; alors il en entra en si grande cholere, et s'en irrita si aigrement, qu'il abandonna aux souldards les biens à piller, feit transporter à Sparte les tableaux, images et peinctures, et ruina ou guasta les plus beaulx quartiers de la ville, puis s'en retourna à la maison, craignant Antigonus et les Achæiens; lesquels neantmoins ne feirent rien, car ils tenoyent d'adventure lors leur conseil en la ville de Ægium, là où Aratus, estant monté sur la tribune aux

harangues, demoura longuement tenant un pan de sa robbe au-devant de ses yeulx, de quoy toute l'assemblée s'esmerveillant, luy commanda de dire qu'il avoit, et adoncques il respondict : *Megalopolis a esté prinse, ruinée et destruicte par Cleomenes.* Les Achæiens effroyez de la soubdaineté et perte grande de cest inconvenient, rompirent aussy-tost l'assemblée de ce conseil, et Antigonus y cuida aller au secours ; mais il ne sceut jamais tirer à temps ses gents hors des guarnisons où il les avoit despartis pour hyverner, et leur contre-manda qu'ils ne bougeassent : mais luy s'en alla en la ville d'Argos, accompaigné de petit nombre de gents de guerre. Et pourtant la seconde entreprinse et saillie de Cleomenes semble, de prime-face, faicte d'une temerité furieuse et forcenée : mais elle feut entreprinse et executée d'un bon sens, et avecques une grande prevoyance, ainsy comme l'a descripte Polybius : car sçachant que les gents de guerre Macedoniens estoyent espars çà et là par les guarnisons, et qu'Antigonus passoit son hyver en Argos, avecques quelque nombre de gents de pied estrangiers, et sa maison seulement, il entra en armes sur les terres des Argiens, faisant ce discours, que ou Antigonus, meu de honte, sortiroit aux champs, et que là il le defferoit ; ou, s'il n'osoit sortir, au moins le mettroit-il en la malegrace et maulvaise opinion des Argiens, lesquels, voyants qu'on destruisoit leur païs, et qu'on y pilloit et guas-

toit tout, perdoyent patience, et s'amassoyent devant la porte du logis d'Antigonus, criants qu'il sortist en campaigne pour combattre, ou qu'il cedast la principaulté de la Grece, et la charge de capitaine, à ceulx qui estoyent plus vaillants que luy.

Mais Antigonus, comme capitaine meur et sage, estimant que c'estoit deshonneur de se hazarder temerairement, et ne se tenir pas bien sur ses guardes, non pas estre injurié par estrangiers, ne sortit point aux champs, ains persista tousiours en sa resolution. Au moyen de quoy, Cleomenes ayant meiné son armée jusques au plus près des murailles d'Argos, et ayant ruiné, pillé et guasté tout à l'environ, sans auscun dangier, s'en retourna à la maison.

Quelque temps après il feut adverty que Antigonus estoit venu jusques à Tegée, pour de là entrer sur le païs de la Laconie, et luy s'en alla par un austre chemin avecques son armée, sans que les ennemys s'en apperceussent; de maniere qu'au poinct du jour on feut tout esbahy qu'on le veid tout près de la ville d'Argos, qui destruisoit tout le plat païs; non point en sciant les bleds avecques des faucilles ou des espées, comme font les austres, ains les battant et foulant avecques de longues perches faictes en forme de rancons, de sorte que les souldards, en passant leur chemin, sans peine, ne faisants que se jouër, abbatoyent et renversoyent tous les bleds. Quand ils feurent au faulxbourg où est le parc aux

exercices, qui s'appelle Cyllarabis, il y eut des souldards qui voulurent y mettre le feu; mais Cleomenes les enguarda, leur remonstrant que ce qu'il avoit faict à Megalopolis estoit plus par cholere que par debvoir.

Il se retire sans qu'Antigonus ni austres osassent l'attaquer.

Quant à Antigonus, il s'en retourna premierement tout court, comme pour aller droict en Argos; mais depuis, s'estant r'advisé, il saisit toutes les cymes des costeaux et montaignes d'à-l'entour : de quoy Cleomenes, faisant semblant de ne tenir compte, envoya par des heraults demander les clefs du temple de Juno, et qu'il se retireroit après y avoir sacrifié; et ainsy, s'estant joüé et mocqué d'Antigonus, après avoir sacrifié à la deesse, audessoubz du temple, qui estoit fermé, il envoya son armée à Phliunte, et de là, ayant deschassé la guarnison qui estoit dedans Ologunte, alla passer au long de la ville de Orchomene, ayant non-seulement asseuré et encouragé grandement ses citoyens, mais aussy acquis envers les ennemys mesmes, reputation de très-grand homme de guerre, et digne d'avoir de grandes affaires en main. Car il n'y avoit celuy qui ne jugeast que c'estoit bien œuvre de grande magnanimité, et de grande suffisance et maistrise en l'art militaire, qu'avecques les forces d'une seule ville faire et soubstenir la guerre contre toute la puissance du royaulme de Macedoine, contre tous les peuples du Peloponese, et contre les finances d'un puissant roy, et cependant guarder que non-

non-seulement il ne feust auscunement touché au païs de la Laconie, ains au contraire aller endommager ceulx des ennemys, et prendre sur eulx tant et de si grosses villes.

Cléomenes, faute d'argent, est forcé d'en venir à la bataille deux jours trop-tôt.

Mais celuy qui dict premierement que l'argent estoit le nerf des affaires, le dict, à mon advis, principalement pour le reguard des affaires de la guerre. Et Demades l'orateur, comme un jour les Atheniens commandassent qu'on tirast en diligence des gualeres de l'arcenal en la mer, et qu'on les armast promptement, combien qu'ils n'eussent point d'argent : *celuy*, dict-il, *qui guide la prouë doibt descouvrir et sonder devant* (*a*). Et dict-on que l'ancien Archidamus, comme les peuples alliez et confederez de Lacedæmone requissent, au commencement de la guerre Peloponesiacque, qu'on taxast combien chascun auroit à contribuer, leur repondict : *la guerre ne se nourrit pas à prix certain et arresté.* Car tout ainsy comme entre les combattants ès jeux de prix, ceulx qui de longue-main ont par continuels exercices endurcy et enforcé leurs corps, abbattent tousiours avecques le temps, et guaignent ceulx qui n'ont rien que l'art et l'agilité de l'addresse et de l'escrime : aussy Antigonus qui,

(*a*) On trouve, dans plusieurs vieux exemplaires, τὸ πρωρατὸ φωρασαι, qui est le sens que nous avons suivi. Dans d'autres τῆς πρώρας τὸ φυράσαι, c'est-à-dire, le paîtrir va devant la prouë, qui est bon aussi, et plus aigu que l'autre, comme qui diroit, il faut du biscuit devant que de s'embarquer.

avecques la puissance d'un grand royaulme, soubstenoit la despense de ceste guerre, lassa et deffeit à la fin Cleomenes, parce qu'il ne pouvoit plus fournir la paye aux estrangiers qu'il avoit à sa soulde, ny nourrir mesme ses citoyens : car au reste le temps faisoit certainement pour luy, à cause que les affaires qui survindrent à Antigonus dedans son royaulme, le r'appelloyent à la maison, pource que les Barbares, qui en sont voisins, courroyent et pilloyent toute la Macedoine, mesmement les haults Esclavons, qui lors y estoyent descendus avecques grosse puissance, à raison de quoy les Macedoniens se trouvants pillez de tous costez, envoyerent en diligence r'appeller Antigonus. Et si les lettres luy eussent esté apportées un peu devant la bataille, comme elles le feurent après, il s'en feust aussy-tost allé, et eust abandonné les Achæiens : mais la fortune, qui a tousiours accoustumé de decider les plus grandes choses à un poinct près du but, monstra lors un si grand poids et si grande efficace de l'occasion, qu'incontinent après la bataille de Selasie, en laquelle Cleomenes perdit son armée et sa ville, arriverent les messagers qui r'appelloyent Antigonus ; ce qui rendit de tant plus pitoyable la desconvenuë de Cleomenes : car s'il eust reculé deux jours seulement à donner la bataille, il n'en eust plus esté de besoing, ains eust appoincté avecques les Achæiens à toutes telles conditions qu'il eust voulu, quand

les Macedoniens s'en feussent allez. Mais à fauste d'argent, n'ayant plus d'esperance qu'en ses armes, il feut contrainct de donner la bataille avecques vingt mille combattants contre trente mille, ainsy comme escript Polybius, là où il se monstra excellent capitaine, quant à luy, et ses citoyens aussy y feirent très-vaillamment leur debvoir, et les estrangiers mesmes ne le feirent pas trop mal : mais il feut deffaict par la façon des armes de ses ennemys, et l'effort du bataillon des gents de pied Macedoniens.

Toutesfois, Phylarchus dict qu'il y eut encores une trahison, qui feut la principale cause de sa deffaicte, pource qu'Antigonus avoit ordonné aux Acarnaniens et aux Esclavons qu'il avoit en son ost, de se couler à la desrobbée au long de la poincte de l'armée, où estoit Euclidas, frere de Cleomenes, pour l'envelopper par derriere pendant que luy rangeoit le demourant de ses gents en bataille. Au moyen de quoy Cleomenes, qui estoit monté sur un hault pour veoir la contenance de l'ennemy, ne voyant point les armes des Arcananiens et Esclavons, eut paour qu'Antigonus ne s'en voulust servir à quelque telle ruse de guerre. Si feit appeller Demoteles, qui avoit la charge de la patroüille, qui est de rechercher et enquerir les choses secrettes, et luy commanda qu'il allast reguarder comment se portoit le derriere de l'armée, et qu'il advisast de descouvrir bien tout à l'environ.

Demoteles, qui avoit, comme l'on dict, esté ja corrompu par argent, luy respondict qu'il ne se souciast point de la queuë de son armée, pource que tout y estoit bien, et qu'il entendist seulement à forcer et rompre ceulx qu'il avoit en teste devant luy. Cleomenes, se reposant sur ces paroles, marcha droict contre Antigonus, et feirent les naturels Spartiates, qu'il avoit autour de luy, si grand effort qu'ils contraignirent de reculer le bataillon des Macedoniens bien un quart de lieuë, en les poulsant et pressant tousiours à force : mais cependant Euclidas, avecques l'austre poincte de l'armée, feut enveloppé par derriere, et Cleomenes se retournant et voyant la desconfiture, s'escria tout hault : *ah, mon très-cher frere ! tu es perdu, tu es perdu : mais au moins meurs-tu en homme de bien, et sera ta mort proposée pour exemple de proüesse aux enfants, et chantée par les dames de Sparte.* Ainsy estant Euclidas et ses gents meis au fil de l'espée, ceulx qui les avoyent deffaicts coururent aussytost suz à ceulx de l'austre poincte.

Cleomenes se sauve à Sparte.

Adoncques Cleomenes voyant les siens effroyez de telle sorte qu'ils n'avoyent pas le courage d'arrester, il se saulva de vistesse. En ceste bataille mourut grand nombre de souldards estrangiers, et tous les naturels Lacedæmoniens, qui estoyent six mille, il ne s'en falloit que deux cent. Quand Cleomenes feut arrivé à Sparte, il conseilla luy-mesme aux citoyens qui le vindrent veoir, qu'ils se ren-

dissent volontairement au vainqueur Antigonus, et au reguard de luy, que s'il pouvoit faire auscune chose pour le bien et l'honneur de Sparte, feust en vivant ou en mourant, qu'il le feroit : et voyant les dames de la ville qui couroyent au devant de ceulx qui s'estoyent saulvez quand et luy, et les deschargeants de leurs armes leur presentoyent à boire, il entra dedans son logis, là où une jeune garse qu'il avoit prinse en la ville de Megalopolis, et dont il s'estoit servy depuis la mort de sa femme, luy vint au devant comme elle avoit accoustumé, et le voulut refreschir, comme venant tout chauld de la bataille : mais il ne voulut ne boire, encores qu'il endurast soif extresme, ne se seoir, encores qu'il feust fort las : ains tout ainsy comme il estoit armé appuya sa main contre une colonne, et meit son visage sur son coubde, et après s'estre reposé un peu de temps en ceste sorte, et avoir discouru en son entendement tous les partys qu'il pouvoit prendre, il s'en alla avecques ses amys au port de Gythium, là où il s'embarqua sur des vaisseaux qu'il avoit expresséement faict tenir tous prest, et feit voile incontinent. Bien-tost après entra Antigonus dedans la ville de Sparte, où il traicta humainement les habitants qu'il y trouva, et n'injuria ny n'oultraigea point superbement l'ancienne dignité de Sparte : ains leur ayant rendu leurs loyx et leur gouvernement, après y avoir sacrifié aux dieux pour leur rendre graces de sa victoire, trois jours après y estre

Il s'embarque pour aller en Egypte, laissant la victoire à Antigonus, qui meurt peu après.

entré, il s'en partit, ayant nouvelles qu'il luy estoit survenu une grosse guerre en son royaulme de la Macedoine, et que les Barbares luy pilloyent et couroyent tout son païs.

Jà estoit-il saisi de la maladie dont il mourut à la fin, laquelle se termina en une phtise forte par un violent catharre; mais toutesfois encores ne demoura il point pour cela, ains se maintint tousiours en vigueur, jusques à combattre pour ses propres affaires, et à guaigner une très-belle victoire, avecques fort grand meurtre et occision des Barbares, pour puis après en mourir plus glorieusement : car il se deschira les poulmons et le dedans du corps, encores plus qu'il n'estoit, à force de crier en l'ardeur du combat, ainsy comme il est vrayssemblable, et comme Phylarchus mesme l'escript. Toutesfois on conte par les escholes, qu'après la bataille guaignée, il se trouva si esprins de joye, qu'en criant *ô la belle journée!* il rendit grande quantité de sang par la bouche, et que là dessuz une grosse fiebvre le saisit, dont il mourut. Voylà quant à Antigonus.

Joie excessive cause la mort à un roi.

Mais pour retourner à Cleomenes, partant de l'isle de Cythere, il alla poser l'anchre en une austre qui s'appelle Ægialia, de là où voulant traverser en la cité de Cyrene, il y eut l'un de ses amys nommé Therycion, qui, aux affaires, s'estoit tousiours monstré homme de grand cœur, et en son language avoit aussy tousiours parlé haultement et bravement, et lors prenant à part Cleomenes, luy commença

De la mort et de l'espérance des vaincus.

à dire : *nous avons*, sire roy, *fuy la mort qui nous estoit la plus honnorable, de mourir en la bataille, combien que paravant tout le monde nous eust ouy-dire, que jamais Antigonus ne passeroit au dessuz du roy de Sparte, sinon qu'il feust mort estendu : mais au moins nous en reste-il encores une austre, qui, sans point de doubte, est en vertu et gloire seconde à la premiere ? Où est-ce que nous naviguons sans propos ? pourquoy fuyons-nous la mort ? ou pourquoy l'allons-nous chercher bien loing quand elle est tout auprès de nous ? Car si ce n'est point de honte ny de deshonneur à ceulx qui sont extraicts de la race de Hercules, de servir aux successeurs de Philippus et d'Alexandre, guaignons le travail et le dangier d'une longue naviguation, en nous allant rendre entre les mains d'Antigonus, lequel vray-semblablement doibt estre meilleur que n'est Ptolomæus, d'austant que les Macedoniens valent mieulx que les Ægyptiens. Et si nous desdaignons estre commandez par ceulx qui nous ont vaincus en armes, pourquoy voulons-nous doncques faire nostre maistre celuy qui ne nous a point vaincus, en nous monstrant au lieu d'un, inferieur à deux, l'un Antigonus, que nous fuyons, et l'austre Ptolomæus, à qui nous allons faire la cour ? Pouvons-nous là dessuz alleguer que nous allons en Ægypte pour le reguard de ta mere qui y est? Vrayement tu luy seras un beau et joyeux spectacle, quand elle monstrera aux dames de la cour de Ptolomæus son fils prisonnier et fugitif, au lieu qu'il souloit paravant estre roy. Ne vault-il pas doncques mieulx, pendant que nous voyons*

Dissertation entre Cleomenes et un de ses amis touchant la mort.

encores le païs de la Laconie, et que nous avons nos propres armes en nostre puissance, nous deslibvrer nous-mesmes de celle desfortune, et en ce faisant, nous justifier envers ceulx qui sont morts à Selasie pour la deffense de Sparte, plustost que d'aller laschement perdre nostre temps en Ægypte, en attendant des nouvelles pour sçavoir qui Antigonus aura laissé pour son lieutenant et gouverneur en Lacedæmone.

Therycion ayant dict de semblables paroles, Cleomenes luy respondict, *tu penses doncques que ce soit à toy magnanimité que de chercher la mort, qui est l'une des plus faciles et plus aysées choses qui puisse advenir à l'homme, et celle qu'il a plus à commandement et à main toutes les fois qu'il luy plaist : et cependant, meschant que tu es, tu fuys d'une fuite plus lasche et plus honteuse que la premiere. Car plusieurs vaillants hommes, austres que nous ne sommes ont bien austrefois cedé à leurs ennemys, ou pour quelque accident de fortune qui leur a esté contraire, ou ayants esté forcez par plus grand nombre de gents : mais celuy qui se laisse aller et qui succombe aux travaulx et labeurs, ou aux blasmes et loüanges des hommes, il faust qu'il confesse qu'il est vaincu par sa propre lascheté : car il ne faust pas que la mort qu'on se donne volontairement soit pour fuyr à faire des actes laborieux, ains faust que celle mort mesme soit un acte loüable, pource que c'est honte de vouloir vivre ou mourir pour l'amour de soy-mesme comme tu m'enhortes que je face maintenant, pour me tirer hors des travaulx où nous sommes de present, sans faire austre acte quelconque,*

que, ny utile ny honnorable, là où au contraire je suis d'advis que toy ne moy ne debvons jamais abandonner l'esperance de servir encores quelque jour à nostre païs, car là où toute esperance nous deffauldra, alors nous sera-il tousiours assez aysé de mourir toutes et quantesfois que nous vouldrons.

A cela Therycion ne replicqua rien, mais à la premiere occasion qu'il eut de se pouvoir un peu escarter de Cleomenes sur le rivage en se destournant le long de la marine, il se tua luy-mesme.

Homme qui se tue après une longue dissertation sur la mort.

Et Cleomenes partant de ce mesme rivage, cingla tant qu'il arriva en Africque, là où il feut conduict par les gents du roy jusques en la ville d'Alexandrie, et là Ptolomæus à la premiere arrivée luy feit un receuil assez commun : mais depuis quand il eut un peu donné de preuve de son sens et entendement, et faict cognoistre que parmy la simplicité ronde de sa vie laconicque, il y avoit une grace gentile et une grandeur de courage qui ne faisoit point de honte à la noblesse haulte de son sang, ny ne fleschissoit point à la fortune, le roy commença à le gouster davantage et à prendre plus de plaisir à sa compaignie, qu'à ceulx qui luy disoyent et faisoyent toutes choses pour le flatter et pour luy complaire : et adoncques se repentit-il à bon escient d'en avoir paravant faict si peu de compte, et de l'avoir ainsy abandonné à Antigonus, lequel par sa deffaicte avoit grandement augmenté sa puissance et sa gloire. Si commença lors à le reconforter par toutes

Cleomenes arrive auprès du roi d'Egypte, qui lui promet du secours.

les caresses et faveur dont il se peust adviser, luy promettant qu'il le renvoyeroit avecques vaisseaux et argent en la Grece, et qu'il le remettroit en son royaulme, et cependant luy ordonna pour son entretenement une pension de vingt et quatre talents par an, desquels il s'entretenoit luy et ses gents simplement et sobrement, et despendoit tout le demourant à receuillir et soubstenir ceulx qui se retiroyent de la Grece en Ægypte.

Quatorze mille écus.

Le roi d'Egypte meurt sans avoir pu tenir sa promesse à Cleomenes.

Mais de malheur ce vieil Ptolomæus, avant qu'il peust accomplir ce qu'il avoit promis à Cleomenes, de le renvoyer en la Grece, deceda ; et depuis sa mort la cour estant tombée en toute dissolution, yvrongnerie et gouvernement de femmes, le faict de Cleomenes feut aussy meis à nonchaloir : car le jeune roy estoit tant perdu d'amour de femmes et de vin, que lors qu'il estoit le plus sobre et en son meilleur sens, les plus grandes de ses affaires où plus il s'appliquoit, estoyent faire festes et sacrifices, sonner d'un tabourin parmy son palais, pour assembler le monde, et faire du basteleur et triacleur, cependant qu'une Agathoclea qui estoit son amye, et la mere d'elle, et un macquereau nommé Oenanthes gouvernoyent toutes les principales affaires du royaulme. Toutesfois encores à son advenement à la couronne il se servit un peu de Cleomenes, pource qu'il craignoit son frere Magas qui avoit credit entre les gents de guerre, à cause du port que luy faisoit sa mere : au moyen de-

quoy il approchoit de luy Cleomenes, et l'appelloit en son estroict conseil, là où il desliberoit des moyens comment il pourroit faire mourir son frere : ce que tous les austres du conseil luy conseilloyent, excepté Cleomenes qui luy dissuadoit fort, remonstrant que plustost il valoit mieulx engendrer plusieurs austres freres au roy pour seureté de sa personne, et pour leur despartir entre eulx les charges du royaulme.

A quoy Sosibius, qui estoit celuy des mignons du roy qui avoit le plus grand credit et le plus d'aucthorité aux affaires, respondict, que tant comme Magas vivroit, les gents de guerre estrangiers, qui estoyent à la soulde du roy, ne luy seroyent point trop asseurez. Cleomenes luy replicqua, quant à cela, qu'ils ne s'en donnassent point de peine, pource que de ces estrangiers-là il y en avoit plus de trois mille Peloponesiens, lesquels feroyent tous ce qu'il vouldroit, et qu'ils viendroyent promptement avecques leurs armes par tout où il les manderoit, au moindre clin d'œil et signe de la teste qu'il leur feroit. Ceste parole sembla bien sur l'heure faire foy de la bonne affection qu'il portoit au roy, et de la puissance qu'il avoit : mais depuis, la lascheté de Ptolomæus luy augmentant sa deffiance, et comme il advient ordinairement, que ceulx qui ont fauste de sens, reputent le plus seur estre, redoubter toutes choses et soy deffier d'un chascun, la soubvenance de ce propos rendit

Cleomenes reste engagé sans espérance d'aide.

Cleomenes redoubtable à ceulx qui avoyent credit en cour, pource qu'il avoit aucthorité envers les souldards estrangiers, et y en avoit plusieurs qui disoyent, *voyez-vous cestuy-cy, c'est un leon parmy les brebis.* Car à la verité aussy sembloit-il tel proprement aux gents du roy, quand ils consideroyent ses façons de faire, comment il reguardoit de travers sans faire semblant de rien, et avoit tousiours un œil à espier ce qu'on y faisoit. Si se lassa à la fin de demander navires et armée : mais ayant nouvelles qu'Antigonus estoit mort, et que les Achæiens estoyent empeschez de la guerre contre les Ætoliens, de maniere que les affaires le desiroyent et l'appelloyent, estant tout le Peloponese en trouble et en combustion, il demanda qu'on le laissast aller seulement luy seul avecques ses amys : mais personne ne luy voulut accorder : car quant au roy, il n'en entendoit rien, pource qu'il estoit continuellement entre des femmes à danser, yvrongner, joüer et mommer : et quant à Sosibius, qui avoit la superintendance de toutes les affaires, il estimoit d'un costé que de retenir Cleomenes contre sa volonté il leur seroit mal-aysé, et si y auroit du dangier, et d'austre costé aussy de le laisser aller, luy qui estoit homme advantureux et personnage de grande entreprinse, et qui avoit cogneu les vices et les faustes qui estoyent en leur gouvernement du royaulme, ce ne seroit pas trop seurement faict : car il n'y avoit ny dons ny presents qu'on luy sçeust faire, qui le peussent addoulcir.

Mais ne plus ne moins que le bœuf sacré, qu'ils appellent en Ægypte Apis, encores qu'il ayt à boire et à manger tout son saoul, et qu'il semble estre en grandes delices, desire neantmoins tousiours sa vie naturelle, et sa liberté de courir et saulter à son plaisir, et monstre esvidemment qu'il se fasche d'estre tousiours entre les mains du prebstre qui a charge de le guarder : aussy n'y avoit-il rien ès delices de la cour qui pleust à Cleomenes, ains comme dict Achilles en Homere,

Cleomenes n'obtient pas la liberté de s'en retourner seul.

Il languissoit d'estre tenu en serre,
Ne demandant que d'aller à la guerre.

Estant doncques Cleomenes et ses affaires en tel estat, il arriva en Alexandrie un Messenien nommé Nicagoras, qui le haïssoit particulierement en son cœur, mais au dehors faisoit semblant de l'aymer : car il luy avoit austrefois vendu un beau lieu de plaisance, et n'en avoit pas receu l'argent, feust ou pour ce que Cleomenes n'eust pas le moyen de luy payer, ou pource qu'il n'eust pas le loisir pour les guerres qui l'occupoyent. Un jour doncques que Cleomenes d'advanture se promeinoit sur la greve du port, il apperçeut ce Nicagoras descendant d'une navire, qui ne faisoit qu'arriver, et l'ayant recogneu, le salua amiablement et luy demanda quelle occasion l'ameinoit lors en Ægypte. Nicagoras luy ayant rendu bien amiablement aussy son salut, respondict qu'il avoit ameiné de beaulx chevaulx de service

Cleomenes est trahi par Nicagoras.

pour la guerre au roy. Cleomenes s'en print à rire, et luy dict, *il eust mieulx vallu que tu eusses ameiné de belles courtisanes, des baladines et des putains : car c'est ce qui plus agrée maintenant au roy.*

Nicagoras sur l'heure feit semblant de rire, mais peu de jours après il luy vint ramentevoir le lieu qu'il luy avoit autrefois vendu, et le prier qu'à tout le moins lors il luy en voulust bailler l'argent, l'asseurant qu'il ne l'en eust point encores importuné, n'eust esté qu'il avoit perdu à sa marchandise. Cleomenes luy respondict qu'il n'avoit rien de reste de la pension qu'on luy donnoit, dont ce Nicagoras estant courroucé, s'en alla rapporter à Sosibius le traict de mocquerie qu'il luy avoit oüy dire contre le roy. Sosibius feut bien ayse de l'avoir entendu, mais desirant avoir encores plus grande occasion d'irriter le jeune roy contre Cleomenes, il suada à Nicagoras d'escrire une lettre au roy contre luy, comme ayant conspiré, si le roy luy donnoit des vaisseaux, de l'argent et des gents de guerre, de se saisir de la ville de Cyrene.

Il est resserré lui et ses amis dans une maison.

Ce que Nicagoras feit, et ayant escript la missifve, feit voile : quatre jours après qu'il feut party, Sosibius porta la lettre au roy, comme s'il l'eust receuë à l'heure, et irrita tellement le jeune roy, qu'il feut dès-lors ordonné qu'on resserreroit Cleomenes en une grande maison, où l'on luy bailleroit son vivre ordinaire, comme de coustume, excepté qu'on

luy deffendroit de sortir du logis. Cela fascha desià bien Cleomenes, mais encores eut-il bien pire esperance de son affaire à l'advenir par un tel accident. Il y avoit un des mignons du roy, qui s'appelloit aussy Ptolomæus, fils de Chrysermus, lequel avoit tousiours auparavant devisé assez familierement avecques Cleomenes, et avoit prins une liberté et privaulté de parler librement de toutes choses ensemble. Cleomenes l'envoya un jour prier de venir parler à luy. Ptolomæus y alla, où en devisant, il tascha de luy destourner toutes les suspicions qu'il avoit, et de luy excuser tout ce que le roy avoit faict en son endroict : puis quand ils eurent assez devisé, il s'en retourna, ne prenant pas guarde que Cleomenes le suivoit et estoit derriere jusques à la porte, à laquelle Ptolomæus tança bien asprement les guardes, de ce qu'ils guardoyent si negligemment et si peu soigneusement une beste sauvage si furieuse, et si mal-aysée à reprendre si une fois elle eschappoit. Cleomenes oüyt ces paroles, et s'en retourna au dedans du logis sans que Ptolomæus eust apperçeu qu'il feust derriere luy : et retourné qu'il feut, conta à ses amys ce qu'il avoit entendu et oüy.

Par quoy tous adoncques jectants en courroux le reste qu'ils avoyent de bonne esperance, resolurent de se venger du tort et de l'injure que leur faisoit Ptolomæus, en mourant ainsy comme il appartenoit à des Spartiates, sans attendre qu'on les vinst hacher

Ils en sortent l'épée à la main.

en pieces comme moutons après qu'on les auroit longuement tenus à l'engrais. Pource que ce seroit une grande honte à Cleomenes, après avoir refusé d'appoincter avecques Antigonus, qui estoit homme de guerre et prince de faict, attendre le loisir de cest austre roy basteleur et triacleur, jusques à ce qu'il luy pleust laisser son tabourin, et rompre sa danse, et sa mommerie, pour le venir faire mourir. Ayants prins cette resolution entre eulx, le roy Ptolomæus alla d'advanture à la ville de Canobus, et eulx feirent premierement courir un bruict par Alexandrie, que le roi estoit en propos de le deslivrer de prison, et suivant une coustume que ces roys d'Ægypte avoyent quand ils vouloyent eslargir un prisonnier et le remettre en sa pleine liberté, qu'ils luy envoyoient le soir de devant à soupper avecques des presents, les amys de Cleomenes ayants preparé plusieurs tels presents, les luy envoyerent en trompant les guardes, et leur donnant à entendre que c'estoit de la part du roy qu'on les luy envoyoit : car Cleomenes mesme sacrifia aux dieux, et envoya à ses guardes bonne part de viande qu'on luy avoit envoyée de dehors, et souppa le soir en festin avec ses amys, ayants des chappeaux de fleur sur leurs testes : et dict-on, qu'il se hasta d'executer ce qu'il avoit entreprins, plustost qu'il n'eust faict austrement, pour avoir apperçeu qu'il y avoit un de ses valets sçachant leur conspiration, qui alloit hors du logis coucher

coucher avecques une femme, dont il estoit amoureux, ayant paour qu'il ne descouvrist leur entreprinse.

Quand ce vinst sur le midy, et qu'il veit que les guardes estant yvres dormoyent, il print son saye sur son dos, et en ouvrant la cousture à l'endroict de l'espaule droicte, se jecta hors la maison l'espée nuë en la main avecques ses amys accoustrez tout de mesme, qui estoyent treize en tout. Entre lesquels y avoit un nommé Hippotas, qui estoit boiteux, lequel sortit avecques eulx bien desliberément à la premiere saillie : mais quand il veit que pour l'attendre ils marchoyent trop bellement, il les pria qu'ils le tuassent et qu'ils ne laissassent point à executer leur entreprinse pour le reguard d'un homme inutile.

Ils courent par la ville d'Alexandrie ; mais n'ayant pu attirer personne dans leur parti, ils se tuent les uns les autres.

Toutesfois ils rencontrerent d'advanture un homme de la ville, qui passoit sur un cheval par devant la porte de leur logis, ils le feirent descendre et monterent Hippotas dessuz, puis s'en allerent courants parmi les ruës, criants au peuple, *liberté*, *liberté* : mais tout ce populaire n'avoit de vertu sinon jusques à loüer Cleomenes et à admirer sa hardiesse, car au demourant de le suivre ou de luy porter faveur, personne n'en eut courage : et en courant par la ville ils rencontrerent Ptolomæus, celuy que nous avons dict qui estoit fils de Chrysermus, ainsy comme il sortoit du palais, et se ruerent trois sur luy qui le tuerent en la place.

Il y avoit un austre Ptolomæus, qui avoit

charge de guarder la ville d'Alexandrie, lequel ayant ouy le bruict, s'en venoit vers eulx dedans un coche : ils luy allerent à l'encontre, et ayants premierement faict escarter ses satellites et archers, qui marchoyent devant luy, le tirerent à bas de dessuz son chariot et le tuerent aussy, puis s'en allerent vers le chasteau en intention de deslibvrer tous les prisonniers qui y estoyent, et s'en servir : mais les geoliers qui en avoyent la guarde, avoyent bien fermé et muny les prisons, de sorte que Cleomenes feut rebouté de ceste entente. Au moyen de quoy il s'en alla errant çà et là par la ville, sans que personne se joignist à luy, ne qui luy feist teste aussy, pour ce que tout le monde s'enfuyoit de paour devant luy ; parquoy à la fin après avoir bien couru, se retournant devers ses amys, il leur dict : *Ce n'est pas de merveille si des femmes commandent à un si lasche peuple, veu qu'il fuyt ainsy sa liberté.* Si les pria qu'ils voulussent doncques tous mourir aussy magnanimement, comme il appartenoit à ceulx qui avoyent esté nourris avecques luy, et à la dignité des belles choses qu'il avoit faictes. Et lors le premier qui se feit tuer feut Hippotas, lequel mourut d'un coup d'espée que luy bailla l'un des plus jeunes de la compaignie à sa requeste, puis chascun des austres se tua aussy consequemment après, facilement et sans rien craindre, excepté Panteus celuy qui estoit entré le premier dedans la ville de Megalopo-

Mort de Cléomenes.

lis : c'estoit un fort beau jeune homme de visage, et qui avoit fort bien esté nourry en la discipline Laconicque, et mieulx qu'austre de son aage ; aussy en avoit Cleomenes esté amoureux, qui luy commanda, que quand il le verroit tomber mort et tous les austres aussy, que lors il se tuast le dernier : parquoy estants jà tous les austres gisants par terre, Panteus les alla tous revisiter les uns après les austres, et sonder avecques la poincte de son espée, pour veoir s'il y en avoit point quelqu'un qui ne feust pas encores mort, et comme ayant entre les austres picqué Cleomenes auprès du talon il eust apperçeu qu'il fronçoit encores le visage, il le baisa et s'assit auprès de luy, puis quand il veit qu'il eut à faict rendu l'esprit, alors l'ambrassant tout mort, il se tua luy-mesme dessuz luy.

Mort des enfans de Cléomenes, de sa belle-mere, et des femmes qui étoient avec elle.

Cleomenes doncques ayant esté roy de Sparte l'espace de seize ans, et ayant esté tel personnage que nous l'avons descript, acheva ses jours en ceste sorte : dequoy le bruict s'estant incontinent respandu par toute la ville, Cratesiclea sa mere, encores qu'elle feust au demourant femme magnanime, oublia neantmoins un peu lors sa generosité pour l'excessifve douleur qu'elle sentit de ce grand accident, et ambrassant les enfants de Cleomenes se print à lamenter : mais l'aisné des enfants sans que personne s'en feust jamais doubté, trouva moyen de se depestrer de ses mains, et montant dessuz la couverture

de la maison, se jecta du hault en bas la teste la premiere, dont il feut tout froissé, mais il n'en mourut pas pourtant, ains feut emporté criant et se courrouçant de ce qu'on ne le vouloit pas laisser mourir.

Le roy Ptolomæus ayant entendu ceste nouvelle commanda qu'on pendist le corps de Cleomenes l'ayant devant (*a*) conroyé, et qu'on feit mourir ses enfants, sa mere et toutes les femmes qui estoyent avecques elle, entre lesquelles estoit la femme de Panteus, l'une des plus belles dames de son temps et de plus gentil cœur. Il n'y avoit gueres qu'ils estoyent mariez ensemble quand ces malheurs leur advindrent, et estoit encores leur amour en sa plus grande chaleur : ses parents ne l'avoyent pas voulu laisser aller et s'embarquer avecques son mary, ains l'avoyent enfermée pour la retenir à force : mais peu de temps après ayant trouvé moyen de recouvrer un cheval et quelque peu d'argent, elle s'enfuyt une nuict, picquant à toute bride vers le port de Tænare, là où elle s'embarqua sur une navire qui partoit pour aller en Ægypte, et s'en alla trouver son mary, avec lequel elle supporta doulcement et joyeu-

(*a*) Κρεμάσαι καταβυρσώσαντας, le pendre après l'avoir desséché et conroyé. On lit dans certains vieux livres καταμυρώσαντης, c'est-à-dire, l'ayant premièrement embaumé, afin qu'il demeurât plus long-tems entier au gibet, comme étoit la façon des Ægyptiens de garder les corps. *Diod. Sicil.*

sement le vivre hors de sa maison en païs estrangier.

Et lorsque les sergents vindrent prendre Cratesiclea pour la meiner mourir, elle la conduisit par dessoubz le bras, en luy aydant à porter sa robbe et la reconfortant, combien qu'elle ne feust point austrement estonnée pour l'apprehension de la mort, et qu'elle demandast seulement ceste grace, qu'on la feist mourir devant ses petits enfants : toutesfois quand ils feurent au lieu où l'on avoit accoustumé de faire telles executions, les bourreaux tuerent premierement les enfants devant ses yeulx, et puis elle après, laquelle en si griefve angoisse de douleur ne dict austre parole sinon, *helas ! mes enfants, où estes-vous allez ?* Et la femme de Panteus estant grande et forte, ceignant sa robbe par dessuz, accoustra et enveloppa les corps des austres à mesure qu'elles feurent executées de ce qu'elle peust recouvrer, sans dire un seul mot ny monstrer auscun signe d'estre troublée, et finablement s'estant elle-mesme accoustrée, et ayant avalé son vestement autour d'elle, sans vouloir souffrir qu'austre personne s'approchast d'elle ny la reguardast, sinon le bourreau qui estoit ordonné pour luy coupper la teste, elle mourut aussy constamment que sçauroit faire le plus vertueux homme du monde, sans avoir besoing de personne qui couvrist son corps ny l'enveloppast après sa mort, tant elle feut soigneuse de guar-

der, mesme à la fin, l'honnesteté qu'elle avoit tousiours observée en sa vie, et retenant encores en mourant le soing de l'honneur, dont elle avoit tousiours muny son corps tant comme elle avoit vescu. Ainsy ces Dames Lacedæmoniennes en ceste piteuse tragædie ayants joüé leur roolle à l'envy des hommes en leurs derniers jours, à qui plus magnanimement endureroit la mort, fournirent de preuve esvidente, pour verifier que la vertu ne peust estre oultraigée par la fortune.

Serpent trouvé autour de la tête de Cléomenes, le corps duquel avoit été pendu au gibet.

Peu de jours après, ceulx qui estoyent ordonnez pour guarder le corps de Cleomenes pendu en croix, apperçeurent un fort grand serpent entortillé à l'entour de sa teste, qui luy couvroit tout le visage, de sorte que nul oiseau de proye n'en approchoit pour en manger, dont le roy entra en une superstition et froyeur, craignant d'avoir offensé les dieux : ce qui donna occasion aux femmes de sa cour de faire plusieurs sacrifices de purification pour nettoyer ce peché, se persuadants qu'ils avoyent faict mourir un personnage bien voulu et aymé de la divinité, et qui avoit quelque chose de plus que homme. Les citoyens mesmes de la ville d'Alexandrie allants sur le lieu luy faisoyent prieres et l'invocquoyent comme un demy-dieu, en le nommant fils des dieux, jusques à ce que les plus sçavants les osterent de ceste erreur, en leur remonstrant que tout ainsy comme des bœufs, quand ils viennent à se pourrir, s'engendrent les abeilles :

Animaux qui s'engendrent de la pourriture des autres.

des chevaulx, les mousches guespes : et semblablement des asnes, quand ils viennent aussy à putrefaction, groüillent des escharbots, aussy les corps des hommes, quand la liqueur de la moüelle, vient à se fondre et à se figer ensemble au dedans, produisent des serpents : ce que les anciens ayants entendu et cogneu, ont choisi entre tous les animaulx le dragon pour l'approprier à l'homme.

Fin de la Vie d'Agis et de Cleomenes.

TIBERIUS ET GAIUS.

Tiberius et Gaius, petits-fils de Scipio l'*Africain*, sont élevés par Cornelia, leur mere.

AINSY doncques estant l'histoire des deux Grecs exposée, il reste que nous escripvions aussy celle des deux Romains, en laquelle nous ne verrons pas de moindres inconvenients advenus à Tiberius et à Gaius, qui tous deux feurent fils de Tiberius Gracchus, lequel, encores qu'il eust esté deux fois consul et une fois censeur, et qu'il eust eu l'honneur de deux triumphes, avoit neantmoins plus de dignité et plus de gloire à cause de sa vertu seule, pour laquelle il feut estimé digne d'espouser Cornelia, fille de Scipio, qui deffeit Hannibal après la mort du pere, combien que de son vivant il ne luy eust point esté amy, ains plustost adversaire et ennemy.

Homme qui préfere de mourir plutôt que de risquer les jours de sa femme.

L'on dict qu'il trouva un jour dedans son lict une couple de serpents, et que les devins ayants consideré que vouloit signifier ce presage, luy deffendirent de les tuer tous deux, et de les laisser aussy eschapper tous deux, mais ouy bien l'un seulement, luy asseurants que s'il faisoit mourir le masle, cela luy apporteroit la mort à luy-mesme, et s'il tuoit la femelle, que ce seroit à Cornelia. Tiberius doncques aimant sa femme, joinct qu'il estimoit estre plus raisonnable que luy mourust premier qu'elle, attendu qu'il estoit le plus vieil, et elle encores jeune, tua le masle, et laissa eschapper la femelle; mais il mourut aussy tantost après, laissant douze enfants vivants, lesquels il avoit tous eus de Cornelia; laquelle, après

après le trespas de son mary, prenant tout le soing de sa maison et de ses enfants, se monstra si honneste, si bonne envers ses enfants, et si magnanime, qu'on jugea Tiberius avoir sagement faict d'avoir voulu mourir plustost qu'une telle femme. Car estant en sa viduité, le roy Ptolomæus luy voulut communicquer l'honneur du diadesme royal, et la faire royne, la demandant à femme : mais elle le refusa, et perdit en sa viduité tous ses enfants, exceptée une fille, qu'elle donna en mariage au jeune Scipio *Africain*, et Tiberius et Gaius, dont nous escripvons presentement, lesquels elle nourrit et institua si diligemment, qu'estants devenus plus honnestes et mieulx conditionnez que nuls austres jeunes hommes Romains de leur temps, on estima que la nourriture en valoit mieulx que la nature : mais tout ainsy comme ès images de Castor et de Pollux, on apperçoit ne sçay quoy de difference qui faict cognoistre que l'un valoit mieulx à la luicte, et l'austre à la course : aussy entre ces deux jeunes freres, parmy les austres grandes similitudes qu'ils avoyent, d'estre tous deux heureusement nez à la proüesse de leurs personnes, à la temperance, à la liberalité, aux lettres et à la magnanimité, il sourdit de grandes differences, quant aux effects et quant à leurs administrations en la chose publicque ; et me semble qu'il vauldra mieulx les desclarer premier que d'entrer plus avant en matiere.

En quoi Tiberius et Gaius étoient différens et semblables.

En premier lieu doncques, quant à la forme

Gaius fut le premier orateur Romain qui se promena dans la tribune aux harangues.

du visage, quant au reguard et au mouvement de la personne, Tiberius estoit plus doulx et plus posé, et Gaius plus vehement, de sorte que l'un, en haranguant, se maintenoit constamment en une place, et l'austre feut le premier des Romains qui commencea à se promeiner par la tribune aux harangues en preschant, et à tirer sa robbe de dessuz son espaule; comme on escript de Cleon, Athenien, qu'il feut le premier des orateurs qui ouvrit sa robbe, et frappa sur sa cuisse en parlant. Davantage la parole de Gaius, parmy la force persuasifve qu'elle avoit, estoit terrible et pleine d'affections; et celle de Tiberius au contraire, plus doulce et plus attrayante à pitié, la diction propre et pure, et exquisement bien ordonnée : et celle de Gaius figurée, embellie et fardée.

La mesme difference se cognoissoit aussy en leur table et en leur despense ordinaire : car celle de Tiberius estoit simple et sobre, et celle de Gaius, à comparaison des austres Romains, estoit bien sobre et estroicte aussy; mais, au reguard de son frere, il se trouvoit curieux, deslicat et superflu, comme Drusus luy reprocha un jour qu'il avoit achepté des daulphins (*a*) d'argent au prix de douze cent cinquante drachmes pour chasque livre poisant.

Cent vingt-cinq écus.

(*a*) Quelques-uns lisent en ce lieu, Δελφηνὰς, c'est-à-dire, tables d'argent de l'ouvrage de Delphes.

Et quant aux mœurs et à leur inclination naturelle, suivant la difference de leur language, l'un estoit doulx et gracieux, l'austre violent et cholere; de sorte qu'en haranguant il se laissoit aller quelquefois à son courroux, contre sa volonté, jusques à haulser sa voix en un ton plus aigu, à dire des injures, et à confondre son parler; mais pource qu'il se sentoit subject à semblables saillies, il y usa d'un tel remede : il avoit un serviteur nommé Licinius, homme de bon entendement, qui, avecques un instrument de musicque, dont on enseigne à haulser et baisser les tons, se tenoit derriere luy quand il haranguoit; et quand il sentoit que sa voix esclatoit un peu trop, et par cholere sortoit hors de ton, il luy souffloit par derriere un ton doulx, au son duquel Gaius se moderoit incontinent, relaschant la vehemence de sa cholere et de sa voix, et se revenoit facilement. Voylà les differences qui estoyent entre eulx.

Au demourant, leur vaillance contre les ennemys, justice vers les subjects, soing et diligence ès charges de leurs offices, temperance et continence à l'encontre des voluptez, estoyent en tout et par-tout semblables ès deux. Il est vray que Tiberius estoit plus aagé que son frere, de neuf ans, ce qui feut cause que leur entremeise du gouvernement de la chose publicque feut divisée de temps, et l'une des principales occasions pourquoy leurs entreprinses ne succederent pas, pource qu'ils ne

Tiberius étant Augure épouse Clodia, fille d'Appius Clodius, prince du Sénat.

florirent pas en un mesme temps, ny ne peurent pas conjoindre leur puissance ensemble, laquelle, si elle se feust rencontrée en un mesme temps, eust esté très-grande, et à l'adventure invincible.

Il nous faust doncques escrire separément de chascun, et premierement de celuy qui est l'aisné, lequel, dès l'issuë de son enfance, feut tant estimé, que tout incontinent on l'associa au college des prebstres, qu'on appelle à Rome les augures, qui ont la charge de considerer les signes et presages des choses à advenir, plus pour sa vertu que pour sa noblesse, ainsy que monstre le tesmoignage d'Appius Clodius, personnage qui avoit esté consul et censeur, et de telle dignité, qu'il avoit esté desclaré et nommé prince du senat: aussy avoit-il plus d'aucthorité que nul austre de son temps. Et un jour, comme tous les augures mangeassent ensemble, après avoir salué et caressé fort amiablement Tiberius, il le rechercha luy-mesme de vouloir espouser sa fille; ce que Tiberius accepta bien volontiers, et feut sur l'heure mesme passé l'accord du mariage entre eulx: parquoy Appius, retournant en son logis, dès le seuil de la porte, appella sa femme à haulte voix, criant: *Antistia, j'ay fiancé nostre fille Clodia;* de quoy elle s'esmerveillant: *dea*, dict-elle, *quelle besoing estoit-il de soy haster et precipiter tant? Qu'eusses-tu peu faire davantage, si tu luy eusses trouvé Tiberius Graccus pour mary?* Je n'ignore pas toutesfois que quel-

ques-uns ont attribué ceste histoire à Tiberius pere de ceulx-cy, et à Scipio l'*Africain;* mais la pluspart des historiens la met ainsy que nous l'escripvons à present: et Polybius mesme escript qu'après la mort de Scipio les parents assemblez choisirent Tiberius entre tous les austres jeunes hommes, pour luy donner Cornelia en mariage, comme n'ayant esté ny fiancée ny promeise à austre quelconque par son pere.

Sa vaillance et son obéissance à la guerre.

Tiberius doncques, le jeune, estant à la guerre en Africque soubz le second Scipio, qui avoit sa sœur en mariage, et logeant avecques luy soubz une mesme tente, cogneut incontinent la nature de son capitaine doüée de plusieurs belles, bonnes et grandes parties pour attirer les cœurs des hommes à imiter et desirer ensuivre sa vertu. Si devint en peu de temps le plus humble, et plus obeyssant, et le plus vaillant de sa personne qui feust entre tous les jeunes hommes de son temps; tellement que ce feut le premier qui monta sur la muraille des ennemys, ainsy comme dict Fannius, affirmant y avoir monté quant et luy, et l'avoir secondé en cest acte de proüesse: au moyen de quoy, estant present, il estoit fort aymé de tout le camp, et absent, fort desiré et regretté de tout le monde.

Tiberius, élu questeur, sauve en Afrique une armée Romaine entiere.

Après ceste guerre il feut esleu quæsteur, et luy escheut par le sort d'aller à l'encontre des Numantins, avecques l'un des consuls Caius Mancinus, lequel n'estoit point maulvais

homme, mais bien le plus mal fortuné et le plus malheureux capitaine que les Romains eussent, et neantmoins, en fortune si contraire, et en si grand malheur, reluisit encores plus clairement, non-seulement le bon sens et la proüesse de Tiberius, mais, qui est encores plus esmerveillable, la reverence et l'obeyssance qu'il portoit à son superieur, combien qu'il feust si travaillé et si troublé de ses mesadvantures, qu'il ne sçavoit luy-mesme s'il estoit capitaine ou non.

Car ayant esté deffaict et battu en de grosses batailles, il se partit de nuict, abandonnant son camp; ce que les Numantins ayants apperceu, saisirent premierement son camp, puis coururent après les fuyants, là où, donnants sur la queuë, ils en occirent les derniers, et envelopperent toute son armée, de sorte qu'ils la rangerent en lieux mal-aysez, dont il n'y avoit auscun moyen d'eschapper: parquoy Mancinus, desesperant en pouvoir sortir à force, leur envoya par un herault demander appoinctement; à quoy les Numantins feirent response qu'ils ne se fieroyent à personne, sinon à Tiberius seul, et luy manderent qu'il l'envoyast devers eulx, ayants prins ceste affection en partie pour les vertus du jeune homme, à cause qu'on ne parloit que de luy en toute celle guerre, et en partie aussy par la soubvenance qu'ils avoyent de son pere Tiberius, qui, faisant la guerre en Hespagne, et y ayant subjugué plusieurs nations, donna la paix à

ceulx de Numance, laquelle il feit depuis ratifier et confirmer au peuple Romain.

Ainsy y feut envoyé Tiberius, qui parla à eulx; et leur faisant passer partie de ce qu'il vouloit, et aussy leur accordant partie de ce qu'ils demandoyent, arresta la paix avecques eulx; en quoy faisant, il saulva asseuréement la vie à vingt mille citoyens Romains, oultre les esclaves et austres volontaires qui suivoyent le camp sans estre des bandes.

Mais au demourant, les Numantins prindrent et pillerent tous les biens qui estoyent demourez dedans le camp des Romains, entre lesquels se trouverent les papiers où estoyent contenus les comptes de la charge de Tiberius, touchant l'administration des deniers, lesquels desirant singulierement recouvrer, il s'en retourna à Numance avecques deux ou trois de ses amys seulement, combien que l'armée Romaine feust desia bien avant en chemin; et appellant les gouverneurs et officiers de la ville, les pria de luy faire rendre ses papiers, affin qu'il ne donnast point d'occasion à ses envieux et mal-veuillants de le calomnier quand il ne pourroit rendre compte de ce qu'il auroit manié. Les Numantins feurent bien ayses de ceste advanture, et le prierent d'entrer dedans leur ville: et comme il s'arrestast tout debout à consulter en soy-mesme s'il y debvoit entrer ou non, les officiers de Numance s'approcherent de luy, et le prindrent par la main, le suppliant de croire qu'ils n'estoyent plus

Traitement qu'il reçoit à Numance, et ensuite à Rome.

ennemys, ains bons amys, et qu'il se voulust fier en eulx; de façon que Tiberius feut d'opinion de le faire, pour l'envie qu'il avoit de recouvrer ses papiers, et aussy pour la doubte qu'il faisoit d'irriter les Numantins s'il eust monstré qu'il se feust deffié d'eulx.

Quand il feut dedans, ils luy feirent appareiller à disner, et le prierent, avecques toute l'instance qu'il leur feut possible, de se vouloir seoir et manger un peu avecques eulx, puis luy rendirent ses papiers, et davantage luy offrirent tout ce qu'il vouldroit de ce qui avoit esté prins par eulx dedans le camp des Romains, de quoy il ne voulut prendre chose quelconque, sinon l'encens dont il usa au sacrifice qu'il feit pour la chose publicque; et cela faict, il print congé d'eulx en les remerciant, et s'en retourna. Quand il feut de retour, tout le faict de cest appoinctement feut grandement reprins et blasmé, comme indigne et faisant deshonneur à la dignité de Rome : mais les parents et amys de ceulx qui avoyent esté en ceste guerre, faisants la plus grande partie du peuple, s'assemblerent à l'entour de Tiberius, disants que des faustes qui y avoyent esté laschement faictes, il s'en falloit addresser et prendre au consul; et au reste, que c'estoit luy qui avoit saulvé un si grand nombre de citoyens. Toutesfois, ceulx qui estoyent marris de l'infamie de cest appoinctement, vouloyent qu'on feist comme avoyent austrefois faict leurs ancestres en cas pareil : car ils renvoyerent

voyerent leurs capitaines tous nuds aux ennemys, pource qu'ils s'estoyent contentez que les Samnites les despoüillassent et les laissassent eschapper la vie saulve; et ne leur envoyerent pas seulement les capitaines en chef, ains aussy tous ceulx qui avoyent eu auscune charge en l'armée, et qui avoyent consenty à la composition, pour convertir sur leurs testes tout le peché de la contravention au serment qu'ils avoyent presté, et à l'appoinctement qu'ils avoyent juré.

Mais en cela se monstra bien esvidemment l'amour et bienveuillance que le peuple portoit à Tiberius; car il ordonna que le consul Mancinus seroit rendu pieds et poings liez aux Numantins, et pardonna à tout le reste pour le reguard de Tiberius: en quoy il m'est bien advis que Scipio luy ayda, qui estoit pour lors le premier homme de la ville de Rome, et qui plus y avoit d'aucthorité, qui toutesfois feut blasmé de ce qu'il n'avoit aussy saulvé le consul Mancinus, et faict confirmer l'appoinctement accordé aux Numantins, veu que ç'avoit esté Tiberius, son amy et son allié, qui l'avoit traicté. Ces plainctes, pour la pluspart, procedoyent de l'ambition des amys de Tiberius, et de quelques hommes de lettres qui l'irritoyent et le mettoyent en picque à l'encontre de Scipio, laquelle toutesfois ne proceda point jusques à haine desclarée, ny n'en ensuyvit mal auscun: et me semble que Tiberius ne feust point tombé ès inconvenients

où il tomba depuis, si Scipio eust esté present quand il entreprint ce qu'il meit en avant : mais il estoit desià à la guerre devant Numance quand Tiberius commencea à proposer ses edicts pour une telle occasion.

Tiberius propose de rendre les terres au pauvres citoyens, malgré les riches, auxquels il fait de sages remontrances.

Quand les Romains, anciennement, avoyent vaincu quelques-uns de leurs voisins, pour l'amende ils leur ostoyent bien souvent une portion de leurs terres, dont partie se vendoit au prouffit de la chose publicque, et partie se joignoit au domaine, qui se bailloit puis après à ferme ou à rente aux pauvres citoyens qui n'avoyent point d'heritages, en payant un bien peu de rente tous les ans : mais les riches commencerent à haulser la rente, et à en debouter, par ce moyen, les pauvres; à l'occasion de quoy feut faicte une ordonnance, *qu'il ne feust loisible à citoyen Romain de tenir plus de cinq cent arpents de terre.*

Ceste ordonnance refrena pour un peu de temps l'avarice des riches, et ayda aux pauvres qui demouroyent aux champs sur les terres qu'ils avoyent prinses à ferme de la chose publicque, et vivoyent de ce qu'eulx ou leurs ancestres en avoyent eu dès le commencement : mais par le laps de temps leurs voisins riches, soubz noms de personnes supposées, trouvoyent moyen de transferer en eulx les arrentements ; et à la fin, sans plus desguiser rien, en tindrent eulx-mesmes publicquement et notoirement, en leur nom, la plus grande partie, de maniere que les pauvres en

estants ainsy deboutez, n'alloyent plus de bon courage à la guerre, ny ne se soucioyent plus de nourrir et esleiver des enfants; tellement qu'en peu de temps l'Italie se feust trouvée depeuplée d'hommes de libre condition, et remplie de Barbares et d'esclaves, par lesquels les riches faisoyent labourer les terres dont ils avoyent chassé des citoyens Romains: auquel inconvenient essaya de prouvoir et de remedier Caius Lælius, l'amy de Scipio; mais pource que les gros de la ville luy feurent à ce contraires, craignant qu'il n'en sortist austre effect qu'une sedition civile, il s'en desporta, et pour ceste cause feut surnommé Lælius *le sage* ou *le sçavant*: car il semble que ce mot *Sapiens*, signifie l'un et l'austre.

Toutesfois Tiberius, aussy-tost qu'il feut esleu tribun du peuple, se meit incontinent sur ses brisées, à la suscitation, ainsy que la plus-part des historiens escript, de Diophanes, rhetoricien, et de Blossius, philosophe, qui le poulserent à ce faire, Diophanes estant banny de la ville de Mitylene, et Blossius natif de l'Italie, en la ville de Cumes, ayant esté disciple et familier d'Antipater de Tarse à Rome mesme, où il luy feit l'honneur de luy dedier quelques siennes compositions de la philosophie. Auscuns en accusent aussy leur mere Cornelia, laquelle leur reprochoit que les Romains l'appelloyent encores belle-mere de Scipio, non pas mere des Gracques. Les austres veulent dire que ce feut un Spurius

Posthumius, compaignon de Tiberius, et son concurrent en la gloire d'eloquence, pource que Tiberius, à son retour de la guerre, le trouvant fort advancé devant luy en honneur et reputation, et bien estimé de chascun, le voulut surmonter en attentant ceste hardie entreprinse, et qui estoit de très-grande expectation.

Raisons qui engagerent Tiberius à poursuivre son dessein relativement au partage des terres.

Mais son frere mesme, Gaius, en un sien libvre, a escript que comme il alloit à la guerre de Numance, en passant par la Thoscane il trouva le païs presque desert, et ceulx qui y labouroyent la terre ou guardoyent les bestes, pour la pluspart esclaves Barbares, venus de païs estrange : à l'occasion de quoy, dès-lors il se meit en la teste l'entreprinse de conduire ceste œuvre à chef, qui feut cause d'infinis maulx à leur maison : mais, quand tout est dict, ce feut le peuple mesme qui plus enflamma sa convoitise d'honneur, et hasta sa desliberation, l'invitant à y entrer par escripteaux qu'on trouvoit par-tout contre les murailles, ès porticques, sur les sepultures, esquels on le prioit de vouloir faire rendre aux pauvres citoyens Romains les terres appartenantes à la chose publicque.

Toutesfois encores ne feit-il pas seul de sa teste l'edict, ains le feit avecques le conseil des premiers hommes de la ville en vertu et en reputation, entre lesquels estoyent Crassus le soubverain pontife, Mutius Scævola le jurisconsulte, qui lors estoit consul, et Appius

Clodius, son beau-pere : et si semble que jamais ne feut faicte loy si doulce ne gracieuse que celle-là, qu'il proposa contre une si griefve injustice et si grande avarice ; car ceulx qui debvoyent estre punis de ce qu'ils avoyent contrevenu aux loyx, et à qui on debvoit oster par force les terres qu'ils tenoyent injustement contre les ordonnances expresses de Rome, et leur en faire payer l'amende, il voulut que ceulx-là feussent remboursez par le public de ce que les terres qu'ils tenoyent illicitement pouvoyent valoir, et qu'elles feussent remeises ès mains des pauvres bourgeois qui n'en avoyent point, et qui avoyent besoing d'ayde pour vivre.

Et combien que la reformation que son edict introduisoit feust ainsy gracieuse, le peuple neantmoins se contentoit, en oubliant tout le passé, que pour l'advenir au moins on ne luy feist plus de tort : mais les riches et ceulx qui se sentoyent bien heritez, haïssoyent l'edict pour leur avarice, et par un despit et une opiniastreté de ne vouloir point ceder, en vouloyent mal de mort à celuy qui l'avoit proposé, taschants à en divertir et desgouster le peuple, en disant que Tiberius introduisoit un nouveau despartement des heritages, pour mettre la chose publicque en combustion, et renverser tout sans-dessuz-dessoubz ; mais ils n'y guaignoyent rien, pource que Tiberius deffendant ceste cause, qui de soy-mesme estoit bonne et juste, avecques une eloquence qui

en eust peu prouver et justifier une maulvaise, estoit invincible, et n'y avoit personne qui le peust refuter ny soubstenir, quand il venoit à discourir et desduire en faveur des pauvres citoyens Romains, estant tout le peuple espandu au-devant de la tribune aux harangues, *que les bestes sauvages qui estoyent par l'Italie, avoyent à tout le moins leurs gistes, leurs tasnieres et leurs cavernes où elles se retiroyent : là où les hommes qui combattoyent et mouroyent pour icelle, n'y avoyent chose quelconque, sinon l'air et la lumiere, ains estoyent contraincts d'aller errants çà et là avecques leurs femmes et leurs enfants, sans sejour et sans maison où ils se peussent heberger : de sorte que les capitaines* (disoit-il) *mentent ordinairement quand, pour encourager les souldards, ils les prient et admonestent de combattre vaillamment pour les sepultures, les temples et les autels d'eulx et de leurs predecesseurs ; car il n'y a pas un de tant de pauvres bourgeois Romains qui sçeust monstrer ny un autel domesticque, ny une sepulture de ses ancestres : ains vont les pauvres gents à la guerre combattre et mourir pour les delices, la richesse et superfluité d'austruy ; et les appelle-on à faulses enseignes* seigneurs et dominateurs de la terre habitable, *là où ils n'ont pas un seul poulce de terre qui soit à eulx.*

Condition du pauvre mise en opposition à celle du riche.

Ces paroles et austres semblables prononcées avecques gravité grande et une compassion veritable, esmouvoyent tellement le commun peuple, et le ravissoyent hors de soy, qu'il n'y avoit personne des adversaires qui

Les riches s'opposent à l'édit de Tiberius, par le secours d'Octavius, son compagnon au tribunat.

le peust soubstenir ; parquoy , laissants le contredire et refuter par raison , ils se tournerent devers Marcus Octavius , l'un des compaignons de Tiberius en l'office de tribun du peuple. C'estoit un jeune homme sage , posé et rassis de sa nature, familier amy de Tiberius, tellement que la premiere fois qu'on s'addressa à luy pour le faire opposer à l'enterinement et confirmation de cest edict, il s'en excusa, pour le reguard de la familiarité et amitié qu'il avoit avecques Tiberius : mais à la fin, comme forcé par la multitude et l'aucthorité de tant de gros personnages qui l'en pressoyent, il resista à Tiberius, et s'opposa à son ordonnance ; ce qui estoit suffisant pour la rompre : car s'il y a un seul tribun qui empesche et qui contredise, encores que tous les austres consentent , il l'emporte , et ne peuvent tous les austres ensemble rien faire s'il y a un seul opposant.

Un seul tribun suffisoit pour rompre une délibération à laquelle tout le monde avoit souscrit.

De quoy Tiberius s'estant irrité , se desporta de mettre en avant ceste premiere loy gracieuse , et par despit en remeit une austre plus agreable au menu peuple , et plus aspre à l'encontre des riches , par laquelle il vouloit que ceulx qui tenoyent des terres en plus grande quantité que ne permettoyent les anciennes ordonnances , feussent contraincts d'en vuider promptement leurs mains ; sur quoy il avoit tous les jours ordinairement de grandes altercations en la tribune aux harangues , à l'encontre d'Octavius , esquelles , combien que l'un contestast à l'encontre de l'austre avec-

Tiberius propose un édit plus rude contre les riches.

ques une vehemence d'affection, et avecques une obstination extresme, si ne dirent-ils jamais une seule maulvaise parole l'un contre l'austre, ny ne leur eschappa jamais, en quelque cholere qu'ils feussent, un mot qui touchast l'honneur de son compaignon : par où il appert que l'estre bien né et bien nourry, modere et arreste l'entendement de l'homme, non-seulement ès choses de plaisir, le guardant d'oultre-passer les bornes d'honneur, ny en faict ny en dict, mais aussy en courroux, et ès plus ardentes ambitions et convoitises d'honneur.

Effet de la bonne naissance et de la bonne éducation.

Auquel propos Tiberius, voyant que sa loy touchoit entre austres à Octavius, à cause qu'il tenoit beaucoup des terres publicques, le pria à part de ne plus desbattre contre luy, promettant luy rendre du sien propre la valeur des terres qu'il seroit contrainct de lascher combien qu'il ne feust pas austrement des bien riches : mais Octavius n'en ayant voulu rien faire pour ses prieres, il meit adoncques en avant un edict que tous magistrats cessassent toute jurisdiction et tout exercice de leur estat, jusques à ce que sa loy eust esté ou approuvée ou reprouvée par les voix du peuple : et si scella luy-mesme de son propre cachet les portes du temple de Saturne, où estoyent les coffres de l'espargne, affin que les quæsteurs ou thresoriers n'y peussent, ce temps pendant, rien prendre ny rien mettre, imposant de grosses amendes aux præteurs et austres

Tiberius propose un édit pour faire cesser tout exercice d'état public.

austres magistrats ayants jurisdiction ordinaire, qui contre-viendroyent auscunement à son edict : de maniere que tous les officiers craignants d'encourir ceste peine, laisserent l'exercice de leur jurisdiction. A l'occasion de quoy les riches qui avoyent grand nombre d'heritages, changerent de robbes, se promeinants par la place avecques une chere dolente et triste contenance, et espierent secrettement de le surprendre, ayants attiltré gents pour l'occire, qui feut cause que luy-mesme, au veu et sçeu de tout le monde, porta aussy dessoubz sa robbe logue une sorte de courte dague dont usent les briguands, que les Latins appellent proprement *dolon*.

On en veût à ses jours, et on tâche de le tuer.

Quand le jour prefix feust escheu pour proceder à l'enterinement et publication de son esdict, Tiberius appella le peuple pour donner ses voix : et les riches ravirent à force les vases où se mettoyent les buletins des voix, de maniere que les choses estoyent pour tomber en grand trouble et grande confusion, pource que Tiberius y pouvoit estre le plus fort en nombre d'hommes, qui jà s'assembloyent autour de luy, pour cest effect, n'eust esté que Manlius et Fulvius, tous deux personnages de dignité consulaire, s'addresserent à luy, en le priant les mains joinctes, et les larmes aux yeulx, qu'il s'en voulust desporter. Tiberius, tant pource qu'il voyoit qu'il y avoit dangier de quelque grand inconvenient, qui estoit pour advenir tout promptement, que pour la

reverence aussy qu'il portoit à deux si notables personnes, se retint un peu, leur demandant qu'ils vouloyent doncques qu'il feist : ils respondirent qu'ils n'estoyent pas suffisants pour le conseiller en affaires de si grande consequence, mais qu'ils le prioyent de vouloir remettre le tout à la desliberation du senat : ce qu'il leur accorda sur l'heure.

Tiberius, pour réussir dans son dessein, fait déposer Octavius de son office de tribun.

Mais depuis voyant que le senat assemblé ladessuz ne concluoit rien, à cause que les riches y avoyent trop d'aucthorité, alors il se meit à poursuivre une austre chose qui n'estoit ny honneste ny legitime, c'estoit de faire priver et desposer Octavius de son magistrat, sçachant bien qu'il ne viendroit jamais à bout austrement de faire aucthoriser son decret : mais premier que de ce faire, il le pria publicquement devant tout le peuple, avecques très-gracieuses paroles, en luy touchant en la main, qu'il se voulust despartir de son opposition, et faire ce plaisir au peuple, qui le requeroit de chose juste et raisonnable, et qui demandoit ceste recompense bien petite au lieu de tant de peines et de travaulx qu'il enduroit pour la chose publicque. Octavius rejecta toutes ses prieres : et adoncques Tiberius dict tout hault, qu'estant tous deux en magistrat d'aucthorité pareille et de puissance esguale, contraire l'un à l'austre en chose de si grande importance, il estoit impossible que ce different à la fin se vuidast sans guerre civile, et qu'il ne voyoit remede auscun à cest inconvenient,

sinon que l'un d'eulx feust deposé de son magistrat, et dict à Octavius qu'il le meist en jeu le premier, et qu'il descendroit bien volontiers du tribunal, et se rendroit homme privé si ainsy plaisoit au peuple. Octavius n'en voulut rien faire : et Tiberius luy replicqua qu'il le feroit doncques contre luy, s'il ne changeoit d'advis après avoir eu temps d'y penser : et à tant feit rompre l'assemblée du peuple pour ce jour-là.

Le lendemain s'estant le peuple r'assemblé, Tiberius montant dessuz la tribune, essaya derechef de persuader à Octavius qu'il se desportast : mais à la fin voyant qu'il ne le pouvoit divertir auscunement, il meit la chose aux voix du peuple, s'il luy plaisoit qu'Octavius feust desposé de son magistrat. Or y avoit-il trente et cinq lignées du peuple, desquelles les dix-sept avoyent jà donné leurs voix contre luy, et n'en falloit plus qu'une seule pour le faire destituer : parquoy il feit un peu surseoir la procedure sur ce poinct, et supplia encores derechef Octavius en l'ambrassant devant tout le peuple, avecques toute l'instance des prieres qu'on sçauroit faire, qu'il ne voulust point par opiniastreté souffrir qu'une telle honte luy feust faicte, d'estre publicquement destitué de son estat, ny estre aussy cause qu'on luy peust imputer qu'il eust esté ministre d'un si piteux acte. On dict qu'Octavius en cest endroict feut un peu esmeu et attendry de ses prieres, et qu'ayant les larmes aux yeulx il demoura assez

longuement sans respondre : mais quand il jecta ses yeulx devers les riches et possesseurs de terres, qui estoyent ensemble en grosse trouppe, il eut à mon advis honte et paour d'estre mal voulu et mal estimé d'eulx, et aima mieulx prendre genereusement le hazard de sa destitution, disant à Tiberius qu'il feist ce qu'il vouldroit.

Après la destitution d'Octavius, l'édit de Tiberius passe, et on nomme des commissaires pour l'exécuter.

Ainsy estant son abrogation passée et aucthorisée par les voix du peuple, Tiberius commanda à l'un de ses serfs affranchis qu'il le tirast à bas hors de la tribune aux harangues : car il se servoit de ses affranchis au lieu de sergents. Cela rendit la chose encores plus pitoyable de veoir tirer ainsy ignominieusement Octavius à force, et qui plus est la commune luy voulut courir suz, mais les riches accoururent à son ayde, qui empescherent qu'on ne l'oultraigeast davantage : et luy se saulva de vistesse, tout seul, ayant esté ainsy recoux de la fureur du peuple : mais un sien serviteur fidele qui se mettoit au devant pour luy saulver les coups, y eut les yeulx crevez contre la volonté de Tiberius, lequel y accourut à grande haste, quand il en entendit le bruict. Céla faict, l'edict touchant les terres publicques feut adoncques passé et confirmé, et esleut-on trois commissaires pour en faire l'inquisition et la distribution. Les commissaires feurent Tiberius luy-mesme, Appius Clodius son beau-pere, et Gaius Graccus, son frere, qui n'estoit pas pour lors dedans Rome, ains estoit au camp devant la

ville de Numance soubz Scipio l'*Africain*.

Ces choses feurent faictes paisiblement par Tiberius, sans que personne luy osast plus aller à l'encontre: et qui plus est, il feit substituer au lieu d'Octavius non une personne de qualité, ains seulement un de ses suivants et dependants qui s'appelloit Mucius, dont les riches et les nobles estoyent grandement indignez contre luy, et redoubtants son accroissement, faisoyent au senat tout ce qui estoit en eulx pour luy faire despit et honte: car il demanda qu'on luy baillast une tente aux despends du public, quand il iroit par les champs pour proceder au departement des terres, comme on faisoit aux austres qui alloyent bien souvent en de beaucoup moindres commissions. Ils la luy refuserent tout à plat, et pour sa despense ordinaire luy taxerent par jour neuf oboles, à la suscitation de Publius Nasica, lequel se desclara en ce faict son ennemy à toute oultrance, pource qu'il possedoit grande quantité de terres publicques, et estoit fort marry de se veoir contrainct à force d'en vuider ses mains.

Dissentions entre le sénat et le peuple.

Environ cinq sols et demi.

Mais le peuple à l'opposite s'en irritoit et enflammoit encores davantage contre les riches: tellement qu'estant mort soubdainement un des amys de Tiberius, sur le corps duquel aussytost qu'il feut trespassé, il apparut de bien maulvais signes, la commune accourut en son enterrement, criant tout hault qu'on l'avoit empoisonné, et chargeants le lict sur leurs

Tiberius gagne l'amitié du peuple autant qu'il est en lui.

espaules, assisterent au feu de ses funerailles, là où se descouvrirent auscuns indices qui feirent penser qu'ils n'estoyent pas hors de propos de presumer qu'il y eust eu du poison, pource que le corps se creva, dont il sortit une quantité d'humeurs corrompuës qui esteignirent le feu, de maniere qu'il en fallut apporter d'austre, lequel encores ne se voulut point prendre ny brusler, jusques à ce qu'on feut contrainct de transporter le corps ailleurs, là où on eut beaucoup d'affaire à l'allumer. Ce que voyant Tiberius, pour plus encores mutiner la commune, se vestit de deuil, et apportant ses enfants en public, supplia le peuple de les vouloir avoir pour recommandez eulx et leur mere, comme jà desesperant quant à luy de son salut.

Attalus institue le peuple Romain son héritier.

Environ ce tems deceda Attalus surnommé *Philopater*, et Eudemus Pergamenien apporta son testament à Rome, par lequel il instituoit le peuple Romain son heritier: parquoy Tiberius pour tousiours se mettre de plus en plus en la bonne grace de la commune, meit incontinent en avant un edict, que l'argent comptant qui proviendroit de la succession de ce roy, feust distribué entre les pauvres citoyens, ausquels escherroit d'avoir part au despartement des terres communes, pour eulx meubler et se prouvoir des choses necessaires à labourer la terre. Au demourant, quant aux villes qui estoyent du royaulme d'Attalus, il dict qu'il n'appartenoit point au senat d'en rien ordonner, et que

c'estoit à faire au peuple à en disposer, et que luy-mesme le proposeroit.

Le sénat s'irrite davantage contre Tiberius.

Cela feut cause de le faire encores haïr davantage du senat, et y eut un senateur nommé Pompeius, qui se dressant en pied dict qu'il estoit prochain voisin de Tiberius, et que pour ce voisinage il sçavoit comme le Pergamenien Eudemus luy avoit donné l'un des bandeaux royaulx du roy Attalus, avecques une robbe de pourpre, en signifiance qu'il debvoit un jour estre roy de Rome : et Quintus Metellus luy reprocha, que son pere estant censeur, quand les Romains ayants souppé en ville retournoyent après soupper en leurs maisons, ils esteignoyent leurs torches et flambeaux, de paour qu'il ne semblast, si on les voyoit retourner, qu'ils demourassent trop tard ès compaignies et ès bancquets : là où au contraire les plus seditieux et plus necessiteux du menu populaire esclairoyent à son fils, et luy faisoyent compaignie quand il alloit par la ville toute la nuict.

Tiberius est démonté par la subtilité d'Annius.

Or y avoit-il lors un nommé Titus Annius, homme qui n'estoit ne bon ny honneste, mais on le tenoit pour un grand argueur et pour un homme nonpareil à subtilement interroguer et cautement respondre : celuy-là provocqua Tiberius à compromettre à l'encontre de luy, s'il vouloit dire qu'il n'eust pas imprimé une note d'infamie à un sien compaignon, en un magistrat qui, par les loyx Romaines, debvoit estre sainct et de tout poinct inviolable. Le

peuple print ceste provocation à courroux, et Tiberius se retira aussy-tost en avant, et ayant faict assembler le peuple commanda qu'on emmeinast cestuy Annius, auquel il vouloit faire faire le procez sur le champ : mais luy se sentant de beaucoup inferieur à Tiberius, en dignité et en eloquence, recourut à ses subtilités de finement interroguer un homme pour le prendre par sa parole, priant Tiberius avant que d'entrer en son accusation, qu'il luy voulust premierement respondre à une seule demande qu'il luy feroit, Tiberius luy permeit de demander ce qu'il vouldroit : et leur estant donné silence, Annius luy demanda, *si tu me voulois diffamer et injurier, et que j'appellasse l'un de tes compaignons à mon ayde, lequel se leivast pour me secourir, et que tu en feusses despit, luy vouldrois-tu pour cela oster son magistrat ?* L'on dict que Tiberius à ceste interroguatoire demoura si confus, que combien qu'il feust l'un des plus prompts à parler et des plus asseurez à haranguer de son temps, ce neantmoins il demoura tout muet sans pouvoir rien respondre, et pour ceste cause rompit l'assemblée sur l'heure mesme.

Il se justifie devant le peuple du tort qu'il avoit pu faire à Octavius.

Et depuis cognoissant qu'entre tous ses actes la deposition d'Octavius sembloit, non-seulement aux nobles, mais aussy au commun populaire, yssue d'une passion trop desvoyée de raison, pource qu'il sembloit qu'il eust abbattu et avili la dignité des tribuns du peuple, qui jusqu'à ce temps-là avoit esté tenue si grande et si honnorable : parquoy pour s'en justifier il feit

feit une harangue au peuple, de laquelle il ne sera point impertinent d'extraire et mettre en cest endroict auscuns arguments, affin que de là on puisse estimer, quelle estoit la force, la richesse et vehemence de son eloquence. Car il dict que le tribunat estoit voirement sacré, sainct et inviolable, à cause qu'il estoit particulierement devoüé à la protection du peuple, et estably pour procurer son bien : mais si au contraire il se trouve qu'il face tort au peuple, il retranche sa puissance, et luy oste le moyen de desclarer sa volonté par ses voix, alors il se prive soy-mesme des privileges et prerogatifves de son estat, en ne faisant pas ce, pourquoy telles préeminences luy ont esté premierement baillées : austrement il faudroit doncques endurer qu'un tribun, si bon luy sembloit, demolist le capitole et meist le feu en l'arcenal, et toutesfois quand bien il feroit tous ces excès-là, encores seroit-il tribun du peuple pour le moins maulvais : mais quand il tasche à oster l'aucthorité et la puissance du peuple, alors il n'est plus auscunement tribun. Ne seroit-ce doncques pas chose de tout poinct hors d'apparence de raison, que le tribun peust emmeiner en prison, toutes et quantesfois que bon luy semble, un consul, et que le peuple ne peust oster à un tribun la puissance que luy donne le magistrat, quand il en vouldroit user au prejudice de celuy qui la luy a donnée : car c'est le peuple qui eslit austant le consul que le tribun. Davantage la dignité royale, pource

qu'elle comprend soubverainement en soy l'aucthorité et la puissance de toutes sortes de magistrats ensemble, est consacrée avecques très-grandes et très-sainctes ceremonies, comme approchante fort près de la divinité : et neantmoins le peuple chassa le roy Tarquinius, pource qu'il usoit violentement de son aucthorité, et pour l'injustice d'un seul homme le magistrat le plus ancien, et celuy qui avoit fondé Rome feut aboly. Et qu'y a-il en toute la ville de Rome qui soit si sainct ne si venerable, que sont les religieuses vestales, lesquelles ont charge de conserver et entretenir le feu æternel ? et toutesfois si auscune d'elles est convaincuë d'avoir forfaict à son honneur, elle est ensepvelie en terre toute vifve : et quand elles viennent à mesprendre contre les dieux, elles perdent toute la franchise qu'elles ont pour la reverence du service des dieux. Aussy n'est-il doncques point raisonnable qu'il jouysse de la franchise qu'il a pour deffendre le peuple, quand luy-mesme l'offense : car il veult abolir la puissance dont il tient la sienne. Et s'il a esté esleu tribun, pource qu'il s'est trouvé que la plus-part des lignées du peuple l'ont esleu pour tel, comme n'est-il plus juste qu'il en soit privé, pource que toutes les lignées ensemble l'en ont desclaré indigne, et l'ont destitué ? Il n'est rien si sainct ne si inviolable que sont les choses offertes, données et consacrées aux dieux : et toutesfois jamais il ne s'est trouvé personne qui ait voulu deffendre au peuple de s'en servir,

de les remuer et transporter de lieu à austre toutes et quantesfois qu'il luy a pleu : par ainsy luy a-il esté loisible de transferer le tribunat, aussy bien comme une offrande consacrée, en une austre. Davantage qu'il n'y ayt pas un magistrat qui ne se puisse legitimement deposer, il appert parce qu'il s'est trouvé souvent, que ceulx qui les ont eus, s'en sont eulx-mesmes deposez, ou ont prié qu'on les en deschargeast. Voylà les principaulx chefs et fondements de la justification de Tiberius.

Tiberius, pour obtenir un second tribunat, fait beaucoup de chose à l'avantage du peuple contre le sénat.

Mais ses amys voyants les menaces et les meinées que les riches et nobles faisoyent à l'encontre de luy, feurent d'advis qu'il debvoit encores poursuivre, pour la seureté de sa personne, un second tribunat pour l'année ensuivant, et adoncques il commençea à reflatter encores de plus en plus le commun peuple par edicts nouveaulx qu'il meit en avant, par lesquels il ostoit le temps et le nombre prefix des années que le citoyen romain estoit tenu d'aller à la guerre, quand il y estoit appellé et que son nom estoit enroollé. Il donnoit permission d'appeller de la sentence de tous juges devant le peuple, et mesloit parmy les senateurs, qui lors avoyent seuls la préeminence et aucthorité de juger, le nombre pareil de chevaliers Romains, allant ainsy par toutes voyes diminuant et affoiblissant l'aucthorité du senat, en augmentant celle du peuple plus par oppiniastreté que par discours de raison, qui jugeast que ce feust chose juste ne prouffitable à la chose publicque.

Qui plus est, quand on commençea à receuillir les voix et suffrages du peuple sur l'aucthorisation de ses edicts nouveaulx, sentant que ses adversaires estoyent les plus forts en celle assemblée, à cause que tout le peuple n'estoit point encores amassé, il commençea à tanser et dire injure à ses compaignons, pour tousiours guaigner temps, et encores à la fin rompit-il l'assemblée, et commanda qu'on retournast le lendemain, auquel il se trouva le premier sur la place en robbe de deuil tout esploré et affligé à sa contenance, suppliant l'assistance du peuple qu'on eust pitié de luy, pource qu'il disoit avoir paour que ses ennemys ne vinssent la nuict forcer ou abattre sa maison pour le faire mourir. Cela esmeut tellement le monde, qu'il y en eut plusieurs qui dresserent des tentes à l'entour de sa maison, et y feirent le guet toute la nuict pour le guarder.

Présages sinistres.

Mais au poinct du jour le poulailler qui guardoit les poulets, par les signes desquels on devine des choses à advenir, les apporta, et leur jecta devant eulx à manger : mais il ne voulurent point sortir de la cage, excepté un, encores feut-ce après qu'il l'eut bien secoüée, et si ne voulut point toucher à la mangeaille qu'on luy presenta, ains haulsa seulement l'aisle gauche et estendit la cuisse, puis s'en refuyt au dedans de la cage. Ce presage feit soubvenir à Tiberius d'un austre qu'il avoit eu paravant : car il avoit son armet qu'il portoit à la guerre

fort beau et bien accoustré, dedans lequel se glisserent deux serpents sans qu'on s'en donnast de guarde, et feirent des œufs dedans et les esclouïrent : ce qui feust cause que Tiberius s'estonna encores plus du sinistre presage des poulets, toutesfois si sortit-il de sa maison quand il sçeut que le peuple estoit desià tout assemblé dedans le capitole, mais au sortir il donna si grand coup de la poincte du pied contre la pierre du seuil de l'huys qu'il se rompit l'ongle du gros orteil, dont il sortit du sang qui perça oultre son soulier, et n'eust pas gueres cheminé que deux corbeaux luy apparurent, se combattants l'un l'austre sur les thuiles d'une maison à main gauche, et passants par là une si grosse foule de peuple, toutesfois une pierre que poulsa l'un de ces corbeaux, vint tomber au pied de Tiberius seul. Cela arresta et y feit penser les plus audacieux mesmes de ceulx qui estoyent autour de luy.

Mais Blossius de Cumes qui l'accompaignoit, luy dict, que ce seroit grande honte à luy, et bien assez pour faire perdre le cœur à ses adherants, que Tiberius qui estoit fils de Graccus, nepveu de Scipio l'*Africain*, et chef de la part du peuple romain, pour la crainte d'un corbeau laissast d'obeïr à ses citoyens qui l'appelloyent, et que ses adversaires et malveuillants ne tourneroyent pas cette fauste en risée, ains prescheroyent au peuple que ce seroit ja un tour de tyran tout formé, qui par arroguance et mespris abuseroit de leur facilité.

Tiberius monte au capitole.

Davantage il accourut plusieurs messagers, que ses amys estants desià au capitole luy envoyoyent, en luy mandant qu'il se hastast et que tout s'y portoit bien pour luy : aussy y feut son arrivée fort honnorable, car si-tost que le peuple l'apperçeut de tout loing, il jecta un grand cry de joye pour sa bien venüe, et le receuillit-on quand il feut monté, avecques grande demonstration et de grand soing de sa personne et de merveilleuse affection, prenants guarde qu'homme quelconque ne s'approchast de luy, qu'il ne feust bien cogneu. Et là comme Mutius commençast à r'appeller les lignées du peuple pour proceder à donner leurs voix, on ne pouvoit rien faire de ce qu'on avoit accoustumé en tel cas pour le grand bruict que demeinoyent les derniers de l'assemblée, tant ils poulsoyent et estoyent repoulsés en s'efforçant de penetrer tousiours plus avant, et s'entremeslants les uns parmy les austres.

Il est instruit d'une conspiration que les riches élevent contre lui, il se fortifie de ses amis.

Sur ces entrefaictes Flavius Flaccus l'un des senateurs monta en lieu dont toute l'assistance le pouvoit veoir, et quand il veit que sa voix ne pouvoit arriver jusques aux aureilles de Tiberius, il luy feit signe de la main, qu'il avoit quelque chose d'importance à luy dire. Tiberius commanda incontinent qu'on fendist la presse, et ainsy monta Flavius à grande peine, et s'approchant luy dict qu'en plein senat les plus riches et les plus gros de la ville n'ayants peu induire et attirer le consul à leur

intention, avoyent resolu de le tuer eulx-mesmes, ayants autour d'eulx grand nombre de leurs suivants et de leurs serfs armés pour cest effect. Tiberius incontinent desclara ceste conspiration à ses amys et adherants, lesquels ceignirent aussy-tost leurs longues robbes par dessuz, et rompirent les javelines que portoyent les sergents en leurs mains pour faire retirer le peuple dont ils prindrent les tronçons pour en repoulser et combattre ceulx qui les assauldroyent, dequoy ceulx qui estoyent plus loing, s'esbahissoyent, et demandoyent que cela vouloit dire.

Tiberius faisant signe des mains que l'on en vouloit à sa vie, ses adversaires crient au sénat qu'il veut se faire élire roi.

Tiberius pour leur monstrer par signe le dangier auquel il estoit, touchoit à sa teste avecques les deux mains, à cause qu'on ne pouvoit pour le grand bruict entendre sa voix: mais ses adversaires ayants veu ce signe-là, s'en coururent vistement au senat crier que Tiberius demandoit au peuple un diadesme et un bandeau royal, et que c'en estoit un certain signe qu'on l'avoit veu toucher de la main à sa teste. Ce rapport meit la compaignie en grand trouble, et adoncques Nasica requit au consul, president au senat, qu'il voulust secourir la chose publicque, et exterminer celuy qui attentoit de se faire tyran. Le consul luy respondict doulcement, qu'il ne commenceroit point à user de force, ny de main meise, et qu'il ne feroit mourir auscun citoyen qui n'eust esté jugé premierement et condemné: mais que si le peuple seduict ou

forcé par Tiberius ordonnoit chose auscune qui feust contraire aux loyx, qu'il ne le recepvroit ny ne le guarderoit point.

Nasica et plusieurs autres marchent contre Tiberius.

Nasica adoncques se leivant en cholere, puis que doncques le soubverain magistrat ne faict compte de secourir la chose publicque, ceulx qui vouldront conserver l'aucthorité des loyx, qu'ils me suivent. Ayant dict ces paroles, il tira le reply de sa robbe dessuz sa teste, et s'en alla droict au capitole, et ceulx qui le suivirent entortillerent tous leurs robbes à l'entour de leurs bras, chassants et faisants retirer ceulx qu'ils rencontroyent en leur chemin, combien que peu de gents s'osassent presenter au devant de tels personnages pour les arrester, à cause que c'estoyent tous les plus dignes et les plus notables hommes de la ville : ains s'enfuyoit tout le monde devant eulx, et en tombant de haste, fouloyent les uns les austres aux pieds. Ceulx qui les suivoyent avoyent apporté de la maison de gros leviers et gros bastons, et en allant prenoyent en leurs mains les esclats et les pieds des tables, et des chaires, que la foule du peuple en fuyant renversoit par terre et brisoit et marchoyent à tout le grand pas, la part où ils pensoyent trouver Tiberius, frappants sur ceulx qu'ils rencontroyent en leur chemin, de maniere qu'en peu d'heures ils eurent faict escarter la commune, et y en eut de tuez en ceste fuite.

Ce que voyant Tiberius, se voulut aussy saulver de vistesse : mais ainsy qu'il fuyoit, il

y eut quelqu'un qui le print par le bout de sa robbe pour l'arrester, et luy la laissant s'enfuyt tout en saye, mais en courant il broncha et tomba sur d'austres qui estoyent tombés devant luy : et ainsy comme il se cuidoit releiver, le premier qui le frappa, au moins qu'on vist appertement, feut l'un de ses compaignons au tribunat, Publius Satureius, qui luy donna d'un pied de selle sur la teste et le second coup qu'il reçeupt luy feut donné par Lucius Rufus, qui s'en glorifioit, comme s'il eust faict un beau chef d'œuvre. Il mourut en ce tumulte plus de trois cent austres personnes, qui feurent tous assommez à coups de bastons et de pierres, sans qu'il y en eust un seul occis de ferrement.

Sédition dans laquelle Tiberius est tué avec plus de trois cens autres.

Ce feut la premiere sedition entre les citoyens de Rome, qui feut decidée avecques meurtre et effusion de sang, depuis que les roys en avoyent esté deschassez : car toutes les austres dissentions du paravant qui n'avoyent point esté legeres ne petites, s'estoyent pacifiées doulcement, les deux parts ayants cedé l'une à l'austre, le senat pour la crainte de la commune, et la commune pour reverence du senat : et si semble que Tiberius mesme eust alors facilement cedé s'ils y eussent procedé par amiable voye de remonstrances : et encores plustost eust-il cedé, quand ils y feussent allez par voye de faict, sans toutesfois tuer ny meurtrir personne : car il n'y avoit pas lors à l'entour de luy plus de trois

Premiere sédition meurtrière à Rome depuis que les rois en avoient été chassés.

mille hommes du peuple. Mais il semble que ceste conspiration feut executée à l'encontre de luy, plus par la haine et rancune que luy portoyent les riches, que par les austres occasions qu'ils feignoyent et supposoyent à l'encontre de luy, en preuve de quoy on peust alleguer la cruauté et inhumanité dont ils userent encontre son corps mort : car ils ne voulurent jamais permettre à son frere, qui les en requit, de l'enleiver pour l'ensepvelir de nuict, ains le jecterent avecques les austres morts dedans la riviere, encores ne feust-ce pas tout : car de ses amys, ils en bannirent les uns sans y guarder forme de procès, et feirent mourir les austres sur qui ils peurent mettre les mains, entre lesquels feut occis le rhetoricien Diophanes, et un Gaius Billius qu'ils enfermerent dedans un tonneau avecques des serpents et viperes, et le feirent en ce poinct mourir : Blossius de Cumes feut meiné devant les consuls qui l'interrogueerent sur ce qui s'estoit faict : il leur confessa franchement qu'il avoit executé tout ce que Tiberius luy avoit commandé. Et comme Nasica luy demandast, *et quoy s'il t'eust commandé d'aller mettre le feu au capitole ?* il respondict, que Tiberius ne luy eust jamais commandé une telle chose. Et comme plusieurs austres par plusieurs fois recoupassent, luy demandant : *mais s'il te l'eust commandé ? je l'eusse*, respondict-il, *faict : car il ne me l'eust point commandé, s'il n'eust esté prouffitable pour le peuple* : toutesfois

Traitement qui fut fait à son corps et à ses amis et familiers.

il se saulva lors, et depuis s'enfuyt en Asie devers Aristonicus, les affaires duquel estants ruinées, il se tua luy-mesme.

Au demourant, le senat pour contenter et appaiser le peuple de ce qui lors se presentoit, ne s'opposa plus au despartement des terres publicques, ains luy permit de substituer un austre commissaire pour cest effect au lieu de Tiberius. Si feut eslu Publius Crassus qui estoit son allié, pour ce que sa fille Licinia estoit mariée à Gaius Graccus, combien que Cornelius Nepos dict, que ce ne feut pas la fille de Crassus que Gaius espousa, mais celle de Brutus qui triumpha des Lusitaniens : toutesfois la pluspart des historiens le met ainsy que nous l'escripvons. Mais quoy qu'il y eust, le peuple estoit très-mal content de ceste mort, et voyoit-on esvidemment qu'il ne cherchoit et n'attendoit que quelque occasion pour la venger, et desià menaçoit-on Nasica de l'en appeller en justice.

A raison de quoy, le senat craignant qu'il n'en eust affaire, ordonna sans qu'il en feust austrement besoing, de l'envoyer en Asie : car le commun peuple ne dissimuloit point sa malveuillance quand il le rencontroit, ains s'irritoit bien aigrement à l'encontre de luy, en l'appellant tyran et meurtrier, excommunié et mauldict, ayant souillé ses mains du sang d'un magistrat sacré, et dedans le plus sainct, le plus devot et le plus venerable temple qui feust en toute la ville, tellement qu'il

Fin misérable de Nasica, haine que le peuple porte à Scipio *l'Africain*, qui s'étoit réjoui de la mort de Tiberius.

feut contrainct de sortir enfin de la ville, combien qu'il feust obligé pour le deu de son office de faire les principaulx et plus grands sacrifices, à cause qu'il estoit le soubverain pontife : et allant hors de son païs errant, sans honneur, et avecques grand travail, et troublé d'entendement, il mourut bientost après, non guères loing de la ville de Pergamum. Et ne se faust pas esbahir si le peuple hayssoit ainsy fort Nasica ; attendu que Scipio l'*Africain* mesme, que le peuple romain avoit austant ou plus aimé qu'il ne feist oncques austre homme, et plus justement, en cuida perdre de tout poinct l'amour et bienveuillance que le peuple luy portoit, pource qu'estant au siege devant Numance, quand il entendit ceste mort de Tiberius, il prononça tout hault ces vers d'Homere,

Que desormais austant en puisse-il prendre
A qui vouldra telle chose entreprendre.

avecques ce qu'en pleine assemblée du peuple estant interrogué par Gaius et par Fulvius qu'il luy sembloit de ceste mort de Tiberius, il feit une response, par laquelle il donna à entendre que les actions du deffunct ne luy plaisoyent point : car depuis cela le peuple le rabroüa, et luy rompit le fil de son propos quand il cuida haranguer : ce que jamais auparavant il ne luy avoit faict : et luy aussy se laissa aller à la cholere jusques à dire des paroles injurieuses à l'assistance du peuple.

Déportement de Gaius Gracchus avant de se montrer en public.

Au reste, Gaius Graccus du commencement, feust ou pour ce qu'il craignist les ennemis de son feu frere, ou pource qu'il cherchast les moyens de les faire encores plus haïr au peuple, demoura un temps sans hanter la place en public, et se tint sans rien entreprendre dedans sa maison, comme personne contente de se tenir bassement, et qui de lors en avant se desliberoit de vivre à soy petitement, sans plus s'entremettre d'affaire quelconque, de sorte qu'il donna occasion à quelques uns de penser et de dire qu'il n'approuvoit point, ains trouvoit maulvaises les choses que son frere avoit meises en avant: mais il estoit encores lors bien jeune, parce qu'il avoit neuf ans entiers moins que son frere Tiberius, lequel n'avoit pas encores trente ans quand il feut tué: toutesfois avecques le temps, il commençea petit à petit à faire cognoistre ses mœurs et sa nature, qui n'estoyent amies des delices ny de paresse, ny subjectes à plaisir, et moins à la convoitise d'amasser: ains s'exercitoit à l'eloquence, et en faisoit provision comme d'aisles, pour puis après se jecter aux affaires de la chose publicque, de sorte qu'il estoit tout esvident, que quand son temps seroit venu il ne chommeroit pas. Car comme l'un de ses amys nommé Vectius, eust esté appellé en justice, il print la charge de le deffendre en jugement: auquel le peuple assistant tressaillit et feut tout ravi en maniere de dire d'ayse et de joye qu'il eut de le veoir et

Son éloquence et sa vaillance.

ouyr : et feut trouvé si bien disant, que les austres orateurs ne sembloyent qu'enfants auprès de luy.

A l'occasion de quoy les riches et les nobles commencerent derechef à entrer en une nouvelle paour, et murmuroyent desià fort entre eulx, qu'il le falloit bien enguarder qu'il ne parvinst à l'office du tribunat du peuple : et advint de fortune qu'estant esleu quæsteur, il luy escheut par le sort d'aller avecques le consul Orestes en l'isle de Sardaigne, de quoy ses ennemys feurent joyeux, et luy n'en feut pas marry, comme celuy qui estoit homme de guerre, et non moins exercité aux armes qu'au plaider et à l'eloquence : joinct aussy qu'il redoubtoit encores la tribune aux harangues et l'entremeise des affaires, et neantmoins ne pouvoit du tout resister à la volonté du peuple et de ses amys qui l'y appelloyent : au moyen de quoy il feut bien ayse d'avoir occasion legitime de s'absenter pour un temps de la ville en faisant ce voyage ; combien que plusieurs soyent d'opinion que cestuy-cy estoit encores plus populaire et plus ambitieux de la faveur et de la bonne grace de la commune que n'avoit esté son frere, toutesfois la verité est au contraire : car il feut conduict plus par contraincte au commencement de son entremeise des affaires, que par jugement ny de propos desliberé : et escript l'Orateur Cicero, qu'il avoit resolu de fuyr toute administration de magistrat, et de vivre personne privée en

Intention de Gaius de vivre retiré, et comment il en fut détourné.

paix et tranquillité : mais son frere luy apparut en songe, qui l'appellant par son nom, luy dict, *que differes-tu*, mon frere ? *Il n'est possible que tu puisses eschapper, pour ce qu'une mesme vie et une mesme mort nous est à tous deux predestinée pour avoir procuré l'utilité du peuple.*

Sa conduite en Sardaigne.

Estant doncques Gaius arrivé en Sardaigne, il y feit veoir toutes les preuves qu'un homme sçauroit faire de sa valeur, et se monstra plus vaillant que nul austre des jeunes hommes de son aage encontre les ennemys, plus juste envers les subjects, et plus obeissant envers son capitaine, en honneur qu'il luy rendoit, et en bienveuillance qu'il luy portoit : mais en temperance, sobrieté et tolerance de labeurs, il surpassa ceulx-memes qui estoyent encores plus aagez que luy. Or feut d'advanture l'hyver fort fascheux et maladif en Sardaigne, et manda le capitaine aux villes qu'elles eussent à fournir quelques vestements pour les souldards : mais elles envoyerent en diligence à Rome supplier le senat, qu'on les exemptast de celle charge. Le senat trouva leurs remontrances raisonnables, et escripvit au capitaine qu'il trouvast austre moyen de revestir ses gents. Le capitaine ne le pouvoit faire austrement, par quoy les souldards cependant enduroyent beaucoup de mal : mais Gaius alla luy-mesme par les villes, et leur allegua tant de belles raisons, que d'elles-mesmes elles en envoyerent et secoururent le camp des Romains à ce besoing : ce qu'ayant esté rapporté à

Rome, on interpreta incontinent que c'estoit un commencement de guaigner la bonne grace du peuple : ce qui donna bien à penser au senat.

Là dessuz arriverent d'Africque des ambassadeurs du roy Mycipsa, lesquels dirent que leur maistre en faveur et pour l'amour de Gaius Graccus avoit envoyé des bleds à leur armée en Sardaigne ; dont les senateurs feurent si despits qu'ils chasserent les ambassadeurs hors du senat, et ordonnerent qu'on y envoyeroit d'austres gents de guerre au lieu de ceulx qui y estoyent, mais que Orestes y demoureroit tousiours comme capitaine, faisant leur compte que Gaius y demoureroit aussy pour quæsteur : mais luy ces nouvelles ouyes, monta incontinent sur mer, et s'en retourna à Rome en cholere. Quand on le vid ainsy de retour à Rome contre l'esperance de chascun, il en feut blasmé, non seulement par ses ennemys, mais aussy par le commun peuple à qui il sembla estrange qu'il s'en feust revenu avant le capitaine, duquel il estoit quæsteur.

Gaius se justifie à Rome de plusieurs imputations injurieuses.

De quoy estant accusé pardevant les censeurs, il demanda audience pour s'en justifier : et ayant respondu, renversa tellement les opinions des escoutants, qu'il n'y eut celuy qui ne jugeast qu'on luy avoit faict un très-grand tort : car il remonstra qu'il avoit esté douze ans à la guerre, là où les austres n'estoyent contraincts d'y aller que dix : et qu'il avoit demouré quæsteur auprès de son capitaine l'espace de trois ans, là où la loy luy

luy permettoit qu'au bout de l'an il s'en peust retourner : et que luy seul de tous ceulx qui avoyent esté à ceste guerre avoit porté sa bourse pleine, et l'avoit rapportée toute vuide, là où les austres ayants beu le vin qu'ils y avoyent porté dedans des barrots, les avoyent depuis rapportez tous pleins d'or et d'argent. Depuis on le voulut encores charger d'avoir esté consentant d'une conspiration qui s'estoit descouverte en la ville de Fregelles : mais ayant effacé tout souspeçon, et s'estant à pur et à plein justifié de tout, il se meit à demander incontinent l'office du tribunat du peuple, en quoy il eut pour adversaires jurez tous les hommes de qualité universellement : mais aussy à l'opposite, il eut si grande faveur de la commune, qu'il accourut de toutes les parties de l'Italie gents pour assister à son eslection, en si grand nombre, que plusieurs ne pouvoyent pas trouver à loger : et n'estant pas la place du champ de Mars assez spacieuse pour contenir une si grande multitude de peuple, il y en avoit qui donnoyent leurs voix de dessuz les couvertures et les thuiles des maisons.

Il demande le tribunat.

Si ne peurent les nobles forcer d'austre chose la volonté du peuple, ny rabattre de l'esperance de Gaius, sinon d'austant que esperant estre le premier tribun, il feut desclaré seulement le quatriesme : mais si-tost qu'il feut instalé en son magistrat, il se trouva incontinent le premier, pource qu'il estoit austant ou plus eloquent que nul austre de son temps, et avoit

Il l'obtient, malgré l'opposition des riches.

le subject d'un accident, qui luy donnoit hardiesse grande de parler, en deplorant la mort de son frere : car de quelque matiere qu'il parlast, il faisoit tousiours tomber là le propos, leur rameinant en memoire les choses passées, et leur mettant devant les yeulx les exemples de leurs ancestres, qui avoyent anciennement faict la guerre aux Falisques, à cause d'un Genucius tribun du peuple, ausquels ils avoyent dict injure, et condemnerent à mourir un Gaius Veturius, à cause que luy seul n'avoit pas voulu ceder et donner lieu à un tribun du peuple passant par la place : là où ceulx-ci, disoit-il, en votre presence et devant vos yeulx, ont assommé à coups de baston Tiberius mon frere, et en ont traisné le corps mort depuis le mont du Capitole par toute la ville, pour le jecter en la riviere, et quant et luy ont aussy cruellement occis tous ceulx de ses amys sur qui ils ont peu mettre les mains, sans y guarder aucune forme de justice : et neantmoins par la coustume de tout temps observée en ceste ville de Rome, quand quelqu'un est accusé de crime capital, et qu'il fault de se trouver à l'assignation qui luy a esté donnée, encores envoye-on le matin à la porte de son logis, une trompette, pour le sommer à son de trompe de comparoir : et n'ont point les juges accoustumé de le condemner, que ceste ceremonie n'ayt esté premierement observée : tant nos predecesseurs ont esté retenus et reservez là où il a esté question de la mort d'un citoyen romain.

Il reproche vivement aux Romains le meurtre de son frere.

Conduite des Romains lorsqu'il étoit question de condamner un citoyen à mort.

Ayant doncques Gaius par tels languages premierement esmeu le peuple, car il avoit une voix forte et puissante à merveilles, il proposa deux loyx : la premiere, *que celuy qui auroit une fois esté deposé d'auscun magistrat par le peuple, ne feust plus capable d'en pouvoir tenir d'austre :* la seconde, *que si quelque magistrat avoit banny auscun citoyen, sans luy avoir prealablement faict son procès, le jugement et la cognoissance en appartinst au peuple.* Desquelles loyx, la premiere notoit d'infamie esvidemment Octavius, que Tiberius avoit faict deposer de son tribunat par le peuple : et l'austre touchoit Popilius, lequel estant prætеur avoit banny les amys de Tiberius, au moyen de quoy il n'attendit pas l'issuë du jugement, ains s'en alla volontairement en exil hors de l'Italie. Mais quant à la premiere, luy-mesme la revocqua depuis, disant qu'il donnoit Octavius aux prieres de sa mere Cornelia, qui l'en avoit requis, dont le peuple feut bien-ayse, et le luy octroya, honnorant ceste dame non moins pour le reguard de ses enfants, que de Scipio son pere, pource que depuis ayant faict dresser une statuë de cuivre en son honneur, il y feit mettre et graver ceste inscription, *Cornelia mere des Gracques.*

Loix et ordonnances diverses de Gaius.

Inscription mise au bas d'une statue érigée en l'honneur de Cornelia.

On trouve par escript plusieurs propos assez affetez et sentant trop son vulgaire plaideur, que Gaius dict en sa deffense contre quelqu'un de ses ennemys : comme quand il dict, *Oses-tu bien mesdire de Cornelia, celle qui a enfanté Tiberius ?* Et estant celuy qui en avoit mesdict

Homme noté du péché de Sodomie, réponse que lui fait Gaius.

ſuspect et noté du peché de sodomie : *surquoy*, luy dict-il, *prends-tu la hardiesse de te comparer à Cornelia ! as-tu enfanté comme elle ? Et toutesfois il n'y a celuy dedans Rome qui ne sçache qu'elle, qui est femme, a plus longuement esté sans homme, que toy qui es homme.* Ainsy estoyent picquants et aigres les traicts de Gaius : car on en pourroit extraire beaucoup de semblables de ses escripts.

Au reste, il meit en avant depuis, plusieurs loyx pour augmenter la puissance du peuple et diminuer celle du senat : l'une feut touchant le repeuplement de plusieurs citez, par laquelle il distribuoit toutes les terres communes aux pauvres citoyens qu'on y envoyeroit habiter : l'austre portoit, qu'on donnast des habillements aux gents de guerre aux despends de la chose publicque, sans que pour cela leur soulde diminuast de rien, et qu'on ne peust enrooller ny recepvoir à la soulde, citoyen qui n'eust dix-sept ans passez pour le moins : une austre donnoit pareil droict ès eslections des magistrats à tous les alliez et confederez habitants, par toute l'Italie, qu'aux propres bourgeois, manants et habitants dedans la ville de Rome mesme : une austre taxoit le prix bien petit, auquel se distribueroit le bled au pauvre peuple : une austre appartenoit à l'institution de ceulx qui pourroyent estre juges, par laquelle il retranchoit beaucoup de la préeminence et aucthorité du senat, pource que paravant les senateurs estoyent seuls juges de tous procès, à l'occasion dequoy ils estoyent grandement honno-

rez et redoubtez du peuple et des chevaliers Romains, et luy y adjoustoit trois-cent chevaliers Romains, austant comme il y avoit de senateurs, et feit que les jugements de toutes causes feurent communs entre ces six cent hommes.

En faisant passer ceste loy, on dict qu'il observa diligemment toute austre chose, et mesmement ce poinct, que là où tous les austres harangueurs en preschant le peuple se tournoyent devers le palais auquel se tenoit le senat, et devers l'endroict de la place qui se nomme Comitium, luy au contraire commença lors à se tourner en haranguant au dehors devers l'austre bout de la place; et depuis ce temps-là l'observa tousiours soigneusement, sans jamais y faillir, en quoy faisant, par un petit detour et changement de reguard seulement, il remua une très-grande chose: car il transfera par maniere de dire, toute la force de la chose publicque du senat au peuple, en rendant le gouvernement, qui paravant estoit en la main de la noblesse, entierement populaire, par enseigner aux orateurs qui proposoyent les matieres en public, que c'estoit au peuple où il falloit viser, et là où il convenoit s'addresser, et non pas au senat.

Mais ayant le peuple non-seulement receu et approuvé sa loy, touchant les jugements, ains luy ayant davantage donné pouvoir de choisir entre les chevaliers Romains ceulx qu'il vouldroit pour estre juges, il se trouva avoir en main une puissance absoluë par maniere

de dire, tellement que le senat mesme recepvoit conseil de luy : aussy luy conseilloit-il tousiours et luy mettoit en avant choses appartenantes à sa dignité, comme feut entre austres, le decret qu'il proposa touchant quelques bleds que Fabius, vice-præteur, avoit envoyez d'Hespagne, qui feut très-juste et très-honnorable : car il suada au senat de faire vendre le bled, et en renvoyer l'argent aux villes et communautez qui l'avoyent fourny, et quand et quand d'en faire une reprimende à ce Fabius, pource qu'il rendoit l'empire Romain odieux et insupportable aux subjects d'iceluy. Ceste proposition luy engendra grande gloire et grande bienveuillance ès provinces subjectes aux Romains.

Soins de Gaius pour la conservation des Romains et pour tout ce qui contribuoit à leur gloire.

Davantage il meit en avant plusieurs repeuplements de villes destruictes, de faire paver et accoustrer les grands chemins, et bastir de grands greniers pour y faire provision et munition de bleds, de toutes lesquelles œuvres luy-mesme entreprenoit la charge et la superintendance de les conduire à chef, ne se lassant point, pour travail qu'il eust, de prouvoir et donner ordre à tant et de si grandes entreprinses, ains les achevant toutes avecques si grand labeur et si merveilleuse diligence et promptitude, qu'il sembloit qu'il n'en eust qu'une seule à faire, tellement que ceulx mesmes qui le hayssoyent et qui le craignoyent, s'esbahissoyent de veoir comment il estoit actif et expeditif en toutes choses.

Le peuple semblablement s'esmerveilloit aussy à le reguarder seulement, voyant tousiours autour de luy une tourbe grande d'ouvriers, manœuvres, ambassadeurs, officiers, gents de guerre, gents de lettres, à tous lesquels il satisfaisoit avecques une facilité merveilleuse, retenant tousiours sa dignité, en usant toutesfois de courtoisie et d'humanité grande, en s'accommodant particulierement à chascun d'eulx, de sorte qu'il faisoit trouver ses calomniateurs importuns et fascheux, quand ils alloyent disants qu'il estoit à craindre, en l'appellant homme violent et insupportable, tant il sçavoit bien guaigner la bienveuillance de la commune, estant encores plus populaire en sa conversation, et en ses actions, qu'il n'estoit en ses harangues.

Grands chemins construits à Rome, et comment.

Mais la charge en laquelle il employa plus de diligence et sollicitude, feut à dresser et accoustrer les grands chemins, ayant le soing que la grace et beaulté y feust conjoincte avecques la commodité : car il les faisoit tirer à droicte ligne à travers les champs solides, et les affermir en les pavant de pierre dure taillée, et les fondant dessuz force arene entassée qu'il faisoit conduire sur les lieux. Quand il se rencontroit des vallées et des fondrieres que les torrents cavent, il les faisoit combler : ou bien bastir des ponts par dessuz de haulteur esguale aux deux costez, de sorte que l'ouvrage venoit à se trouver tout applany et tout uny au niveau, qui estoit chose belle à veoir. Qui plus est, il feit compartir et diviser tous ces chemins par milles;

contenant chaque mille environ huict stades, qui sont une demy-lieuë, mettant au bout de chasque mille pour le marquer une pierre : et si feit encores mettre aux deux orées de ces chemins ainsy pavez deçà et delà d'austres pierres, un peu releivées, moins distantes l'une de l'austre, pour ayder les voyageants à monter à cheval sans avoir besoing de personne qui les montast.

Pour lesquelles causes le peuple le magnifiant et hault loüant à merveilles, et estant prest à luy en faire toutes demonstrations de bienveuillance et d'amour, il dict un jour en haranguant publicquement, qu'il avoit une seule grace à leur demander, laquelle s'il plaisoit au peuple luy octroyer, il se sentiroit entierement satisfaict, et s'il la luy refusoit, il ne s'en plaindroit point austrement. Chascun pensa lors que ce feust le consulat qu'il voulust demander, et s'attendoit tout le monde qu'il deust briguer le consulat et le tribunat tout ensemble : mais quand le jour de l'eslection des consuls feut escheu, chascun estant fort attentif à veoir qu'il feroit, on feut esbahy qu'on le vid descendre sur le champ de Mars, ameinant Gaius Fannius avecques ses amys pour luy favoriser à la poursuite du consulat. Cela servit tant à Fannius, qu'il en feut promptement esleu consul, et Gaius feut aussy esleu tribun du peuple pour la seconde fois, sans qu'il l'eust demandé ne poursuivy ; mais le peuple le voulut ainsy.

Gaius est nommé tribun une seconde fois.

Et voyant qu'il avoit le senat pour ennemy desclaré, et que Fannius le consul se monstroit

en

en son endroict froid amy, il recommença de rechef à rechercher la bonne grace du peuple par edicts nouveaulx et nouvelles loyx, mettant en avant qu'on envoyast de pauvres bourgeois pour repeupler les villes de Tarente et de Capouë, et qu'on donnast droict entier de bourgeoisie Romaine à tous les peuples latins. Ce que voyant le senat et craignant qu'il ne devinst à la fin si puissant, qu'il n'y eust plus d'ordre de luy pouvoir resister, deslibera d'essayer un nouveau et non accoustumé moyen de divertir la faveur du peuple, en luy gratifiant, et luy concedant des choses qui n'estoyent point du tout raisonnables : car il y avoit l'un des compaignons de Gaius en l'office du tribunat nommé Livius Drusus, personnage aussy bien nay et aussy bien nourry, que nul austre qui feust de son temps dedans Rome, et qui jà faisoit teste à ceulx qui, pour leur richesse et pour leur eloquence, estoyent les plus estimez, et qui avoyent plus de credit et d'aucthorité en l'administration de la chose publicque.

Nouveaux édits favorables au peuple.

Le sénat se lie avec Drusus contre Gaius.

Les principaulx hommes du senat s'addresserent à luy, le priants de se vouloir bander avecques eulx, et s'attaquer à Gaius, non point en essayant de forcer le peuple, ny de contrevenir à sa volonté, ains à l'opposite en luy gratifiant, et luy concedant des choses, pour ausquelles contrarier il eust esté plus honneste d'encourir sa male grace. Livius offrant son tribunat pour servir en telles choses au bon

plaisir du senat, proposa des loyx qui n'estoyent ny au prouffit ny à l'honneur de la chose publicque, et qui ne tendoyent à austre fin qu'à faire à l'envy, et surmonter Gaius à force de flatter le peuple, et de luy agreer et complaire, ne plus ne moins que ceulx qui font jouër leurs comœdies pour luy donner du passe-temps.

En quoy ceulx du senat monstroyent bien esvidemment que les choses que Gaius mettoit en avant ne leur desplaisoyent pas tant, comme ils desiroyent le ruiner, et luy rabattre son credit à quelque prix que ce feust : car là où Gaius ne proposoit que le repeuplement de deux villes, et y vouloit envoyer des plus honnestes citoyens, ils crioyent contre luy qu'il corrompoit la commune : et au contraire ils favorisoyent à Drusus, qui mettoit en avant, qu'on en repeuplast douze, et qui vouloit qu'on envoyast en chascune trois mille des plus pauvres bourgeois : et au lieu qu'ils hayssoyent Gaius, lequel avoit chargé de quelque rente annuelle, les pauvres bourgeois à qui il avoit desparty les terres publicques : Livius, au contraire, leur estoit agreable, qui ostoit ceste rente à ceulx à qui il en despartoit, en les leur baillant toutes franches et quittes.

Qui plus est, Gaius leur desplaisoit, pource qu'il donnoit à tous les Latins pareil droict de voix ès eslections des magistrats qu'avoyent les naturels Romains : et neantmoins comme

Drusus eust meis en avant une ordonnance, que doresnavant il ne feust plus loisible à capitaine Romain, de faire battre et foüetter de verges à la guerre un souldard Latin, ils en trouverent l'edict bon, et le favoriserent : car Livius à chasque loy qu'il proposoit, disoit tousiours en ses harangues qu'il le faisoit par l'advis du senat, lequel avoit soing du bien du pauvre peuple, et n'y eut rien en toute son administration qui feust utile ny prouffitable à la chose publicque, que cela, à cause que le peuple en devint plus doulx vers le senat, et que là où le populaire auparavant hayssoit et avoit pour suspects tous les principaulx hommes d'iceluy, Livius esteignit toute celle malveuillance quand le peuple vid que tout ce qu'il proposoit estoit en faveur et au prouffit du commun peuple du consentement et à la suscitation du senat.

Gaius est envoyé en Afrique.

Mais ce qui faisoit encores plus croire que Drusus alloit droictement et justement en besongne, et qu'il ne visoit qu'au bien du peuple seulement, estoit qu'il ne mettoit jamais rien en avant de soy, ny pour soy : car en tous les repeuplements de villes, dont il feut autheur, il y envoya tousiours d'austres commissaires, ausquels il en feit deleguer la charge, et ne voulut jamais avoir maniement d'argent : là où Gaius se faisoit commettre la pluspart de toutes telles administrations, mesmement des principales et plus grandes. Et comme Rubrius, un austre tribun du peuple, eust meis en avant

qu'on rebastist et repeuplast Carthage, laquelle avoit esté toute rasée et destruicte par Scipio, il escheut par le sort à Gaius d'en estre commissaire : à l'occasion dequoy montant sur mer, il passa en Africque.

Pendant son absence le sénat machine sa perte, en s'attachant à Fulvius, accusé d'avoir tué Scipio.

Drusus cependant saisissant l'opportunité de son absence, passa encores plus oultre à s'insinuer en la bonne grace de la commune, mesmement parce qu'il accusoit et chargeoit Fulvius qui estoit l'un des plus grands amys de Gaius, qu'on avoit esleu commissaire quand et luy, pour faire le despartement des terres entre les bourgeois, qu'on envoyoit à ce nouveau repeuplement. Il estoit homme seditieux, et pour ceste cause notoirement hay et mal voulu du senat : mais encores estoit-il aussy suspect à ceulx qui tenoyent le party du peuple, que soubz main il esmouvoit les alliez, et sollicitoit secrettement les peuples de l'Italie à se rebeller : toutesfois on n'en avoit point de preuve suffisante, ny moyen de le verifier contre luy, sinon d'austant que luy-mesme en faisoit foy, pource qu'il monstroit avoir maulvaise volonté, et qu'il luy ennuyoit de veoir les choses en paix et en repos. Cela feut l'une des principales causes de la ruine de Gaius, pource que sur luy se deriva partie de la haine qu'on portoit à ce Fulvius.

Et quand Scipio l'*Africain* feut un matin trouvé tout roide mort en sa maison, sans auscune cause apparente dont peust estre procedée ceste mort si soubdaine, sinon qu'on apperceut

dessuz le corps quelque marque de coups orbes qu'on lui avoit baillez, et de la violence qu'on luy avoit faicte, ainsy comme nous avons escript en sa vie, la pluspart de la suspicion en feut jectée sur ce Fulvius, pource qu'il estoit son ennemy mortel, et que le jour mesme il avoit eu de grosses paroles avecques luy dedans la tribune aux harangues : mais aussy en feut Gaius mesme auscunement souspeçonné : tant y a que ce cas si enorme commeis en la personne du premier et plus digne personnage de Rome, ne feut auscunement vengé, ny n'en feit-on inquisition quelconque, pource que la commune empescha que le procès et jugement n'en prinst traict, craignant que Gaius ne s'en trouvast coupable, si on en enqueroit à bon escient : mais cela feut quelque temps auparavant.

Au reste, Gaius estant lors en Africque à faire le repeuplement de Carthage, laquelle il surnomma *Junonia*, on dict qu'il luy advint plusieurs signes et presages sinistres : car le baston de la premiere enseigne y feut rompu par la violence du vent poulsant d'un costé, et la resistance du porte-enseigne qui la tint roide de l'austre, et y eut aussy un tourbillon de vent, qui emporta les sacrifices estants dessuz les autels, et les jecta hors du pourpris qu'on avoit trassé pour rebastir la ville : qui plus est, les loups en vindrent arracher les marques qu'on y avoit plantées pour borner le pourpris, et les emporterent au loing. Mais nonobstant tout

cela, Gaius ayant disposé et ordonné toutes choses en l'espace de soixante et dix jours, s'en retourna incontinent à Rome, pour ce qu'il eut nouvelles que Fulvius estoit fort pressé et persecuté par Drusus, et que les affaires avoyent necessairement besoing de sa presence, à cause de Lucius Hostilius, grand partisan de la noblesse, et homme qui avoit bon credit au senat, ayant l'année precedente esté debouté du consulat par la meinée de Gaius, qui avoit faict eslire Fannius, s'attendoit bien de l'estre à tout le moins celle année, pour le grand nombre de gents qui luy favorisoyent, et s'il y pouvoit parvenir, il avoit bien desliberé de desarçonner Gaius, de tant plus mesmement que son credit et la grace qu'il souloit avoir envers la commune, commençoit par maniere de dire, à se fener, à cause que le peuple estoit desià comme saoul de telles inventions que les siennes, pource qu'il y en avoit plusieurs qui en proposoyent de semblables pour agreer au peuple, y accordant et consentant le senat volontairement.

Gaius, de retour à Rome, propose le reste de ses loix.

Retourné qu'il feut à Rome, il changea de maison, et au lieu qu'il demouroit paravant au mont Palatin, il s'alla tenir au dessoubz de la place, pour se monstrer en cela plus populaire, à cause qu'il y avoit en ce quartier-là beaucoup de menues gents et de basse condition : puis il proposa le reste de ses loyx, pour les faire passer et aucthoriser par les voix du peuple, s'estant amassé pour cest effect grand

nombre de peuple de toutes parts des environs de Rome ; mais le senat persuada au consul Fannius, de faire faire commandement, que tous ceulx qui n'estoyent point naturels Romains, manants et habitants dedans la ville mesme, eussent à vuider de Rome, et feut faicte une criée bien estrange et sans exemple, que nul allié ny confederé ne se trouvast pour quelques jours dedans Rome : mais au contraire Gaius meit ès lieux publics une affiche, par laquelle il blasmoit le consul d'avoir faict publier une si inicque proclamation, et promettoit aux alliez et confederez de les secourir, s'ils vouloyent demourer contre le mandement du consul : ce que toutesfois il ne feit pas, ains, voyant que les sergents de Fannius traisnoyent en prison un de ses hostes et amys, il passa oultre sans faire semblant de rien, et ne le secourut point, feust ou pource qu'il craignist d'esprouver son credit envers le peuple, lequel s'en alloit passant, ou pource qu'il ne voulust pas, comme il disoit, commencer à donner occasion de venir aux mains, et d'attacher quelque escarmouche à ses malveuillants, qui ne demandoyent austre chose.

Ses compagnons lui en veulent beaucoup pour avoir favorise le peuple.

Davantage, il advint qu'il eut different et querelle contre ses compaignons mesmes pour une telle occasion ; le peuple debvoit avoir le passe-temps de veoir combattre des escrimeurs à oultrance dedans la mesme place, et y eut plusieurs des officiers qui pour veoir l'esbattement, feirent faire des eschaffaulx tout

à l'entour, qu'on loüoit pour de l'argent. Gaius leur feit commandement de les oster, affin que sans rien payer les pauvres peussent veoir les jeux de ces lieux-là. Personne d'eulx n'en voulut rien faire, et luy attendit jusques à la nuict de devant les jeux, en laquelle prenant tous les ouvriers et manœuvres qu'il avoit soubz luy, il alla abbattre tous leurs eschaffaulx, de maniere que la commune le lendemain eut la place toute vuide, pour reguarder les jeux à son ayse, dont le peuple luy sçeut bon gré, et l'en estima homme de cœur.

Il est privé d'un troisieme tribunat par une fausse relation.

Mais ses compaignons luy en voulurent grand mal, comme à un audacieux et temeraire, et semble que cela feut cause de le faire debouter d'un troisiesme tribunat, combien qu'il eust le plus grand nombre des voix en sa faveur, parceque ses compaignons, en vengeance du tour qu'il leur avoit faict, en feirent injustement et malicieusement une faulse relation; toutesfois cela n'est pas du tout certain. Mais bien est-il vray qu'il feut fort marry de ce rebut, et trouve-l'on qu'il dict un peu trop arroguamment à ses ennemys qui s'en rioyent, et s'en mocquoyent de luy, qu'ils rioyent un ris Sardonien, ne cognoissants pas de quelles tenebres ses actions les avoyent enveloppez.

On tâche de détruire une partie des loix de Gaius sous le consulat d'Opimius.

Au reste ses contraires ayants instalé Opimius au consulat, ils commencerent incontinent à effacer plusieurs des loyx de Gaius, comme entre austres celle du repeuplement de Carthage, cherchants tous moyens de l'irriter, affin

affin que luy leur donnast quelque occasion de courroux pour le tuer : toutesfois il endura tout en patience du commencement : mais ses amys à la fin, mesmement Fulvius, l'esguillonnerent tant, qu'il se remeit derechef à amasser gents pour faire teste au consul : à quoy on dict que Cornelia mesme sa mere le seconda, loüant secrettement bon nombre d'estrangiers qu'elle envoya dedans Rome, comme si c'eussent esté des moissonneurs, et que c'est ce qu'elle entend, soubz couverte parole, ès epistres qu'elle escript à son fils en maniere de jargon : toutesfois il y en a d'austres qui tiennent au contraire, qu'elle feut fort marrye de ce qu'il se meit à faire de telles choses.

On tâche de détruire une partie des loix de Gaius, sous le consulat d'Opimius.

Quand vint doncques le jour assigné, auquel on debvoit proceder à la rescision de ses loyx, l'un et l'austre de grand matin se saisit du capitole, et après que le consul y eut sacrifié, l'un des sergents du consul, nommé Quintus Antyllius, portant les entrailles des hosties immolées, dict à Fulvius et aux austres de sa ligue qui estoyent autour de luy, *faictes place aux gents de bien, maulvais citoyens que vous estes.* Et y en a qui disent davantage, que avecques ces paroles injurieuses-là, il leur tendit encores le bras nud en une façon deshonneste, pour leur faire honte : à raison de quoy il feut par eulx occis sur-le-champ à coups des grands poinçons à escrire, qu'ils avoyent expresséement faict faire à ceste intention.

Si se trouva la commune troublée de ce meurtre, et les chefs des deux parts diversement affectionnez, pource que Gaius en feut fort marry, et en tança bien aigrement ceulx qui estoyent auprès de luy, disants qu'ils avoyent donné occasion à leurs ennemys, qui ne demandoyent austre chose, de s'attacher à eulx, et Opimius au contraire, prenant ceste anse, s'en esleiva, et se meit à esmouvoir et inciter le peuple d'en faire la vengeance : toutesfois sur l'heure il survint une pluye qui les separa.

Et le lendemain le consul ayant assemblé le senat au poinct du jour, ainsy comme il depeschoit affaires au dedans, il y en eut d'austres qui prindrent le corps d'Antyllius, qu'ils meirent tout nud dessuz un lict, et le porterent à travers la place, comme ils avoyent paravant projecté entre eulx, jusques devant la porte du senat, là où ils commencerent à faire des regrets et lamentations, sçachant bien Opimius que c'estoit, mais feignant de n'en rien sçavoir, et de s'en esbahir, de maniere que les senateurs sortirent dehors pour veoir que c'estoit, et trouvants ce lict emmy la place, se prindrent les uns à desplorer le trespassé, les austres à crier que c'estoit un cas trop indigne, et qu'il ne falloit nullement endurer.

Mais, au contraire, cela renouvella la haine et le courroux du peuple à l'encontre de la maulvaistié des nobles ambitieux, lesquels ayants eulx-mesmes occis Tiberius qui estoit

tribun, et dedans le capitole mesme, en avoyent encores jecté le corps en la riviere, là où ils faisoyent monstre honnorablement en public au milieu de la place du corps d'un sergent Antyllius, lequel à l'advanture avoit esté injustement occis, mais pour le moins avoit-il luy-mesme donné la cause à ceulx qui le frapperent, de luy faire ce qu'il souffrit : et estoit lors tout le senat à l'entour de son lict à desplorer la mort, et honnorer le convoy des funerailles d'un homme mercenaire, pour irriter le monde à occire encores celuy qui seul estoit demouré des protecteurs et deffenseurs du peuple. Cela faict, ils retournerent derechef au dedans, là où ils feirent un decret, par lequel ils donnerent pouvoir et puissance extraordinaire au consul Opimius de prouvoir par main soubveraine au salut de la chose publicque, preserver la ville, et exterminer les tyrans.

Opimius est chargé par le sénat de faire périr Gaius et Fulvius.

Ce decret conclu et arresté, le consul commanda incontinent aux senateurs assistants qu'ils allassent prendre leurs armes : et ordonna aux chevaliers, que le lendemain matin chascun d'eulx eust à ameiner quant et soy deux serviteurs armez : à l'encontre de quoy Fulvius se prepara aussi et assembla de la commune : et Gaius s'en retournant de la place, s'arresta devant l'image de son pere, et la reguarda d'un œil fiché sans mot dire, seulement se print-il à plorer, et jectant un grand souspir passa oultre. Cela esmeut à grande compassion

le peuple qui l'apperçeut : tellement qu'ils alloyent disants entre eulx, qu'ils estoyent bien lasches de faillir au besoing et abandonner un tel personnage. Si s'en allerent en sa maison, là où ils demourerent toute la nuict à faire le guet devant sa porte, non pas à la façon que faisoyent ceulx qui guardoyent Fulvius, lesquels passerent toute la nuict à boire et à yvrongner, à crier et à bruire, s'estant Fulvius enyvré luy-mesme le premier, qui disoit et faisoit plusieurs choses mal-seantes et convenables à la dignité où il estoit. Car au contraire, ceulx de Gaius estoyent en deuil; sans meiner bruict, ne plus ne moins qu'en une calamité publicque de leur païs, et devisoyent entre eulx de ce qui estoit pour en advenir, veillants et dormants les uns après les austres à leur tour.

Gaius et Fulvius se présentent devant le peuple et demandent à se justifier.

Quand le matin feut venu, ceulx de Fulvius l'esveillerent qu'il dormoit encores fort serré pour le vin qu'il avoit beu la nuict, et s'armerent des despouilles des Gaulois pendues à l'entour des parois de sa maison, les ayant deffaicts en bataille l'année qu'il avoit esté consul, et avecques grands cris et fieres menaces s'en allerent occuper le mont Aventin : mais Gaius ne se voulut point armer, ains sortit de sa maison en robbe longue, comme s'il eust voulu aller simplement sur la place selon qu'il estoit coustumier, excepté qu'il avoit une courte dague ceincte par dessoubz sa robbe. Ainsy comme il vouloit sortir de son logis, sa femme l'arresta à la porte, et le tenant d'une main,

et un sien petit enfant de l'austre, elle luy dict, *helas*, Gaius, *tu ne vas pas maintenant, comme tu soulois, tribun du peuple sur la place pour prescher le peuple, ny pour mettre en avant des loyx nouvelles, ny ne vas point à une guerre honneste, affin que si d'advanture il t'y advenoit ce qui est ordinaire et commun à tous hommes, à tout le moins je peusses porter le deuil de ta mort avec honneur : ains te vas exposer aux meurtriers homicides qui ont occis ton frere, et encores y vas-tu sans armes, comme en intention de souffrir plustost que d'y faire auscune chose : mais ta mort ne portera auscune utilité à la chose publicque : pource que ce qui est le pire, est ores le plus fort, attendu que les jugements se font desià avecques violence à l'espée. Si ton frere eust esté tué par les ennemys devant la ville de Numance, au moins nous en eut-on rendu le corps pour l'ensepulturer : mais à l'advanture faudra-il que j'aille tantost moy-mesme supplier la riviere ou la mer de me rendre ton corps qu'on aura aussy jecté dedans : car quelle fiance pourroit-on plus avoir aux loyx ny aux dieux, depuis que Tiberius a esté tué ?* Ainsy comme Licinia faisoit ces piteuses complainctes, Gaius se tira tout doulcement d'entre ses bras, et s'en alla sans luy respondre rien avecques ses amys : et elle le cuidant reprendre par sa robbe, tomba tout de son long par terre, là où elle demoura toute estendue, sans parler, assez longuement jusques à ce que ses serviteurs l'enleiverent toute esvanoüie et pasmée et la porterent à son frere Crassus.

Au demourant Fulvius, quand tous ceulx de leur part feurent assemblez, à la persuasion de Gaius, envoya le plus jeune de ses enfants, qui estoit un fort beau petit garçon avecques un caducée en sa main, qui est une verge de herault portant saulveguarde. Cest enfant se presentant honnestement, en humilité grande, les larmes aux yeulx, devant le consul et le senat, leur porta paroles de reconciliation, et y avoit beaucoup des assistants, qui feurent d'advis qu'ou y debvoit entendre : mais Opimius luy feit response, qu'il ne falloit point envoyer de messagers pour cuider par belles paroles guaigner le senat, ains estoit besoing qu'ils y vinssent eulx-mesmes en personne se presenter comme subjects et criminels, à la justice, et en ceste maniere, requerir pardon, et tascher à amolir le courroux du senat. Et au demourant feit deffense au jeune garçon qu'il ne revinst plus devers eulx, sinon à la condition qu'il luy avoit prescripte.

Opimius s'avance à main armée contre eux.

Gaius, à ce qu'on dict, y voulut bien aller pour faire ses remonstrances au senat, mais les austres ne voulurent pas qu'il y allast : au moyen dequoy Fulvius y r'envoya encores de rechef son fils pour leur tenir les mesmes propos que devant. Mais Opimius, qui ne demandoit qu'à combattre, feit incontinent prendre le jeune garçon, et le baillant en guarde, marcha tout aussy-tost contre Fulvius avecques bon nombre de gents de pied bien armez, et de gents de traicts Candiots, qui à coups de

traict feirent plus de dommage, et troublerent plus les adversaires que nulle austre chose, de maniere qu'ils se tournerent en peu d'heures tous en fuite, et se jecta Fulvius dedans une meschante estuve dont on ne faisoit plus de compte, là où estant trouvé un peu après, il feut occis avecques son fils aisné.

Ils sont mis à mort, et avec eux près de trois mille hommes.

Quant à Gaius, il ne combattit point, ains se tourmentant et se passionnant de veoir un si sanglant desordre, se retira dedans le temple de Diane, là où il se voulut luy-mesme deffaire, n'eust esté que ses plus feaulx amys, Pomponius et Licinius l'en enguarderent: car ces deux là se trouvants lors auprès de luy, luy osterent son espée, et luy conseillerent de s'enfuyr. Et là on dict qu'il se meit à genoux, et que tendant ses deux mains joinctes à l'image de la deesse la pria pour vengeance de ceste ingratitude et de ceste trahison du peuple, que jamais il ne sortist de servitude: car la commune, ou la pluspart d'icelle, tout ouvertement tourna sa robbe, quand ils entendirent crier à son de trompe qu'on pardonnoit à tous ceulx qui se tourneroyent.

Ainsy Gaius s'estant meis à fuyr, ses ennemys le poursuivirent de si près, qu'ils l'atteignirent dessuz le pont de bois, là où deux de ses amys qui l'accompaignoyent, s'arresterent pour faire teste aux poursuivants, et luy dirent qu'il guaignast le devant cependant qu'ils combattroyent au devant du pont: comme ils feirent si bien qu'il ne passa personne par

dessuz le pont, jusques à ce qu'ils eurent esté tous deux tuez. Il n'y eut homme qui s'enfuyst quand et luy, sinon un de ses serviteurs qui se nommoit Philocrates : car tout le monde l'enhortoit assez et lui conseilloit, comme s'il eust esté en un jeu de prix, où on encourage ceulx qui y combattent, mais personne ne mettoit la main à l'œuvre pour le secourir, ny ne luy presentoit un cheval, combien qu'il en demandast assez, à cause qu'il voyoit ses ennemys qui le poursuivoyent de bien près : mais il les devança de tant qu'il eut le loisir de se jecter dedans un petit bocage qui estoit consacré aux furies, là où son serviteur Philocrates le tua et se tua puis après aussy luy-mesme dessuz luy.

Toutesfois les austres escripvent, que et le maistre et le serviteur feurent tous deux atteincts et prins encores vivants : mais que le serviteur ambrassa si estroictement son maistre, que nul des ennemys ne le peust frapper, qu'on ne le tuast luy-mesme le premier de plusieurs coups qu'on luy tira. Si y eut un des meurtriers, qui couppa la teste à Gaius pour la porter au consul : mais un des amys de Opimius qui se nommoit Septimuleius, la luy osta par le chemin, pour ce que avant le combat, il avoit esté crié à son de trompe, que qui apporteroit les testes de Fulvius et de Gaius, on luy payeroit austant poisant d'or. Parquoy ce Septimuleius la porta fichée au bout d'une javeline à Opimius, et feut apportée une balance

Têtes pour lesquelles on promet leur pesant d'or.

lance pour la poiser, où on trouva qu'elle poisoit dix-sept libvres deux tiers, pour ce que Septimuleius oultre le peché de l'homicide y avoit encores ajousté cette meschanceté, qu'il en avoit tiré toute la cervelle, et y avoit meis du plomb fondu au lieu.

Ceulx qui apporterent la teste de Fulvius, pour ce que c'estoyent gents de basse et vile condition, n'eurent rien. Les corps de ces deux et des austres adherants aussy, qui se trouverent jusques au nombre de trois mille morts, feurent tous jectez dedans la riviere, leurs biens confisquez, et deffendu à leurs vefves de porter le deuil de leur mort : qui plus est, ils feirent perdre à Licinia, femme de Gaius, son douaire. Mais encores se porterent-ils plus cruellement et plus inhumainement envers le jeune fils de Fulvius lequel n'avoit ny leivé les mains, ny ne s'estoit trouvé au combat contre eulx, ains estoit allé pour parler d'appoinctement avant le combat, et l'ayant faict lors retenir prisonnier, le feirent depuis mourir après la bataille.

Toutesfois ce qui greva et offensa encores plus le peuple, que tout cela, feut le temple de Concorde que Opimius feit bastir, pource qu'il sembloit qu'il se glorifiast, et que par maniere de dire, il triumphast pour avoir faict mourir tant de citoyens Romains. Et pourtant y en eut-il qui escripvirent la nuict au dessoubz de l'inscription de ce temple, ces vers,

Un furieux acte et forfaict
Le temple de concorde a faict.

Opimius est le premier consul à Rome qui usurpe la dictature.

Cestuy Opimius feut le premier à Rome qui en estat de consul usurpa la puissance absoluë de dictateur, et qui condemna sans forme de procès trois mille citoyens Romains, oultre Fulvius Flaccus, personnage consulaire, et qui avoit eu l'honneur du triumphe, et Gaius Graccus jeune homme, qui surpassa en vertu et en reputation tous ceulx de son aage; et neantmoins ne se peust Opimius guarder d'estre concussionnaire et larron: car ayant esté envoyé en ambassade devers Jugurtha le roy de Numidie, il se laissa corrompre par argent: de quoy estant appellé en justice, il en feut très-ignominieusement convaincu et condemné: au moyen dequoy il acheva ses jours avecques ceste note d'infamie, hay, mocqué et injurié de tout le peuple, lequel sur le faict de la desconfiture se porta bien laschement vers ceulx qui combattoyent pour sa querelle: mais bientost après donna à cognoistre combien il regrettoit ces deux freres Gracques, pour ce qu'il leur feit faire des statues, et voulut qu'elles feussent dressées en lieu public et honnorable, consacrant les lieux où ils avoyent esté tuez: et y avoit plusieurs personnes qui leur offroyent des premiers fruicts et fleurs que portent les saisons, et y alloyent faire leurs prieres et oraisons à genoux, ne plus ne moins que ès temples des dieux.

Leur mere Cornelia, ainsy qu'on escript, porta constamment et magnanimement ceste calamité : et quant aux chapelles qu'on bastit et consacra aux lieux où ils avoyent esté tuez, elle dict seulement qu'ils avoyent telles sepultures qu'ils avoyent meritées : mais depuis elle se tint presque tousiours auprès du mont de Misene sans rien changer de sa maniere de vivre, car elle avoit beaucoup d'amys : et pour ce qu'elle estoit dame honnorable, aimant à recepvoir et traicter les estrangiers, elle tenoit ordinairement bonne table, au moyen de quoy elle avoit tousiours autour d'elle compaignie de Grecs et de gents de lettres, et n'y avoit roy, qui ne receupst d'elle, et qui ne luy envoyast aussy des presents.

Cornelia, mere des Gracques, sa vertu et sa constance.

Si prenoyent grand plaisir ceulx qui l'alloyent visiter et qui la hantoyent à luy oüyr conter les faicts et la maniere de vivre de son pere Scipio l'*Africain* : mais encores s'esmerveilloyent-ils davantage de luy oüyr reciter les actes et la mort de ses enfants, sans en jecter larme d'œil, et sans austrement en faire des regrets, ny en meiner deuil, non plus que si elle eust raconté quelque ancienne histoire à ceulx qui les luy demandoyent, tellement qu'il y eut quelques-uns qui escripvirent, que la vieillesse, ou bien la grandeur de ses malheurs, luy avoyent troublé le sens, et hebesté le sentiment de douleur : mais eulxm-esmes estoyent insensez, quand ils disoyent cela,

n'entendant pas combien l'estre bien né et bien nourry sert aux hommes à constamment supporter une douleur, et que souvent la fortune est bien plus forte que la vertu, laquelle veult guarder tous les poincts du debvoir : mais toutesfois elle ne luy peust oster la constance de porter, en tombant, patiemment son adversité.

Fin de la vie de Tiberius et Gaius.

COMPARAISON
DE TIBERIUS ET GAIUS
AVEC AGIS ET CLEOMENES.

MAIS estants desormais arrivez à la fin, il ne reste plus que de comparer et de conferer ces vies ensemble, en les mettant l'une devant l'austre. Quand est doncques des deux Gracques, ceulx-mesmes qui le hayssoyent le plus, et qui en disoyent au demourant tous les maulx du monde, n'oserent oncques nier qu'ils ne feussent mieulx nez à la vertu, que nuls austres Romains de leur temps, et qu'ils n'eussent aussy bien esté esleivez et nourris. Mais il semble que la nature feut encores plus forte en Agis et en Cleomenes : pource qu'ayants esté mal nourris et esleivez en des mœurs et façons de vivre, qui de pieça avoyent ja corrompu les plus anciens, neantmoins ils se monstrerent eulx-mesmes les premiers guides et maistres de sobrieté, temperance et simplicité.

Davantage, ceulx-là ayants vescu du temps que Rome estoit en sa plus claire et plus grande dignité, et lorsque y reignoit plus le zele de toutes belles et bonnes choses : ils eurent, par maniere de dire, honte d'abandonner la succession de vertu qu'ils avoyent comme hereditaire par les mains de leurs ancestres, et ceulx-cy estants nez de peres qui avoyent eu volonté toute contraire, et ayants trouvé leur païs corrompu et malade, n'en feurent point pour cela plus mousses à chercher les moyens de bien faire : et puis le plus grand los qu'on donne aux Gracques, d'abstinence, de ne prendre point argent, est qu'en tous leurs magistrats et en toutes leurs entremeises des affaires publicques, ils eurent tousiours les mains nettes, et ne prindrent oncques rien injustement : là où Agis se feust courroucé si on l'eust loué de ne prendre rien de l'austruy, attendu que de luy-mesme il meit en commun, et donna à ses citoyens tout son bien, qui montoit en argent comptant seulement six cent talents. Par où on peust juger, com-

Trois cens soixante mille écus.

bien il estimoit estre grief peché de guaigner injustement, puisqu'il estimoit que c'estoit une espece d'avarice, que de posseder justement plus que les austres.

Au demourant, il y avoit bien difference de grandeur entre les innovations, que les uns et les austres oserent mettre en avant : car les actions des deux Romains estoyent raccoustrer les grands chemins, rebastir ou repeupler des villes : et le plus magnanime faict de Tiberius feut, avoir rameiné en commun les terres publicques : et de son frere Gaius feut, d'avoir meslé les jugements, en adjoustant aux senateurs trois cent chevaliers Romains, qui auroyent puissance de juger : là où Agis et Cleomenes ayants opinion de vouloir corriger de petites faustes, et y remedier par le menu, seroit austant comme coupper une des testes de l'hydre, ainsy que dict Platon, dont il en revenoit sept au lieu d'une, entreprindrent un remuement et une nouvelleté qui pouvoit à un coup exterminer et desraciner tous les maulx qui estoyent en leur païs, ou pour parler plus veritablement, qui pouvoit oster l'alteration et le desreiglement qui avoit introduict tout mal et tout vice en leur chose publicque, pour remettre la ville de Sparte en son propre et ancien estat : car encores peust-on dire cela du gouvernement des Gracques, que les principaulx personnages et les plus gents de bien de Rome feurent contraires à leurs desseings : là où en ce que Agis attenta, et que Cleomenes acheva, ils avoyent le plus beau et le plus magnificque subject du monde, qui estoyent les anciennes loyx et ordonnances de Sparte, touchant la temperance et l'esgualité, les unes instituées jadis par Lycurgus, les austres confirmées par Apollo.

Qui plus est, par les nouvelletez de ceulx-là, Rome n'en devint point plus grande qu'elle estoit auparavant, là où de ce que Cleomenes feit, la Grece en peu de temps vit la ville de Sparte commandant à tout le reste du Peloponese, et combattant à l'encontre de ceulx qui pour lors estoyent les plus puissants de la Grece, pour la principaulté d'icelle, dont le but et la finale intention

estoit vuider et deslibvrer la Grece des armes des Gaulois et des Esclavons, pour la mettre soubz l'honneste gouvernement des descendants d'Hercules.

Encores me semble-il que leur mort monstre quelque difference de leur vertu : car ceulx-là combattants contre leurs propres citoyens, feurent occis en fuyant : et de ceulx-cy, Agis pour n'avoir voulu faire mourir pas un de ses citoyens, feut occis luy-mesme presque volontairement, et Cleomenes se sentant injurié et oultraigé, se meit en debvoir de se venger, et l'occasion ne luy permettant pas de le pouvoir faire, il se tua luy-mesme hardiment. Mais au contraire, aussy peust-on alleguer, qu'Agis ne feit oncques acte de capitaine ny d'homme de guerre, à cause qu'il feut tué avant que d'en pouvoir faire : et aux victoires de Cleomenes, qui feurent belles et en bon nombre, on peust opposer la prinse de la muraille de Carthage, sur laquelle Tiberius monta le premier, qui ne feut pas petit exploict, et l'appoinctement qu'il feit devant Numance, par lequel il saulva vingt mille combattants Romains, qui n'avoyent austre moyen de saulver leurs vies : et Gaius en celle mesme guerre devant Numance, et depuis en Sardaigne, feit plusieurs beaulx actes de proüesse, tellement qu'il est tout certain qu'ils eussent esté comparables aux plus excellents capitaines Romains, si on ne les eust si-tost tuez.

Au reste, quant aux actions civiles, il semble qu'Agis s'y print trop froidement, s'estant laissé abuser à Agesilaus, et ayant fraudé ses pauvres citoyens du despartement des terres qu'il leur avoit promis : bref à fauste de hardiesse, pource qu'il estoit trop jeune, il laissa les choses imparfaictes qu'il avoit projecté de faire : et à l'opposite Cleomenes proceda un peu trop rudement et violentement à la mutation du gouvernement de la chose publicque, en tuant meschamment les ephores, lesquels il pouvoit guaigner facilement, ou estre le plus fort en armes ; car ce n'est faict ny en sage medecin ny en bon administrateur d'estat politicque, de mettre la main au fer, sinon en extresme necessité, quand il n'y a

point d'austre remede, et est fauste de suffisance en l'un et en l'austre, mais pis en l'un, pource que l'injustice y est conjoincte avecques la cruauté : là où des Gracques, ny l'un ny l'austre ne commencea à mettre les mains au sang de leurs citoyens, ains dict-on que Gaius quoy qu'on frappast sur luy, jamais ne se voulut mettre en deffense, et que là où il estoit très-vaillant en bataille les armes au poing contre les ennemys, il se monstra très-froid en sedition civile contre ses citoyens : car il sortit de sa maison sans armes, et se retira quand il les veit combattre, se donnant plus guarde de ne faire point de mal, que de n'en souffrir point, tellement qu'on ne doibt point imputer leur fuyte à lascheté ny à couardise, ains plustost à soing de n'offenser personne : car il falloit ou qu'ils cedassent à ceulx qui les poursuivoyent, ou s'ils s'arrestoyent, qu'ils se meissent en deffense, pour ne point souffrir qu'on leur feist oultraiges en leurs personnes.

Et quant aux objections qu'on faict à Tiberius, la plus griefve est d'avoir faict priver un sien compaignon du tribunat, et que luy-mesme en poursuivit un second : et quant à Gaius on luy imputa faulsement et à tort la mort d'Antyllius, pource qu'il feut occis contre sa volonté et à son grand regret : là où Cleomenes, encores que nous laissions à part l'occision des ephores, affranchit tous les esclaves, et tint la royaulté seul en effect : mais pour l'apparence seulement, il y associa son propre frere qui estoit de la mesme maison : et ayant persuadé à Archidamus, auquel appartenoit le droict de succeder à la royaulté de l'austre maison royale, qu'il retournast hardiment de Messine à Sparte, il le laissa tuer, et en ne faisant point de poursuite ny de vengeance de sa mort, il confirma l'opinion qu'on eut qu'il l'eust faict occire luy-mesme : au contraire de Lycurgus, lequel il faisoit semblant de vouloir imiter, attendu qu'il rendit volontairement la royaulté au fils de son frere Charilaus, et craignant encores que si le jeune enfant venoit austrement à mourir, il n'en feust auscunement souspeçonné,

il

il s'absenta du païs et feut long-temps vaguabond par le monde, ny ne retourna point à Sparte, que Charilaus n'eust engendré un fils pour luy succeder à la royaulté; mais aussy n'y a-il austre Grec, qui soit comparable à Lycurgus : et nous avons monstré que parmy les actions de Cleomenes, il y eut plusieurs austres encores plus grandes nouvelletez, et plusieurs austres transgressions des loyx.

Ainsy ceulx qui blasment les mœurs des uns et des austres, disent que les deux Grecs de leur commencement eurent une volonté tyrannicque, tendant à exciter et faire guerre, là où aux Romains leurs mal-veuillants, et ceulx-mesmes qui leur portoyent le plus d'envie, ne leur pouvoyent imputer austre chose, sinon une ambition desmesurée, et confessoyent qu'ils estoyent eschauffez et allumez oultre leur naturel en la contention qu'ils avoyent euë contre leurs adversaires, et s'estoyent laissez transporter au despit et à la cholere, comme à des maulvais vents, jusques à faire les choses qu'ils feirent à la fin : car estoit-il rien plus juste ne plus honneste que leur premiere intention, si n'eust esté que les riches voulants d'aucthorité et d'audace rejecter leurs loyx, les feirent tous deux entrer maulgré eulx en ceste querelle, l'un pour saulver sa vie, l'austre pour venger la mort de son frere, qu'on avoit occis sans ordonnance, ny forme de procedure, ny pas mesme par auscun magistrat? Ainsy peux-tu veoir toy-mesme la difference qu'il y eut entre eulx : et pour en prononcer ce qui m'en semble particulierement de chascun d'eulx, il m'est advis que Tiberius a esté le plus vertueux de tous les quatre, que le jeune Agis est celuy qui a le moins peché, et qu'en execution et hardiesse, Gaius n'approcha point à beaucoup près de Cleomenes.

Fin de la Comparaison de Tiberius et Gaius avec Agis et Cleomenes.

DEMOSTHENES.

L'homme pour être heureux, suivant l'opinion commune, doit être né en quelque noble et fameuse cité.

CELUY qui a composé le petit traicté qu'on trouve escript à la loüange d'Alcibiades, touchant la victoire qu'il guaigna de la course des chevaulx en la feste des jeux olympicques, soit que ç'ayt esté le poëte Euripides, ainsy que la plus commune opinion le tient, ou quelque austre (amy Sossius) dict que pour faire l'homme heureux, il faust premierement qu'il soit né en quelque noble et fameuse cité.

La vraie félicité consiste dans les mœurs.

Mais quant à moy, il me semble que pour avoir la vraye felicité, de laquelle la plus grande partie gist ès mœurs, qualitez et conditions de l'ame, il ne peust chaloir que l'homme soit né en ville obscure et de peu de renommée, non plus que s'il estoit né d'une mere laide ou petite : car ce seroit une mocquerie, de penser que la villette de Julide, laquelle n'est qu'une petite partie de l'isle de Ceo, qui elle-mesme toute entiere n'est gueres grande, et que l'isle d'Ægine, laquelle est de si peu d'estenduë, que quelque Athenien meit un jour en avant, qu'on la debvoit oster, pource qu'elle estoit comme une paille en l'œil du port de Piræe, puissent porter de bons poëtes et d'excellents joüeurs de comœdies, et qu'elles ne puissent porter ne produire un homme de bien, juste, constant, sage et magnanime : car il est bien raisonnable de croire que les arts et sciences, lesquelles ont esté inventées pour faire auscunes choses necessaires à l'usage des hommes ou bien pour en acquerir bruict et

Les sciences et les arts se perdent dans les petites villes.

honneur se vont abastardissant ès petites et pauvres villes : mais aussy faust-il estimer, que la vertu, ne plus ne moins qu'une forte et vigoureuse plante, peust prendre pied et racine en tout lieu, où elle rencontre une bonne nature, gentille et patiente de labeur. Au moyen de quoy si nous venons à commettre quelque erreur, ou que nous vivions austrement qu'il n'appartient, nous n'en accuserons point la petitesse de nostre païs, ains en attribuerons justement la coulpe à nous-mesmes.

La vertu prend racine en tout lieu.

Il est bien vray que celuy qui a entreprins de composer quelque œuvre, ou d'escrire quelque histoire, en laquelle doibvent entrer plusieurs diverses choses non familieres en son païs, et qu'on ne trouve pas tousiours par tout à la main, ains estrangieres pour la pluspart, dispersées çà et là, et qu'il faust receuillir de la lecture de plusieurs divers lieux et de plusieurs autheurs, à la verité il faut que premierement et devant toutes choses, il soit demourant en une grosse et noble cité, pleine de peuple et de grand nombre d'hommes, aymant les choses belles et honnestes, affin qu'il ayt abondance de toutes sortes de libvres, et qu'en cherchant çà et là, et entendant dire de vive voix beaucoup de choses, que les austres historiens auront à l'advanture obmis à escrire, et qui seront de tant plus croyables, qu'elles seront encores demourées en la memoire des hommes vivants, il puisse rendre son œuvre de tout poinct accomplie, et non

Il est necessaire d'habiter les grandes villes pour écrire l'histoire, et pourquoi.

deffectueuse de plusieurs choses y necessaires.

Mais moy qui suis habitant en une petite ville, et qui m'y tient volontiers, de paour qu'elle ne soit encores plus petite, pendant que j'estoye en Italie et dedans Rome, n'ay pas eu le loisir d'estudier et de m'exerciter en la langue Latine, tant pour l'occupation des affaires que j'avoye lors en main, que pour satisfaire à ceulx qui me hantoyent pour apprendre de moy la philosophie : tellement que bien tard, estant ja fort avant au decours de mon aage, j'ay commencé à prendre en main les libvres Latins : en quoy il m'est advenu une chose estrange, mais veritable, neantmoins c'est que je n'ay pas tant apprins ny tant entendu les choses par les paroles, comme par quelque usage et cognoissance que j'avoye des choses, je suis venu à entendre auscunement les paroles. Mais au demourant, de sçavoir bien gouster en quoy gist la beaulté de la langue Romaine, ou la parler promptement, ou bien d'entendre les figures, translations et belles liaisons de simples dictions les unes avecques les austres, qui ornent et embellissent le language, je pense bien que ce soit une belle chose et bien delectable, mais aussy requiert-elle une longue et laborieuse exercitation, convenable à ceulx qui ont plus de loisir que je n'ay, et qui sont encores en aage, pour vacquer à telles gentillesses.

Comment Plutarque apprit la langue latine.

Pourtant en ce present libvre, qui est le cinquiesme de l'œuvre, où j'ay entreprins de com-

parer les Vies des Hommes illustres, l'une avecques l'austre, ayant prins à escrire celle de Demosthenes et de Cicero, nous considererons et examinerons quelles ont esté leur nature, leurs mœurs et leurs conditions, par leurs faicts et leurs actions en l'entremeise du gouvernement de la chose publicque, sans austrement conferer leurs escripts et leurs œuvres d'eloquence, ny definir lequel des deux est le plus vehement en son dire, ou le plus doulx en son parler. Car comme dict le poëte Ion,

Il ne parle pas des harangues de Demosthenes et de Cicero, et pourquoi.

> Là le daulphin courant grand erre,
> A force mesme sur la terre.

Ce que Cecilius, homme excessif en toutes choses, n'ayant pas entendu, a bien osé escrire et mettre hors en lumiere une comparaison de l'eloquence de Demosthenes avecques celle de Cicero. Mais aussy si c'estoit chose commune et facile à tout le monde que se cognoistre bien soy-mesme, à l'adventure n'en eust-on pas attribué le commandement aux dieux, ny n'eust-on pas dict qu'il feust venu du ciel.

Demosthenes et Cicero, en quoi ils ont du rapport entre eux.

Quant à moy, il me semble que la fortune ayant voulu dès le commencement former à un mesme moule, par maniere de dire, Demosthenes et Cicero, a imprimé en leurs natures plusieurs qualitez toutes semblables, comme l'estre tous deux ambitieux, tous deux aimants la liberté de leur païs, tous deux de peu de cœur ès dangiers de la guerre : et si me semble qu'elle y a encores meslé plusieurs advantures

toutes semblables aussy, pource qu'à peine trouveroit-on deux austres orateurs, qui de petit lieu et de basse condition soyent devenus si grands et si puissants, comme ces deux icy, ne qui ayent encouru la haine et mal-veuillance des roys et des grands seigneurs, comme ces deux icy, qui ayent perdu leurs filles, qui ayent esté bannys de leurs païs, et qui ayent depuis esté restituez et remeis avecques honneur, et qui derechef s'en soyent fuys, et ayent esté reprins, ne qui ayent achevé leurs jours quand et la liberté de leur païs : de maniere qu'il est mal-aysé de pouvoir discerner, si la nature les a faicts plus semblables en mœurs, ou la fortune en advantures, comme si elles eussent faict à l'envy l'une de l'austre, ne plus ne moins que deux ouvriers, à qui les feroit mieulx ressembler : mais il nous faust commencer à escrire premier de celuy qui est le plus ancien.

Demosthenes doncques, le pere de l'orateur Demosthenes, estoit un homme de bien et d'honneur, ains comme l'escript Theopompus, et le surnommoit-on *Machæropœus*, c'est-à-dire forgeur d'espées, pource qu'il avoit un grand attelier où il tenoit plusieurs esclaves ouvriers qui en forgeoyent. Mais quant à ce que l'orateur Æschines dict de sa mere, qu'elle estoit fille d'un nommé Gelon qui s'enfuyt d'Athenes pource qu'il feut accusé de trahison, et d'une femme de nation barbare, je ne sçay s'il a dict en cela la verité, ou s'il l'a controuvée pour le cuider injurier.

Comment que ce soit, il est certain que son pere luy faillit en l'aage de sept ans, et le laissa assez aysé, car son bien ne valoit gueres moins de quinze talents : mais ses tuteurs luy feirent un fort grand tort, car ils luy desrobberent une partie de son bien, luy laisserent aller à mal l'austre, à fauste d'en avoir tel soing qu'ils debvoyent, pource qu'ils ne vouloyent pas seulement payer le salaire de ses maistres d'eschole : ce qui feut cause qu'il n'apprint pas les arts liberaulx qu'on a accoustumé de faire apprendre aux enfants de bonne et honneste maison : joinct aussy qu'il estoit fort deslicat et de petite complexion, au moyen dequoy sa mere ne vouloit pas qu'il travaillast beaucoup à l'estude, ny ses maistres ne l'osoyent pas presser ny contraindre, à cause qu'il estoit en ses premiers ans fort foible, gresle et maladif. Et dict-on què le nom de *Battalus*, dont on le surnommoit, par mocquerie, luy feut donné par les austres enfants, ses compaignons, pour la debilité de sa personne.

De la famille de Démosthenes : il est mal gouverné par ses tuteurs.

Il étoit délicat et de foible complexion.

Ce Battalus, ainsy comme auscuns disent, estoit un joüeur de fleustes trop effeminé, contre lequel le poëte Antiphanes composa une petite farce en se mocquant de luy. Les austres font mention d'un Battalus, poëte lascif, et qui escripvoit des poëmes impudicques, et si semble que lors les Atheniens appelloyent une des parties du corps humain, qu'il n'est pas honneste de nommer, *Battalus*. Mais quant

Battalus, poëte lascif.

à Argas, pource qu'on dict qu'il eut encores ce surnom-là, il luy feut imposé, ou pour la rudesse farouche et aspreté bestiale de ses mœurs, à cause que quelques poëtes appellent un serpent *Argas*, ou pour sa façon de parler, laquelle estoit mal plaisante à ouyr, à cause qu'Argas est le nom d'un poëte qui faisoit de maulvaises et fascheuses chansons. Mais à tant est-ce assez de cela, comme dict Platon.

Argas, mauvais faiseur de chansons.

Au reste, l'occasion qui l'incita d'estudier à l'eloquence feut telle, comme on trouve par escript. L'orateur Callistratus debvoit plaider en jugement la cause d'Oropus, et attendoit un chascun en grande devotion le jour de ce plaidoyer, tant pour l'excellence de l'orateur, qui pour lors avoit le bruict, que pour la matiere et le faict du procès qui estoit notable et divulgué par tout. Demosthenes doncques ayant ouy les maistres d'eschole qui faisoyent leur complot ensemble de se trouver à ce jugement, feit tant envers son pedagogue, qu'il luy persuada de l'y meiner aussy quand et luy. Ce pedagogue ayant cognoissance aux officiers qui avoyent charge d'ouvrir la salle de l'audience, feit envers eulx que son disciple eut un lieu propre, dont il pouvoit veoir et oüyr estant assys à son ayse, tout ce qui se feroit et diroit en ce procès, sans que personne le vist. Au moyen dequoy l'enfant ayant tout ouy, estima beaucoup l'honneur qu'y avoit acquis l'orateur, quand il veit comme il estoit accompaigné de grande suite de gents qui le reconvoyoyent

Démosthenes s'adonne à l'étude de l'éloquence.

reconvoyoyent jusques en sa maison : mais il eut bien encores en plus grande admiration la force de l'eloquence, laquelle pouvoit ainsy meiner et manier toutes choses à son plaisir. Si abandonna dès lors l'estude de toutes austres sciences, et de tous austres exercices d'esprit et de corps, auquel on a accoustumé d'instruire et dresser les enfants, et commença de se travailler et exerciter continuellement à composer et prononcer des harangues, en intention d'estre une fois du nombre des orateurs.

Ses maîtres et précepteurs.

Le maistre soubz lequel il apprint la rhetoricque feut Isæus, combien qu'Isocrates pour lors en tinst eschole, feust ou pource qu'estant orphelin il n'avoit pas le moyen de payer le salaire que demandoit Isocrates à ses disciples qui estoit cent escus, ou plustost pource qu'il trouvoit la maniere de parler d'Isæus plus propre à l'usage à quoy il se vouloit servir de l'eloquence, comme estant plus rusée et plus fine. Toutesfois Hermippus escript avoir eu entre ses mains des memoires sans nom d'auteur certain, esquels estoit faict mention que Demosthenes avoit esté auditeur de Platon et que cela luy avoit beaucoup servy à former son style et son eloquence, et mentionne aussy un Ctesibus, lequel escript que Demosthenes avoit secrettement eu et leu les œuvres de rhetoricque d'Isocrates, et celles d'Alcidamas, par le moyen d'un Callias Syracusain, et de quelques austres : parquoy si-tost qu'il feut en aage de sortir hors de tutelle il commença à mettre

Il fait son apprentissage d'eloquence contre ses tuteurs.

ses tuteurs en procès, et à composer des harangues et plaidoyers contre eulx, lesquels alloyent trouvant des subterfuges, remises et delais, pour tousiours fuyr à luy rendre compte de l'administration de son bien : et s'exercitant en tel apprentissage, ainsy que parle Thucidides, il feit si bien qu'il l'obtint à la fin, mais ce ne feut pas sans peine et sans dangier : et neantmoins encores ne peust-il pour cela retirer à beaucoup près de ce que son pere luy avoit laissé. Mais en ayant prins une asseurance et quelque accoustumance de parler en public, et aussy ayant un peu gousté l'honneur et le credit qu'on acquiert par sçavoir bien dire en plaidant, il essaya depuis de soy tirer en avant et de s'entremettre du gouvernement de la chose publicque.

Remède contre l'indisposition de rate.

Tout ainsy qu'on conte d'un certain Orchomenien nommé Laomedon, qu'estant travaillé d'une indisposition de rate, par le conseil des medecins il s'exercita à courir de longues carrieres pour remedier à son mal : et en continuant cest exercice rendit son corps si dispos que depuis il entreprint de courir ès jeux de prix, et devint l'un des meilleurs et plus vistes coureurs de son temps : austant en advinst-il à Demosthenes : car s'estant du commencement meis à l'exercice d'eloquence pour recouvrer le sien, et en ce faisant y ayant acquis suffisance, force et vehemence grande en l'art de bien dire, il osa bien depuis entreprendre de prescher le peuple en public touchant le gou-

vernement des affaires, ne plus ne moins que s'il se feust presenté au combat d'un jeu de prix et devint à la fin le premier de tous les orateurs de son temps qui montoyent en chaire pour haranguer, combien que la premiere fois qu'il s'advantura de parler en public, le peuple feit tant de bruict, qu'à peine peust-il oncques avoir audience, et se mocqua-on de sa maniere de parler, laquelle estoit aussy estrange pource qu'il usoit de longues clauses confuses, et enveloppoit son dire de tant d'arguments les uns sur les austres, qu'il en estoit fascheux et ennuyeux à oüyr : et si avoit davantage la voix foible et debile, la langue empeschée, et l'haleine courte : ce qui enguardoit encores qu'on ne pouvoit ayséement entendre ce qu'il vouloit dire, pource que les longues traisnées de ses clauses venoyent à estre à chasque coup plusieurs fois entre-rompues avant qu'il feust au bout de la sentence : si que finablement se voyant ainsy rebuté, il abandonna son entreprinse de haranguer devant le peuple, et se retira par desespoir au port de Piræe, là où Eunomus le Thessalien estant jà fort vieil et ancien, le trouva, qui le tança à bon escient, en luy remonstrant qu'il se faisoit grand tort, attendu qu'ayant une façon de parler fort approchante de celle de Pericles, il se deffailloit à soy-mesme par coüardise et lascheté de cœur, en ne cherchant pas les moyens de s'asseurer contre le bruict d'une commune, et de renforcer son corps pour pouvoir porter le faix et la peine des harangues publicques,

Ce qui arrive à Démosthenes la premiere fois qu'il parle en public.

ains le laissant à fauste d'exercice de plus en plus affoiblir, et neantmoins ayant encores une austrefois esté rebuté et siflé, ainsy qu'il s'en retournoit la teste cachée de honte en sa maison fort desconforté, Satyrus, excellent joüeur de comœdie, qui estoit son familier, s'en alla après luy et parla avecques luy.

Satyrus, excellent joueur de comédie, apprend et reconforte Démosthenes.

Demosthenes se plaignit à luy de ce que combien qu'il prinst plus de peine que nul austre des orateurs, et qu'il eust presque despendu toute la vigueur et force de son corps à l'estude, neantmoins il ne pouvoit trouver moyen de se rendre agreable au peuple, là où d'austres qui ne faisoyent tout le long du jour qu'y vrongner, et des mariniers qui ne sçavoyent du tout rien, estoyent patiemment escoutez, et occuppoyent tousiours la tribune aux harangues, et au contraire on ne faisoit compte de luy. Satyrus adoncques luy respondict, *tu dis la verité*, Demosthenes, *mais ne te soucie, j'y remediray bientost, et t'en osteray la cause, prouveu que tu me veuilles reciter par cœur quelques vers d'Euripides ou de Sophocles.* Demosthenes en prononça sur le champ quelques-uns qui luy vindrent en memoire, et Satyrus les repetant après luy, leur donna toute une austre grace, en les prononçant avecques un accent, un geste et une affection convenable à la sentence, de maniere que Demosthenes mesme les trouva tout austres : par où cognoissant combien *l'action*, c'est-à-dire la belle maniere de prononcer avecques geste de mesme, adjouste d'ornement et de grace

La prononciation et le geste donne de la grace et de l'ornement au parler.

au parler, il jugea adoncques que c'estoit peu de chose, et presque rien du tout, que de s'exerciter à bien dire, qui n'estudie à avoir la bonne prononciation et belle action quand et quand.

A l'occasion dequoy il feit depuis bastir un cabinet soubz terre, lequel estoit encores entier de mon temps, et y descendoit tous les jours pour former son geste et sa prononciation, et pour exerciter sa voix, avecques si grande affection, que bien souvent il y demouroit deux et trois mois entiers tout de suite, se faisant expresséement raser la moitié de la teste, à celle fin qu'il n'osast de honte sortir hors en tel estat, encores qu'il luy en vinst bien grande volonté : et neantmoins il prenoit et argument et matiere de declamer et de s'exerciter à bien dire des propos et devis qu'il avoit eus, ou des affaires qu'il avoit cependant traictez avecques ceulx qui l'estoyent venus veoir en sa maison : car soubdain qu'il estoit desparty d'avecques eulx, il s'en alloit aussy-tost descendre en son cabinet, là où il repetoit de bout à austre toutes les matieres dont il avoit esté parlé, desduisoit toutes les responses qui avoyent esté faictes d'une part et d'austre : et s'il avoit d'advanture assisté à quelque long discours, il le repetoit à part luy, et se prenoit à le coucher en belles clauses, et en belles sentences, changeant et diversifiant en plusieurs manieres de dire, les propos que quelques austres luy avoyent tenus, ou luy à quelques austres.

Démosthenes s'étudie et façonne son éloquence dans un cabinet souterrein.

Son éloquence considéréecomme le seul fruit d'un travail opiniâtre.

De là vint qu'on eut opinion qu'il n'avoit pas l'entendement ne vif ne prompt de sa nature, et que son eloquence n'estoit point une chose naïtve, ains acquise par force de labeur: en confirmation dequoy on allegue pour un esvident signe, que jamais on ne vid Demosthenes haranguer à l'improuveu: et que bien souvent qu'il estoit present et seant en l'assemblée, le peuple l'appelloit par son nom, affin qu'il dist son advis sur ce qui estoit lors en desliberation: mais que jamais il ne se leiva pour ce faire, s'il n'y avoit premierement pensé, et qu'il n'eust bien preveu et bien estudié ce qu'il avoit à dire, tellement que les austres orateurs s'en mocquoyent bien souvent de luy, comme entre les austres, Pytheas qui luy dict une fois, que ses oraisons sentoyent l'huile de la lampe: mais Demosthenes luy replicqua bien aigrement, *aussy y a-il grande difference*, Pytheas, *entre ce que toy et moy faisons à la lumiere de la lampe*. Et luy-mesme en parlant aux austres, ne le nioit pas du tout, ains leur confessoit franchement, qu'il ne redigeoit pas tousiours au long par escript tout ce qu'il avoit à dire, ny aussy ne se presentoit pas à parler qu'il n'en eust premierement faict quelques memoires: et si disoit que cela estoit un signe d'homme populaire, de bien penser à ce qu'on a à dire devant le peuple: car ceste preparation-là monstre qu'on l'honnore et le revere: et au contraire quand on ne se soucie point comment ny en quelle part le peuple doibve

prendre ces paroles, cela est signe d'homme mesprisant l'aucthorité du peuple, et qui useroit volontiers, s'il pouvoit, de la contraincte de force, plustost que de la persuasion de raison. Et pour confirmer encores davantage ce propos, qu'il n'avoit pas la hardiesse de se presenter pour haranguer à l'improuveu, on allegue encores cest argument, que Demades souventesfois s'est leivé pour soubstenir promptement et conforter les raisons de Demosthenes, quand quelquefois le peuple le rebutoit: et que Demosthenes au contraire, ne se leiva oncques pour confirmer ny pour soubstenir le dire de Demades.

Mais quelqu'un pourroit demander si Demosthenes estoit ainsy craintif à parler en public à l'improuveu, pourquoy doncques est-ce que Æschines dict, qu'il avoit une merveilleuse audace en paroles: et comment est-ce que se leivant promptement, il respondict sur le champ à l'orateur Python natif de Byzance, qui bravoit en son parler, et estoit violent comme un torrent à l'encontre des Atheniens: et comment est-ce que Lamachus Myrrhinæien, ayant composé une harangue à la loüange de Philippus et d'Alexandre, roys de Macedoine, en laquelle il disoit tous les maulx du monde des Thebains et des Olynthiens, et l'ayant leuë et prononcée en l'assemblée des jeux olympicques, Demosthenes se dressant en pieds tout sur l'heure, desduisit ne plus ne moins que s'il eust leu en une histoire, et

monstra au doigt à l'assistance les grands services et belles choses que les Chalcidiens avoyent faictes par le passé au prouffit et à l'honneur de la Grece : et au contraire de combien de maulx avoyent esté et estoyent cause les flatteurs qui alloyent ainsy flattant les Macedoniens : il esmeut et tourna tellement les escoutants, que le rhetoricien Lamachus, craignant le murmure et la mutination du peuple, se desrobba secrettement hors de l'assemblée.

Mais pour dire ce qui m'en semble, il m'est advis que Demosthenes ayant entreprins dès son commencement de se former au patron de Pericles, pensa que ses austres parties ne luy estoyent pas tant necessaires, et qu'il voulut imiter et representer sa gravité et sa contenance reposée et sage de ne parler pas soubdainement de toutes choses à la volée ny à tout propos, estimant qu'il s'estoit faict grand par ceste prudence-là : et comme il n'eust pas voulu laisser eschapper une bonne occasion de se faire honneur en parlant, aussy n'eust-il pas voulu souvent hazarder son credit et sa réputation à la mercy de la fortune.

Différence entre les discours auxquels Démosthenes s'étoit préparé et ceux qu'il faisoit sur-le-champ.

Et qu'il soit vray, les oraisons qu'il feit promptement, sans les avoir premierement escriptes, monstrent plus d'asseurance et plus de hardiesse, que ne font celles qu'il avoit escriptes et premeditées de longue main, si nous voulons adjouster foy à ce qu'en disent Eratosthenes et Demestrius le Phalerien, et aux poëtes comicques : car Eratosthenes escript qu'en

qu'en ces harangues il devenoit quelquefois comme transporté hors de soy, et Demetrius met qu'un jour en preschant le peuple, il se print à jurer un serment en vers, comme s'il eust esté ravy d'une fureur et inspiration divine, en disant,

Par la terre et par les eaux,
Par les fleuves et ruisseaux.

Et des poëtes comiques, il y en a un qui l'appelle *Ropoperperethra*, comme qui diroit grand causeur, qui parle de toutes choses à la volée, et un austre se mocquant de ce qu'il usoit d'une figure de rhetoricque, qui s'appelle *Anthitete*, comme qui diroit opposition, dict : *il a receu comme il a eu :* pource qu'il avoit ce terme affecté *Paralabon*, si ce n'est que le poëte Antiphanes se soit voulu mocquer de ce qu'il conseilloit au peuple de ne prendre point l'isle de Halonese du roy Philippus, mais de la reprendre, voulant dire qu'il ne la falloit point recepvoir en don comme chose gratuitement donnée, ains la recepvoir comme legitimement restituée.

Toutesfois il n'y avoit celuy qui ne confessast que Demades usant de son naturel seulement sans auscun artifice estoit invincible, et que bien souvent parlant à l'improuveu, il renversoit sans-dessuz dessoubz toutes les raisons que Demosthenes avoit estudiées, preveües et premeditées de longue main : et Ariston de l'isle de Chio a laissé par escript un jugement que

Demades, fameux orateur Grec.

feit Theophrastus touchant les orateurs de ce temps-là : car estant un jour enquis, quel orateur luy sembloit estre Demosthenes, il respondict, *digne de ceste ville :* et puis, que luy sembloit estre Demades : *par dessus ceste ville*, dict-il. Le mesme philosophe escript aussy, que Polyeuctus Sphettien, l'un de ceulx qui pour lors s'entre-mettoyent du gouvernement de la chose publicque, donna ceste sentence, que Demosthenes estoit veritablement grand orateur, mais que le parler de Phocion avoit neantmoins plus d'efficace, pource qu'en peu de paroles il comprenoit beaucoup de substance. Auquel propos on dict aussy que Demosthenes mesme, toutes et quantesfois qu'il voyoit Phocion monter en la chaire aux harangues pour luy contredire, souloit dire à ses amys : *voicy la congnée de mes paroles qui se leive:* Toutesfois il est malaysé de juger s'il disoit cela pour le reguard de son parler, ou plustost pour la reputation qu'il avoit acquise, à cause de sa grande preud'hommie, estimant comme il est veritable, qu'une seule parole, un clin d'œil, ou un seul signe de teste d'un personnage qui, par sa vertu, a acquis credit, a plus d'efficace à persuader que toutes les traisnées de raisons et d'arguments de rhetoricque.

Comparaison de Demades, de Phocion et de Démosthenes.

Mais quant aux deffaults corporels qu'il avoit de nature, Demetrius le Phalerien escript avoir entendu de luy-mesme, estant desià vieil, qu'il y remedia par tels moyens : premierement,

Par quels moyens Démosthenes réforme sa parole et son action.

quant au vice de sa langue, qui estoit grasse, et qui ne pouvoit pas prononcer toutes syllabes distinctement, il le corrigea en mettant dedans sa bouche de petits cailloux qu'on trouve sur les greves des rivieres, en prononçant ainsy la bouche pleine quelques oraisons qu'il sçavoit par cœur : et quant à sa voix, qui estoit petite et foible, il la renforça à courir contre-mont des cousteaux qui estoyent droicts et roides, en prononçant quant et quant à la grosse haleine quelques harangues ou quelques vers qu'il sçavoit par cœur ; et ce dict qu'il avoit en sa maison un grand mirouër, devant lequel se tenant debout sur ses pieds, il s'exercitoit et s'apprenoit à prononcer ses oraisons.

Auquel propos on raconte qu'il s'addressa un jour à luy quelqu'un qui le pria de prendre sa cause en main pour la plaider, luy contant comme un austre l'avoit battu, et que Demosthenes luy dict : *voire mais de tout ce que tu me dis, il n'en est rien ; car l'austre ne te battit oncques.* Adoncques le complaignant renforça sa voix, et commencea à crier plus hault, *comment, il ne m'a pas battu ? Si a vrayement*, respondict lors Demosthenes, *car je recognois maintenant la voix d'un homme qui a veritablement esté battu :* tant il estimoit que le ton de la voix, l'accent et le geste de prononcer, en une sorte ou en une austre, avoyent de force pour faire croire ou descroire ce qu'on dict. Effet de la voix, de l'accent et du geste.

Sa contenance en haranguant devant le peu-

ple, plaisoit merveilleusement à la commune : mais les hommes d'honneur et d'entendement la trouvoyent trop basse, trop ravallée et trop molle, entre lesquels est Demetrius le Phalerien. Et Hermippus escript qu'un nommé Æsion interrogué des anciens orateurs et de ceulx de son temps, respondict qu'il n'estoit homme qui ne se feust esmerveillé s'il eust veu avecques quelle dignité, reverence et gravité ils parloyent au peuple, mais que les oraisons de Demosthenes, à qui les lisoit à part, avoyent trop plus d'artifice et trop plus de vehemence : aussy est-il facile à juger que les oraisons escriptes de Demosthenes ont beaucoup plus de nerfs et plus de poincte que n'ont les austres.

Ses rencontres plaisantes et aiguës.

Ce neantmoins encores rencontroit-il quelquefois plaisamment en devisant et parlant promptement ; comme un jour que Demades luy dict, Demosthenes me veult enseigner : c'est bien ce qu'on dict en commun proverbe, *la truye veult enseigner Minerve.* Il luy respondict soubdainement : *ceste Minerve-là feut n'a gueres en la ruë de Collytus surprinse en adultere.* Et à un larron appellé *Chalcus*, qui vault austant à dire comme de cuyvre, lequel s'advança de vouloir dire quelque chose de ses veilles, et de ce qu'il estudioit et escripvoit la pluspart de la nuict à la lampe : *je sçay bien*, respondict-il, *que je te fasche beaucoup de tenir toute la nuict la lampe allumée ; mais vous austres*, seigneurs Atheniens, *ne vous esbahyssez pas s'il se faict beaucoup de larcins en vostre ville, veu que nous avons des*

larrons de cuyvre, et les parois de nos maisons ne sont que de terre. Nous pourrions encores alleguer plusieurs austres telles rencontres aiguës et plaisantes de luy, mais nous nous contenterons de celles-là pour ceste heure, et viendrons à considerer au reste sa nature et ses mœurs par les choses qu'il a maniées au gouvernement de la chose publicque. Son commencement doncques, quand il vint à s'entremettre des affaires, feut au temps que s'esmeut la guerre qu'on appella Phocaïque, comme luy-mesme le dict, et comme on le peust cognoistre par ses harangues qu'il feit à l'encontre de Philippus, desquelles les dernieres feurent faictes après la guerre ja toute achevée, et les premieres touchent encores quelques faicts particuliers d'icelle.

Démosthenes entre dans le ministere public.

Bien est-ce chose toute asseurée et certaine, qu'il escripvit l'oraison contre Midias en l'aage de trente-deux ans, n'ayant encores lors aucthorité ne reputation quelconque, qui feut la cause principale, à mon advis, de le faire composer à argent avecques luy, pour l'injure qu'il luy avoit faicte :

> Car il n'estoit en son iré si doulx,
> Ne si facile à remettre un courroux :

ains au contraire estoit violent et roide à executer ses vengeances : mais cognoissant que ce n'estoit pas entreprinse legere, ne qui peust estre conduicte à chef par homme de si petite aucthorité et si petite puissance que luy, de ruiner un tel personnage comme Midias, qui

Il étoit d'un caractere violent et aimant à se venger.

estoit fort de biens, d'amys et d'eloquence, il se laissa aller à ceulx qui prioyent et intercedoyent pour luy, et ne me semble pas que les trois mille drachmes qu'il en receupt, eussent peu faire reboucher la poincte de son aspreté naturelle, s'il y eust veu quelque apparence, et qu'il eust esperé en pouvoir venir au-dessuz.

Il s'attache à Philippus, ennemi des Athéniens.

Mais à son advenement à la chose publicque, ayant trouvé un subject honnorable de parler contre Philippus pour deffendre les droicts et la liberté des Grecs, et s'y estant employé dignement, il en acquit en peu de temps reputation très-grande, et feut incontinent fort renommé pour son eloquence et pour sa franchise de parler ainsy librement, de sorte qu'il s'en trouva fort honnoré et fort estimé par toute la Grece, entretenu et caressé par le grand roy de Perse, et en feit Philippus mesme plus de compte que de nul austre qui pour lors s'entremeslast du gouvernement des affaires d'estat à Athenes, jusques à ce que ses malveuillants et contraires estoyent contraincts de confesser eulx-mesmes qu'ils avoyent affaire à un personnage de grande reputation. Car Æschines et Hyperides, ès harangues où ils l'accusoyent, ont dict de telles choses de luy.

Il étoit stable dans ses volontés.

Pourtant ne sçay-je à quoy pensoit Theopompus, quand il escripvit que Demosthenes estoit homme inconstant et variable de nature, et qu'il ne pouvoit pas demourer long-temps

avecques mesmes personnes ny en mesme opinion au gouvernement des affaires ; car au contraire il me semble qu'il persevera tousiours constamment, jusques à sa fin, en un mesme party, et au mesme rang qu'il avoit esleu et choisy dès le commencement, et que non-seulement il ne se changea point en sa vie, ains à l'opposite, qu'il y laissa la vie pour ne se vouloir point changer.

Car il ne feit point comme Demades, lequel se voulant justifier de ce qu'il avoit tourné sa robbe en matiere de gouvernement de la chose publicque, dict qu'il s'estoit bien contredict à soy-mesme assez de fois, selon les occurrences des affaires ; mais contre le bien de la chose publicque, jamais. Et Menalopus, qui tenoit tousiours le party contraire de Callistratus, et neantmoins se laissoit tousiours guaigner à luy par argent, et puis montoit en chaire, et disoit au peuple : il est vray que Callistratus, qui soubstient l'opinion contraire à la mienne, est mon ennemy ; mais toutesfois je luy cede pour ce coup : il faust que le bien public l'emporte. Et un austre, Nicodemus Messenien, lequel ayant tenu premierement le party de Cassander, se tourna du costé de Demetrius, et puis alla disant qu'il ne se contredisoit point à soy-mesme, pource qu'il est utile et expedient d'obeïr tousiours à ceulx qui sont les plus puissants.

L'on ne sçauroit pas dire le semblable de Demosthenes, qu'il ayt gauchy ne fleschy

jamais, ny en faict ny en parole quelconque ; car il persevera tousiours immuablement en une mesme teneur de volonté en l'administration des affaires : tellement que le philosophe Panætius dict que la pluspart de ses oraisons sont escriptes sur ce fondement, *qu'il n'y a que ce qui est honneste seulement qui se doibve choisir et eslire pour l'amour de soy-mesme*, comme celle de la couronne, celle qu'il feit contre Aristocrates, celles des franchises et immunitez, et toutes les Philippicques, esquelles il n'induict point ses citoyens à choisir ce qui est plus plaisant, ou plus facile, ou plus utile, ains prouve que bien souvent il faust preferer ce qui est honneste et loüable, à ce qui est seur et salutaire ; de sorte que si en ses actions et en ses desportements il eust conjoinct à l'honnesteté, gentillesse et magnanimité de son parler, la vaillance de sa personne en guerre, et la netteté de ne prendre point d'argent, il auroit merité d'estre meis, non point au rang de Myrocles, Polyeuctus, Hyperides et austres tels orateurs ; mais plus hault, au nombre de Cimon, de Thucydides, et de Pericles. Et qu'il soit vray, Phocion qui, au gouvernement de la chose publicque, suivoit le party qui n'estoit point loüé, pource qu'on avoit opinion qu'il favorisoit aux affaires des Macedoniens, neantmoins, pour sa vaillance, sa justice et son entiere preud'hommie, n'a jamais esté tenu moins homme de bien que Ephialtes et Aristides.

Quel doit être le but de l'orateur dans le choix de ses sujets.

Mais

Mais Demosthenes, ainsy que dict Demetrius, estoit homme à qui il ne se falloit pas beaucoup fier quant aux armes, ny bien remparé et fortifié contre les corruptions des presents et des dons : car combien qu'il feust imprenable du costé de Philippus et de la Macedoine, il se laissoit neantmoins guaigner à l'or et l'argent qui venoit d'a-mont, devers les citez de Suse et d'Ecbatane, et estoit bien prompt à loüer les beaulx et glorieux faicts de leurs vieulx ancestres ; mais à les ensuivre et imiter, non. Si estoit-il toutesfois plus homme de bien que tous les austres orateurs de son temps, excepté tousiours Phocion ; et si parloit plus franchement au peuple, et plus rondement que nul austre, contredisant ouvertement aux fols appetits de la commune, en reprenant asprement les Atheniens de leurs faustes, comme l'on peust veoir par ses oraisons. Naturel de Démosthenes.

Et si escript Theopompus, que quelquefois le peuple voulut qu'il prinst à accuser un homme auquel on vouloit à toute force faire le procez criminel ; ce qu'il refusa de faire, et le peuple s'en courroucea et mutina contre luy : mais luy se dressant en pieds, leur dict publicquement, hault et clair, seigneurs Atheniens, *je conseilleray tousiours ce que je penseray estre pour le bien public, encores que vous ne vouliez pas : mais de calomnier et accuser faulsement un austre à vostre appetit, encores que vous me le commandiez, je ne le feray pas.* Il persuadoit aisément.

Au demourant, ce qu'il feit à l'encontre de

Antiphon, monstra bien clairement qu'il se soucioit bien peu de la commune, et qu'il deferoit beaucoup plus à l'aucthorité du senat: car ayant esté Antiphon absouls par le peuple en assemblée de ville, il le print neantmoins, et le tira encores à la cour des Areopagites, sans se soucier d'encourir l'ire et la malveuillance du peuple; et là, le convainquit d'avoir promeis à Philippus de brusler l'arcenal d'Athenes: si que, par arrest de celle cour, il en feut condemné et executé à mort.

Il accusa aussy la religieuse Theoride d'avoir commeis plusieurs faulsetez, et entre austres, d'avoir enseigné à des esclaves à tromper leurs maistres; et concluant à la mort contre elle, la feit condemner et executer. L'on tient aussy qu'il avoit composé la harangue que prononça Apollodorus contre le capitaine Timotheus, par laquelle il prouva qu'il estoit redevable au public, et consequemment infame; et aussy celles qui sont intitulées *à Phormion* et *à Stephanus*, pour lesquelles il feut, à bon droict, reprins et blasmé: car Phormion combattit Apollodorus, avecques l'oraison que Demosthenes luy avoit composée; ce qui estoit tout austant comme si d'une mesme bouticque d'armurier il eust vendu à des ennemys des espées pour s'entretuer.

Sujet de la plupart des harangues de Démosthenes.

Quant aux publicques, celles qu'il feit contre Androtion, contre Timocrates et contre Aristocrates, il les composa pour les bailler à d'austres, avant qu'il se feust entremeis du gouver-

nement de la chose publicque ; car il les publia qu'il n'avoit pas encores plus de vingt-sept ou vingt-huict ans : mais il prononça luy-mesme celle contre Aristogiton, et celle aussy des immunitez contre Ctesippus, fils de Chabrias, comme il dict luy-mesme, ou comme quelques austres escripvent, pource qu'il pretendoit à espouser sa mere : ce qu'il ne feit pas pourtant, ains espousa une Samiene, comme le met Demetrius le Magnesien au libvre qu'il a composé *des Synonymes ;* et celle qu'il feit à l'encontre d'Æschines, où il l'accuse d'avoir mal et desloyaulment versé au faict de son ambassade. On ne sçayt si elle feut jamais prononcée, combien que Idomeneus escripve qu'il ne s'en fallut que trente voix seulement qu'Æschines ne feust absouls : en quoy toutesfois il me semble qu'il ne dict pas la verité, et le tire par conjecture de ce que l'un et l'autre disent en leurs harangues adversaires *de la Couronne*, là où ne l'un ne l'austre ne faict expresséement et à certes mention que ce procez soit venu jusques à diffinition de jugement : ce neantmoins nous en laisserons vuider et decider la doubte aux austres.

Au demourant, avant mesme que la guerre commenceast, il estoit bien esvident en quelle part inclineroit Demosthenes au gouvernement de la chose publicque ; car il n'obmettoit rien à contrerooller et reprendre de tout ce que faisoit Philippus : à raison de quoy, estant plus parlé de luy en sa cour que de nul

Accueil que lui fait Philippus à son ambassade.

austre, il feut envoyé dixiesme avecques austres neuf en ambassade devers luy. Philippus leur donna bien audience à tous particulierement, les uns après les austres ; mais il respondict plus attentifvement, et avecques plus de sollicitude et d'affection à la proposition de Demosthenes, qu'à nulle des austres : mais au reste, il ne luy feit pas, hors de là, tant d'honneur, ny tant de feste et de caresse qu'à quelques-uns de ses compaignons, car il monstra bien plus de privaultez à Æschines et à Philocrates, qu'à luy : à l'occasion de quoy, comme eulx le hault-loüassent, disants que c'estoit un prince qui parloit très-bien, qui estoit fort beau de visage, et qui vrayement beuvoit fort bien, et estoit plaisant en compaignie, il ne se peust tenir de s'en mocquer et de le destourner en la pire part, disant, *que toutes ces qualitez-là n'estoyent point loüanges dignes ny propres à un roy, pource que la premiere estoit plustost qualité d'advocat, la seconde d'une femme, et la troisiesme d'une esponge.*

Qualités d'un roi comparées à celles d'un avocat, d'une femme et d'une éponge.

Mais à la fin les choses estants tournées à la guerre, pource que Philippus, d'un costé, ne pouvoit demourer en paix ; et les Atheniens, de l'austre costé, estoyent poulsez et suscitez par les ordinaires harangues de Demosthenes, les Atheniens envoyerent premierement en l'isle d'Eubœe, laquelle, par le moyen de quelques particuliers tyrans qui s'estoyent saisis des villes, avoit esté de nouveau asservie à l'obeyssance de Philippus, suivant un

Démosthenes attire les villes de la Grece dans une ligue contre Philippus.

decret qui feut meis en avant par luy, et en alla-on deschasser les Macedoniens, puis il feit aussy envoyer du secours aux Bizantins et aux Perinthiens, ausquels Philippus faisoit la guerre : car il prescha si bien les Atheniens, qu'il leur feit oublier la haine et rancune qu'ils avoyent contre ces deux peuples-là, et les offenses que l'une et l'austre villes avoyent commeises contre eulx en la guerre de la rebellion de leurs subjects et alliez, et leur feit envoyer du secours, qui les preserva contre toute la puissance de Philippus : et depuis, allant par toutes les austres bonnes villes et citez de la Grece en charge d'ambassadeur, il leur feit tant de remonstrances, et les prescha de sorte, qu'il les assembla presque toutes en une ligue contre Philippus, tellement que la description de l'armée que ceste ligue debvoit souldoyer en commun, estoit de quinze mille hommes de pied estrangiers, et de deux mille chevaulx, sans les bourgeois de chascune des villes, qui, à leurs despends, iroyent à la guerre, et feut l'argent pour ceste soulde payé et contribué volontiers.

Theophrastus escript que ce feut lors que les alliez demanderent qu'on arrestast une somme certaine d'argent, combien il faudroit que chascun contribuast, et que Crobylus, un qui s'entremettoit du gouvernement des affaires, respondict : *la guerre ne se nourrit pas à mesure certaine*, voulant dire que la despense de la guerre ne se peust mesurer ne definir.

Estant doncques toute la Grece soubsleivée en l'attente de ce qui en debvoit advenir, et s'estants ces peuples et citez liez ensemble, ceulx de l'isle d'Eubœe, les Atheniens, les Corinthiens, les Megariens, les Leucadiens et ceulx de Corfou, le plus fort à faire restoit encores à Demosthenes, qui estoit d'induire les Thebains à vouloir entrer en ceste alliance, à cause que leur pays confine avecques celuy de l'Atticque, joinct que leurs forces estoyent de grande consequence, attendu mesmement que lors ils estoyent plus renommez en armes que nuls austres des Grecs. Mais ce n'estoit pas chose facile que de guaigner les Thebains et les distraire d'avecques Philippus, lequel de fresche datte les avoit obligez à soy par plusieurs grands plaisirs qu'il leur avoit faicts durant la guerre Phocaïque, avecques ce qu'il y avoit tousiours entre ces deux citez, à cause de leur voisinage, quelques hargnes et quelques querelles à desmesler, lesquelles se renouvelloyent ayséement à tout propos.

Ce nonobstant, quand Philippus esleivé pour la victoire qu'il venoit de guaigner près la ville d'Amphise, se feut jecté dedans la contrée d'Elatie, et saisi de la Phocide, les Atheniens se trouverent si estonnez, que personne n'osoit prendre la hardiesse de monter en la tribune aux harangues, et ne sçavoit-on quel conseil prendre. Estant toute l'assemblée en grande doubte et en grand silence, Demosthenes seul se tira en avant, qui dere-

chef conseilla de rechercher l'alliance des Thebains, et au surplus reconfortant le peuple, luy donna bonne esperance, comme il avoit tousiours accoustumé : si feut envoyé pour cest effect ambassadeur avecques d'austres à Thebes, et Philippus y envoya aussy de sa part Amynthas et Clearchus, deux gentilshommes Macedoniens, et avec eulx Daochus, Thessalus et Thrasidæus, pour respondre et contredire à ce que proposeroyent les ambassadeurs d'Athenes.

Philippus abattu par l'éloquence de Demosthenes, est forcé de demander la paix.

Si comprindrent bien alors les Thebains en leurs entendements, ce qui leur estoit le plus utile, et se rameinerent devant leurs yeulx tous les maulx et miseres que la guerre apporte quand et elle, pource que les playes qu'ils avoyent reçeuës en la guerre Phocaïque, estoyent encores toutes fresches : mais neantmoins la vifve force de l'eloquence de Demosthenes, ainsy que dict Theopompus, leur allumant le courage, et les enflammant de desir d'honneur, offusqua toutes les austres considerations, et les ravit tellement en l'amour du debvoir et de l'honnesteté, qu'ils oublierent toute crainte de dangier, toute obligation de bienfaicts, et toute raison tendant au contraire. Si feut cest acte pour un orateur trouvé si grand et de telle consequence, que Philippus incontinent envoya des ambassadeurs devers les Grecs pour les rechercher de paix, et se soubsleiva toute la Grece, attendant à quelle fin sortiroit ceste esmeute : de maniere

Les Grecs estiment singuliérement Démosthenes.

que non seulement les capitaines d'Athenes obeyssoyent à Demosthenes, faisants tout ce qu'il leur ordonnoit, mais aussy les gouverneurs de Thebes et du païs de la Bœoce : et estoyent les assemblées de conseil à Thebes aussy bien regies par luy, comme celles d'Athenes, y estant esgualement aimé des uns et des austres, et y ayant pareille aucthorité de commander, non point sans cause, comme bien le dict Theopompus, ains meritoirement et très-justement.

La paix n'ayant pu être conclue, il se donne une bataille entre Philippus et les Grecs.

Mais quelque fatale destinée et revolution des affaires, avoyent prefix et arresté le but dernier de la liberté des Grecs à ce temps-là : ce qui feut contraire à ses desseings, et y eut plusieurs signes celestes qui monstrerent et prognosticquerent quelle en debvoit estre l'issuë : entre lesquelles la prophetisse Pithia en donna des responses terribles, et chantoit-on publicquement ceste ancienne prophetie des sibylles :

Estre puisse-je au jour de la bataille,
De Thermodon loing des coups, et que j'aille
A-mont en l'air, comme un aigle volant,
Pour sans dangier en veoir l'estour sanglant,
Où le vainqueur perdu demourera,
Et le vaincu sa perte plorera.

L'on dict que ce Thermodon est un petit ruisseau de nostre territoire de Chæronée, lequel va tomber dedans la riviere de Cephisus : mais pour le present il n'y a ne riviere, ne ruisseau en toute nostre contrée, que je sçache, qui s'appelle Thermodon : et pense que celle qui

qui se nomme aujourd'hui Æmon s'appelloit anciennement Thermodon, car elle passe le long du temple de Hercules, là où les Grecs estoyent campez : et pourroit estre que pour avoir esté remplie de corps morts et de sang, au jour de la bataille elle changea de nom, et feut surnommée *Æmon*, à cause que *Æma* en langage Grec signifie le sang : toutesfois Duris escript que ce Thermodon n'estoit pas une riviere, mais que quelques-uns en dressant leur tente et la fossoyant à l'entour, trouverent une petite statuë de pierre, sur laquelle y avoit des lettres engravées, qui tesmoignoyent que c'estoit un homme nommé Thermodon, lequel emportoit entre ses bras une Amazone bleçée, et que pour ceste image de Thermodon, on chante encores un austre tel oracle ancien :

Oiseau tout noir, attend que la journée
De Thermodon soit une fois donnée :
Car là sera pour te donner pasture,
De corps humains grande desconfiture.

Ce nonobstant il seroit bien malaysé de pouvoir asseuréement dire la verité de telles choses.

Mais Demosthenes, se confiant aux armes et en la proüesse des Grecs, et prenant courage de veoir si grand nombre de vaillants hommes si bien desliberez, qu'ils ne demandoyent que l'ennemy pour le combattre, leur donna à entendre qu'il ne se falloit point amuser à tels oracles, ny prester l'aureille à telles propheties : et qui plus est, dict davantage qu'il avoit la prophetisse Pythia pour suspecte, comme

favorisant aux affaires de Philippus, et rameinant en la memoire des Thebains leur capitaine Epaminondas, et Pericles aux Atheniens, en leur remonstrant comme ces deux grands personnages là avoyent tousiours estimé que telles propheties n'estoyent austre chose que couverture de belle coüardise, et que sans y avoir esguard ils avoyent tousiours faict les choses qu'ils voyoyent estre à faire par raison.

Démosthenes s'enfuit lâchement de la bataille.

Jusques icy Demosthenes se porta tousiours en homme de bien: mais quand ce vint à la bataille il s'enfuyt très-laschement sans y faire auscun acte de vertu, ne qui correspondist aux belles harangues dont il avoit presché le peuple: car il abandonna son rang, et jecta laschement ses armes pour fuyr plus habilement, n'ayant pas à tout le moins eu honte, comme dict Pytheas, des paroles qu'il avoit faict escrire en grosses lettres d'or dessuz son escu, *à la bonne fortune.* Or Philippus ayant guaigné la bataille en feut sur l'heure tant esprins de joye, qu'il se laissa aller jusques à faire quelques insolences: car après avoir bien beu avecques ses amys, il s'en alla sur la place où gisoit la desconfiture; et là se print à chanter, par mocquerie, le commencement du decret qu'avoit proposé Demosthenes, suivant lequel la guerre avoit esté concluë à Athenes contre luy, haulsant sa voix, et battant la mesure à chasque pied: *Demosthenes, fils de Demosthenes Pæanien, a meis en avant cecy:* mais puis après quand il se feut un peu revenu

de son yvresse, et qu'il eust un peu pensé au dangier où il avoit esté, adoncques luy dresserent les cheveulx en la teste quand il vint à considerer la force et vehemence d'un tel orateur, qui l'avoit contrainct de mettre en une petite partie d'un jour son estat et sa propre vie au hazard d'une bataille.

Si en feut sa renommée si grande, que elle penetra jusques à la cour du grand roi de Perse, lequel escripvit à ses lieutenants et satrapes qu'ils feissent des presents à Demosthenes, et essayassent de l'entretenir et guaigner plus qu'austre personne de la Grece, comme celuy qui pouvoit mieulx distraire et divertir Philippus, et l'embrouiller ès tumultes et troubles de la Grece, que nul austre : ce qui depuis feut descouvert et averé par lettres de Demosthenes mesme, que le roy Alexandre trouva en la ville de Sardis, et par austres papiers des satrapes et lieutenants du roy de Perse, esquels estoit nommément contenuë la somme d'argent qu'ils luy avoyent envoyée.

Les Grecs continuent à aimer Démosthenes.

Mais pour lors ayants les Grecs esté deffaicts en bataille, les austres orateurs qui tenoyent le party contraire à Demosthenes au gouvernement des affaires, commencerent à luy courir suz et à se preparer pour luy faire faire son procès : mais le peuple non seulement l'absolut de toutes les charges et imputations qu'on proposa contre luy, ains continua davantage à l'honnorer tousiours comme devant, et à l'appeller aux affaires comme personnage bien

affectionné à l'honneur et au prouffit de la chose publicque ; tellement que quand les os de ceulx qui estoyent morts en ceste bataille de Chæronée feurent apportez pour estre publicquement inhumez suivant la coustume, le peuple luy defera l'honneur de faire la harangue funebre à la loüange des trespassez, sans monstrer d'avoir le cœur auscunement rabbaissé ny failli pour perte qu'il eust faicte, ainsy que Theopompus le tesmoigne et le presche magnifiquement, ains plustost au contraire, monstrant de ne se repentir point d'avoir suivi un tel conseil, en honnorant celuy qui l'avoit donné. Demosthenes doncques feit alors luy-mesme la harangue des funerailles : mais depuis ès decrets qu'il proposa au peuple, il n'y voulut jamais souscrire, pour esviter le sinistre presage et la malencontreuse fortune de son nom, ains les feit mettre en avant soubz les noms de ses amys les uns après les austres, jusques à ce que quelque temps après il reprint encores cœur quand il entendit la nouvelle de la mort de Philippus, lequel feut tué bientost après la victoire qu'il guaigna à Chæronée : et semble que c'estoit ce que predisoit la prophetie ès deux derniers vers.

Où le vainqueur perdu demourera,
Et le vaincu sa perte plorera.

Le peuple lui defere l'honneur de prononcer la harangue funebre de ceux qui étoient morts dans cette guerre.

Ayant doncques sçeu ceste mort avant que la nouvelle en feut divulguée, il voulut prevenir à donner au peuple bonne esperance de l'advenir : si s'en alla avecques une chere guaye en l'assemblée du conseil, là où il dict qu'il avoit

Joie que les Grecs témoignent à la nouvelle de la mort de Philippus.

eu en dormant un songe qui promettoit quelque grande prosperité prochaine aux Atheniens, et incontinent après arriverent ceulx qui apportoyent la nouvelle certaine de la mort de Philippus, dont les Atheniens feirent aux dieux sacrifices de joye pour la bonne nouvelle, et en decernerent une couronne à Pausanias qui l'avoit tué. Demosthenes aussy sortit en public avecques sa plus belle robbe, ayant sur la teste un chappeau de fleurs, sept jours après que sa fille luy estoit decedée, ainsy que luy reproche Æschines, le notant estre homme de peu d'affection et de peu de charité envers ses propres enfants, là où il estoit plus à reprendre et à blasmer luy-mesme d'avoir le cœur si foible et si mol, que de croire que le plorer et lamenter soyent signes d'une doulce et charitable nature, en condemnant ceulx qui portent patiemment et constamment tels accidents de la fortune.

Les pleurs ne sont pas le signe d'une nature charitable.

Mais quant aux Aheniens je ne sçaurois penser ne dire qu'ils feissent bien de monstrer ainsy tous signes de publicque resjouyssance, comme de porter couronnes de fleurs sur leurs testes, ny mesme de sacrifier aux dieux pour la mort d'un prince qui s'estoit porté si humainement envers eulx ès victoires qu'il avoit guaignées sur eulx: car oultre ce qu'il y a de la cruauté subjecte à estre vengée par les dieux, encores est-ce acte de bas et vil courage d'avoir honnoré et faict un personnage vivant, citoyen de leur ville, et puis après qu'un austre l'eut tué, en avoir esté si surprins de joye, que de ne la pouvoir

pas moderéement porter, ains en saulter, par maniere de dire, à deux pieds sur le mort, et en chanter des canticques de victoire, comme si c'eussent esté eulx-mesmes qui l'eussent vaillamment deffaict.

Conduite de Démosthenes dans ses malheurs domestiques.

Au contraire, je louë bien la constance de Demosthenes, en ce que laissant aux femmes le plorer et lamenter ses adversitez domesticques, il feit cependant ce qu'il jugeoit appartenir au bien de la chose publicque, et estime que cela estoit faict en homme magnanime et digne de manier grandes affaires, de ne fleschir jamais, ains estre tousiours droict et ferme pour le bien public, en remettant toutes ses advantures, toutes ses affections et passions à celles de la chose publicque, et retenant sa dignité avecques beaucoup plus grand soing, que ne font les joüeurs de comœdies et de tragædies quand ils joüent les roolles des roys et des princes, lesquels nous voyons ès theatres ne plorer ny ne rire pas à leur plaisir quand ils veulent, ains quand la matiere de ce qu'ils recitent le requiert et le merite.

Mais oultre ces raisons-là, s'il n'est pas raisonnable (comme il n'est) de laisser et abandonner l'affligé en son affliction sans luy donner quelque reconfort, ains luy doibt-on tenir quelques propos servants à adoulcir sa douleur et luy destourner sa pensée à considerer choses plus plaisantes, ne plus ne moins qu'on doibt divertir les yeulx malades de reguarder les couleurs trop brillantes et trop vifves, et leur en pre-

senter de vertes et de plus sombres : d'où pourroit-on tirer plus à propos meilleure consolation aux ennuys et malheurs domesticques, quand le public se porte bien, qu'en incorporant les privées affections et passions avecques les publicques, affin que les meilleures obscurcissent et amortissent les pires ? Mais à tant ce qui m'a faict entrer si avant en ce discours hors du fil de l'histoire, c'est que je voy que Æschines attendrit le cœur à plusieurs, et les amollit de compassion feminine sans propos en cest endroict de son oraison.

Démosthenes r'allie les villes Grecques contre Alexandre.

Au demourant, les citez de la Grece estants derechef suscitées par Demosthenes, refeirent une austre ligue ensemble : et les Thebains ayants recouvré des armes par son entremeise, se ruerent un jour sur la guarnison des Macedoniens qui estoit dedans leur ville, et en tuerent plusieurs. Les Atheniens se preparerent aussy pour soubstenir la guerre avecques eulx, et estoit Demosthenes ordinairement à toutes les assemblées du conseil en la tribune aux harangues à prescher le peuple, et escripvit en Asie aux lieutenants et capitaines du roy de Perse pour allumer la guerre de ce costé-là contre Alexandre, en l'appellant un enfant, et le surnommant *Margites*, qui vault austant à dire comme sot.

Il injurie ce roi.

Mais après qu'Alexandre, ayant donné bon ordre aux affaires de dedans son royaulme, s'en vint luy-mesme en personne avecques son armée au pays de la Bœoce, adoncques se di-

minua grandement la fierté des Atheniens, et ne prescha plus Demosthenes, comme il avoit accoustumé. Finablement les pauvres Thebains abandonnés de tout le monde, feurent contraincts de soubstenir tous seuls le faix de ceste guerre, dont leur ville feut entierement destruicte : à raison dequoy les Atheniens se trouvants en grand trouble et merveilleux effroy, esleurent soubdainement des ambassadeurs pour envoyer devers ce jeune roy, mesmement Demosthenes entre austres, lequel redoubtant son ire et sa fureur, n'osa oncques aller jusques-là, ains s'en retourna du mont de Cythæron et quitta l'ambassade : mais Alexandre envoya sommer les Atheniens de luy mettre entre ses mains dix de leurs orateurs, ainsy comme Idomeneus et Duris escripvent, ou huict, ainsy que le met le plus grand nombre, et des plus nobles historiens, qui feurent Demosthenes, Polyeuctus, Ephialtes, Lycurgus, Myrocles, Damon, Callisthenes et Charidemus : et feut lors, à ce qu'on escript, que Demosthenes conta au peuple d'Athenes la fable des brebis, et des loups qui demanderent une fois aux brebis que pour avoir paix avecques eulx, elles leur livrassent entre leurs mains les mastins qui les guardoyent : en comparant luy et ses compaignons travaillants pour le bien du peuple aux chiens qui guardent les trouppeaux des moutons, et appellant Alexandre le loup. *Davantage*, dict-il, *tout ainsy que vous voyez que les marchands vont portants un peu de bled dedans une escuelle pour monstre*

Ses harangues cessent après la ruine des Thébains.

Il se défend de se rendre auprès d'Alexandre, qui demandoit aux Athéniens leurs principaux harangueurs.

monstre, et par ce peu-là vendent tout ce qu'ils en ont : aussy serez-vous tous esbahis qu'en nous livrant, vous vous rendez vous-mesmes entre les mains de votre ennemy. Aristobulus de Cassandrie l'a ainsy escript.

Demades appaise Alexandre.

Mais comme les Atheniens estoyent après à en desliberer ne sçachants quelle resolution ils debvoyent prendre, Demades ayant prins cinq talents de ceulx qu'Alexandre demandoit, s'offrit et promit d'aller en ambassade devers luy interceder pour eulx, feust ou pource qu'il se confiast en l'amitié que le roy luy portoit, ou pource qu'il esperast qu'il le trouveroit appaisé, ne plus, ne moins qu'un leon qui s'est saoulé du sang des bestes qu'il a tuées. Comment que ce soit, il persuada au peuple de l'y envoyer, et feit ensorte qu'Alexandre leur pardonna, et se reconcilia avecques la ville d'Athenes : à l'occasion dequoy s'estant Alexandre retiré, Demades et ses semblables eurent la vogue, et Demosthenes se tint fort bas. Vray est que quand Agis le roy de Lacedæmone se meit aux champs, il se remua aussy un petit, et leiva un peu la teste : mais il se resserra bientost, pource que les Atheniens ne se voulurent point soubsleiver avecques les Lacedæmoniens, qui feurent deffaicts, et Agis tué en la bataille. Ce feut lors qu'on plaida la cause de la couronne contre Ctesiphon, en ayant bien esté le procès intenté un peu devant la bataille de Chæronée, l'année que Charondas feut prevost à Athenes : mais il ne feut jugé que dix ans après en l'année

que Aristophon feut prevost. Ce feut un jugement publicque, austant renommé qu'il en feut oncques, tant pour la renommée grande des orateurs qui y plaiderent à l'envy l'un contre l'austre, que pour la magnanimité des juges qui le jugerent, lesquels n'abandonnerent point Demosthenes à ses ennemys, encores qu'ils feussent lors beaucoup plus puissants que luy, et qu'ils eussent la faveur et la grace des Macedoniens, ains l'absolurent si asseuréement, que Æschines n'eut pas seulement la cinquiesme partie des voix et opinions en sa faveur : à raison dequoy tantost après il s'en alla de honte hors d'Athenes, et se retira au pays d'Ionie et à Rhodes, là où il feit profession d'enseigner la rhetoricque.

Démosthenes ne fait plus rien de mémorable, que le plaidoyer, appellé la cause de la couronne.

Peu de tems après, Harpalus s'en estant fuy du service d'Alexandre, se retira à Athenes, se sentant coulpable de plusieurs maulvaises choses qu'il avoit faictes par sa desordonnée prodigualité, et aussy pource qu'il redoubtoit la fureur d'Alexandre, lequel estoit devenu severe et cruel envers ses principaulx serviteurs. S'estant doncques venu jecter entre les bras du peuple Athenien avecques son or, son argent et ses gualeres, les austres orateurs haletants après l'or et l'argent qu'il avoit apporté, commencerent incontinent à parler pour luy, et à conseiller au peuple de le recepvoir et donner seureté à un pauvre suppliant qui estoit recouru à eulx en franchise : mais Demosthenes au contraire conseilla premierement de

le chasser hors de la ville, et se guarder bien d'entrer en guerre pour une cause qui non-seulement n'estoit point necessaire, ains estoit davantage injuste.

Mais quelques jours après, comme l'on faisoit inventaire de ses biens, Harpalus voyant qu'il prenoit plaisir à reguarder une couppe (*a*) du roy, et alloit considerant fort curieusement le tour, la façon et l'ouvrage qu'il y avoit dessuz, il la luy feit soubspoiser à luy-mesme, pour luy faire estimer combien elle poisoit. Demosthenes l'ayant soubspoisée s'esmerveilla du poids qui estoit grand, et demanda combien de poids elle emportoit : et Harpalus en se riant luy respondict, elle t'emportera vingt talents : et si-tost que la nuict feut venuë luy envoya la couppe avecques les vingt talents : car cest Harpalus estoit homme advisé, qui cogneut bien incontinent au visage de Demosthenes, qu'il aimoit l'argent, et sceut bien promptement juger son naturel à luy veoir la chere esiouye, et les yeulx fichez à considerer de près ce vase : aussy ne resista-il point, ains estant abbattu par ce present, ne plus ne moins que s'il eust receu guarnison en son logis, se rangea tout aussy-tost du costé de Harpalus. *Douze mille écus.*

Et le lendemain au matin s'en alla en l'assemblée du peuple, ayant le col tout enveloppé de laine et de bandes : et comme on l'appellast par

(*a*) D'autres lisent βας βαρίκη, c'est-à-dire barbaresque.

Démosthenes s'étant laissé corrompre par Harpalus, tombe dans la mauvaise grace du peuple.

son nom à la tribune aux harangues, pour parler comme il avoit faict les jours passez, il feit signe de la teste qu'il avoit la voix empeschée, et qu'il ne pouvoit parler : mais les gents de bon entendement se mocquants de celle sienne feincte, disoyent que ce n'estoit pas une squinance qui luy avoit estouppé la nuict le conduict de la voix, comme il voulut faire accroire, mais que c'estoit l'argent qu'il avoit receu de Harpalus : et depuis le peuple ayant entendu qu'il s'estoit laissé corrompre, ainsy comme il s'en cuida justifier, jamais ne le voulut ouyr, et ne feit que crier et tempester, jusques à ce qu'il se leiva quelqu'un de gentil esprit qui dict tout hault, *comment*, seigneurs, *refusez-vous à ouyr un personnage qui a* (*a*) *le language si bien doré?* Le peuple adoncques chassa sur l'heure mesme Harpalus, et craignant que le roy Alexandre ne leur demandast compte de l'or et de l'argent que les orateurs avoyent desrobbé et butiné entre eulx, en feirent une très-severe inquisition, et alla-on foüiller et chercher par toutes leurs maisons, excepté celle de Callicles fils de Arrenidas, en la maison duquel ils ne voulurent pas qu'on allast rien remuer, pource qu'il estoit nouvellement marié, et avoit sa nouvelle espouse en sa

(*a*) Του την κύλικα ἔχοντος, c'est-à-dire, celui qui a la coupe d'or. Il y a une allusion à ce mot κηλεῖν, qui signifie réjouir par un doux chant et comme enchanter. La grace de cette rencontre ne se peut trouver à propos en autre langue.

maison, ainsy que l'escript Theopompus.

Et Demosthenes voulant monstrer qu'il ne s'en sentoit point coulpable, meit en avant un decret que la cour d'Areopage prist la cognoissance de ce faict, et qu'elle punist ceulx qui auroyent mespris en cest endroict, et de faict se presenta en jugement : mais il feut l'un des premiers que la cour condemna en l'amende de cinquante talents, et à fauste de payement feut prins au corps et constitué prisonnier, là où il ne peust pas longuement soubstenir la prison, tant pour l'infamie de la cause pour laquelle il avoit esté condemné, comme aussy pour la debilité de sa personne : si s'enfuyt moitié sans le sçeu de ceulx qui l'avoyent en guarde, et moitié de leur consentement, car ils luy donnerent moyen de pouvoir eschapper : et dict-on qu'il ne fuyt pas loing de la ville, là où il feut adverty que quelques-uns de ses adversaires le suivoyent, et se voulut cacher de paour qu'ils ne le trouvassent : mais eulx-mesmes l'appellerent les premiers par son nom, et s'approchants de luy le prierent de prendre argent d'eulx, qu'ils luy avoyent apporté de leurs maisons pour s'entretenir en son exil, et que c'estoit la cause pour laquelle ils estoyent courus après luy, en le reconfortant au reste et l'admonestant qu'il eust bon courage et qu'il ne se desesperast point pour fortune qui luy feust advenuë.

Trente mille écus.

Démosthenes est condamné à une très-grosse amende.

Ne pouvant y satisfaire, il se sauve et reste banni.

Cela luy attendrit encores le cœur davantage de douleur, tellement qu'il leur respondict,

comment ne voulez-vous que je porte impatiemment ce malheur qui me contrainct d'abandonner une ville, en laquelle j'ay de si courtois ennemys, qu'il seroit malaysé de trouver ailleurs d'aussy bons amys? Ainsy porta-il son exil fort laschement, se tenant la pluspart du temps en la ville d'Ægine, ou en celle de Trœzene, là où souvent il tournoit sa veuë vers le païs d'Atticque en plorant, et a-l'on receuilli par memoire auscuns mots et propos qu'il y dict, lesquels ne sont pas d'homme constant, et qui ne respondent pas à la magnanimité des belles choses qu'il souloit dire en ses harangues: car on dict qu'en sortant hors d'Athenes, il se retourna, et qu'estendant ses mains vers le chasteau, il dict, *ô*, dame Minerve, *patrone de ceste cité, pourquoy prends-tu plaisir à trois si maulvaises bestes, au hibou, au dragon et au peuple?* et alloit preschant les jeunes hommes qui le visitoyent, ou qui se tenoyent avecques luy que jamais ils ne s'empeschassent du gouvernement de la chose publicque, leur asseurant que si du commencement on luy eust proposé deux chemins, l'un pour aller en l'assemblée du peuple, et monter en la tribune aux harangues, et l'austre pour aller à la mort certaine, et il eust aussy-bien cogneu, comme il faisoit lors les maulx qu'on est contrainct d'endurer en s'entre-mettant des affaires d'estat, les craintes, les envies, les calomnies, les peines et travaulx qu'il y a, il eust plustost choisy celuy qui conduisoit à la mort.

Mais luy estant encores en cest exil, le roy Alexandre vint à mourir, et la Grece à se soubsleiver de rechef, tellement que Leosthenes se portant en homme de valeur, avoit enfermé Antipater dedans la ville de Lamia, là où il le tenoit assiegé bien à destroict. Et lors Pytheas et Callimedon surnommé *Carabos*, deux orateurs, tous deux bannis aussy d'Athenes, se rangerent du costé d'Antipater, et allants de ville en ville avecques ses ambassadeurs et ses amys, preschoyent les Grecs de ne se remuer point, et ne vouloir adherer aux Atheniens: mais Demosthenes au contraire se joignant aux ambassadeurs, qu'on envoyoit d'Athenes çà et là pour solliciter les villes Grecques de vouloir entendre au recouvrement de liberté, les secondoit et aydoit de tout ce qu'il pouvoit à solliciter les Grecs de vouloir prendre les armes avecques les Atheniens, pour chasser les Macedoniens hors de la Grece, et escript Phylarchus, qu'en quelque ville de l'Arcadie il s'attacha mesme de paroles à Pytheas en pleine assemblée du peuple: pource que Pytheas ayant parlé le premier, avoit dict, *ne plus ne moins que nous presumons tousiours qu'il y ayt quelque mal en la maison où nous voyons porter du laict d'asnesse, aussy est-il force que la ville en laquelle entre une amba sade d'Athenes, s'en trouve mal.* Et Demosthenes luy respondant, retourna contre luy sa comparaison, en disant qu'on portoit voirement du laict d'asnesse où il faict besoing, pour ayder à recouvrer santé, aussy

Démosthenes, après la mort d'Alexandre, sollicite de nouveau les Grecs à surmonter le joug des Macédoniens.

les ambassadeurs d'Athenes estoyent envoyez pour le salut et la guarison de ceulx qui estoyent malades.

Démosthenes est rappellé de son exil.

Dequoy le peuple d'Athenes, l'ayant entendu, feut si ayse, qu'il ordonna sur le champ qu'il fust rappellé de son exil. Celuy qui proposa le decret de son rappel, feut un nommé Dæmon Pæanien, qui estoit son nepveu, et luy feut envoyée une gualere pour le rapporter de la ville d'Ægine à Athenes : là où arrivé qu'il feut au port de Piræe, il n'y eut ny magistrat, ny prebstre, ne presque citoyen quelconque, qui demourast en la ville, et qui n'allast au-devant de luy pour le receuillir : de sorte que Demetrius le Magnesien escript que leivant alors les mains devers le ciel il dict, qu'il se reputoit bien heureux pour l'honneur de celle journée, en laquelle il retournoit de son exil plus honnorablement et plus glorieusement que n'avoit faict Alcibiades du sien, pource que Alcibiades avoit esté rappellé par force, et luy l'estoit du bon gré de ses citoyens.

Par quel artifice les Athéniens lui donnerent l'amende qu'il devoit au public.

Toutesfois il demouroit tousiours condemné à l'amende, car selon les ordonnances le peuple ne la luy pouvoit pas remettre, ne luy en faire grace : mais ils s'adviserent de faire fraude à la loy : car ayants accoustumé de fournir et payer quelque argent à ceulx qui prenoyent à preparer et orner l'autel de Jupiter *saulveur*, pour le jour du solemnel sacrifice qu'on luy faisoit publicquement tous les ans, ils luy donnerent la charge de ce faire pour le prix de cinquante talents,

talents, qui estoit la somme en laquelle il avoit esté condemné. Mais il ne joüyt pas longuement de l'heur d'avoir esté restitué en sa maison et en ses biens : car les affaires des Grecs feurent tantost après ruinées de tout poinct, parce que la bataille de Cranon qu'ils perdirent, feut au mois de juillet : le mois d'aoust ensuivant entra la guarnison des Macedoniens dedans la forteresse de Munichia : et le mois d'octobre prochain d'après, Demosthenes mourut en ceste maniere.

Les Grecs ayant été subjugués dans la journée de Cranon, Demosthenes s'enfuit d'Athenes.

Quand la nouvelle vint qu'Antipater et Craterus venoyent en armes à Athenes, Demosthenes et ses adherants en sortirent un peu devant qu'ils y entrassent, les ayant le peuple condemnez à mourir à la suscitation de Demades : et s'estants escartez les uns deçà, les austres delà, Antipater envoya des gents de guerre après pour les prendre, desquels estoit capitaine un Archias qui feut surnommé *Phygadotheras*, qui vault austant à dire comme, poursuivant les bannis. L'on dict que cestuy Archias estoit natif de la ville de Thuries, et qu'il avoit austrefois esté joüeur de tragædies : et mesme que Polus, natif d'Ægine, le plus excellent ouvrier de cest art qui feut jamais, avoit esté son disciple, combien que Hermippus le mette au nombre des disciples de l'orateur Lacritus : et Demetrius escript qu'il avoit esté à l'eschole de Anaximenes. Cest Archias doncques ayant trouvé en la ville d'Ægine l'orateur Hyperides, Aristonicus Marathonien, et Hime-

ræus frere de Demetrius le Phalerien, qui s'estoyent jectez en franchise dedans le temple d'Ajax, il les en tira par force et les envoya à Antipater, qui pour lors se trouvoit en la ville de Cleones, là où il les feit tous mourir : et dict-on qu'il feit coupper la langue à Hyperides.

Il se sauve dans un temple, où il est poursuivi, et sollicité d'en sortir.

Et entendant que Demosthenes s'estoit aussy jecté en franchise dedans le temple de Neptune en l'isle de Calauria, il s'y en alla dedans des esquifs avecques quelque nombre de souldards Thraciens, et là tascha premierement à lui persuader qu'il s'en allast volontairement avecques luy devers Antipater, luy promettant qu'il n'auroit auscun mal. Mais Demosthenes la nuict de devant avoit eu un songe estrange en dormant : car il luy feut advis qu'il avoit joüé une tragædie à l'envy de cest Archias, et qu'il luy succedoit si bien, que toute l'assistance du theatre estoit pour luy, et luy donnoit l'honneur de mieulx joüer, mais qu'au reste il n'estoit pas si bien en poinct, ne luy ne ses joüeurs, comme ceulx d'Archias, et qu'en tout appareil il estoit vaincu et surmonté par luy : pourtant le matin quand Archias alla parler à luy, en luy usant de gracieuses paroles pour le cuider induire à sortir volontairement du temple, Demosthenes le reguardant entre deux yeulx sans bouger du lieu où il estoit assys, luy dict : *ô* Archias, *tu ne me persuadas jamais en joüant, ny ne me persuaderas encores jà en promettant.* Archias adoncques commença à se cholerer et à le menacer en cour-

roux : et Demosthenes luy replicqua alors, *à ceste heure as-tu parlé à bon escient et sans feinctise, ainsy que l'oracle de Macedoine t'a commandé, car n'a gueres tu parlois en masque au plus loing de ta pensée ; mais je te prie attends un petit, jusques à ce que j'aye escript quelque chose à ceulx de ma maison.*

Demosthenes feignant d'écrire quelques lettres à ceux de sa maison, se fait mourir en suçant du poison qui étoit au bout de sa plume.

Ces paroles dictes, il se retira au-dedans du temple, comme pour escrire quelques lettres, et meit en sa bouche le bout de la canne dont il escripvoit, et le mordit, comme il estoit assez coustumier de faire quand il pensoit à escrire quelque chose, et tint le bout de ceste canne quelque tems dedans sa bouche, puis s'affubla la teste avecques sa robbe, et la coucha. Ce que voyants les satellites d'Archias, qui estoient à la porte du temple, s'en mocquerent, cuidants que ce feust pour crainte de mourir qu'il feist ces mines-là, en l'appellant lasche et coüard. Et Archias s'approchant de luy, l'admonesta de se leiver, et recommença à luy dire les mesmes paroles qu'il luy avoit dictes auparavant, luy promettant qu'il moyenneroit sa paix avecques Antipater. Adoncques Demosthenes sentant que le poison avoit desià prins et guaigné sur luy, se des-affubla, et reguardant Archias fermement au visage, luy dict, *or joüe maintenant quand tu vouldras le roolle de Creon, et fais jecter ce mien corps aux chiens, sans permettre qu'on luy donne sepulture. Quant à moy*, ô sire Neptune, *je sors de ton temple estant encores vif, pour ne le profaner de ma mort : mais Antipater et*

les Macedoniens n'ont pas espargné ton sanctuaire, qu'ils ne l'ayent pollu de meurtre.

Il expire dans le temple.

Ayant proferé ces paroles, il dict qu'on le soubstinst par dessoubz les aisselles, pource qu'il commençoit desià fort à trembler sur ses pieds, et en cuidant marcher, ainsy qu'il passoit au long de l'autel de Neptune, il tomba en terre, là où en jectant un souspir il rendit l'esprit. Or quant au poison, Ariston dict qu'il le succa et le tira ainsy comme nous avons dict du bout de sa canne. Mais un austre, Pappus, duquel Hermippus a receuilly l'histoire, escript que quand il feut ainsy tombé tout contre l'autel, on luy trouva le commencement d'une missifve où il y avoit, *Demosthenes à Antipater*, et non austre chose.

Différentes opinions sur le genre de sa mort.

Et ayant esté sa mort ainsy merveilleusement soubdaine, les souldards Thraciens qui estoyent à la porte du temple, rapporterent qu'ils luy avoyent veu tirer de dedans un petit drapeau le poison qu'il avoit meis en sa bouche, et cuiderent eulx sur l'heure, que ce feust de l'or qu'il eust avalé : mais une chambriere qui le servoit estant interroguée là-dessuz par Archias, luy dict qu'il y avoit long-temps qu'il portoit cela enveloppé dedans un petit linge, comme un preservatif. Et Eratosthenes escript qu'il guardoit ce poison dedans un petit tuyau d'or creux par le dedans, qu'il portoit comme un bracelet à l'entour du bras. Il y a beaucoup d'historiens qui racontent sa mort en diverses austres manieres, qu'il n'est jà be-

soing de reciter toutes, sinon qu'il y en a un nommé Democharès, qui estoit son familier amy, qui dict que ce ne feut point poison qui l'esteignit ainsy soubdainement, et que ce feut une speciale grace des dieux, qui le voulurent preserver de la cruauté des Macedoniens, et qui l'osterent ainsy soubdainement de ceste vie sans luy faire sentir grande passion ny griefve douleur. Il deceda le seiziesme jour du mois d'octobre, auquel jour se celebre à Athenes la feste de Ceres, qui s'appelle Themosphoria, qui est la plus austere et la plus triste solemnité de toute l'année, en laquelle les femmes demourent tout le long du jour dedans le temple de la deesse sans manger et sans boire.

Femmes qui restent un jour de fête entier sans manger ni boire.

Peu de temps après le peuple Athenien luy rendant l'honneur qu'il avoit merité, luy feit fondre une image de cuyvre, et ordonna que le plus ancien de sa race seroit à perpetuité tousiours nourry dedans le palais aux despends de la chose publicque : et feurent ces vers engravez sur la base de ladicte image :

Honneurs que les Athéniens rendent à sa mémoire.

Demosthenes, si austant de puissance
Tu eusses eu comme d'entendement,
La Macedoine avec escu et lance,
N'eust sur les Grecs onc eu commandement.

Car ceulx qui tiennent que ce feut Demosthenes mesme qui les feit en l'isle de Calauria devant que prendre la poison, s'abusent grandement.

Mais un peu avant que je feusse la premiere fois à Athenes, on dict qu'il y advint une telle

chose : un souldard estant adjourné pour comparoir en personne devant son capitaine, meit quelques pieces d'or, qu'il avoit, ès mains de celle statue, pource qu'elle avoit les doigts des deux mains entrelassez les uns dedans les austres, et estoit creu tout joignant un grand Platane, duquel plusieurs feuilles, soit ou que le vent par cas d'advanture les eust abbatues, ou que le souldard mesme les y eust expresséement meises, couvrirent cest or, tellement qu'il y feut bien long-temps sans estre apperçeu de personne, jusques à ce que le souldard le retrouva tout ainsy qu'il l'y avoit meis. Si en feut incontinent le bruict espandu par tout, et y eut plusieurs hommes de bon entendement qui prindrent ce subject pour en faire des epigrammes à la loüange de Demosthenes, comme n'ayant en sa vie point esté corrompable.

Fin miserable de Demades et de son fils.

Au demourant, Demades ne jouyt pas longuement de la gloire qu'il cuidoit bien avoir de nouveau acquise : car la justice divine, vengeresse de la mort de Demosthenes, le conduisit en Macedoine pour y estre puny de mort justement par ceulx qu'il flattoit deshonnestement, combien que dès auparavant il leur feust desia ennuyeux : mais depuis il tomba encores en une fauste, dont il n'eust sçeu se saulver : car il feut surprins des lettres, par lesquelles il advertissoit et prioit Perdiccas de tascher à s'emparer de la Macedoine, et deslibvrer la Grece de servitude, disant qu'elle ne tenoit qu'à un petit filet, encores tout pour-

ry, entendant le vieil Antipater par ce filet. Dinarchus Corinthien l'accusa d'avoir escript ces lettres, dont Cassander feut si aigrement courroucé, qu'il luy tua son propre fils entre ses bras, et commanda qu'on le tuast après luy-mesme, luy faisant sentir par telles calamitez, qui sont les plus griefves qui pourroyent advenir à homme, que les traistres qui vendent leur païs se vendent eulx-mesmes les premiers : ce que Demosthenes luy ayant souvent predict, jamais il ne l'avoit voulu croire, Voylà, amy Sossius, ce que nous avons leu ou bien ouy dire, touchant les faicts et la vie de Demosthenes.

Fin de la Vie de Demosthenes.

CICERO.

Origine de Cicero.

QUANT à la mere de Cicero, qui s'appelloit Helvia, on dict bien qu'elle estoit née noblement, et qu'elle a tousiours vescu honnorablement; mais quant à son pere, on en parle fort diversement et sans moyen, pource que les uns disent qu'il nasquit et feut nourry en l'ouvroüer d'un foulon : les austres le font descendre de Tullius Appius, qui, en son temps, feut honnoré comme roy entre les Volsques, et feit la guerre fort et ferme aux Romains. Bien me semble-il que le premier de celle race, qui feut surnommé *Cicero*, feut quelque personnage notable, et que pour l'amour de luy, ses descendants ne rejecterent point ce surnom, ains feurent bien ayses de le retenir, encores que plusieurs s'en mocquassent, pource que *Cicer*, en language latin, signifie un pois chiche, et celuy-là avoit au bout du nez une petite fente, qui sembloit proprement un pois chiche mesparty, dont il feut pour cela surnommé *Cicero*.

Il ne veut pas changer de nom.

Mais cestuy duquel nous escripvons presentement, respondict bien un jour guaillardement à quelques siens amys, qui luy conseilloyent de laisser et changer ce nom-là au premier magistrat qu'il demanda, et quand il commencea à s'entremettre du gouvernement de la chose publicque : car il leur dict qu'il mettroit peine de rendre le nom de Cicero plus clair et mieulx luisant que ceulx des Scaures ny des Catules. Et depuis, estant quæsteur, c'est-à-dire,

dire, superintendant des finances en la Sicile, il donna une offrande de quelque vase d'argent aux dieux, sur lequel il feit engraver tout du long ses deux premiers noms, Marcus Tullius; et au lieu du troisiesme, commanda, par jeu, à l'ouvrier qu'il y entaillast la forme d'un pois chiche. Voylà ce qu'on trouve par escript quant à son nom.

Présages de sa future grandeur.

Au demourant, on dict que sa mere l'enfanta sans peine ne douleur quelconque, le troisiesme jour de janvier, auquel jour les officiers et magistrats de Rome ont maintenant accoustumé de faire tous les ans solemnelles prieres et sacrifices pour la santé et prosperité de l'empereur: et dict-on plus, qu'il apparut un esprit à sa nourrice, lequel luy predict qu'elle nourrissoit un enfant qui seroit un jour cause d'un grand bien à tous les Romains; et combien que telles choses semblent à plusieurs estre songes et resveries, si est-ce que luy-mesme, bien-tost après, monstra que c'estoit prophetie veritable, incontinent qu'il feut parvenu en l'aage d'apprendre, tant il acquit de bruict et de renom entre les enfants, pour la vivacité de son bon entendement: de maniere que les peres des austres enfants venoyent eulx-mesmes aux escholes pour le veoir au visage, et pour sçavoir plus asseuréement s'il estoit vray qu'il eust l'esprit si aigu et si vif à apprendre, comme on disoit: mais quelques-uns qui estoyent plus rusticques, s'en courrouçoyent, et tançoyent leurs enfants de

ce qu'en allant par les ruës ils le mettoyent tousiours au milieu d'eulx par honneur. Or avoit-il l'entendement et la nature toute telle comme Platon la demande pour estre propre aux lettres, et idoine à l'estude de la philosophie : car il ambrassoit toute sorte de sçavoir, et n'y avoit art ny science quelconque liberal qu'il dedaignast ; mais neantmoins si estoit-il, en ses premiers ans, plus enclin à l'estude de la poësie qu'à nul austre, et trouve-l'on jusques aujourd'huy un petit poëme qu'il escripvit estant encores enfant, qui se nomme *Pontius Glaucus*, en vers iambicques de huict pieds ; et depuis, s'estant addonné plus chauldement à ceste estude, il feut tenu, non-seulement pour le meilleur orateur, mais aussy pour le meilleur poëte des Romains de son temps : toutesfois la gloire de l'eloquence, et l'honneur de bien dire, luy est tousiours demouré jusques icy, encores qu'il y ayt eu depuis grande mutation en la langue Latine ; mais sa poësie a perdu tout bruict et toute reputation, pource qu'il y en a eu depuis d'austres beaucoup plus excellents que luy.

De son entendement, et du but de ses études.

Sorty qu'il feut de l'estude des premieres et pueriles lettres, il feut auditeur de Philon, philosophe academicque, celuy de tous les disciples de Clitomachus que les Romains estimerent pour son eloquence, et aimerent le plus pour ses mœurs et ses facons de faire. Il hanta aussy à l'entour de Mutius Scævola, qui pour lors estoit homme d'affaires, et la premiere per-

De ses précepteurs.

sonne du senat, duquel il apprenoit le droict et l'intelligence des loyx, et si suivit encores les armes quelque temps soubz Sylla en la guerre Marsique; mais voyant que les affaires estoyent tombées en seditions et guerres civiles, et de guerres civiles en monarchie, il se remeit à l'estude et à la vie contemplatifve, hantant les hommes Grecs sçavants, et estudia tousiours aux sciences, jusques à ce que Sylla feut demouré vainqueur, et que les troubles de la chose publicque commencerent à se rasseoir.

Mais environ ce temps-là, ayant Sylla faict mettre en criée et subhastation les biens d'un qu'on disoit avoir esté occis, pource qu'il estoit du nombre des proscripts, c'est-à-dire bannis par affiches; Chrysogonus, un des serfs affranchis de Sylla, favorisé de son maistre, les achepta pour la somme de deux mille drachmes; de quoy le fils et heritier legitime du deffunct, appellé Roscius, estant fort desplaisant, monstra que c'estoit un manifeste abus, pource que le bien de son pere montoit jusques à la somme de deux cent cinquante talents. Sylla se sentit picqué de cela, se voyant convaincu d'avoir faict ceste fraude au public pour gratifier à un sien valet; si feit mettre suz à cestuy Roscius par la subornation de ce Chrysogonus, que c'estoit luy-mesme qui avoit tué son propre pere. Il n'y avoit orateur qui s'osast presenter pour deffendre ce pauvre Roscius, ains tiroit chascun arriere, pource qu'ils craignoyent l'austerité et la cruauté de Sylla.

Deux cens écus.

Cent cinquante mille écus.

Il plaide pour Roscius.

Parquoy le pauvre jeune homme Roscius, se voyant destitué de tous austres, feut contrainct de recourir à Cicero, auquel ses amys conseillerent qu'il entreprist hardiment ceste deffense, pource qu'il ne recouvreroit jamais une si belle occasion, ne si honnorable commencement de se mettre en reputation que celuy-là : si se resolut de prendre en main ceste cause, et la plaida si bien, qu'il obtint tout ce qu'il voulut, dont il feut merveilleusement estimé ; mais redoubtant l'indignation de Sylla, il s'absenta de Rome, et s'en alla en la Grece, faisant courir le bruict que c'estoit pour se faire panser de quelque indisposition qu'il sentoit en sa personne : car, à la verité, il estoit aussy fort maigre et fort descharné, et mangeoit bien peu, et encores sur le tard, pour l'imbecillité et la foiblesse grande de son estomach : toutesfois il avoit la voix bonne et forte, mais elle estoit un peu rude, et non encores bien formée, et pour la vehemence et l'affection de son parler, montoit tousiours, et esclatoit jusques aux plus haults tons, de maniere qu'il y avoit dangier qu'un jour cela ne luy apportast quelque notable accident en sa personne.

Cicero craignant Sylla, se retire à Athenes.

Quels maîtres il suivit à Athenes.

Arrivé qu'il feut à Athenes, il oüyt Antiochus, natif de la ville d'Ascalone, prenant plaisir à la doulceur coulante et à la bonne grace de son language, encores qu'il n'approuvast pas les nouvelletez qu'il avoit introduictes en la philosophie : car Antiochus avoit jà

abandonné les opinions de la secte de philosophie, qu'on appelloit la nouvelle academie, et avoit laissé la ligue de Carneades, soit ou pource que l'evidence manifeste des choses, et la certaineté des sens, le feist fleschir et changer d'opinion, ou, comme auscuns veulent dire, pource que par jalousie et envie de contredire aux escholiers et adherants de Clitomachus et de Philo, il eust reprouvé les resolutions des Academicques, qu'il avoit longtemps deffendues pour adherer à celles des Stoïcques en la pluspart.

Mais Cicero aimoit plus les academicques, et y estudioit plus qu'aux austres, faisant son compte que s'il se voyoit de tout poinct forclos et privé du maniement des affaires, il s'en iroit vivre à Athenes, loing de toute plaiderie et de toute administration de la chose publicque, pour user ses jours au repos de l'estude de la philosophie : mais quand la nouvelle luy feut venuë que Sylla estoit mort, et qu'il veit que son corps, estant renforcé par exercices, s'en alloit estre d'assez bonne et forte complexion, et que sa voix se façonnant tous les jours de plus en plus, venoit à emplir l'aureille d'un son doulx et gracieux, et si estoit assez forte pour la proportion de la puissance de son corps, avecques ce qu'il recepvoit tous les jours lettres de ses parents et amys, qui luy escripvoyent de Rome, et le prioyent qu'il s'en retournast au païs, et que Antiochus aussy, d'austre costé, l'admones-

Il fortifie son éloquence et la cultive, au grand étonnement des plus doctes.

toit fort de se mettre à l'action et au maniement des affaires, il se remeit derechef à estudier en rhetoricque, et à cultiver son eloquence, comme un outil necessaire à qui se veult entremettre du gouvernement de la chose publicque, en s'exercitant continuellement à faire des harangues sur arguments supposez, et s'approchant des orateurs et maistres d'eloquence, qui pour lors estoyent les plus renommez : car pour cest effect, il s'en alla en Asie et à Rhodes, et entre les orateurs Asiaticques il hanta Xenocles Adramettin, et Dionysius Magnesien, et estudia aussy avecques Menippus Carien; et à Rhodes, il oüyt Apollonius Molon, et le philosophe Posidonius : et dict-on qu'Apollonius, n'entendant pas la langue Romaine, le pria qu'il voulust, par maniere d'exercice, desclamer en Grec devant luy; ce que Cicero feit fort volontiers, estimant que par ce moyen ses faustes en seroyent mieulx corrigées.

Quand il eut achevé d'haranguer, tous les austres assistants se trouverent fort esbahys, et le loüerent tous à l'envy l'un de l'austre : mais Apollonius, pendant qu'il parla, ne monstra oncques semblant de joyeuse chere; et quand il eut achevé, demoura longuement assis tout pensif sans mot dire. De quoy Cicero estant mal content, Apollonius à la fin luy dict : *Quant à moy*, Cicero, *non-seulement je te louë, ains, qui plus est, je t'admire aussy; mais bien ay-je compassion de la pauvre Grece, voyant que le sçavoir et l'eloquence, les deux seuls biens et honneurs*

qui nous estoyent demourez, sont par toy conquis sur nous, et attribuez aux Romains.

Ainsy estant Cicero en volonté et en train de s'en aller guayement et avecques bonne esperance jecter au gouvernement de la chose publicque, il en feut un peu refroidy par un oracle qui luy feut respondu. Car ayant enquis le dieu Apollo Delphicque, comment et en quelle sorte il pourroit acquerir très-grande renommée, et se rendre fort illustre, la prophetisse Pythie luy respondict qu'il le feroit moyennant qu'il suivist, pour la guide de sa vie, plustost sa nature que l'opinion populaire : au moyen de quoy, quand il feut à Rome, du commencement il se gouvernoit assez reservéement, et s'approchoit mal-volontiers des magistrats, encores quand il y alloit n'en faisoit-on pas grand compte ; car on l'appelloit communéement *le Grec* et *l'escholier*, qui sont deux paroles que les artisans et telle maniere de gents mechanicques à Rome, ont assez accoustumé d'avoir en la bouche.

Moyen qu'il emploie pour devenir excellent orateur.

Mais estant de sa nature desireux d'honneur, et poulsé par les enhortements de son pere et de ses amys, il se meit à la fin à advocasser, là où il ne parvint pas, au premier lieu, petit à petit et par le menu, ains tout aussy-tost qu'il s'y feut meis, reluisit en estime de bien dire par-dessuz tous les austres orateurs qui se mesloyent de plaider en ce temps-là, et les laissa tous derriere luy. Si dict-on neantmoins que, ayant eu au commencement les mesmes def-

faults de nature, quant au geste et à la prononciation, qu'avoit eu Demosthenes, pour les emender, il estudia soigneusement à imiter Roscius, qui estoit excellent joüeur de comœdies, et Æsopus, joüeur de tragædies : duquel Æsopus on escript que joüant un jour en plein theatre le rolle d'Atreus, qui deslibere en soy-mesme comment il se pourra venger de son frere Thyestes, il y eut d'advanture quelqu'un des serviteurs qui voulut soubdain passer en courant par devant luy, et que luy estant hors de soy-mesme pour l'affection vehemente et pour l'ardeur qu'il avoit de bien representer au vif la furieuse passion de ce roy, lui donna sur la teste un tel coup du sceptre qu'il tenoit en la main, qu'il le rua mort sur la place : aussy ne donnoit pas la grace de la prononciation peu de force de persuader aux paroles de Cicero, lequel se mocquant des orateurs qui, en haranguant, crioyent à pleine teste, souloit dire *qu'ils faisoyent comme les boiteux, lesquels montent à cheval pource qu'ils ne peuvent aller à pied : aussy eulx* (ce disoit-il) *crient pource qu'ils ne sçavent pas parler.*

Orateurs qui crient dans leurs harangues comparés aux boiteux.

Or, quant à ceste joyeuseté de se mocquer et rencontrer ainsy plaisamment, c'est bien chose seante à qui se veult mesler de plaiderie, et qui part de bon esprit ; mais par en user trop souvent et à tous propos, il faschoit beaucoup de gents, et se faisoit estimer homme picquant et maling. Il feut esleu quæsteur en temps de cherté, qu'il y avoit fauste de bleds

à

à Rome, et luy advint la Sicile pour sa province, là où, du commencement, il feut mal voulu des Siciliens, à cause qu'il les contraignit d'envoyer du bled à Rome : mais depuis, quand ils eurent un peu essayé sa diligence, sa justice et sa clemence, ils l'honnorerent et aimerent austant ou plus que gouverneur qu'ils eussent oncques eu de Rome.

Premiers essais de Cicero, et de son amour pour la louange.

Or y avoit-il plusieurs jeunes hommes Romains de bonnes et nobles maisons, qui, estants accusez d'avoir laschement faict fauste à leur honneur et debvoir contre les ordonnances de la guerre, avoyent esté renvoyez par-devant le prœteur de la Sicile ; Cicero parla pour eulx, et les deffendit excellemment, de sorte qu'ils feurent absouls : au moyen de quoy, se promettant beaucoup de soy, quand son temps feut achevé, il s'en retourna à Rome, et luy advint par le chemin une chose digne de risée ; car en passant par le païs de la Champagne, austrement dicte terre de labour, il rencontra d'advanture l'un des principaulx Romains, qui estoit de ses amys, auquel il demanda quel compte on faisoit de luy à Rome, et quelle opinion on avoit de ses faicts, pensant bien avoir remply toute la ville de la gloire de son nom et de ses gestes : l'austre luy demanda, *et où estois-tu ce pendant que nous ne t'avons point veu*, Cicero ? Cela le descouragea fort sur l'heure, quand il veit que le bruict de son nom, entrant en la ville de Rome comme en une mer infinie, s'estoit ainsy

esvanouy, sans qu'il en feust mention notable : mais depuis, quand il vint à considerer en luy-mesme avecques discours de raison, qu'il se travailloit pour acquerir une chose infinie, que la gloire, où il n'y avoit but ne terme quelconque prefix auquel l'homme peust advenir, cela luy retrancha beaucoup de l'ambition qu'il avoit meise en sa teste. Toutesfois l'estre extresmement joyeux de se sentir loüer, et l'estre passionné du desir d'honneur, luy demoura tousiours tant qu'il vescut jusques à la fin, et le feit plusieurs fois desvoyer du droict chemin de la raison.

Il fortifie soigneusement sa mémoire.

Au demourant, quand il commencea de s'entremettre à bon escient des affaires de la chose publicque, il luy sembla mal seant que les artisans mechanicques eussent plusieurs instruments et outils sans ames, desquels ils sçavent tous les noms, les lieux où ils les doibvent prendre, et l'usage auquel ils servent, et qu'un homme d'estat qui faict ses actions avecques l'ayde et le service des hommes, feust negligent et paresseux d'apprendre et retenir les noms de ses citoyens : à l'occasion de quoy il s'accoustuma à sçavoir non-seulement les noms des hommes de quelque qualité, mais aussy les quartiers de la ville où ils demouroyent, les beaulx lieux qu'ils avoyent aux champs, les amys avecques lesquels ils hantoyent, et les voisins qu'ils frequentoyent ; de maniere qu'en allant par l'Italie, en quelque endroict que ce feust, Cicero

pouvoit monstrer et nommer les possessions et maisons de ses amys.

Il n'avoit pas beaucoup de biens, et si en avoit assez pour fournir à sa despense, dont on s'esbahyssoit, et l'estimoit-on grandement de ce qu'il ne recepvoit salaire ny present quelconque pour cause qu'il plaidast, mesmement lorsqu'il entreprint de plaider la cause contre Verres. Cestuy Verres avoit esté præteur et gouverneur de la Sicile, là où il avoit commeis plusieurs meschancetez, pour lesquelles les Siciliens l'avoyent appellé en justice, et Cicero ayant prins en main la cause pour eulx, le feit condemner, non en plaidant, mais par maniere de dire, en non plaidant, pour austant que les præteurs, qui estoyent comme les presidents ès jugements, vouloyent gratifier à Verres, et avoyent tant donné de remeises et de delais, qu'ils avoyent rejecté la cause jusques au dernier jour plaidoyable. Parquoy Cicero, voyant que le jour ne suffiroit pas à prononcer tout ce qu'il avoit à dire contre luy, et que par ce moyen le procès ne seroit point vuidé, ne la cause jugée, il se leiva en pieds, et dict qu'il n'estoit point austrement besoing de harangues, ains produisit seulement ses tesmoings aux juges; et les ayant faict interroguer, leur requit qu'ils jugeassent sur les depositions des tesmoings qu'ils avoyent ouys.

Il plaide contre Verrès, et le fait condamner.

Toutesfois, on conte encores plusieurs plaisantes rencontres qu'il dict en ceste cause-là. Les Romains appellent un pourceau qui n'est

point chastré, *verres*, c'est-à-dire un verrat; or y avoit-il un nommé Cecilius, fils d'un serf affranchy, qui estoit souspeçonné d'adherer à la loy des Juifs : cestuy Cecilius vouloit debouter les Siciliens de ceste accusation de Verres, et que la charge de l'accuser luy feust baillée à luy seul. Cicero se mocquant de ceste sienne poursuite, luy dict : *quelle chose peust avoir un Juif à demesler avecques un verrat* * ? Cestuy Verres avoit un fils qui estoit jà à l'entrée de son adolescence, et avoit le bruict de peu honnestement user de sa beaulté; parquoy un jour que Verres se cuida mocquer de Cicero, disant qu'il estoit trop deslicat : *c'est à tes enfants*, dict-il, *qu'il faust faire ces reproches-là en secret à la maison.* En ceste cause l'orateur Hortensius n'osa pas directement prendre la deffense de Verres; mais quant à la condemnation de l'amende, il se laissa bien induire à comparoir pour luy, et pour ce faire en eut en don une image de sphinx d'yvoire que Verres luy donna, de quoy Cicero luy jecta quelque mot picquant à la traverse; et Hortensius ne l'ayant pas entendu, dict qu'il n'avoit point apprins à souldre les ænigmes : *si as-tu un sphinx en ta maison*, luy respondict incontinent Cicero.

Parce que les Juifs ne mangent point de chair de pourceau.

A la fin, Verres ayant esté condemné en la somme de soixante et quinze mille escus pour l'amende, Cicero feut souspeçonné de s'estre laissé guaigner et corrompre par argent, pour conclurre contre luy en si petite somme : ce

Il fait part à Rome de la libéralité que les Siciliens lui témoignent.

neantmoins, quand il vint à estre esleu ædile, les Siciliens se sentants ses redevables, luy apporterent et envoyerent plusieurs presents de leur isle, dont il ne tourna chose quelconque à son particulier prouffit, et usa de leur liberalité seulement à faire ravaler les prix des vivres en la ville.

Il avoit un beau lieu dedans le territoire de la ville d'Arpos, et une austre possession auprès de Naples, et une austre à l'entour de la ville de Pompeij, qui n'estoyent pas gueres grandes; et depuis eut encores le doüaire de sa femme Terentia, qui pouvoit monter à la somme de douze mille escus, et une succession qui pouvoit valoir environ neuf mille escus, dont il vivoit honnestement et sobrement, sans superfluité, avecques ses familiers Grecs et Romains qui aimoyent les lettres, se mettant à table bien peu souvent avant le coucher du soleil; non tant par occupations grandes qu'il eust, que pour la foiblesse et imbecillité de son estomach : car il estoit au demourant exquis et diligent au soing de sa personne, jusques à user de frottements et de tours de promeinements en nombre certain; et par ce moyen traictant et gouvernant son corps, il se le maintint, non-seulement sans maladie, mais aussy fort et robuste pour supporter plusieurs grands labeurs et travaulx qu'il luy convint soubstenir depuis. Sa maniere de vivre.

Il ceda la maison paternelle à son frere, et luy s'en alla tenir au mont Palatin, à celle-fin

que ceulx qui le viendroyent visiter par honneur, et qui luy feroyent la cour, ne se travaillassent pas tant d'aller si loing : car il n'y avoit pas moins de gents tous les matins à sa porte, qu'à celle de Crassus pour ses richesses, ou de Pompeius pour l'aucthorité et le credit qu'il avoit entre les gents de guerre, qui estoyent les deux plus puissants hommes qui feussent pour lors à Rome ; et qui plus est, Pompeius luy-mesme luy faisoit la cour, à cause que l'entremeise de Cicero luy servoit de beaucoup à l'accroissement de sa gloire et de son aucthorité.

De son crédit, qui le fait élire préteur.

Quand il vint à briguer et demander l'estat de prætеur, qui est comme juge ordinaire, encores qu'il eust beaucoup et de grands competiteurs, il feut le premier de tous desclaré esleu, en l'exercice duquel estat il se gouverna si honnestement, qu'il ne feut jamais souspeçonné de corruption ny de concussion quelconque. Et à ce propos, on raconte que Licinius Macer, homme qui pouvoit beaucoup de luy-mesme, et qui, oultre cela, estoit encores porté et soubstenu par Crassus, feut accusé devant luy de larcin et maleversation en son estat, et que se confiant au credit qu'il cuidoit avoir, et à la brigue grande que faisoyent ses amys pour luy, il se retira en sa maison avant que la sentence de son procez feust donnée, estants encores les juges sur les opinions, et que là il feit en diligence sa barbe, et vestit une belle robbe neuve, comme se

Sa conduite honnête dans cette charge, prouvée par plusieurs exemples.

tenant tout asseuré d'avoir guaigné son procez, puis s'achemina vers la place: mais Crassus luy alla au devant, et le rencontrant, luy dict comme il avoit esté condemné par toutes les sentences de tous les juges, dont il feut si desplaisant, qu'il s'en retourna tout court, et s'en alla mettre au lict, dont il ne releiva oncques puis. Ce jugement apporta grande reputation à Cicero pour ce qu'on luy donna la loüange d'avoir diligemment tenu la main à ce que la justice eust lieu.

Macer meurt de la surprise d'avoir perdu un procès.

Un austre nommé Vatinius, homme effronté, et qui portoit peu de reverence aux magistrats en plaidant, ayant au demourant le col tout plein d'escrouelles, se presentoit un jour arroguamment devant Cicero estant en son siege prætorial, et luy demandoit quelque chose, que Cicero ne luy vouloit point octroyer sur le champ, ains s'en vouloit conseiller à loisir: et Vatinius luy dict qu'il ne feroit point de difficulté de cela s'il estoit præteur. Cicero se tournant vers luy, luy respondict, *aussy n'ay-je pas le col si gros que toy*. Environ la fin de son magistrat, deux ou trois jours avant que son temps expirast, il y eut quelqu'un qui meit en justice pardevant luy Manilius, l'accusant semblablement d'avoir desrobbé la chose publicque. Cestuy Manilius estoit bien voulu et favorisé du peuple lequel avoit opinion qu'on le persecutoit non tant pour sa fauste, que pour faire desplaisir à Pompeius de qui il estoit particulierement amy. Il demanda quelques jours pour respondre aux charges qu'on luy mettoit

suz, et Cicero ne luy bailla pour tout delai que le jour ensuivant seulement, dont le peuple se courrouça fort, à cause que les austres prætеurs avoyent accoustumé de donner en tel cas dix jours de delay pour le moins.

Le lendemain, comme les tribuns du peuple le tirassent en jugement, et proposassent leur accusation contre luy, il pria Cicero de le vouloir patiemment oüyr : et Cicero respondict, *que sa coustume estant d'user de toute la gracieuseté, doulceur et humanité qui luy estoit loisible par les loyx envers ceulx qui estoyent accusez, il luy sembloit qu'il tiendroit grand tort à Manilius, s'il ne faisoit le semblable en son endroict, et que pour ceste cause n'ayant plus qu'un seul jour à estre en son office de prætеur, il luy avoit expressément donné ce jour-là, affin qu'il peust respondre devant luy, pour ce qu'il luy sembloit, que de remettre le jugement de ceste cause et le renvoyer par devant un austre prætеur, n'eust pas esté faict en homme qui eust eu envie de luy faire plaisir.* Ces paroles changerent merveilleusement l'opinion et l'affection du peuple envers luy, et en disant tous les biens du monde de luy, le prierent de prendre la protection et deffense de Manilius : ce qu'il feit bien volontiers, et se presentant en jugement comme orateur, pour plaider pour luy, feit une belle harangue, en laquelle il parla bien aigrement et franchement à l'encontre des gros de la ville, et de ceulx qui portoyent envie à Pompeius.

Et neantmoins quand il vint à demander et prochasser

prochasser l'office du consulat, il ne trouva pas moins de port et de faveur envers les nobles et les principaulx de la ville, qu'envers le menu peuple : car ils luy ayderent à obtenir ce qu'il demandoit pour le reguard du bien et de l'utilité publicque, à cause de telle occasion : la mutation du gouvernement qu'avoit introduict Sylla, du commencement avoit semblé bien estrange au peuple, mais lors s'y estants jà les hommes accoustumez par traict de temps, elle commençoit à prendre pied et à n'estre plus trouvée maulvaise : toutesfois il y avoit quelques particuliers qui vouloyent changer et renverser tout sans dessuz dessoubz pour servir à leur propre avarice, et non point pour auscun bien public, attendu mesmement que lors Pompeius estoit encores au Levant, où il faisoit la guerre aux roys de Pont et d'Armenie, et qu'il n'estoit demouré à Rome auscune force qui feust suffisante pour resister à ces seditieux, qui cherchoyent de faire quelque nouvelleté, lesquels avoyent pour leur chef Lucius Catilina, homme hardy et hazardeux à entreprendre toute grande chose, cauteleux et malicieux de nature, et qu'on chargeoit entre austres forfaictures enormes, dont il estoit souspeçonné, d'avoir despucellé une sienne fille propre, et d'avoir tué son frere germain, duquel meurtre craignant d'estre appellé en justice, il pria Sylla de le faire mettre au nombre des condemnez et proscripts, comme s'il eust encores esté vivant.

Cicero est élu consul, à cause des dangers qui menacent la ville.

Catilina, description de ses mœurs dépravées, et de ses menées.

Ces meschants seditieux doncques ayants un tel homme pour leur capitaine, s'estoyent asseurez et obligez les uns aux austres par plusieurs moyens : et entre austres, avoyent tué un homme duquel ils avoyent mangé la chair ensemble, et avoyent corrompu une grande partie de la jeunesse : car le capitaine leur subministroit à chascun tous les plaisirs ausquels la jeunesse est encline, comme bancquets, amours de folles femmes, et leur fournissoit argent largement pour soubstenir toute celle despense.

Davantage toute la Thoscane estoit en bransle de se rebeller, et la plus grande partie de la Gaule aussy qui est entre les Alpes et l'Italie : et si estoit la ville de Rome d'elle-mesme en grand dangier de mutation pour l'inesgualité des biens des habitants, à cause que ceulx des plus nobles maisons, et qui avoyent le cœur plus grand, avoyent despendu tous leurs patrimoines en jeux et en festins ou en ædifices qu'ils faisoyent bastir à leurs despends pour guaigner la grace du peuple affin d'obtenir les magistrats, de sorte qu'ils en estoyent devenus pauvres, et les richesses estoyent devoluës entre mains de petits personnages qui avoyent le cœur bas, de maniere qu'il falloit bien peu de chose pour faire tourner l'estat des affaires sans dessuz dessoubz et estoit en la puissance de quiconque l'eust osé entreprendre, de remuer le gouvernement, tant la chose publicque estoit corrompue et guastée au dedans de soy-mesme.

Toutesfois Catilina voulant encores se saisir

d'un fort, pour mieulx pouvoir parvenir au but de son entente, demanda le consulat, ayant grande esperance qu'il seroit esleu consul avecques Caius Antonius, homme qui de soy-mesme n'estoit pas pour commencer à faire ny grand bien ny grand mal, mais qui pouvoit adjouster beaucoup de force à un austre qui l'eust meiné: ce que prevoyant plusieurs gents de bien et d'honneur, solliciterent Cicero de demander le consulat, et le peuple l'ayant agreable, Catilina vint par ce moyen à descheoir de son esperance, et Antonius et Cicero feurent desclarez consuls, combien que Cicero feust seul entre les poursuivants, né de pere chevalier seulement, et non senateur Romain, et si ne sçavoit pas encores la commune les secrettes meinées de Catilina.

Mais dès le commencement de son consulat, il eut de grands travaulx et grandes affaires, pource que d'un costé ceulx à qui il estoit deffendu par les ordonnances de Sylla de tenir magistrats à Rome, qui n'estoyent point foibles ny en petit nombre, alloyent practicquant la bienveuillance du peuple en disant et alleguant plusieurs choses justes et veritables contre la violente domination et tyrannie de Sylla, mais en temps qu'il n'estoit pas seur de rien changer ny remuer au gouvernement de la chose publicque: et d'austre costé les tribuns du peuple mettoyent en avant des loyx et des edicts servants à ce propos: car ils vouloyent qu'on esleust dix commissaires avecques puissance et

aucthorité soubveraine par toute l'Italie, par toute la Syrie, et encores par tous les païs et provinces que Pompeius avoit nouvellement acquises à l'empire Romain, de vendre et aliener ce qui appartenoit à la chose publicque, faire le procès à qui bon leur sembleroit, bannir et envoyer en exil, peupler villes, prendre argent au thresor de l'espargne, leiver gents de guerre, les entretenir et souldoyer tant et si longtems que bon leur sembleroit: pour ceste grande puissance il y avoit plusieurs hommes de qualité qui adheroyent et favorisoyent à ces loyx, mesmement Antonius compaignon de Cicero, pour ce qu'il avoit esperance d'estre l'un de ces dix commissaires: et si pensoit-on qu'il sçavoit bien la meinée de Catilina, et qu'il n'en estoit pas mal content, pource qu'il se trouvoit fort chargé de debtes: ce qui donnoit plus de crainte aux gents de bien que nulle austre chose: et pourtant Cicero voulant premierement remedier à ce dangier, feit que la province du royaulme de Macedoine luy feut destinée, et luy estant à luy-mesme presentée celle de la Gaule, il s'en excusa: et par le moyen de ce benefice guaigna Antonius comme un joüeur de farces mercenaire, luy faisant promettre pour le bien de la chose publicque, qu'il le seconderoit, et ne diroit sinon ce qu'il luy nommeroit. Quand il eut guaigné celuy-là, et qu'il l'eust rendu maniable à sa volonté, il se commença à asseurer davantage, et à resister plus hardiment à ceulx qui mettoyent en

Effets de la vive éloquence de Cicero, qui remédie adroitement à beaucoup de désordres.

avant ces nouvelletés : car en plein senat il se print un jour à reprouver et condemner la loy que les tribuns vouloyent faire passer, et estonna tellement ceulx qui en estoyent autheurs, qu'il n'y eust personne d'eulx qui luy osast contredire. Ce neantmoins les tribuns attenterent encores une austre fois depuis de la faire aucthoriser, et donnerent assignation aux consuls de comparoir devant le peuple : mais Cicero ne s'estonna point pour cela : ains commandant au senat de le suivre, non seulement feit rejecter la loy de ces tribuns au peuple, mais davantage leur feit perdre esperance de pouvoir rien conduire à chef de tout ce qu'ils avoyent entreprins ; tant il les abbaissa et supplanta par son eloquence. Car ç'a esté le personnage qui plus a faict cognoistre aux Romains, combien l'eloquence adjouste de plaisir et faict trouver doulx ce qui est honneste, et que le droict et la raison sont invincibles quand on les sçait bien dire, et qu'il faust que celuy qui veult faire debvoir d'un homme sage au gouvernement d'une chose publicque, voise tousiours de faict preferant ce qui est utile, à ce qui chatoüille et flatte la multitude : mais de paroles qu'il doibt aussy chercher de faire, que ce qui est utile ne soit desplaisant.

L'éloquence ajoute au plaisir, et fait trouver doux ce qui est honnête.

Auquel propos on peust aussy alleguer, pour monstrer combien il avoit de grace en son parler, ce qu'il feit du temps de son consulat, touchant l'ordre de seoir au theatre à veoir joüer les jeux : car auparavant les chevaliers

Romains seoyent pelle mesle parmy le menu peuple ainsy que chascun se rencontroit, et le premier qui y meit distinction feut Marcus Otho lors prætеur, lequel feit un edict, par lequel il ordonna des sieges separez pour les chevaliers Romains, de-là où ils verroyent deslors en avant jouer les jeux. Le peuple print cela à cœur, comme estant faict à son deshonneur, de sorte que depuis quand Otho entra dedans le theatre, tout le menu peuple se print à siffler pour luy faire honte, et au contraire les chevaliers luy feyrent place entre eulx avecques grands battements de mains en signe d'honneur : à l'occasion de quoy le peuple derechef commença à siffler plus que devant, et les chevaliers à battre des mains, et de-là se tournerent à s'entredire vilenie les uns aux austres, de maniere que tout le theatre estoit en confusion : ce qu'entendant Cicero s'y en alla luy-mesme, et appellant le peuple au temple de la deesse Bellone, le tança et le prescha si bien, que retournants sur l'heure mesme au theatre, ils honnorerent et receuillirent aussy de battemens de mains Otho, et feirent à l'envy des chevaliers, à qui plus luy feroit de caresses et d'honneur.

D'autres le nomment Lucius Rostius Otho, tribun du peuple.

Mais les complices de la conjuration de Catilina, qui du commencement s'estoyent un petit refroidis pour la paour qu'ils avoyent euë, recommencerent de nouveau à prendre cœur en se trouvants ensemble, et s'entre-courageants de mettre la main à l'œuvre plus har-

Les complices de Catilina continuent leurs pratiques, Cicero le sonde, et se tient sur ses gardes.

diment, devant que Pompeius feust de retour, lequel on disoit estre jà en chemin pour s'en retourner avecques son armée : mais sur tous, les souldards, qui jadis avoyent esté à la guerre soubz Sylla, s'estant escartez çà et là par toute l'Italie, et la pluspart d'iceulx, mesmement les plus belliqueux, estant espandus et semez par les villes de la Thoscane, sollicitoyent et hastoyent Catilina, se promettants bien qu'ils auroyent encores une austre fois des richesses toutes prestes à piller et derobber à leur plaisir.

Ces souldards ayant pour leur capitaine un nommé Manlius, qui austrefois avoit eu charge notable soubz Sylla, estoyent bandez avecques Catilina, et s'estoyent trouvez à Rome pour luy ayder à sa brigue : car il s'estoit meis à demander derechef le consulat, ayant desliberé de tuer Cicero durant le bruict et le tumulte de l'eslection. Les dieux monstroyent assez esvidemment par tremblements de terre, par fouldres et tonnerres et par vision de fantasmes qui apparoissoyent, les meinées secrettes qui se machinoyent, et en avoit-on des indices veritables par personnes qui les venoyent releiver : mais ils n'estoyent pas encores suffisants pour proceder à l'encontre d'un homme noble, et qui pouvoit beaucoup, comme Catilina.

Parquoy Cicero dilayant le jour de l'eslection, feit appeller Catilina au senat, là où il l'interrogua sur ce qui se disoit contre luy : et luy se persuadant qu'il y en avoit beaucoup

dedans le senat mesme, qui ne demandoyent austre chose que la nouvelleté et la mutation, et aussy se voulant monstrer prest à ceulx qui estoyent de sa conjuration, feit une response molle à Cicero, disant : *quel mal fais-je, si y ayant deux corps en ceste ville, l'un gresle, maigre et tout pourry, qui a un chef, et l'austre grand, gros et fort, qui n'en a point, je luy en mets un ?* voulant par ceste response enveloppée et couverte, signifier le peuple et le senat.

Ceste response ouye, Cicero eût encores plus grande crainte que devant, de sorte qu'il s'arma d'un corps de cuirasse pour la seureté de sa personne, et feut accompaigné par tous les gents de bien, et grand nombre des jeunes hommes, à l'aller de son logis jusques au champ de Mars, où se faisoyent les eslections, et avoit expresséement laissé son saye lasche au collet, affin qu'on peust veoir le bout de la cuirasse qu'il avoit sur son dos, pour faire cognoistre à ceulx qui le reguarderoyent le dangier auquel il estoit : ce que tout le monde trouvoit fort maulvais, et se rangeoit-on autour de luy pour le deffendre, qui l'eust voulu assaillir.

Plusieurs lettres découvertes et lues en plein sénat.

Si feut la chose à tant conduicte, que par les voix du peuple, Catilina feut une austre fois debouté de l'office de consulat, et feurent esleuz consuls Syllanus et Murena. Peu de temps après ceste eslection, estants jà ensemble les souldards de la Thoscane qui debvoyent venir à Catilina, et estant le jour prochain

chain qu'il avoit prefix pour executer leur entreprinse, environ la mi-nuict vindrent en la maison de Cicero trois des principaulx et plus puissants hommes de la ville, Marcus Crassus, Marcus Marcellus, et Scipio Metellus : et battants à la porte appellerent le portier, et luy dirent qu'il allast esveiller son maistre, et luy faire entendre comme ils estoyent eulx trois à la porte, et qu'ils avoyent à parler à luy pour une telle occasion : le soir après soupper le portier de la maison de Crassus luy avoit baillé un pacquet de lettres qu'un homme incogneu avoit apportées, lesquelles s'adressoyent à diverses personnes, et y en avoit une qui n'estoit point souscripte, laquelle s'addressoit à Crassus mesme. Ceste lettre portoit que bien-tost il se debvoit faire un fort grand meurtre en la ville par Catilina, à raison dequoy il l'admonestoit et conseilloit de sortir de la ville.

Crassus ayant leu ceste lettre, ne voulut point ouvrir les austres, ains s'en alla tout droict vers Cicero, meu de la crainte du dangier et en partie aussy pour se justifier de quelque souspeçon qu'on avoit sur luy pour l'amitié qui estoit entre luy et Catilina. Cicero doncques ayant desliberé avecques eulx sur ce qui estoit à faire en tel cas, le lendemain au plus matin feit assembler le senat, et portant avecques soy les lettres les distribua à ceulx à qui elles s'addressoyent, leur commandant de les lire tout hault. Ces lettres toutes esgualement et conformement descouvroyent la conjuration :

et davantage Quintus Arius homme d'aucthorité, comme celuy qui avoit austrefois esté prætеur, dict publicquement les amas de gents de guerre qui se faisoyent par la Thoscane : et rapporta-l'on encores que Manlius avecques une grosse trouppe de souldards, tenoit les champs à l'entour des villes de la Thoscane, n'attendant austre chose que les nouvelles de quelque mouvement qui se debvoit faire à Rome.

Cicero est chargé par le senat de veiller au salut de la république.

Toutes lesquelles choses considerées, il feut faict un arrest et decret au senat, par lequel on remettoit entierement les affaires entre les mains des consuls, à celle fin qu'eulx en prenant la charge prouveussent avecques aucthorité soubveraine ainsy que mieulx ils pourroyent et sçauroyent faire, à ce que la chose publicque ne tombast en auscun inconvenient. Ceste maniere de decret et de conclusion ne se souloit pas souvent prendre au senat, ains seulement alors qu'ils redoubtoyent quelque grand dangier esvident. Parquoy Cicero ayant ceste pleine puissance, commeit les affaires de dehors à Quintus Metellus, et retint à luy la charge du dedans de la ville : et le jour en allant par la ville estoit environné d'un si grand nombre d'hommes, que quand il passoit à travers la grande place, elle estoit presque toute remplie de la trouppe qui l'accompaignoit.

Fulvia sauve la vie à Cicero.

A l'occasion dequoy Catilina ne pouvant plus differer ny attendre, resolut de s'en aller

luy-mesme devers Manlius, là où estoit leur armée: mais avant que partir il attiltra un nommé Marcius et un austre Cethegus ausquels il commanda s'en aller le matin à la porte du logis de Cicero, avecques des dagues couvertes pour le tuer, soubz couleur de luy venir donner le bon jour et le saluer. Mais il y eut une dame de noble maison nommée Fulvia, qui, la nuict de devant, en alla advertir Cicero, l'admonestant qu'il se donnast de guarde de ce Cethegus, lequel ne faillit pas à venir lendemain de bon matin, et luy estant l'entrée de la maison deffenduë, commençea à se courroucer et à crier devant la porte: ce qui le rendit encores plus suspect.

A la fin Cicero sortant de sa maison, feit appeller le senat au temple de Jupiter *Stator*, qui vault austant à dire comme, arresteur, lequel est situé à l'entrée de la ruë Sacrée, ainsy qu'on monte au mont Palatin. Là se trouva Catilina avecques les austres, comme pour se justifier des choses dont on le souspeçonnoit, mais il n'y eut pas un des austres senateurs qui se voulust asseoir auprès de luy, ains se leiverent tous du banc sur lequel il avoit prins place, et quand il cuida commencer à parler, ne peust oncques avoir audience pour le bruict qui se leiva contre luy, jusques à ce que finablement Cicero se leiva, et luy commanda de sortir de la ville, et qu'il falloit necessairement qu'il y eust separation de murailles entr'eulx, attendu que l'un se ser-

voit de paroles, et l'austre vouloit user d'armes et de voye de faict.

Catilina se sentant découvert, sort de la ville, et prend les armes.

Parquoy Catilina sortant incontinent de la ville avecques trois cent hommes armez, ne feut pas plustost hors de l'enceincte des murailles, qu'il feit par des sergents porter devant luy des verges liées avecques des haches, comme s'il eust esté magistrat legitime, et feit leiver des enseignes de gents de guerre, et en cest equipage s'en alla rendre là par où estoit Manlius, n'ayant pas moins de vingt mille hommes, avecques lesquels il alloit essayant de practicquer et guaigner les villes, de sorte que la guerre estant par ce moyen desclarée ouvertement, Antonius le compaignon de Cicero au consulat, y feut envoyé pour le combattre.

Antonius est chargé de le poursuivre.

Conspiration dans la ville, soutenue par Lentulus, Céthégus, et autres.

Cependant Cornelius Lentulus, surnommé *Sura*, homme de noble maison, mais de maulvais gouvernement, et qui pour sa meschante vie avoit paravant esté jecté hors du senat, assembla le demourant de ceulx qui ayants esté corrompus par Catilina estoyent encores demourez en la ville après luy, et les admonesta de ne s'estonner de rien. Il estoit lors prætеur pour la seconde fois, comme la coustume est, quand quelqu'un vient à recouvrer de nouveau la dignité de senateur qu'il a perduë : et dict-on que le surnom de *Sura* luy feut donné par une telle occasion : estant quæsteur du temps que Sylla avoit le gouvernement de la chose publicque en main, il despendit et

consomma follement une bonne grosse somme d'argent du public : dequoy Sylla estant courroucé contre luy, et luy en demandant compte devant le senat, il se tira en avant fort nonchalamment, et en homme qui monstroit bien de ne s'en soucier gueres, et dict qu'il ne sçauroit austrement rendre compte, mais qu'il presenteroit le gras de sa jambe, comme font les enfants quand ils ont failly au jeu de la paulme. De là vint que depuis on le surnomma tousiours *Sura* pource que *Sura* en latin signifie le gras de la jambe.

Une austrefois estant appellé en justice pour quelque austre malefice, il corrompit par argent auscuns des juges, et ayant esté absouls par deux voix de plus tant seulement, qu'il eut en sa faveur, il dict qu'il avoit perdu l'argent qu'il avoit baillé à l'un de ces deux juges-là, pource que ce luy estoit assez d'estre absouls par une seule voix de plus. Cest homme doncques estant de telle nature, avoit premierement esté esbranslé par Catilina, et achevé de guaster par certains prognosticqueurs et faulx devins, qui l'avoyent abusé de vaines esperances, en luy chantant des vers qu'ils avoyent feincts et controuvez, et des faulses propheties, qu'ils disoyent estre extraictes des libvres de la Sibylle, par lesquelles estoit porté qu'il debvoit avoir trois Corneliens monarques à Rome, desquels les deux avoyent jà accomply la destinée, Cinna et Sylla : et qu'au reste la fortune luy presentoit à luy, comme au troisiesme, la mo-

narchie ; et qu'il la falloit ambrasser chauldement, et non pas laisser perdre les occasions en trop dilayant, comme avoit faict Catilina.

Si n'avoit pas cestuy Lentulus, entreprins chose petite ne legere, ains avoit proposé de tuer tout le senat entierement, et des austres citoyens austant qu'ils en pourroyent occir, de brusler toute la ville sans pardonner à personne quelconque, sinon aux enfants de Pompeius, desquels ils se devoyent saisir et les guarder pour guages et ostage de faire puis après leur appoinctement avecques luy : car il estoit jà grand bruict, et le tenoit-on pour tout asseuré, qu'il retournoit des grandes guerres et conquestes qu'il avoit faictes ès païs d'Orient. Si prindrent assignation pour executer leur entreprinse à une nuict des saturnales, et avoyent porté force estouppe et souffre, avecques grande quantité d'armes en la maison de Cethegus, et oultre ce, avoyent deputé cent hommes en cent quartiers de la ville, affin que le feu estant meis tout à un coup en plusieurs endroicts, elle en feust tant plustost embrasée de tous costez. Il y avoit d'austres hommes commeis pour estoupper les canaulx et conduicts par où l'eau venoit en la ville, et pour occire aussy ceulx qui vouldroyent prendre de l'eau, pour esteindre le feu.

Conjuration découverte par Cicero, qui fait emprisonner les auteurs.

Mais en ces entrefaictes il se trouva d'advanture à Rome deux ambassadeurs de la nation des Allobroges, laquelle pour lors estoit très-mal contente, et portoit fort impatiemment le joug

de la domination des Romains. Lentulus pensa que c'estoyent personnes idoines pour esmouvoir et faire soubsleiver toute la Gaule: si feit tant qu'il les guaigna et les tira à leur conspiration, et leur donna lettres addressantes au conseil de leur païs, par lesquelles il leur promettoit toute franchise : et d'austres addressantes à Catilina, par lesquelles il l'admonestoit de proposer liberté aux serfs, et de s'en venir le plustost qu'il pourroit droict à Rome : et envoya quand et eulx un nommé Titus, natif de la ville de Crotone, qui avoit la charge de porter les lettres : mais tous leurs conseils et toutes leurs desliberations, comme d'hommes estourdis, qui ne se trouvoyent jamais ensemble sinon en yvrongnant avecques folles femmes, estoyent facilement descouvertes par Cicero, qui les alloit espiant et recherchant avecques grande sollicitude, sobre jugement, et sens fort agu et clair-voyant : car il avoit meis plusieurs gents au guet hors de la ville qui les guettoyent et les suivoyent aussy à la trace pour descouvrir tout ce qu'ils projectoyent : et si parloit encores secrettement à quelques-uns, desquels il se fioit, que les austres cuidoyent estre participants de leur conspiration : par le moyen desquels il sçeut comme les conjurez avoyent eu practicque et communication avecques ces ambassadeurs estrangiers : et finablement les feit espier la nuict, si bien qu'il surprint les ambassadeurs, et le Crotoniate avecques les lettres qu'il portoit,

à l'aide des ambassadeurs Allobroges, lesquels s'entendirent secrettement avecques luy.

Le lendemain au poinct du jour il feit assembler le senat dans le temple de Concorde, là où il leut publicquement les lettres, et ouyt les depositions des complices et tesmoings. Il y eut davantage un senateur Junius Syllanus, qui tesmoigna que quelques-uns avoyent ouy dire à Cethegus qu'ils debvoyent occire trois consuls et quatre prætеurs. Piso, aussy senateur, qui austrefois avoit esté consul, desclara presque semblables choses. Et Gaius Sulpitius, l'un des prætеurs qui feut envoyé en la maison de Cethegus, rapporta qu'il avoit trouvé force traicts, force armes, grand nombre de dagues et d'espées toutes freschement emouluës. Finablement le senat ayant promeis impunité à ce Crotoniate pour deceler ce qu'il sçavoit de ceste conjuration, Lentulus se trouva par luy convaincu, et feut contrainct de renoncer à son magistrat de prætеur devant tout le senat, et changeant sa robbe de pourpre en prendre une austre convenable à sa malheurté.

Cela faict, luy et ses consorts feurent baillez en guarde par les maisons des prætеurs: et le soir estant jà venu, tout le peuple attendant à l'entour du lieu où le senat estoit assemblé, Cicero sortit à la fin, et desclara à l'assistance du peuple comme les choses estoyent allées: si feut reconvoyé par tout ce peuple jusques à la maison d'un sien amy, son voisin, à cause que les dames de la ville occupoyent

occupoyent la sienne, y faisant en secret une feste et un sacrifice solemnel en l'honneur d'une deesse que les Romains appellent la bonne deesse, et les Grecs la nomment *Gynæcia*, comme qui diroit feminine, à laquelle tous les ans se faict un solemnel sacrifice par la femme ou mere du consul dedans sa maison, en presence des vierges religieuses vestales.

Bonne déesse, ou déesse feminine, fête en son honneur.

Cicero doncques estant entré en la maison de celuy sien voisin, se meit à penser en soy-mesme, ayant bien peu de gents autour de luy comment il se debvoit gouverner en ceste affaire : car de punir les criminels à la rigueur, selon que leurs meffaicts l'avoyent desservy, il doubtoit et craignoit de le faire, tant pource qu'il estoit doulx et humain de sa nature, que pource qu'il ne vouloit pas sembler avoir volontairement ambrassé l'occasion d'employer sa puissance absoluë, pour aigrement punir à la rigueur des citoyens qui estoyent des plus nobles maisons de la ville, et qui y avoyent beaucoup d'amys.

Et au contraire aussy s'il se portoit en cest affaire trop mollement il redoubtoit le dangier qui pendoit de leur temerité, se doubtant bien que s'il leur faisoit souffrir punition moindre que de la mort, ils ne se chastieroyent pas pour cela, faisants compte d'en estre eschappez à bon marché, ains en deviendroyent plus audacieux et plus temeraires que jamais, adjoustants un aiguillon de nouveau courroux à leur ordinaire meschanceté : et luy en seroit reputé

coüard et homme de peu de cœur, avecques ce que d'ailleurs il n'estoit pas tenu pour fort hardy.

Ainsy que Cicero estoit en ces doubtes, il apparut aux Dames, qui sacrifioyent en sa maison, un miracle : car le feu semblant jà estre du tout amorty sur l'autel où on avoit sacrifié, il se leiva soubdainement des cendres d'escorces que l'on y avoit bruslées une grande et claire flamme, dequoy les austres femmes feurent fort esbahies : mais les vierges sacrées vestales dirent à Terentia, la femme de Cicero, qu'elle s'en allast incontinent devers son mary l'advertir qu'il ne feignist point d'executer hardiment ce qu'il avoit en pensée pour l'utilité de la chose publicque, et que la deesse avoit faict sourdre ceste grande lumiere, pour luy monstrer que cela luy debvoit ressortir à grand bien et grand honneur.

Terentia qui n'estoit point femme molle ne craintifve de sa nature, ains ambitieuse, et qui plus avoit tiré de son mary touchant la cognoissance des affaires publicques, qu'elle ne luy avoit monstré ny communicqué des affaires du mesnage et domesticques, ainsy que Cicero luy mesme le tesmoigne, luy alla faire ce rapport, et le sollicita de faire la punition de telles gents : austant en feit Quintus Cicero son frere, et semblablement Publius Nigidius, qui estoit son familier pour la conference qu'ils avoyent ensemble des estudes de la philosophie, et du conseil duquel il usoit fort au maniement des principalles affaires.

Le lendemain le propos estant meis en desliberation du senat, comment on debvoit punir les malfaicteurs, Silanus auquel premier en feut demandé l'advis, dict qu'on les debvoit meiner en la prison pour illec estre punis de l'extresme supplice; les austres qui opinerent consecutivement après luy, feurent tous de son advis, jusques à Caius Cæsar, qui depuis feut dictateur; et lors estoit encores jeune et ne faisoit que commencer à venir, mais qui jà en tous ses desportements et en son esperance prenoit le chemin, suivant lequel depuis il tourna la chose publicque Romaine en monarchie : car alors mesme Cicero eut plusieurs souspeçons sur luy, mais nulle suffisante preuve pour le convaincre : et y en avoit qui disoyent qu'ayant approché bien près d'estre atteinct et convaincu, il s'en estoit saulvé : les austres disent au contraire, que Cicero sciemment ne feit pas semblant d'oüyr ny de sçavoir les indices qu'on luy vint descouvrir contre luy, pour crainte qu'il eut de ses amis et de son credit, pource qu'il estoit tout apparent que si on mettoit Cæsar au nombre des accusez, il seroit plustost cause de leur faire saulver la vie à eulx, que eulx de la faire perdre à luy.

Débats entre les sénateurs sur le traitement qu'il faut faire aux conjurés.

Quand doncques ce vint à luy à dire son opinion à son tour touchant la punition des prisonniers, il se leiva en pieds et dict qu'il n'estoit point d'advis qu'on les fist mourir, ains qu'on confisquast leurs biens, et quant à leurs personnes qu'on les guardast en prison l'un de-

César opine pour un jugement doux.

çà, l'austre de là par les villes d'Italie, telles qu'il plairoit à Cicero, jusques à ce que la guerre feust achevée contre Catilina. Ceste sentence estant plus doulce, et l'autheur d'icelle très-eloquent pour la faire trouver bonne, Cicero luy-mesme y adjouta encores un grand poids, inclinant en l'une et en l'austre opinion, en approuvant en partie la premiere, et en partie celle de Cæsar. Ses amys mesmes pensants que la sentence de Cæsar estoit plus seure pour Cicero, à cause qu'il seroit moins subject à estre calomnié quand il n'auroit point faict mourir les prisonniers, suivirent plustost la seconde, de maniere que Silanus mesme se reprint de ce qu'il avoit dict, et interpreta son opinion, disant qu'il n'avoit point entendu qu'on les deust faire mourir, pource qu'il estimoit le dernier supplice à un senateur Romain estre la prison.

Cato opine pour la mort des conjurés et l'emporte.

Mais le premier qui contredict à ceste sentence feut Catulus Luctatius, et après luy Cato, lequel avec une grande vehemence de parler rendit Cæsar fort suspect, et remplit au demourant tout le senat de courroux et de hardiesse, tellement que sur l'heure mesme feut arresté à la pluralité des voix, qu'ils seroyent executez à mort : mais Cæsar derechef s'opposa à la confiscation de leurs biens, ne voulant pas que l'on rejectast ainsy tout ce qu'il y avoit d'humanité en son opinion, et que l'on n'en retinst que ce qu'il y avoit de severité seulement : mais pource que le plus grand nombre

le guaignoit et l'emportoit contre luy, il appella à son ayde les tribuns du peuple, affin qu'ils s'y opposassent, toutesfois ils n'y voulurent point entendre.

Mais Cicero cedant de luy-mesme, remeit la confiscation des biens, et avecques le senat s'en alla trouver les prisonniers, lesquels n'estoyent pas tous en une seule maison : car les præteurs en avoyent en guarde, chascun un : si alla prendre Lentulus le premier, qui estoit au mont Palatin, et le meina tout le long de la ruë Sacrée à travers la place, accompaigné des plus gents de bien et des plus apparents de la ville, qui l'environnoyent tout à l'entour, et luy tenoyent la main forte : ce que voyant le peuple se herissoit et trembloit de paour, et passoit oultre sans mot dire, mesmement les jeunes hommes qui cuidoyent proprement que ce feust comme quelque mystere solemnel pour le salut du païs, qui se joüast de puissance absoluë par les plus gros personnages de la ville avecques terreur et froyeur : quand il eut passé à travers la place, et qu'il feut arrivé à la prison, il livra Lentulus entre les mains du bourreau, et luy commanda de le faire mourir, puis après Cethegus, et consequemment tous les austres qu'il conduisit tous luy-mesme en la prison, et les y feit deffaire.

Et en voyant encores plusieurs de leurs complices en trouppe sur la place, qui ne sçavoyent rien de ce qui s'estoit faict, et atten-

doyent seulement que la nuict feust venuë pour cuider aller prendre par force leurs compaignons là où ils seroyent, pensants qu'ils feussent encores vivants, il se tourna vers eulx et leur cria tout hault : *ils ont vescu ;* ce qui est une façon de parler, dont usent quelquefois les Romains quand ils veulent eviter la dureté de ceste rude parole de dire : *il est mort.*

Cicero est loué du peuple pour sa conduite, il est appellé sauveur, et second fondateur de Rome.

Quand le soir feut venu, et qu'il se voulut retirer en sa maison, passant par la place, le peuple le reconvoya non jà plus en silence sans mot dire, ains avecques grandes clameurs à sa loüange et battements de mains par tout où il passoit, en l'appellant *saulveur et second fondateur de Rome*, et y avoit à toutes les portes des maisons force flambeaux, torches et lumieres, de sorte qu'il faisoit clair comme de jour parmy les ruës. Les femmes mesmes esclairoyent du plus hault des maisons, pour luy faire honneur et pour le veoir accompaigné et reconvoyé fort honnorablement d'une longue suite des principaulx hommes de la ville, desquels plusieurs avoyent achevé de grosses guerres, dont ils estoyent retournez en triumphe, et avoyent faict de grandes conquestes à l'empire Romain, tant par mer que par terre, confessants entre eulx les uns aux austres, que le peuple Romain debvoit bien à plusieurs capitaines et chefs d'armées de leur temps le grand mercy de beaucoup de richesses, de despouilles et d'accroissement de puissance qu'ils luy avoyent acquise : mais que la grace de son

salut et de sa conservation, il la debvoit toute à Cicero seul, lequel l'avoit preservé d'un si grand et si extresme dangier : non que ce leur semblast acte si admirable d'avoir empesché que l'entreprinse des conjurez ne sortist à effect, et d'avoir puny ceulx qui la vouloyent executer : mais pour ce qu'estant la conjuration de Catilina la plus grande et plus dangiereuse qui eust jamais esté faicte contre la chose publicque, il l'avoit esteincte et assopie avecques si peu de maulx, et sans tumulte, trouble ne sedition quelconque : car la pluspart de ceulx qui s'estoyent amassez autour de Catilina, quand ils entendirent comme Lentulus et les austres avoyent esté deffaicts, se retirerent incontinent : et luy combattant en bataille rangée avecques ceulx qui luy estoyent demourez, contre Antonius, feut meis en pieces sur le champ luy et toute son armée.

Catilina est défait en bataille et tué sur le champ, et son armée taillée en pieces.

Ce neantmoins encores y en avoit-il qui pour ce faict mesdisoyent de Cicero, et se preparoyent pour l'en faire repentir, ayants pour leurs chefs Cæsar, qui jà estoit designé et esleu præteur pour l'année ensuivant, et un Metellus et Bestia, qui debvoyent aussy estre tribuns du peuple, lesquels soubdain qu'ils feurent entrez en possession de leurs magistrats, ne voulurent jamais souffrir ne permettre que Cicero haranguast devant le peuple, quoiqu'il eust encores quelques jours à estre en son office de consul : et pour l'empescher feirent mettre leurs bancs dessuz la tribune des harangues que

La conduite de Cicero est blâmée de quelques-uns.

l'on appelloit à Rome *Rostra*, et ne l'y voulurent jamais laisser entrer, ny le souffrir parler au peuple, sinon pour se deposer de son magistrat seulement, et cela faict, en descendre tout incontinent : à quoy il s'accorda, et y monta soubz ceste condition : et luy estant presté silence, il feit un serment, non tel comme les austres magistrats ont accoustumé de jurer quand ils se deposent de leur auctorité, et renoncent à leurs estats, mais un tout nouveau et non usité, jurant qu'il avoit preservé la ville de Rome, et guardé de ruine l'empire Romain. Tout le peuple assistant le confirma, et jura le mesme serment : dequoy Cæsar et les austres tribuns du peuple ses malveuillants estants encores plus irritez contre luy, s'estudierent à luy machiner et susciter d'austres nouveaulx troubles : et entre austres, meirent en avant que l'on rappellast Pompeius avecques son armée, pour refrener la tyrannie de Cicero.

Cato prend le parti de Cicero, qui est appellé *le pere du pays* par décret du peuple.

Mais Cato qui lors estoit aussy tribun du peuple, luy servit beaucoup et à toute la chose publicque, s'opposant à leurs meinées, avecques pareille puissance que la leur, à cause de son magistrat, et avecques meilleure reputation qu'eulx : de sorte que non seulement il rompit aiséement tous leurs coups, mais en une belle harangue qu'il feit en pleine assemblée devant tout le peuple, il magnifia et hault-loüa tellement le consulat de Cicero, et les choses faictes en iceluy, que l'on luy decerna les plus grands

grands honneurs que jamais eussent auparavant esté decretez et octroyez à personne du monde : car il feut appellé par decret du peuple, *pere du païs*, ainsy que Cato l'avoit nommé en sa harangue : ce que jamais homme n'avoit esté auparavant luy, et eut pour lors plus grande aucthorité que nul austre en toute la ville : mais il se rendit luy-mesme odieux, et acquit la malegrace de plusieurs gents, non pour auscun maulvais acte qu'il eust faict ou attenté de faire, ains seulement pource qu'il se loüoit et magnifioit trop luy-mesme : car il ne se faisoit assemblée ny du peuple, ny du senat, ny de jugement, là où l'on n'eust la teste rompuë d'oüyr à tout propos rameiner en jeu Catilina et Lentulus, jusques à emplir ses libvres et les œuvres qu'il composoit de ses propres loüanges, ce qui rendoit son language et son style, qui austrement estoit si doulx et si agreable, fascheux, ennuyeux et desplaisant à tous ceulx qui l'entendoyent : car il falloit tousiours que ceste facherie y feust attachée, comme un malheur feé qui luy ostoit toute sa bonne grace.

Il se rend odieux par ses vanteries.

Style de Cicero, fâcheux, ennuyeux, et déplaisant, et pourquoi.

Toutesfois, quoiqu'il eust ceste extresme ambition et convoitise d'honneur en la teste, il ne portoit envie quelconque à la gloire des austres, ains estoit fort liberal à loüer les hommes excellents, tant ceulx qui avoyent esté paravant luy, que ceulx qui estoyent de son temps, comme on peust veoir par ses escripts : et a-l'on encores meis par memoire

Il louoit volontiers les grands hommes.

quelques mots notables qu'il dict d'auscuns des anciens, comme d'Aristote, *que son style estoit un fleuve d'or coulant :* et de Platon, *que si Jupiter mesme vouloit parler, il parleroit comme luy :* et de Theophrastus, *qu'il appelloit ses delices :* et des oraisons de Demosthenes, un jour qu'on luy demanda laquelle luy sembloit la meilleure, il respondict, *la plus longue.*

Style d'Aristote comparé à un fleuve d'or coulant, celui de Platon comparé à celui d'un Dieu.

Toutesfois, il y en a quelques-uns qui, pour monstrer qu'ils sont grands zelateurs de Demosthenes, s'attaquent à une parole que Cicero met en quelque epistre qu'il escript à l'un de ses amys, disant que Demosthenes s'endort en quelques-unes de ses oraisons ; et cependant ils oublient à dire les grandes et merveilleuses loüanges qu'il luy donne ailleurs, et qu'il appella les oraisons qu'il escripvit contre Antonius, esquelles il employa plus de peine et plus d'estude qu'en nulles austres Philippiques, à l'imitation de celles que Demosthenes escripvit contre Philippus, roy de Macedoine.

Critiques, leur mauvaise foi.

Et des hommes qui de son temps ont esté renommez, ou en eloquence, ou en sçavoir, il n'y en a pas un duquel il n'ayt encores esclaircy la renommée, en escripvant ou parlant honnorablement de luy, comme il impetra de Cæsar ayant jà la monarchie en sa main, que Cratippus, philosophe Peripateticien, feut faict citoyen Romain ; et feit encores que par arrest et ordonnance de la cour d'Areopage, il feut requis et prié de demourer à Athenes pour enseigner et instruire les jeunes gents, comme

faisant grand honneur, et estant un singulier ornèment de leur ville : et trouve-l'on encores des lettres missifves de Cicero escriptes à Herodes, et d'austres à son propre fils, par lesquelles il luy commande de hanter et conferer ses estudes avecques Cratippus ; et une austre au rhetoricien Gorgias, par laquelle il luy deffend de frequenter à l'entour de son fils, pource qu'il avoit entendu qu'il le desbauchoit en l'induisant à yvrongneries et à voluptez deshonnestes.

Cicero découvre par tous ses ouvrages ; la grande opinion qu'il avoit de lui-même.

Il n'y en a entre ses epistres grecques, que celle-là seule qui soit escripte en cholere, et une austre qu'il escript à Pelops, Byzantin ; et quant à Gorgias, il avoit raison de se courroucer à luy, et le picquer par sa lettre, s'il estoit homme de maulvaise vie et de maulvaise conversation, comme il semble qu'il estoit ; mais quant à ce qu'il escript à Pelops, se plaignant de luy de ce qu'il n'avoit tenu compte de prochasser envers les Byzantins qu'ils feissent quelques ordonnances publicques à son honneur et à sa gloire, cela procedoit de sa trop grande ambition, laquelle, en plusieurs endroicts le transportoit jusques à luy faire oublier le debvoir d'homme de bien, pour s'attribuer la gloire de bien dire : comme ayant quelquefois deffendu en jugement Munatius, lequel peu de temps après meit en justiçe un sien amy nommé Sabinus, on dict qu'il s'en courroucea à luy si aigrement qu'il ne se peust tenir de luy dire, *ne sçais-tu pas bien*, Muna-

tius, *que tu ne feus pas dernierement absouls en jugement pour ton innocence, mais pource que je jectay de la pouldre aux yeulx de tes juges, tellement qu'ils ne peurent veoir la verité de ton forfaict?*

Contestations de Cicero avec Crassus.

Une austrefois ayant loüé publicquement en chaire Marcus Crassus avecques paisible audience de tout le peuple, peu de jours après au contraire, il dict au mesme lieu tous les maulx du monde de luy. Crassus adoncques luy dict, *comment, ne me loüas-tu pas l'austre jour si haultement, toy-mesme, en ce mesme lieu? Ouy*, luy respondict Cicero, *pour plus exerciter mon eloquence j'avois prins un maulvais subject à loüer.* Quelque austre fois il advint à ce mesme Crassus de dire en pleine assemblée devant le peuple, que nul de la maison de Crassus n'avoit oncques passé l'aage de soixante ans, et depuis s'en repentant il le nia très-bien, disant, *je ne sçay à quoy je pensois quand j'allay dire cela.* Cicero luy respondict, *tu sçavois bien que ce seroit un propos agreable au peuple, c'est ce qui te le feit dire, pour guaigner la grace de la commune.*

L'homme sage est riche.

Une austre fois comme Crassus dist que les raisons des philosophes Stoïcques luy plaisoyent, en ce qu'ils disoyent *que l'homme sage, estoit riche*: Cicero luy respondict, *reguarde que ce ne soit plustost pource qu'ils disent, que tout est au sage.* Or estoit ce Crassus mal nommé pource qu'il estoit extresmement avaricieux. Il y avoit un des enfants de ce Crassus, qui ressembloit fort à un qui se nommoit Actius: et pour ceste cause en estoit la mere souspeçon-

née d'avoir forfaict à son honneur avecques cestuy Actius.

Et un jour ce fils feit une harangue devant le senat que plusieurs trouverent bonne : si feut demandé à Cicero qu'il luy en sembloit : *il me semble*, respondict-il, *qu'il est* (*a*) *Actius de Crassus.* Environ le temps que Crassus estoit sur le poinct de partir pour s'en aller en Surie il voulut avoir Cicero pour amy, plustost que pour ennemy. Et à ceste cause, un soir en le caressant luy dict qu'il avoit envie de soupper avecques luy. Cicero s'offrit bien volontiers à luy en donner. Quelque peu de jours après, il y eut de ses amys qui luy parlerent de Vatinius, disants qu'il cherchoit de faire son appoinctement avecques luy, et de devenir son amy, car il estoit son ennemy. *Veult-il point doncques*, dict-il, *soupper aussy chez moy?* Voylà comment il se desporta envers Crassus.

Au demourant ce Vatinius avoit des escroüelles au long du col, à raison dequoy Cicero l'ayant un jour oüy plaider l'appella *orateur enflé.* Une austre fois ayant oüy dire qu'il estoit mort, et tout incontinent après ayant entendu certainement qu'il estoit vivant, *male mort*, dict-il, *vienne à celuy qui a si mal menty.* Et comme Cæsar eust faict passer par les voix du peuple, que les terres du païs de

Epigrammes que Cicero luy çoit contr. tout le monde.

(*a*) Actius est un nom propre Romain, et ἄξιος en Grec signifie *digne*, ainsi la grace de la rencontre est en l'ambiguité de ce mot Actius.

la campaigne seroyent desparties entre les gents de guerre, plusieurs en feurent très-mal contents, et Lucius Gellius entre austres, lequel estoit fort vieil, dict qu'il n'endureroit jamais que cela se feist tant qu'il vivroit: *attendons un petit*, dict adoncques Cicero, *car le bon homme Gellius ne demande pas long delay.* Il y avoit un austre nommé Octavius, que l'on souspeçonnoit estre natif de l'Africque (*a*), cestuy dict un jour, ainsy que Cicero plaidoit une cause, *qu'il ne l'oyoit point.* Cicero luy respondict tout promptement, *si as-tu l'aureille percée.* Un austre coup Metellus Nepos luy dict, qu'il avoit affolé plus d'hommes par son tesmoignage, qu'il n'en avoit saulvé par son beau parler, *je le confesse*, repondict Cicero, *aussy y a-il plus de foy que d'éloquence en moy.* Il y eut un jeune homme, lequel estant souspeçonné d'avoir empoisonné son pere dedans un tourteau, faisoit du maulvais et menaçoit Cicero de luy dire injure: *encore aimé-je mieulx cela de toy*, dict Cicero, *que je ne fais de ton tourteau.*

Publius Sextius en un procès criminel qu'il eut, le print pour son advocat avecques encores quelques austres: mais neantmoins il vouloit luy-mesme tousiours parler, et ne donnoit pas loisir à ses orateurs de rien dire. A la fin quand on vid esvidemment que les juges le vouloyent absouldre, ainsy qu'ils estoyent

(*a*) Parce que les Africains ont ordinairement les oreilles percées.

desià aux opinions, Cicero luy dict, *employe bien aujourd'huy le temps, car demain tu seras homme privé.* Un austre Publius Cotta vouloit estre tenu pour sçavant homme en droict, et n'y entendoit rien, et si n'avoit point d'entendement : Cicero en quelque cause le feit appeller en tesmoignage, et luy estant interrogué, respondict *qu'il n'en sçavoit rien.* Cicero luy replicqua incontinent, *tu pense à l'advanture que l'on te demande du droict.*

Metellus Nepos, en quelque noise et desbat qu'il eut avecques Cicero, luy repetoit souvent, *qui est ton pere?* Cicero luy respondict : *ta mere a faict de sorte qu'il te seroit bien plus malaysé de respondre à ceste demande.* Car la mere de cestuy Nepos avoit le bruict d'estre peu honneste, et luy estoit homme inconstant et leger : car estant tribun du peuple, il abandonna l'exercice de son estat pour s'en aller en Syrie devers Pompeius, sans propos quelconque, et puis s'en retourna de là tout soubdain encores plus follement. Et estant mort, son precepteur, nommé Philager, le feit inhumer et ensepulturer fort soigneusement, et feit mettre dessuz sa sepulture le pourtraict d'un corbeau de pierre. Ce que voyant Cicero, dict : *tu as faict en cecy fort sagement ; car ce maistre icy t'a enseigné plustost à voler qu'à parler.*

Une austre fois Appius Clodius, plaidant une cause, au proëme de son plaidoyer, dict que son amy l'avoit bien instamment requis et prié d'employer en son procez toute diligence,

sçavoir et fidelité : *et dea*, dict Cicero, *as-tu bien puis après esté homme si dur de ne faire entierement rien de tout cela que ton amy t'a requis ?* Or quant à user de tels brocards aigres et picquants à l'encontre de ses ennemys ou de ses adversaires, c'est une partie de bon orateur ; mais picquer indifféremment tout le monde pour faire rire les assistants, cela luy acquit la malveuillance de beaucoup de gents dont je mettray icy quelques exemples.

Cicero se fait craindre et haïr pour ses épigrammes.

Marcus Aquinius avoit deux gendres, qui tous deux estoyent bannis, Cicero pour cela l'appelloit *Adrastus*. Lucius Cotta, d'advanture estoit censeur lorsque Cicero briguoit et prochassoit son consulat ; et estant à la poursuite le jour de l'eslection, il eut soif, et feut force qu'il beust : mais pendant qu'il beuvoit, tous ses amys se rangerent à l'entour de luy, et luy, achevé qu'il eut de boire, leur dict : *vous faictes bien d'avoir paour que le censeur ne se courrouce à moy de ce que je boy de l'eau ;* car le censeur avoit bruict d'aimer fort le vin. Rencontrant un jour Voconius, lequel meinoit quand et luy trois siennes filles qui estoyent fort laides, il s'escria tout hault :

Cestuy malgré Phœbus a semé des enfants.

On avoit quelque opinion que Marcus Gellius n'estoit pas nay de pere et mere francs et de condition libre ; et un jour, au senat, il leut des lettres avecques une voix haulte et claire à merveille, adoncques Cicero se print à dire à ceulx qui estoyent autour de luy : *ne vous*

en

en esbahyssez pas, car il est de ceulx qui ont austrefois esté crieurs. Faustus, le fils de Sylla, qui usurpa un tems puissance soubveraine, comme monarque à Rome, et qui feit par affiches proscrire plusieurs Romains, à ce qu'on les peust, sans dangier, occire par-tout où on les trouveroit, après avoir despendu la meilleure part de son patrimoine, se trouva encores fort endebté; de sorte qu'il feut contrainct d'exposer en vente, par affiches, jusques à ses meubles. Cicero ce voyant, dict: *encores me plaisent plus ces affiches et proscriptions, que celles de son pere.* Ces brocards poignants sans propos le rendirent odieux à plusieurs.

Clodius, accusé de malversation dans la maison de César, est poursuivi par Cicero.

Mais la malveuillance grande que luy porta Clodius, commençea par telle occasion: cestuy Clodius estoit de bien noble maison, jeune d'aage, et au demourant homme temeraire et insolent: et estant amoureux de Pompeia la femme de Cæsar, il trouva moyen d'entrer secrettement dedans la maison en habit et avecques l'equipage d'une jeune garse menestriere, pour ce que ce jour là les dames Romaines faisoyent en la maison de Cæsar ce sacrifice là solemnel et secret, qu'il n'est pas loisible de veoir aux masles, et pour ceste cause n'y avoit homme du monde sinon Clodius, qui esperoit qu'on ne le cognoistroit point: à cause qu'il estoit encores un jeune garson n'ayant point de barbe, et qu'il pourroit par ce moyen s'approcher de Pompeia parmy les femmes: mais esant entré la nuict dedans ceste grande

Voyez la vie de César.

maison, dont il ne sçavoit pas les estres, il y eut une des chambrieres de Aurelia mere de Cæsar, qui le voyant aller errant çà et là par la maison, luy demanda qui il estoit et comme il avoit nom : si feut contrainct de parler, et dict qu'il cherchoit l'une des servantes de Pompeia qui s'appelloit Aura. La chambriere cogneut incontinent que ce n'estoit point la voix ny la parole d'une femme, et s'escria, et appella les austres femmes, lesquelles fermerent très-bien les portes, et chercherent par tout, tellement qu'elles le trouverent dedans la chambre de la servante avec laquelle il estoit entré. Le bruict de ce scandale feut incontinent divulgué par tout : car Cæsar en repudia sa femme, et l'un des tribuns du peuple appella Clodius en justice, le chargeant d'avoir pollu les sainctes ceremonies des sacrifices.

Cicero pour lors estoit encores son amy, comme de celuy qui luy avoit tousiours très-affectueusement assisté, et l'avoit accompaigné pour le deffendre si auscun luy eust voulu faire violence en l'affaire de la conjuration de Catilina. Clodius maintenoit fort et ferme qu'il n'estoit rien de ce dont on le chargeoit disant qu'en ce temps-là il n'avoit point esté à Rome, ains en lieux bien esloignez de la ville. Et Cicero porta tesmoignage contre luy, par ce qu'il desposa, que le jour mesme il estoit venu en sa maison luy parler de quelques affaires : ce qui estoit veritable : mais toutesfois il semble que Cicero ne le faisoit pas tant pour

le reguard de la verité, que pour se justifier envers sa femme Terentia, laquelle hayssoit Clodius de mort, à cause de sa sœur Clodia qui vouloit espouser Cicero, et faisoit conduire ceste meinée par un nommé Tullus, qui estoit fort privé et familier amy de Cicero, et pour ce qu'il hantoit fort souvent et visitoit ceste Clodia, laquelle demouroit tout joignant Cicero, Terentia en print une jalousie en sa teste.

Terentia, femme de Cicero, étoit méchante, et maîtrisoit son mari.

Ceste Terentia estant femme perverse, et qui maistrisoit son mary, sollicita Cicero de courir suz à Clodius en son adversité, et de tesmoigner contre luy, comme plusieurs austres gents de bien tesmoignerent aussy, les uns qu'il estoit perjure, les austres qu'il faisoit mille insolences, qu'il corrompoit le menu peuple par argent, qu'il avoit seduict et violé plusieurs femmes. Lucullus mesme produisoit des servantes, lesquelles desposerent que Clodius avoit cogneu charnellement sa propre sœur la plus jeune, durant qu'elle estoit mariée avecques luy, et si estoit grand bruict qu'il avoit semblablement eu encores affaire avecques les deux austres, dont l'une s'appelloit Terentia, et estoit mariée à Marcius Rex, et l'austre Clodia, que Metellus Celer avoit espousée, laquelle on surnommoit publicquement *Quadrantaria* *, pource qu'un de ses amoureux luy envoya une bourse pleine de quadrins, qui sont petites monnoyes de billon, au lieu d'argent. Clodius eut plus maulvais bruict pour celle là, que pour nulle des austres.

* *On lit dans quelques vieux textes* Tertia.

Toutesfois le peuple vouloit mal à ceulx qui

tesmoignoyent contre luy et qui le poursuivoyent. Ce que craignants les juges, feirent mettre des gents armez à l'entour d'eulx au jour du jugement pour la seureté de leurs personnes: et ès tablettes où ils escripvirent leurs sentences, les lettres en la pluspart estoyent toutes confuses. Toutesfois on trouva qu'il y avoit plus grand nombre de ceulx qui l'absouloyent que d'austres. Aussy disoit-on qu'il y en avoit qui s'estoyent laissé guaigner et corrompre par argent. A raison de quoy Catulus les rencontrant en son chemin, après qu'ils eurent donné leurs sentences, leur dict: *vrayement vous aviez bien raison de demander des guardes pour votre seureté, car vous craigniez que l'on ne vous ostast l'argent que vous avez receu.* Et Cicero dict à Clodius, qui luy reprochoit que son tesmoignage n'avoit point eu de foy: *mais au contraire*, dict-il, *vingt-cinq de tes juges m'ont creu: car austant y en a-il eu qui t'ont condemné, et les trente ne t'ont pas voulu croire toy, car ils ne t'ont point voulu absouldre que premierement ils n'eussent touché argent.*

Toutesfois en ce jugement jamais Cæsar ne porta tesmoignage contre Clodius, et dict qu'il ne tenoit pas sa femme pour adultere, mais qu'il l'avoit repudiée, pource qu'il falloit que la femme de Cæsar feust non-seulement nette de tout acte deshonneste, mais aussy de tout souspeçon. Ainsy estant Clodius eschappé de ceste accusation, et ayant trouvé moyen de se faire eslire tribun du peuple,

se meit incontinent à persecuter Cicero, remuant toutes choses, et irritant toutes sortes de gents ensemble contre luy : car premierement il guaigna le menu peuple par ordonnances nouvelles qu'il proposa au prouffit et à l'advantage de la commune, et feit decerner à l'un et à l'austre des consuls de grandes et amples provinces, à Piso la Macedoine, et à Gabinius la Syrie; il feit donner droict de bourgeoisie à plusieurs pauvres personnes, et avoit tousiours grand nombre de serfs armez à l'entour de luy. Or y avoit-il en ce temps-là trois personnages à Rome qui avoyent le plus d'aucthorité : l'un estoit Crassus, qui ouvertement se desclaroit ennemy de Cicero : l'austre Pompeius, qui se faisoit faire la cour par l'un et par l'austre : le tiers estoit Cæsar, lequel s'en debvoit bien-tost aller en la Gaule, avecques armée.

Cicero se jecta soubz l'aisle de celuy-là, encores qu'il ne luy feust pas bien asseuré amy, et qu'il se deffiast de luy pour les choses passées en la conjuration de Catilina, et le pria qu'il peust aller à la guerre avecques luy comme l'un de ses lieutenants. Cæsar en feut content : parquoy Clodius voyant que par ce moyen il esvitoit l'année de son tribunat, feit semblant de se vouloir reconcilier avecques luy, disant qu'il sçavoit plus maulvais gré à Terentia de ce qu'il avoit faict contre luy, qu'à luy-mesme, et parloit amiablement de luy par-tout où il en venoit à propos, en di-

sant toutes bonnes et doulces paroles, qu'il ne luy vouloit point de mal, ny n'avoit point austrement de rancune contre luy : mais qu'il s'en plaignoit seulement un peu, comme amy, ayant esté offensé de son amy.

Ces propos osterent toute crainte à Cicero, tellement qu'il renonça à la lieutenance de Cæsar, et se remeit derechef au maniement des affaires comme devant : dequoy Cæsar estant despit, irrita et aiguillonna encores davantage Clodius encontre luy : et, qui plus est, aliena fort Pompeius de luy, et luy-mesme dict et tesmoigna publicquement devant tout le peuple, qu'il luy sembloit que Cicero avoit mal et injustement contre les loyx faict mourir Lentulus, Cethegus et les austres, sans avoir esté premierement convaincus et condemnez en jugement : car c'estoit l'accusation de Cicero, et ce pourquoy on l'appelloit en justice.

Clodius devient ennemi juré de Cicero.

Parquoy se voyant accusé et poursuivy de ce faict, il changea sa robbe ordinaire en vestement de deuil, et laissant croistre sa barbe et ses cheveulx sans les accoustrer ne peigner, alla par tout suppliant humblement le peuple : mais en tous lieux Clodius se trouvoit au devant de luy parmy les ruës, ayant autour de luy des hommes oultraigeux, insolents et injurieux, qui s'alloyent deshontéement mocquant de ce qu'il avoit ainsy changé de robbe et de contenance, et bien souvent luy jectoyent de la fange et des pierres, entre-rompants les prieres et requestes qu'il faisoit au peuple.

Ce neantmoins presque tous les chevaliers Romains changerent leurs robbes quand et luy, et y avoit ordinairement bien vingt mille jeunes hommes de bonne maison, qui le suivoyent les cheveulx nonchalamment avallez, et alloyent priant et intercedant pour luy. Davantage le senat s'assembla pour decerner que le peuple se vestit de deuil, comme en une calamité publicque : mais les consuls s'y opposerent : et Clodius estoit avecques une trouppe d'hommes armez à l'entour du senat, tellement qu'il y eut plusieurs senateurs qui s'encoururent hors, et sortirent du senat en criant et deschirant leurs habillements par destresse ; mais pour veoir tout cela, ces hommes n'en avoyent point plus de pitié ny de honte, ains estoit force que Cicero s'en allast volontairement en exil, ou qu'il combattist par armes contre Clodius.

Adoncques se tourna Cicero à prier Pompeius de luy estre en ayde : mais il s'estoit expresséement retiré de la ville pour ne luy point ayder, et se tenoit en une de ses maisons aux champs près la ville d'Alba : si luy envoya premierement Piso son gendre, pour le prier, et puis y alla luy-mesme en personne : mais Pompeius adverty de sa venuë, n'eut pas le cœur de le laisser venir en sa presence pour le reguarder au visage ; car il eust eu trop grande honte de refuser la requeste d'un personnage, qui avoit austrefois tant travaillé pour luy, et tant faict et dict de choses en sa faveur ;

mais estant gendre de Cæsar, à sa requeste il abandonna malheureusement au besoing celuy à qui il estoit obligé pour infinis plaisirs qu'il en avoit receus par le passé : et pour ceste cause quand il le sentit venir, il sortit par la porte de derriere, et ne voulut point parler à luy.

Ainsy Cicero se voyant trahy de luy, et n'ayant plus au demourant austre à qui recourir, se jecta entre les bras des deux consuls, desquels Gabinius luy feut tousiours aspre et rude; mais Piso luy parla plus gracieusement, le priant et admonestant de s'absenter pour quelque temps, en cedant un petit à la furieuse impetuosité de Clodius, et de porter patiemment la mutation des temps, pource qu'en ce faisant, il seroit une austre fois saulveur de son païs, lequel pour l'amour de luy estoit tout en combustion. Ceste response ouye, Cicero s'en conseilla avecques ses amys, entre lesquels Lucullus estoit d'advis qu'il debvoit demourer, et qu'il seroit le plus fort : les austres feurent d'opinion qu'il s'en allast plus-tost, pource qu'il ne passeroit gueres de temps, que le peuple le regretteroit, quand il auroit bien enduré de la folie et fureur de Clodius. Cicero ayma mieulx suivre ce conseil, et ayant de long-temps en sa maison une statuë de Minerve, laquelle il reveroit grandement, la porta luy-mesme et la donna au capitole, avecques une telle inscription, *à Minerve conservatrice et guardienne de Rome.* Et luy ayants ses

amys

amys baillé des gents pour le conduire seurement, sortit de la ville environ mi-nuict, et print son chemin par terre à travers le païs des Lucaniens, voulant tirer en Sicile.

Cicero est contraint d'aller en exil à Dyrrachium.

Si-tost que l'on sçeut qu'il s'en estoit fuy, Clodius le feit bannir par arrest du peuple, et le feit desclarer par affiches publicques interdict, avecques deffense de le recepvoir à couvert à cinq cent milles à la ronde de toute l'Italie ; mais les austres portants reverence à Cicero, ne feirent compte auscun de ceste deffense, ains après luy avoir faict tout le plus courtois receuil qu'il leur feust possible, le convoyerent encores au despartir : excepté en une ville de la Lucanie, qui lors s'appelloit Hipponium, et maintenant s'appelle Vibone, où un Sicilien nommé Vibius, à qui Cicero avoit faict plusieurs plaisirs, et notamment entre austres l'avoit faict estre maistre des ouvriers l'année qu'il feust consul, ne le voulut oncques recepvoir en sa maison : mais bien luy promeit qu'il luy designeroit un lieu aux champs, où il se pourroit retirer.

Et Gaius Virgilius pour lors præteur et gouverneur de la Sicile, qui paravant se monstroit estre son grand amy, luy escripvit qu'il ne s'approchast point de la Sicile. Ces choses luy creverent le cœur : si dressa son chemin droict à la ville de Brundusium, là où il s'embarqua pour traverser à Dyrrachium, et eut du commencement le vent à gré : mais quand il feut en haulte mer, il se tourna et le

rameina le lendemain dont il estoit party : depuis il feit voile une austre fois, et dict-on qu'à son arrivée à Dyrrachium, quand il descendit et sortit hors du vaisseau, la terre trembla dessoubz luy, et la mer se retira tout ensemble, par où les devins interpreterent que son exil ne seroit pas long, pource que l'un et l'austre estoit signe de mutation.

Tristesse de Cicero pendant son exil.

Mais encores qu'il vinst beaucoup de gents le visiter pour l'amitié qu'ils luy portoyent, et que les villes Grecques feissent à l'envy les unes des austres, à qui plus l'honnoreroit, ce neantmoins il demouroit tousiours triste, et ne pouvoit faire bonne chere, ains retournoit tousiours ses yeulx vers l'Italie, comme font les passionnez amoureux devers leurs amours : se monstrant plus foible de cœur, et plus laschement abbattu et abbaissé de ceste sienne adversité, que l'on n'eust peu esperer d'un personnage qui avoit si bien estudié, et qui sçavoit tant comme luy : et toutesfois il prioit ses amys bien souvent de ne l'appeller point orateur, mais plustost philosophe, disant que la philosophie estoit sa principale profession, et que de l'eloquence il n'en usoit sinon comme d'un outil necessaire à qui s'entremet du gouvernement des affaires. Mais l'opinion a grande force à effacer les discours de la raison, ne plus ne moins qu'une teincture des ames de ceulx qui s'empeschent du gouvernement des affaires publicques, et à leur imprimer les mesmes passions que sentent les hommes vul-

gaires, pour la communication et frequentation ordinaire qu'ils ont avecques eulx, si ce n'est qu'ils prennent bien guarde à eulx, et qu'ils viennent au maniement de la chose publicque, avecques ceste ferme resolution d'avoir à traicter des mesmes affaires que le vulgaire, mais non pas à s'embroüiller des mesmes passions que leur engendrent les affaires.

Clodius s'attire la haine des sénateurs par sa conduite vis-à-vis des biens de Cicero.

Or ne feut-ce pas assez à Clodius d'avoir chassé Cicero hors de toute l'Italie, car il luy brusla encores ses maisons aux champs, et celle de la ville, sur la place de laquelle il feit ædifier un temple de liberté, et feit porter ses biens-meubles à l'encan, là où tout le long du jour on crioit *biens à vendre*, et ne se trouvoit personne qui en voulust achepter: pour lesquelles violences il commencea à estre redoubtable aux austres gros personnages de la ville: et tirant à son plaisir, comme il vouloit, le menu peuple, abandonné à toute licence et toute insolence, il chercha de s'attacher à Pompeius, en parlant mal de quelques choses qu'il avoit ordonnées du temps qu'il faisoit la guerre, dont tout le peuple disoit que c'estoit très-bien employé, et luy se blasmoit grandement soy-mesme de ce qu'il avoit abandonné Cicero, et s'en repentoit, taschant par tous moyens, avecques ses amys, de le faire rappeller. Clodius au contraire s'y opposoit tant qu'il pouvoit; mais le senat unanimement ordonna qu'il ne se despescheroit ny ne s'arresteroit chose quelconque appartenant au

Sédition à Rome au sujet de Cicero.

public, que premierement le retour de Cicero ne feust decreté. Lentulus estoit lors consul, et proceda la sedition et le tumulte si avant sur ce faict, qu'il y eut des tribuns du peuple qui feurent bleçez sur la place mesme, et Quintus Cicero, le frere, feut abbattu et caché soubz les morts.

On le rappelle à Rome d'une voix unanime.

Adoncques le peuple commencea à changer de volonté; et Annius Milo, l'un des tribuns du peuple, feut le premier qui osa mettre la main sur Clodius, et le tirer par force en justice: et Pompeius assembla autour de sa personne bon nombre d'hommes, tant de la ville de Rome mesme, que des villes voisines, avecques l'asseurance desquels il sortit de sa maison, et contraignit Clodius de se retirer de la place, et lors il appella le peuple pour donner ses voix sur le rappel de Cicero. On dict que jamais le peuple ne decreta chose avecques si grande affection, ne si unanime consentement, que ce retour; et le senat faisant à l'envy du peuple, ordonna que les villes qui avoyent receu et honnoré Cicero durant son exil, en seroyent loüées, et que ses possessions et maisons qui avoyent esté desmolies et rasées par Clodius, seroyent restablies aux despends du public.

Il y est reçu magnifiquement.

Ainsy retourna Cicero, seize mois après son bannissement, et en monstrerent les villes et citez par où il passa, si grande resiouyssance, que toutes sortes de gents luy allerent par honneur au-devant, de si bonne affection

et de si bon cœur, que ce que Cicero en dict depuis, estoit encores moindre que la verité : car il dict que l'Italie le rapporta sur ses espaules jusques dedans Rome, là où Crassus mesme, qui avant son bannissement lui estoit ennemy, luy alla diligemment au-devant, et feit son appoinctement avecques luy, disant que c'estoit pour l'amour de son fils qu'il le faisoit, lequel estoit grand amateur de Cicero.

Si ne feut pas plustost de retour, qu'il espia un jour que Clodius estoit hors de la ville, et s'en alla avecques bonne compaignie de ses amys au capitole, là où il arracha, rompit et guasta les tables esquelles estoit enregistré et escript tout ce que Clodius avoit faict durant son tribunat : ce que Clodius voulut depuis tourner en crime à Cicero ; mais Cicero luy respondict qu'il avoit, induëment et contre les loyx, esté creé tribun, ce qu'il ne pouvoit estre, attendu qu'il estoit des familles qu'on appelle patriciennes, et par ce, que tout ce en quoy il estoit entrevenu en son tribunat, estoit nul. Cato se courroucea de cela, et s'y opposa, non pource qu'il trouvast rien de bon de ce que Clodius avoit faict : car au contraire, il blasmoit bien fort toute son administration ; mais pource qu'il luy sembloit que ce seroit chose trop violente et desraisonnable, que le senat cassast et annullast tant de choses qui avoyent esté faictes et passées durant son tribunat, mesmement qu'entre icelles estoit ce que luy-mesme avoit manié en l'isle de

Peu de jours après il rompit les tables où étoient gravés les faits de Clodius.

Voyez la vie de Cato.

Cypre et en la ville de Byzance. Cela feut cause qu'il y eut quelque alienation de volontez entre eulx, laquelle toutesfois ne proceda point jusques à en faire auscune demonstration apparente au-dehors, mais seulement jusques à se hanter et caresser moins familierement l'un l'austre qu'ils ne faisoyent auparavant.

Clodius est tué par Milo, quels furent les suites de cette mort.

Quelque temps après Milo tua Clodius, et en estant appellé en justice, comme homicide, il pria Cicero de prendre la deffense de sa cause : mais le senat craignant que ceste accusation de Milo, qui estoit homme courageux et personnage de qualité, ne feust cause de quelque trouble et sedition en la ville, donna commission à Pompeius de tenir la main forte à la justice, tant en ceste cause comme aux austres criminelles, à ce que la ville demourast en paix, et que les jugements se peussent exercer en toute seureté. A l'occasion de quoy Pompeius, dès la nuict precedente, ayant faict saisir les plus haults lieux de la place par hommes de guerre armez, qu'il disposa tout à l'environ, Milo craignant que Cicero ne s'estonnast de veoir reluire ces armes autour de luy, pource que c'estoit chose non accoustumée, et que cela ne l'empeschast de bien plaider sa cause, le pria de se faire porter de bonne heure en lictiere sur la place, et là se reposer en attendant que tous les juges feussent venus, et le parquet tout remply. Pource que Cicero n'estoit pas seulement craintif aux

armes, mais aussy à plaider : car il ne commençoit jamais à parler que ce ne feust en crainte, et à peine cessa-il de vaciller et trembler de paour lorsque son eloquence estoit jà parvenue à sa fleur, et avoit atteinct à la cyme de sa perfection : tellement qu'en une cause de Lucius Murena, qui feut accusé par Cato, se perforçant de surmonter Hortensius, duquel le plaidoyer avoit esté bien estimé, il ne reposa point de toute la nuict ; et pour avoir trop veillé et trop travaillé, se sentit mal, de sorte qu'il ne feut pas trouvé avoir si bien plaidé comme l'austre.

Cicero étoit toujours craintif, lorsqu'il parloit en public, et pourquoi.

Estant donc lors allé pour deffendre la cause de Milo, quand, au sortir de sa lictiere dedans laquelle il s'estoit faict porter, il apperçeut Pompeius assis en hault lieu, comme s'il eust esté en un camp, et la place environnée d'armes reluisantes tout à l'entour, il se troubla de telle maniere, qu'à peine cuida-il jamais commencer à parler, tant tout le corps luy trembloit fort, et ne pouvoit avoir sa voix ; là où, au contraire, Milo luy-mesme assistoit asseuréement, et sans apparence de crainte quelconque, à ce jugement de sa cause, sans que jamais il daignast ny laisser croistre ses cheveulx, comme souloyent faire les austres accusez, ny se vestir de robbe noire ; ce qui semble avoir esté l'une des principales causes de sa condemnation : toutesfois on eut opinion que ceste timidité de Cicero procedoit plustost de bonne affection qu'il avoit envers

les siens, que de fauste de cœur ne par coüardise. Il feut aussy esleu l'un des prebstres devins, qu'ils appellent Augures, au lieu de Crassus le jeune, après qu'il eust esté tué au païs des Parthes.

Exploits de Cicero dans son gouvernement de la Cilicie.

Depuis, luy estant escheute au sort la province de la Cilicie, avecques une armée de douze mille hommes de pied, et deux mille cinq cent chevaulx, il monta sur mer pour y aller, et arrivé qu'il y feut, rendit la Cappadocie obeyssante à son roy Ariobarzanes, suivant la commission et le mandement qu'il en avoit du senat. Il rangea et ordonna toutes choses, là et ailleurs, si bien, sans guerre, qu'on n'y eust sçeu rien desirer; et voyant que les Ciliciens estoyent devenus un peu forts en bride, pour la secousse que les Romains avoyent reçeue des Parthes, et pour les mouvements de la Syrie, il les rameina à la raison en leur commandant gracieusement, et ne receupt jamais present quelconque qu'on luy envoyast, non pas des princes ny des roys mesmes, et si deschargea ceulx de sa province des bancquets et festins qu'ils avoyent accoustumé de faire aux austres gouverneurs avant luy. Mais luy, au contraire, avoit tous les jours à sa table les honnestes gents de sçavoir à manger avecques luy, et les traictoit honnestement, sans auscune superfluité toutesfois.

Sa maison n'avoit point de portier, ny jamais homme ne le veit couché en son lict, car dès la poincte du jour il se leivoit, et en se promeinant

promeinant devant son logis ou se tenant debout, recueilloit gracieusement tous ceulx qui le venoyent saluer et visiter. Et dict-on que jamais il ne feit foüetter ny battre de verges personne, ny deschirer les vestements : jamais ne dict injure à homme quel qu'il feust par cholere, ny n'en condemna à l'amende avecques oultraige. Et trouvant plusieurs choses appartenantes au public, que des particuliers avoyent usurpées et desrobbées, il les rendit aux villes lesquelles par ce moyen en devindrent riches : et neantmoins encores saulva-il l'honneur à ceulx qui les avoyent usurpées, sans leur faire austre mal que de les contraindre à rendre ce qu'ils detenoyent du public. Il feit aussy un petit de guerre, et chassa quelques briguands qui se tenoyent aux environs de la montaigne d'Amanus, pour lequel exploict ses souldards le desclarerent et le nommerent *imperator*, c'est à dire, soubverain capitaine. Il y eut environ ce temps-là un orateur Cecilius qui le pria par lettres de luy envoyer des leopards et des pantheres de la Cilicie pour quelque esbattement qu'il vouloit donner au peuple à Rome. Cicero se glorifiant de ses faits, luy rescripvit qu'il n'y avoit plus de leopards en la Cilicie, et qu'elles s'en estoyent fuyes en la Carie, de despit qu'elles avoyent de veoir que toutes choses estoyent en paix en la Cilicie, on n'y faisoit plus la guerre que contre elles. En s'en retournant de son gouvernement, il passa par Rhodes, et feit quelque sejour à Athenes avec-

ques grand plaisir pour la memoire du contentement qu'il y avoit eu austresfois du temps qu'il y demouroit à l'estude. Si feut visité par les premiers hommes en sçavoir et en lettres qui y feussent, et veit ses familiers et amys qui pour lors y residoyent.

A son retour à Rome, il trouva Pompeius et César prêts à s'entre-choquer.

Et finablement après avoir receu de la Grece le receuil et l'honneur qui luy appartenoit, il s'en retourna à Rome, là où il trouva les partialitez jà tellement enflammées, qu'on voyoit esvidemment qu'il en sortiroit à la fin une guerre civile. A l'occasion de quoy le senat ayant decerné qu'il entreroit en triumphe dedans la ville, il respondict que plus volontiers il suivroit le chariot triumphant de Cæsar, y ayant un bon accord faict entre eulx, de quoy faire il les enhorta et conseilla fort, en escripvant par plusieurs fois à Cæsar, et en priant de bouche Pompeius luy-mesme en presence, taschant à addoulcir et appaiser l'un et l'austre par tous moyens: mais le mal estant si incurable, qu'il n'y avoit plus ordre ne moyen de les pouvoir accorder, quand Pompeius sentit Cæsar approcher, il n'osa demourer en la ville, ains en sortit avecques plusieurs austres gents de bien et grands personnages.

Cicero ne le suivit point en ceste fuite: et pourtant estima-on qu'il fust pour se joindre au party de Cæsar, et est certain qu'il feut en très-grande perplexité, ne sçachant comment s'en resouldre, et en grande detresse dans son

entendement. Car il escript en ses epistres : *De quel costé me doy-je tourner ? Pompeius a bien la meilleure et la plus honneste cause de faire la guerre, mais Cæsar conduict mieulx son affaire, et se gouverne mieulx pour s'asseurer luy et les siens : de sorte que j'ai bien qui fuyr, mais non pas à qui recourir.* Sur ces entrefaictes, il y eut un des familiers de Cæsar nommé Trebatius, qui luy escripvit une lettre par laquelle il luy mandoit que Cæsar estoit d'advis qu'il s'en debvoit principalement venir vers luy pour courir sa fortune et participer à son esperance : mais s'il feignoit de ce faire pour le reguard de sa vieillesse, qu'il s'en debvoit aller en la Grece se reposer et s'oster de devant les uns et les austres. Cicero trouvant estrange comment Cæsar ne luy avoit escript luy-mesme, respondict en cholere, qu'il ne feroit rien indigne de ce qu'il avoit faict au demourant de sa vie. Voylà ce qu'il en escripvit en ses lettres missifves.

Cicero s'attache au parti de Pompeius, et pourquoi.

Mais s'en estant Cæsar allé en Hespagne, il monta incontinent en mer pour s'en aller trouver Pompeius : là où arrivé qu'il feut, tous les austres le veirent volontiers, excepté Cato, lequel à part en secret le reprit bien fort de ce qu'il s'estoit venu joindre à Pompeius : disant que quant à soy il ne luy eust pas esté honneste d'abandonner alors le party qu'il avoit dès le commencement choisi et suivy au gouvernement de la chose publicque : mais quant à luy, qu'il eust esté plus utile et pour le bien public du païs, et particulierement pour tous

ses amys, qu'il fust demouré neutre entre les deux parties, en s'accommodant selon ce qui adviendroit, et qu'il n'y avoit nulle raison, ny cause necessaire qui le contraignist de se desclarer ennemy de Cæsar, et de venir là se jecter en un si grand peril.

Ces remonstrances de Cato renverserent toute la resolution de Cicero avecques ce que Pompeius ne se servoit de luy en nulle chose de consequence : de quoy toutesfois il estoit plus cause luy-mesme que Pompeius, parce qu'il confessoit ouvertement qu'il se repentoit d'estre là venu, et que ordinairement il ravaloit et faisoit les preparatifs de Pompeius petits, et qu'il trouvoit maulvaises toutes leurs deliberations, ce qui le rendoit suspect : et si ne se pouvoit pas tenir de laisser eschapper tousiours quelque mot de risée et de mocquerie encontre ceulx de son party, combien que luy-mesme n'eust auscune envie de rire : car il alloit par le camp triste et pensif, mais il disoit tousiours quelque brocard qui faisoit rire les austres, encores qu'ils en eussent aussy peu de volonté que luy. Si ne sera point hors de propos en mettre quelques-uns en cest endroict.

Cicero se moquoit des actions de ceux qui tenoient le parti de Pompeius.

Domitius taschoit d'advancer un certain personnage auquel il vouloit faire donner une place de capitaine, et pour le recommander disoit, *qu'il estoit homme honneste, sage et modeste.* Cicero ne se peust tenir de luy dire, *que ne le guardes-tu doncques pour gouverner tes enfants?* Il y en avoit qui loüoyent Theophanes Lesbien,

qui estoit maistre des ouvriers du camp, de ce qu'il avoit bien reconforté les Rhodiens touchant la perte qu'ils avoyent faicte de leurs vaisseaux : *voyez*, dict Cicero, *quel grand bien c'est d'avoir un maistre des œuvres Grecques ?* Quand ce vint à joindre de près, que Cæsar avoit quasi par tout l'advantage, et les tenoit presque assiegez, Lentulus dict un jour qu'il entendoit que les amys de Cæsar estoyent tous tristes et melancholicques : Cicero luy respondict, *dis-tu qu'ils portent maulvaise volonté à Cæsar ?* Un austre nommé Marcius, venant tousiours freschement d'Italie dict, que le bruict estoit à Rome, que Pompeius estoit assiegé : Cicero luy dict, *comment t'es-tu doncques embarqué pour le venir veoir toy-mesme, affin que tu le creusses quand tu l'aurois veu ?* Après la deffaicte il y eut un Nonnius qui dict qu'on debvoit avoir encores bonne esperance, pour ce qu'on avoit pris sept aigles dedans le camp de Pompeius, *ton admonestement ne seroit pas maulvais*, luy dict Cicero, *si nous avions à combattre contre des pies ou des geais.* Labienus alloit asseurant sur la fiance de quelques oracles, qu'il estoit force enfin que Pompeius demourast superieur : *voire mais*, dict Cicero, *avecques toute ceste belle ruse de guerre, nous avons n'a gueres perdu notre camp pourtant.*

Après la journée de Pharsale, en laquelle il ne se trouva pas, pour ce qu'il estoit malade, s'en estant Pompeius fuy, Cato se trouvant à Dyrrachium, là où il avoit ramassé bon nombre

Danger auquel échappe Cicero après la bataille de Pharsale.

de gents de guerre, et grosse flotte de vaisseaux, le pria de prendre la charge et la superintendance de toute ceste armée, comme il luy appartenoit ayant esté consul : Cicero non seulement le refusa, mais aussy luy desclara qu'il ne vouloit plus en sorte quelconque s'entremettre de ceste guerre : ce qui feut presque cause de le faire tuer, pource que le jeune Pompeius et ses amys qui là estoyent l'appellerent traistre, et desguainerent leurs espées sur luy pour le tuer, n'eust esté Cato qui se meit entre deux, et eut beaucoup d'affaire à le saulver, et l'envoyer à saulveté hors du camp.

Il se réconcilie avec César, qui le rend ami de Ligarius.

Quand il feut arrivé à Brundusium il sejourna là quelque temps, attendant Cæsar qui tardoit à venir pour les affaires qu'il trouva, tant en Asie qu'en Ægypte : mais finablement la nouvelle estant venuë qu'il estoit arrivé à Tarente : et qu'il s'en venoit de-là par terre à Brundusium, il se partit pour aller au devant de luy, ne se deffiant pas que Cæsar ne feust pour luy pardonner, ains ayant honte de se presenter à un sien ennemy victorieux en presence de tant de gents qu'il y avoit à l'entour de luy, toutesfois il ne feut point contrainct de faire ne de dire chose auscune desrogeante à sa dignité : car Cæsar le voyant venir au devant de luy bien loing devant la trouppe des austres, descendit de cheval et l'ambrassa, et chemina bien longuement devisant tousiours avecques luy seul à seul, et de-là en avant continua tou-

siours à l'honnorer et caresser, de sorte que Cicero ayant escript un traicté à la louange de Cato, Cæsar en escripvit à l'encontre un austre, auquel il loüa l'eloquence et la vie de Cicero, comme semblable à celle de Pericles et de Theramenes. Ce traité de Cicero est intitulé *Cato*, et celuy de Cæsar *Anti-Cato*, c'est-à-dire, contre Cato. Et dict-on davantage que Quintus Ligarius estant accusé d'avoir porté les armes contre Cæsar, Cicero le print à deffendre, et que Cæsar dict à ses amys qui estoyent autour de luy, *que nous nuira d'oüyr Cicero qu'il y a long-temps que nous n'oüysmes? Car au demourant Ligarius est, quant à ma resolution, pieça tout condemné, pource que je le tiens pour un maulvais homme, et pour mon ennemy.*

Mais Cicero n'eust pas plustost commencé à entrer en propos, qu'il l'esmeut merveilleusement, estant son parler si plein de bonne grace, et si vehement en affection, qu'on dict que Cæsar changea sur l'heure de plusieurs couleurs, monstrant esvidemment à sa face qu'il sentoit toutes sortes de mouvements en son cœur, jusques à ce que finablement l'orateur vint à toucher la bataille de Pharsale : car alors Cæsar transporté hors de soy, tressaillit de toute sa personne, de sorte que quelques papiers qu'il tenoit, luy tomberent des mains et feut contrainct maulgré luy, contre son prejudice, d'absouldre Ligarius.

Depuis estant la chose publicque reduicte en monarchie, quittant de tout poinct le ma-

Occupations de Cicero lorsque la face de l'état fut changée.

niement des affaires, il se meit à enseigner la philosophie aux jeunes hommes qui le voulurent hanter, par la frequentation desquels, pource que c'estoyent presque tous les premiers et les plus nobles de la ville, il vint de rechef à avoir austant ou plus d'aucthorité en la ville que jamais. Son estude et occupation estoit de composer des discours de philosophie en maniere de dialogues et devis, et d'en translater de grec en latin, mettant peine de rendre les paroles grecques, qui sont propres aux dialectiens ou aux physiciens, par austres latines : car ce a esté, comme on dict, le premier qui a donné les noms latins à ces mots grecs, qui sont propres aux philosophes; *Phantasia*, c'est-à-dire apprehension; *Catathesis*, consentement; *Epoché*, doubte; *Catalepsis*, comprehension; *Atomon*, indivisible; *Ameres*, simple; *Cænon*, vuide, et plusieurs austres semblables, au moins si ce n'a esté le premier, ce a bien esté celuy qui plus en a inventé et usé, en tournant auscuns par translation en austres termes propres, si bien qu'ils estoyent receus, usitez et entendus de chascun. Quant à la facilité et promptitude d'escrire en vers, il en usoit auscunefois par maniere de passe-tems : car on dict que quand il s'y mettoit une fois, il en escripvoit bien cinq cent pour une nuict.

Mots latins substitués aux mots Grecs; par qui.

Or durant tout ce temps-là, il se tenoit presque ordinairement aux champs, en quelques maisons qu'il avoit auprès de Thusculum, de là où il escripvoit à ses amys, qu'il meinoit une vie de

de Laërtes, soit qu'il le dist en joüant, comme c'estoit bien sa coustume, ou pource qu'il sentist des poinctures de l'ambition qui luy feissent desirer de retourner au maniement des affaires, et s'ennuyer de l'estat present de la chose publicque : tant y a qu'il venoit bien peu souvent à la ville, pour visiter et entretenir Cæsar seulement, et estoit tousiours le premier à approuver et confirmer les honneurs qui luy estoyent decernez, et s'estudioit tousiours à dire quelque chose de nouveau à la loüange de luy et de ce qu'il faisoit, comme feut ce qu'il dict touchant les statues de Pompeius, lesquelles ayants estés abbattues, Cæsar commanda qu'elles feussent redressées, comme elles le feurent : car Cicero dict alors *que Cæsar par ceste humanité d'avoir faict redresser les statues de Pompeius, avoit asseuré les siennes.*

Traverses domestiques qui surviennent à Cicero lorsqu'il se proposoit d'écrire l'histoire Romaine.

Mais ayant proposé d'escrire toute l'histoire Romaine, et y mesler parmy beaucoup des grecques en y adjoustant toutes les fables et fictions entierement que les Grecs escripvent et racontent, il feut surprins de plusieurs affaires et accidents publics et privez, qui l'acceuillirent oultre son gré, dont toutesfois il s'en procura la plus-part luy-mesme : car premierement il repudia sa femme Terentia, pource qu'elle n'avoit tenu compte de luy durant la guerre, de maniere qu'il se partit de Rome sans avoir ce qui luy estoit necessaire pour s'entretenir hors de sa maison, et encores quand il s'en retourna, ne feit-elle auscun acte

ny debvoir de bonne affection envers luy : car elle ne vint oncques à Brundusium, là où il sejourna long-tems : et qui pis est, à sa fille qui eust bien le cœur de se mettre en chemin pour faire un si long voyage, elle ne luy donna ny suite ny compaignie, ny argent et equipage tel comme il luy appartenoit, ains feit en sorte que Cicero à son retour trouva sa maison vuide, et ayant fauste de toutes choses necessaires, et au contraire bien lourdement chargée de debtes : c'estoyent les plus honnestes causes qu'on alleguast de leur divorce.

Mais oultre ce que Terentia les nioit, luy-mesme luy donna bien grand moyen de s'en justifier, parce que peu de tems après il espousa une jeune fille, dont il estoit devenu amoureux ; comme disoit Terentia, pour sa beaulté, ou, comme Tiro son serviteur a escript, pour sa richesse, affin que des biens d'elle il peust payer ses debtes : car elle estoit fort riche, et luy guardoit Cicero ses biens ayant esté institué heritier, commissaire pour cest effect. Et pource qu'il debvoit une grosse somme d'argent, ses parents et amys luy conseillerent d'espouser ceste jeune fille, encores qu'il feust hors d'aage pour elle, affin que des biens d'elle il peust satisfaire à ses creanciers : mais Antonius faisant mention de ce mariage ès responses qu'il feit à l'encontre des Philippicques de Cicero, luy reproche qu'il avoit chassé de sa maison une femme, auprès de laquelle il estoit envieilly, se mocquant aussy

plaisamment en passant de ce qu'il avoit esté homme oiseux, qui ne s'estoit jamais party de sa maison, ny n'avoit esté en guerre pour faire service à la chose publicque.

Peu de temps après qu'il eut espousé ceste seconde femme, sa fille mourut en travail d'enfant en la maison de Lentulus, auquel elle avoit esté mariée en secondes nopces, après la mort de Piso son premier mary : si le vindrent veoir les philosophes et gents de lettres de tous costez, pour le reconforter : mais il porta si impatiemment ceste mort, qu'il en repudia sa seconde femme, pource qu'il luy feut d'advis qu'elle se resioüyt de la mort de sa fille. Voylà l'estat auquel estoyent les affaires de sa maison.

Conseil que Cicero donne au sénat après le meurtre de César.

Quant à la conjuration à l'encontre de Cæsar il n'en feut point participant, encores qu'il feust des plus grands amys de Brutus, et qu'il feust desplaisant de veoir les choses reduictes en l'estat qu'elles estoyent, et qu'il regrettast le passé autant que nul austre : mais les conjurez eurent paour de sa nature, qui avoit fauste de hardiesse, et de son aage, auquel bien souvent l'asseurance vient à faillir aux plus fortes et plus constantes natures. Toutesfois la conspiration ayant esté executée par Brutus et par Cassius, les amys de Cæsar s'estant bandez ensemble, ont eu grande doubte que la ville ne tombast derechef en guerres civiles. Et Antonius qui lors estoit consul, feit assembler le senat, là où il parla quelque peu de reduire les choses à concorde : mais Cicero ayant faict

plusieurs remonstrances propres au temps, proposa finablement au senat de decerner, à l'exemple des Atheniens, une generale abolition et oubliance des choses faictes à l'encontre de Cæsar, et de distribuer à Brutus et à Cassius quelques gouvernements de provinces. Mais il ne s'en feit du tout rien : car le peuple de luy-mesme s'esmeut à pitié et compassion quand il veit porter le corps à travers la place. Et quand Antonius davantage leur monstra sa robbe toute pleine de sang, percée et detaillée de coups d'espée, adoncques devindrent-ils presque furieux de courroux : cherchants par la place s'ils trouveroyent auscuns de ceulx qui l'avoyent tué : et prenant des tisons de feu s'en coururent vers leurs maisons pour les y brusler : mais eulx ayants bien preveu ce dangier s'en saulverent : et se doubtants que s'ils demouroyent à Rome, ils auroyent beaucoup de telles allarmes, ils abandonnerent la ville.

Voyez la vie de César.

Querelles entre Cicero et Antonius.

Parquoy Antonius incontinent leiva la teste hault, et devint redoubtable à tous, comme pretendant à se faire monarque, mais plus encores à Cicero qu'à nul austre : car Antonius voyant que Cicero commençoit à rentrer en aucthorité au maniement des affaires, et sçachant qu'il estoit familier amy de Brutus, ne le voyoit point volontiers auprès de luy, et si y avoit encores d'ailleurs souspeçon entr'eulx deux, pour la diversité de leurs mœurs et difference de leurs natures : ce que craignant

Cicero, feut premierement en propos de s'en aller au gouvernement de la Syrie soubz Dolabella, comme l'un de ses lieutenants. Mais ceulx qui estoyent designez pour estre consuls l'année ensuivant après Antonius, deux hommes de bien, grands zelateurs de Cicero, Hircius et Pansa, le prierent de ne les abandonner point, prenants sur eulx qu'ils aboliroyent ceste trop grande puissance d'Antonius, pourveu qu'il voulust demourer avecques eulx. Parquoy Cicero ne les croyant, ny ne les descroyants pas aussy du tout, laissa aller Dolabella, et promit à Hircius et Pansa qu'il passeroit son esté à Athenes, et que sitost qu'ils auroyent prins possession de leur consulat, il s'en retourneroit à Rome : et en ceste resolution monta sur mer tout seul pour s'en aller en la Grece.

Mais ainsy qu'il advient souvent, il y eut quelque empeschement qui le retarda qu'il ne peust faire voile, et luy venoyent tous les jours nouvelles de Rome, comme est bien la coustume, qu'Antonius s'estoit merveilleusement changé, et qu'il ne faisoit plus rien, sinon avecques l'aucthorité et le consentement du senat, et qu'il ne tenoit plus qu'à sa presence que toutes les choses n'allassent bien. Adoncques luy-mesme condemnant sa trop grande crainte, s'en retourna derechef à Rome là où il ne se trouva point deçeu de sa premiere esperance, tant il sortit de gents qui allerent au-devant de luy, de sorte qu'il consuma

presque tout un jour à ambrasser et toucher en la main de ceulx qui, par honneur, l'estoyent venu rencontrer tant à la porte de la ville, que par le chemin jusques en sa maison.

Le lendemain Antonius feit assembler le senat, et le feit nommément appeller : il n'y voulut pas aller, ains se meit au lict feignant se trouver mal pour le travail qu'il avoit enduré le jour precedent : mais la vraye cause pour laquelle il n'y alloit pas, estoit la crainte et le souspeçon d'une embusche qu'on luy avoit dressée sur le chemin s'il y feust allé, ainsy qu'il luy avoit esté revelé par un de ses amys. Antonius feut marry de ce qu'on le calomnioit à tort de le faire aguetter, et envoya des souldards en sa maison, ausquels il commanda de l'ameiner comment que ce feust, ou de mettre le feu dedans sa maison : toutesfois plusieurs s'en entremeirent, qui le prierent de n'en faire rien, et se contenta de faire seulement prendre des guages en sa maison.

Cicero embrasse le parti du jeune César qui le fait rentrer en crédit.

Depuis ceste heure-là, ils continuerent tousiours à s'entre-harceler, tout doulcement neantmoins, en se donnant guarde de l'un de l'austre, jusques à ce que le jeune Cæsar, retournant de la ville d'Apollonie, se porta pour heritier de Julius Cæsar, et vint un different avecques Antonius pour la somme de deux millions cinq cent mille escus, qu'il retenoit riere luy des biens de Cæsar. A l'occasion de

quoy Philippus, qui avoit espousé la mere de ce jeune Cæsar, et Marcellus, qui estoit mary de sa sœur, s'en allerent avecques luy devers Cicero, et convindrent ensemble, que Cicero presteroit au jeune Cæsar la faveur de son aucthorité et de son eloquence, tant envers le senat qu'envers le peuple, et le jeune Cæsar en recompense asseureroit Cicero par le moyen de son argent et de ses armes : car le jeune homme avoit desià autour de luy plusieurs des vieulx souldards qui avoyent esté à la guerre soubz Cæsar.

Et d'avantage il y avoit une austre chose qui faisoit que Cicero acceptoit bien volontiers l'amitié de ce jeune Cæsar : c'est que du vivant de Pompeius et de Julius Cæsar, il luy feut advis une nuict en songeant, qu'on feit appeller les enfants des senateurs au capitole, pource que Jupiter avoit ordonné de monstrer celuy qui debvoit un jour estre chef et prince de Rome, et que tous les Romains de grand desir qu'ils avoyent de veoir qui ce seroit, estoyent tous accourus autour du temple : et que tous les enfants semblablement estoyent là attendants avecques leurs belles robbes bordées de pourpre, jusques à ce que soubdainement les portes du temple s'ouvrirent : et adoncques les enfants se leiverent les uns après les austres, et allerent passer au long de la statuë de Jupiter, qui les reguarda tous, et les renvoya bien mal contents, excepté ce jeune Cæsar, auquel, quand il vint à passer devant luy,

il tendit la main, et dict, seigneur Romain, *cest enfant ici est celuy qui mettra fin à vos guerres civiles quand il sera votre chef.*

L'on dict que Cicero eut ceste vision en dormant, et qu'il imprima bien fermement en sa memoire la forme du visage de l'enfant, mais qu'il ne le cognoissoit point, et que le lendemain il s'en alla expresséement au champ de Mars où se souloit aller esbattre les jeunes gents, là où il trouva que les enfants ayants achevé leurs exercices, s'en retournoyent en leurs maisons, et qu'entre eulx il apperçeut le premier celuy qu'il avoit veu en songeant et le recogneut fort bien, dequoy estant encores plus esbahy, il luy demanda qui estoit son pere et sa mere. Il estoit fils d'un Octavius, homme non austrement de grand renom, et de Accia, sœur de Julius Cæsar, lequel n'ayant point d'enfant, l'institua par testament son heritier, en luy laissant ses biens et sa maison. Depuis ce temps-là on dict que Cicero estoit bien ayse de parler à luy quand il le pouvoit rencontrer, et que luy aussy recepvoit amiablement le bon receuil et la chere que luy faisoit Cicero : car encores de bonne advanture il avoit esté né l'année mesme de son consulat : voylà les causes que l'on alleguoit de l'inclination que Cicero avoit à ce jeune Cæsar : mais à la verité la haine grande qu'il portoit à Antonius premierement, et puis sa nature qui estoit ambitieuse, feurent à mon advis, les principales causes qui luy acquirent

l'amitié

l'amitié de Cæsar, estimant que le port de sa puissance en armes luy serviroit à fortifier son aucthorité au maniement des affaires, avecques ce que le jeune homme le sçavoit si bien flatter, qu'il l'appelloit son pere, dequoy Brutus se courrouçant fort ès epistres qu'il escript à Atticus, reprend aigrement Cicero, disant que pour la crainte qu'il avoit d'Antonius, il se soubsmettoit à ce jeune Cæsar, et monstroit ne tascher pas tant à remettre Rome en liberté, comme il prochassoit d'avoir un maistre doulx et gracieux.

Cicero fait chasser Antonius de la ville, et envoie à sa poursuite deux consuls.

Toutesfois Brutus ne laissa pas pour cela d'emmeiner avecques luy le fils de Cicero qui estudioit à Athenes en la philosophie, et luy donner charge de gents auprès de luy, et de s'en servir en plusieurs endroicts, esquels il se porta très-bien. Mais l'aucthorité et la puissance de Cicero feut alors en vigueur plus grande qu'elle n'avoit encores jamais esté: car il faisoit et obtenoit tout ce qu'il vouloit, et embroüilla si bien Antonius, qu'il le chassa de la ville, et envoya contre luy pour le combattre tous les deux consuls, Hircius et Pansa, et feit que le senat ordonna au jeune Cæsar des sergents pour porter les haches devant luy, et tout l'austre ornement et equipage de prætеur, comme combattant pour le bien public.

Toutes les forces Romaines, après la défaite d'Antonius, se joignent à César.

Mais après qu'Antonius eut perdu la bataille, et que tous les deux consuls y eurent esté tuez: toutes les armées se rangerent ensemble à Cæsar. Le senat adoncques ayant paour de ce jeune

homme qui avoit la fortune si grande, tascha de r'appeller par honneurs et par presents les armées qu'il avoit autour de luy, et luy distraire ceste si grande puissance, disant qu'il n'estoit plus besoing de force pour la deffense de la chose publicque, puisque l'ennemy Antonius s'en estoit enfuy. Ce que craignant Cæsar envoya secrettement devers Cicero gents pour luy suader et le prier de procurer qu'ils feussent eulx deux esleus ensemble consuls, et que quand ils seroyent en l'estat, il ordonneroit de toutes choses ainsy que bon luy sembleroit, et manieroit ce jeune homme à son plaisir, lequel n'en desiroit avoir que le tiltre et l'honneur seulement. Cæsar mesme confessa depuis, que craignant d'estre tout à plat ruiné et de demourer tout seul, il s'estoit servy bien à poinct à son besoing de l'ambition de Cicero et qu'il l'avoit enhorté et sollicité de demander le consulat avecques le port et la faveur qu'il luy feroit.

Cicero est sollicité par César de demander le consulat ensemble.

Là feut Cicero bien abusé et affiné tout vieil qu'il estoit, par ce jeune homme, quand il se laissa conduire à favoriser sa poursuite du consulat, et luy rendre le senat favorable, dont sur l'heure mesme il feut grandement repris par ses amys, et peu après il s'apperçeut bien qu'il s'estoit ruiné luy-mesme, et avoit quand et quand perdu la liberté de son païs: car ce jeune homme se trouvant grand par son moyen, si-tost qu'il se vid prouveu du consulat, le planta là, et s'accorda avecques

Antonius et Lepidus : et assemblant ses forces avecques les leurs, partagea avecques eulx l'empire Romain, ne plus ne moins que si c'eust esté un heritage commun entr'eulx, et feut faict un roolle de plus de deux cent personnes qu'on debvoit faire mourir : mais le plus grand different et plus mal-aysé à accorder qu'ils eurent entr'eulx, feut de la proscription de Cicero : car Antonius ne vouloit entendre à appoinctement quelconque que celuy-là premierement ne mourust : Lepidus estoit de son advis : et Cæsar leur contredisoit à tous deux. Leur entreveuë feut auprès de la ville de Boulongne, là où il feurent trois jours à parlementer eulx trois seuls en secret dedans un lieu environné tout à l'entour d'une petite riviere, et dict-on que les deux premiers jours Cæsar tint pour bon Cicero, mais que le troisiesme il se laissa aller, et qu'il l'abandonna.

Ligue entre Cæsar, Antonius et Lépidus, pour se rendre maîtres de Rome.

Le contr'eschange qu'ils feirent entr'eulx feut tel : Cæsar abandonna Cicero, et Lepidus son propre frere Paulus, et Antonius bailla aussy Lucius Cæsar, qui estoit son oncle, frere de sa mere, tant ils se jecterent hors de toute raison et de toute humanité pour servir à la passion de leur furieuse haine et enragé courroux, ou pour mieulx dire, ils monstrerent qu'il n'y a beste sauvage au monde si cruelle que l'homme, quand il se trouve en main la licence et le moyen d'executer sa passion. Pendant que ces choses se faisoyent, Cicero estoit en une de ses maisons aux champs près la ville

Pour réussir dans leur projet, ils se sacrifient mutuellement leurs amis.

de Tusculum, ayant son frere Quintus Cicero avecques luy, là où leur estant venu la nouvelle de ces proscriptions, ils resolurent de descendre à Astyra, qui est un lieu joignant la marine, où Cicero avoit une maison, pour là s'embarquer et s'en aller en Macedoine devers Brutus : car il estoit jà bruict qu'il se trouvoit fort et puissant ; si se feirent porter tous deux en lictieres, estants si affoiblis d'ennuy et de douleur, qu'à peine eussent-ils peu austrement aller : et par le chemin, faisants approcher leurs lictieres coste à coste l'une de l'austre, alloyent deplorants leurs miseres, mesmement Quintus, qui perdoit patience. Si luy soubvint encores qu'il n'avoit point prins d'argent au partir de sa maison, et Cicero son frere en avoit luy-mesme bien peu, et à ceste cause qu'il valoit mieulx que Cicero guaignast tousiours le devant, cependant que luy iroit un tour courant jusques en sa maison pour prendre ce qui luy estoit necessaire, et s'en recourir incontinent après son frere. Ils feurent tous deux de cest advis ; et s'entre-ambrassant en plorant tendrement, se departirent l'un de l'austre.

Cicero étant au premier rang des proscrits, veut se rendre dans un autre endroit.

Peu de jours après, Quintus ayant esté trahy et decelé par ses propres serviteurs à ceulx qui le cherchoyent, feut occis luy et son fils ; mais Cicero s'estant faict porter jusques à Astyra, et y ayant trouvé un vaisseau, s'embarqua incontinent dedans, et alla cinglant au long de la coste jusques au mont de Circé

avecques bon vent ; et de là, voulants les mariniers incontinent faire voile, il descendit en terre, soit ou pource qu'il craignist la mer, ou qu'il ne feust pas encores du tout hors d'esperance que Cæsar ne l'auroit point abandonné, et s'en retourna par terre devers Rome bien environ six lieuës : mais ne sçachant à quoy se resouldre et changeant d'advis, il se feit derechef reporter vers la mer, là où il demoura toute la nuict en grande destresse et grande agonie de divers pensements : car il eut quelquefois fantasie de s'en aller secrettement en la maison de Cæsar, se tuer luy-mesme à son fouyer, pour luy attacher les furies vengeresses de son sang : mais la crainte d'estre surprins par le chemin et tourmenté cruellement, le destourna de ce propos : parquoy reprenant austres advis mal digerez pour la perturbation d'esprit en laquelle il estoit, il se rebailla à ses serviteurs à conduire par mer en un austre lieu nommé Capites, là où il avoit maison et une fort doulce et plaisante retraicte pour la saison des grandes chaleurs, quand les vents du nord, qu'on appelle etesiens souflent au cœur de l'esté, et y a un petit temple d'Apollo tout sur le bord de la mer, duquel il se leiva une grosse compaignie de corbeaux, qui avecques grands cris prindrent leur vol vers le bateau dedans lequel estoit Cicero, qui voguoit le long de la terre : si s'en allerent ces corbeaux poser sur l'un et l'austre bout des verges de la voile, les uns criants, les austres becquetants les bouts

D'autres lisent Caiette.

des chordages, de maniere qu'il n'y avoit celuy qui ne jugeast que c'estoit signe de quelque malheur à venir.

Cicero neantmoins descendit en terre et entra dedans le logis, où il se coucha pour veoir s'il pourroit reposer : mais la pluspart de ces corbeaux s'en vint encores jucher sur la fenestre de la chambre où il estoit, faisants si grand bruict que merveille, et y en eut un entr'autres qui entra jusques sur le lict où estoit couché Cicero ayant la teste couverte, et feit tant qu'il luy tira petit à petit avecques le bec, le drap qu'il avoit sur le visage : ce que voyants ses serviteurs, et s'entre-disants qu'ils seroyent bien lasches s'ils attendoyent jusques à ce qu'ils veissent tuer leur maistre devant leurs yeulx, là où les bestes luy vouloyent ayder et avoyent soing de son salut, le voyants ainsy indignement traicté, et eulx ne faisoyent pas tout ce qu'ils pouvoyent pour tascher à le saulver : si feirent tant moitié par prieres moitié par force qu'ils le remeirent en sa lictiere pour le reporter vers la mer : mais sur ces entrefaictes les meurtriers qui avoyent charge de le tuer, Herennius un centenier, et Popilius Lena capitaine de mille hommes, que Cicero avoit austrefois deffendu en jugement, estant accusé d'avoir occis son propre pere, ayants avecques eulx suite de souldards arriverent, et estants les portes du logis fermées, les meirent à force dedans, là où ne trouvants point Cicero, ils demanderent à ceulx du logis, où

il estoit. Ils respondirent qu'ils n'en sçavoyent rien. Mais il y eut un jeune garçon nommé Philologus, serf affranchy par Quintus, à qui Cicero enseignoit les lettres et les arts liberaulx, qui descouvrit à cestuy Herennius, que ses serviteurs le portoyent dedans une lictiere vers la mer par des allées qui estoyent couvertes et umbragées d'arbres de costé et d'austre.

Cicero tombe dans les mains des meurtriers qu'Antonius avoit envoyés pour le tuer.

Le capitaine Popilius incontinent prenant avecques luy quelque nombre de ses souldards, s'encourut à l'entour par dehors pour l'attrapper au bout de l'allée, et Herennius s'encourut tout droict par les allées. Cicero qui le sentit aussy-tost venir, commanda à ses serviteurs qu'ils posassent sa lictiere, et prenant sa barbe avecques la main gauche, comme il avoit accoustumé, reguarda franchement les meurtriers au visage, ayant les cheveulx et la barbe tous herissez et pouldreux, et le visage deffaict et cousu pour les ennuys qu'il avoit supportez, de maniere que plusieurs des assistants se boucherent les yeulx pendant qu'Herennius le sacrifioit: si tendit le col hors de sa lictiere, estant aagé de soixante et quatre ans, et luy feut la teste couppée par le commandement d'Antonius, avecques les deux mains, desquelles il avoit escript les oraisons *Philippicques* contre luy: car ainsy avoit Cicero intitulé les harangues qu'il avoit escriptes en haine de luy, et sont encores ainsy nommées jusques à aujourd'huy.

On lui coupe la tête et les deux mains.

Quand on apporta ces pauvres membres

Ce qui suivit sa mort, tant dans sa maison, que dans celle d'Antonius.

tronçonnez à Rome, Antonius estoit d'adventure occuppé à presider à l'eslection de quelques magistrats, et l'ayant ouy et veu, il s'escria tout hault, *que maintenant estoyent ses proscriptions executées, et commanda qu'on allast porter la teste et les mains sur la tribune aux harangues au lieu qui se nommoit Rostra.* Ce feut un spectacle horrible et effroyable aux Romains, qui n'estimerent pas veoir la face de Cicero, mais une image de l'ame et de la nature d'Antonius, lequel entre tant de maulvais actes, en feit un seul où il y eut quelque apparence de bien, c'est qu'il meit Philologus entre les mains de Pomponia femme de Quintus Cicero, et elle l'ayant en sa puissance oultre les austres cruels tourments qu'elle luy feit endurer, le contraignit de coupper luy-mesme de sa chair propre par morceaux, et les roustir, et puis les manger. Ainsy l'escripvent auscuns des historiens : toutesfois Tiro qui estoit serviteur affranchi de Cicero, ne faict auscune mention de la trahison de ce Philologus.

Mais j'ai entendu que Cæsar Auguste longtemps depuis alla un jour veoir un de ses nepveux, lequel tenoit en ses mains un livre de Cicero, et que luy craignant que son oncle ne feust mal content de luy trouver ce livre en sa main, le cuida cacher soubz sa robbe. Cæsar le vid, et luy prit, et en leut tout debout une grande partie, puis le rendit au jeune garçon en luy disant, *c'estoit un sçavant homme*, mon fils, *et qui aimoit fort son païs.* Et après qu'il

qu'il eut deffaict Antonius, estant consul, il choisit pour son compaignon au consulat le fils de Cicero, du tems duquel le senat ordonna que les statues d'Antonius seroyent abbattues, et priva sa memoire de tous austres honneurs, adjoustant davantage à son decret que dès lors en avant nul de la famille des Antoniens ne pourroit porter le avant-nom de *Marcus*. Ainsy la justice divine feit encores tomber la fin extresme de la punition d'Antonius en la maison de Cicero.

Fin de la Vie de Cicero.

COMPARAISON
DE DEMOSTHENES AVEC CICERO.

VOYLA ce qui est peu venir à nostre cognoissance, touchant les choses notables et dignes de memoire qu'on a meis par escript de Cicero et de Demosthenes. Au demourant, laissant à part la comparaison de la similitude ou difference de l'eloquence qui est en leurs oraisons, il me semble que je puis bien dire jusques-là, que Demosthenes employa entierement tout tant qu'il avoit de sens et de science ou naturelle ou acquise en l'art de rhetoricque, et qu'il surpassa en force et vertu d'eloquence tous ceulx qui de son temps se meslerent de haranguer et advocasser, et en gravité et magnificence de style, tous ceulx qui escripvent seulement pour monstre et pour ostentation, et en diligence exquise et artifice, tous les sophistes et maistres de rhetoricque.

Des oraisons de Démosthenes.

Et que Cicero estoit homme universel meslé de plusieurs sciences, et qui avoit estudié en diverses sortes de lettres, comme on peust cognoistre, parce qu'il a laissé plusieurs libvres philosophicques qui sont de son invention, escripts à la maniere des philosophes academicques : et si peust-on veoir encores ès oraisons qu'il a escriptes en quelques causes pour s'en servir en jugement, qu'il cherchoit les occasions de monstrer en passant qu'il avoit cognoissance des bonnes lettres. Et davantage peust-on aussy veoir à travers leurs styles quelque umbre de leur naturel : car le style de Demosthenes n'a rien de guayeté, rien de jeu ny d'embellissement, ains est partout serré, et n'y a rien qui ne presse et qui ne poigne à bon escient, et ne sent pas seulement la lampe, comme disoit Pytheas en se mocquant, ains sent un beuveur d'eau, un grand travail, et ensemble une aigreur et austerité de nature.

Des oraisons de Cicero.

Là où Cicero bien souvent usoit du mocquer jusques à approcher bien fort du plaisant et du gaudisseur, et tournant en ses plaidoyers des choses de consequence en jeu et en risée, pource qu'il luy venoit à propos,

oublioit quelquesfois le debvoir bien-seant à un personnage de gravité et de dignité tel qu'il estoit, comme en la deffense de Cælius, là où il dict *qu'il ne falloit point trouver estrange, si en une si grande affluence de richesses et de delices, il se donnoit un peu de bon temps, et que c'estoit une folie de n'user pas des voluptez qui estoyent licites et permises, attendu mesmement qu'il y avoit des plus renommez philosophes qui avoyent collocqué la soubveraine felicité de l'homme en la volupté.*

Et dict-on qu'ayant Marcus Cato accusé Murena, Cicero estant consul le deffendit, et qu'en son plaidoyer il brocarda plaisamment toute la secte des philosophes Stoïcques à cause de Cato, pour les estranges opinions qu'ils tiennent qu'on appelle *paradoxes;* de sorte que tous les assistants s'en mettants à rire hault et clair, jusques aux juges mesmes, Cato aussy se soubsriant un petit se print à dire à ceulx qui estoyent assis auprès de luy, *que nous avons un grand rieur et un grand mocqueur de consul, seigneurs!* Mais sans cela il semble que Cicero a tousiours fort aymé à rire et à se mocquer, tellement que sa face mesme, seulement à la veoir, promettoit bien une nature joyeuse, guaye et enjouée : là où au visage de Demosthenes on lisoit tousiours une activité, un chagrin resveur et pensif qui ne le laissoit jamais, de maniere que ses ennemys, comme il dict luy-mesme, l'appelloyent fascheux et pervers. Figures de Cicero et de Démosthenes, comparees.

Davantage en leurs compositions on void que l'un parle sobrement à sa loüange, de maniere qu'on ne s'en sçauroit offenser, et non jamais, sinon qu'il en soit besoing pour le reguard de quelque chose de consequence, au demourant fort reservé et modeste à parler de soy-mesme; et au contraire les desmesurées repetitions d'une mesme chose, dont usoit Cicero à tous propos en ses oraisons, monstroyent une excessifve cupidité de gloire quand il crioit incessamment,

Cede la force armée à la prudence,
Le triumphal laurier à l'éloquence.

Il y a plus, qu'il ne louoit pas seulement ses actes et

ses faicts, mais aussy les harangues qu'il avoit escriptes ou prononcées, comme s'il eust eu à s'esprouver à l'encontre d'un Isocrates ou d'un Anaximenes, maistre d'eschole de rhetoricque, et non pas à manier et redresser un peuple Romain.

Champion ferme armé poisantement,
Pour l'ennemy attendre ouvertement.

Car il est bien necessaire qu'un gouverneur d'estat politicque acquiere aucthorité par son eloquence : mais d'appeter gloire de son beau parler, ou, qui pis est, la mendier, c'est acte de cœur trop bas : et pourtant en ceste partie faust-il confesser que Demosthenes est plus grave et plus magnanime, qui luy-mesme alloit disant, que toute son eloquence n'estoit qu'une routine acquise par long exercice, laquelle avoit encores besoing d'auditeurs qui voulussent ouyr patiemment, et qui reputoit sots et impertinents, comme à la verité ils sont, ceulx qui s'en glorifioyent.

Cela ont-ils bien esgualement commun entre eulx, que tous deux ont eu grand credit et grande aucthorité à prescher le peuple, et à obtenir ce qu'ils ont voulu proposer, de sorte que les capitaines et ceulx qui avoyent les armes en main ont eu affaire de leur eloquence: comme Chares, Diopithes, et Leosthenes se sont aydez de Demosthenes : et Pompeius et le jeune Cæsar, de Cicero, ainsy que Cæsar mesme le confesse en ses commentaires qu'il a escripts à Agrippa et à Mecœnas. Mais ce qui plus espreuve et qui plus descouvre la nature de l'homme, comme on dict, et comme il est vray, c'est la licence et l'aucthorité d'un magistrat, laquelle remue tout tant qu'il y a de passions au fond du cœur d'un homme, et faict venir en esvidence tous les vices secrets qui y sont cachez : Demosthenes ne l'a point eu, ny n'a point donné auscune telle preuve de soy, parce qu'il ne feut jamais en magistrat de grande aucthorité ny dignité, car il ne conduisit pas comme capitaine-general l'armée que luy-mesme avoit dressée contre Philippus : là où Cicero feut

La charge de magistrature decouvre aisément le caractere de l'homme, pourquoi, et comment.

envoyé quæsteur en la Sicile, et proconsul en la Cilicie et Cappadocie en un temps que l'avarice et convoitise d'avoir estoit si effrenée, que les capitaines et gouverneurs qu'on envoyoit pour regir les provinces, estimants que c'estoit coüardise de desrobber, ravissoyent ouvertement par force, et auquel temps le prendre n'estoit pas reputé mal faict, ains celuy qui le faisoit moderéement en estoit aymé : luy au contraire y monstra un grand mespris d'argent, et feit cognoistre une grande humanité, doulceur et debonnaireté qui estoit en luy.

Et dedans Rome ayant esté esleu en apparence consul, mais à la verité dictateur, avecques soubveraine aucthorité et puissance de toutes choses à l'encontre de Catilina et des ses complices, il porta tesmoignage de verité à l'oracle de Platon lequel a dict, *que lors les villes seront à la fin de leurs miseres et malheurs, quand par quelque bonne et divine fortune, puissance grande, conjoincte avecques sapience et justice se rencontreront en un mesme subject.*

On blasme Demosthenes d'avoir faict guain mercenaire de son eloquence, et qu'il escripvit secrettement une oraison pour Phormion, et une austre pour Apollodorus en une mesme cause où ils estoyent parties contraires, et feut aussy noté de recepvoir argent du roy de Perse, et de faict atteinct et condemné pour l'argent qu'il avoit prins de Harpalus. Et si d'adventure on vouloit dire que ceulx qui escripvent cela, qui sont plusieurs, ne disent pas la verité, pour le moins est-il impossible de refuter ce poinct, que Demosthenes n'a pas esté homme de cœur assez ferme, pour oser franchement reguarder à l'encontre des presents, que les roys luy offroyent en le priant de les accepter pour l'honneur d'eulx, et pour leur faire plaisir : aussy n'estoit-ce pas acte d'homme qui prestoit à usure navale la plus excessifve de toutes.

Et à l'opposite comme nous avons ja dict, il est certain que Cicero refusa les presents que luy offrirent les Siciliens pendant qu'il y estoit quæsteur, et le roy des Cappadociens, pendant qu'il estoit en Cilicie proconsul, et mesmes ceulx qui luy presenterent et le presserent

d'accepter ses amys, en bonne et grosse somme de deniers, quand il sortit de Rome à son bannissement. Davantage le bannissement de l'un luy feut honteux et infame, attendu qu'il feut banny par sentence comme larron, et à l'austre feut aussy glorieux qu'acte qu'il ayt oncques faict, estant chassé pour avoir osté des hommes pestilentieux à son païs : pourtant ne parla-on point de celuy-là depuis qu'il s'en feut allé : mais pour cestuy-cy le senat changea de robbe et se vestit de deuil, et arresta qu'il n'interposeroit son aucthorité à decret quelconque, que premierement le rappel de Cicero ne feust passé par les voix du peuple.

Vray est, que Cicero passa en oisifveté le temps de son bannissement estant à ne rien faire en la Macædoine, et l'un des principaulx actes que feit oncques Demosthenes en tout le temps qu'il s'entremeit des affaires publicques feut pendant qu'il estoit en exil ; car il alla par toutes les villes aydant aux ambassadeurs des Grecs, et reboutant ceulx des Macædoniens : en quoy faisant il se monstra bien meilleur citoyen, que ne feirent Themistocles ny Alcibiades en pareille fortune. Et soubdain qu'il feut rappellé et retourné, il se meit derechef à suivre le mesme train qu'il avoit suivy paravant, et continua tousiours de faire la guerre à Antipater et à ceulx de Macædoine ; là où Lælius en plein senat dict injure à Cicero de ce qu'il se tenoit coy sans mot dire, lorsque le jeune Cæsar requit qu'il luy feust permeis de demander le consulat, contre toutes les loyx, en aage qu'il n'avoit encore poil auscun de barbe : et Brutus mesme luy reproche par lettres, qu'il avoit nourry et esleivé une plus griefve et plus grande tyrannie que celle qu'eulx avoyent ruinée.

Et après tout, la mort de Cicero est miserable, de veoir un pauvre vieillard, que, par bonne affection envers leur maistre, ses serviteurs traisnoyent çà et là, cherchant tous moyens de pouvoir eschapper et fuyr la mort, laquelle ne le venoit trouver gueres de temps avant son cours naturel, et puis encores à la fin luy veoir, tout vieil qu'il estoit, ainsy piteusement trancher la teste ; là

où Demosthenes, quoy qu'il s'abbaissast un petit quand il supplia celuy qui estoit venu pour le prendre, si est-ce qu'avoir preparé le poison de longue main, l'avoir tousiours guardé, et en avoir usé comme il en usa, ne peust estre sinon grandement louable. Car puisqu'il ne plaisoit pas au dieu Neptune qu'il jouyst de la franchise de son autel, il eut recours, par maniere de dire, à une plus grande, qui est la mort, et s'y en alla, en se tirant soy-mesme hors des mains et des armes des satellites d'un tyran, et se mocquant de la cruauté d'Antipater.

Fin de la Comparaison de Demosthenes avec Cicero, et du Tome sixième.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

a39003 010274693b

GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart